LES

FILS DE FAMILLE.

LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

V



PARIS, 1856.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.


LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

DEUXIÈME PARTIE.

XXVII

(SUITE.)

Elle voit à ses pieds, palpitant d'amour, d'espoir ou d'angoisse, mais émus, inquiets, tremblans comme des jouvenceaux, les hommes les plus séduisans par les grâces de leur personne, ou les plus puissans par l'intelligence, par le courage, par la richesse, par le rang; de beaux jeunes gens cités pour leurs succès, d'intrépides capitaines, de profonds politiques, des Crésus vingt fois millionnaires, des grands seigneurs, des rois, des poëtes illustres, et pourtant, ò dona Juana! dona Juana! ces fronts cicatrisés par les batailles, couronnés par la royauté ou sacrés par le génie, tu les tiens servilement courbés sous le satin de ta bottine, parce que ces hommes sont à toi et que tu n'es pas à eux, parce que rien ne peut troubler l'inexorable sérénité de ton mépris pour tes adorateurs!

Ces grands esprits, ces grands cœurs sont à tes pieds... tu les foules; ils souffrent, ils saignent, et tu passes, effeuillant ton bouquet d'un air distrait; tu passes, insatiable de triomphes et rêvant la conquête de ces inconnus qui n'ont pas encore subi ton redoutable empire!

— Oh! mystère étrange! — murmura Jeane, écoutant avidement les paroles de San-Privato,— vous dévoilez les plus secrètes aspirations de mon âme... celles-là dont j'avais à peine conscience et que je craignais de m'avouer à moi-même; oui, ces triomphes d'une coquetterie infernale, je les rêvais... vaguement, depuis que j'ai tant souffert. Ah! régner ainsi en souveraine... pendant un jour... me venger du mépris qui a brisé mon cœur, et mourir ensuite!

— Mourir! Non! non! mieux vaut vivre, Jeane, et vivre longtemps, tour à tour idolâtrée, haïe et redoutée... vivre auprès d'un mari à la fois ton amant, ton ami, le confident et peut-être le complice de tes vengeances! Oh! dis, entre vous deux, quels adorables épanchemens, quelles inépuisables railleries sur tes victimes! Que de rires pour tant de larmes versées par tes esclaves ou tes rivales! quelle confiance, quelle sécurité vous auriez eue, ton mari et toi, l'un envers l'autre, parce qu'il eût été le seul homme digne de toi et toi, la seule femme digne de lui! Vous auriez été pour d'autres un objet d'épouvante! N'ayant jamais de secret l'un pour l'autre, vous seuls pouviez pousser l'in-

exorable audace d'une confiance réciproque jusqu'à ces limites devant lesquelles les plus hardis avaient reculé. C'est ainsi que, forts de votre double force, cuirassés par le dédain, inaccessibles à la pitié, vous braviez et dominiez ce monde brillant et choisi dont les portes s'ouvraient devant toi... Dis, Jeane, était-il un sort plus digne d'envie? — ajouta San-Privato de sa voix la plus tendre, la plus pénétrante, tandis que ses traits enchanteurs exprimaient un amour passionné. — Oh! si tu m'avais aimé, pourtant... telle aurait été notre vie... ô ma belle dona Juana! ange pour moi... démon pour tous...

— Albert, — reprit la jeune fille palpitant sous le brûlant regard de San-Privato, — je serai sincère; je ne ressens pas pour vous ce que j'ai éprouvé pour Maurice... je ne vous aime pas comme je l'ai aimé... non, cet amour-là est mort avec la pauvre Jeane que vous savez; mais je vous aime selon l'étrange attrait que vous m'avez inspiré la première fois que je vous ai vu. Peut-être cet amour est-il le véritable, peut-être est-il celui qu'il faut à votre dona Juana...

— Je te crois! Joies du ciel, tu m'aimes! — s'écria San-Privato, transporté, délirant, et serrant dans ses mains caressantes les mains fiévreuses de Jeane, qui, à cette pression, se troubla; — tu m'aimes, je te crois! répéta Albert.

Mais, tressaillant à une pensée soudaine, il

abandonna les mains de Jeane, et murmura d'une voix accablée:

— Misérable fou que je suis! tout à l'heure encore je signalais le piége, et j'y tombe; je suis dupe de ton infernale coquetterie.

— Albert, vous m'avez dit: — „J'aurais foi à „votre amour si vous m'offriez votre main..." je vous l'offre...

— Et demain, dona Juana, vous vous jouerez de votre promesse et du sot qui l'a crue...

— Je vous jure, et les sermens que je fais, je les tiens, car j'ai aimé Maurice jusqu'à la fin; je vous jure, Albert, que ma main est à vous.

— Ah! si je pouvais vous croire...

— Quoi! douter de ma parole!

— Vous avez eu pour moi, Jeane, de si sanglans mépris.

— Ces temps-là sont loin, Albert.

— Mais leur souvenir m'est toujours présent, et, quoique vous disiez, malgré moi... la défiance... Ah! la déception serait pour moi si horrible!...

— Mon Dieu! c'est à devenir folle. Il n'est donc aucun moyen de vous convaincre?

— Il en serait un, Jeane, mais...

— Achevez.

— Oui, il est un moyen irrésistible, irrécusable, de me convaincre que vous m'aimez, Jeane, autant que je vous aime; que l'offre de votre main est sincère, et qu'avant un mois nous serons mariés.

— Ce moyen, quel est-il?

— Non, il est trop hardi, vous n'oseriez.

— Mais encore?

— Vous n'oseriez, vous dis-je.

— Vous devez cependant, Albert, être convaincu que maintenant l'audace ne manque pas à la nouvelle Jeane.

— Ah! si vous aviez cette vaillance... oh! alors, oui, je croirais à votre amour, je ne douterais plus de notre prochain mariage, et bientôt dona Juana compterait ses jours par ses succès, ses plaisirs et ses vengeances!

— Ce moyen... ce moyen!

— Il faudrait d'abord quitter votre tante...

— Quitter ma tante!... Elle qui a pris soin de ma première jeunesse, et m'a traitée comme sa fille!

— En effet, tout à l'heure elle vous a rappelé ses bienfaits... en des termes...

— Qui m'ont profondément humiliée, blessée, je l'avoue... et il me sera impossible maintenant d'oublier cet outrage... Une invincible froideur règnera désormais entre moi et la mère de Maurice, — répondit Jeane avec amertume; puis elle ajouta, pensive: — Quitter ma tante, et où irai-je?

— Chez ma mère, — reprit San-Privato d'une voix pressante. — Ma mère serait si heureuse de vous accueillir... puis...

San-Privato fut soudain interrompu par Josette qui entra vivement dans la chambre, en s'écriant:

— Mademoiselle, mademoiselle! quel bonheur! c'est ce digne monsieur Delmare; il demande à vous voir, ainsi que madame.

— Priez monsieur Delmare d'entrer, répondit San-Privato à la servante. — et allez prier madame Dumirail de venir ici à l'instant.

Josette sortit pour exécuter les ordres d'Albert, qui, s'adressant à Jeane:

— Nous continuerons notre entretien après le départ de monsieur Delmare; mais votre tante ne lui a pas écrit: il ignorait votre adresse, comment l'a-t-il découverte?

— Je ne sais... mais sa présence me serait désormais odieuse, intolérable, — répondit Jeane, cédant encore, moins peut-être à l'horreur que devait lui causer la présence de l'homme qu'elle regardait comme le meurtrier de son père, qu'au remords de sa conscience lui reprochant d'oublier si tôt les sages et paternels conseils de son *cher maître*, et la légitime répulsion qu'il lui avait inspirée au sujet de San-Privato.

En ce moment, Charles Delmare et madame Dumirail entrèrent presque simultanément dans la chambre, par deux portes différentes.

XXVIII

Le premier regard de Delmare chercha Jeane et s'arrêta sur elle avec une expression de tendresse ineffable; mais bientôt il tressaillit de surprise, et son cœur se brisa en remarquant l'impression profondément répulsive que sa présence causait à sa fille: cette évidente répulsion se manifestant aussi, quoique moins prononcée, chez madame Dumirail, Charles Delmare, à la vue de San-Privato, ne douta pas d'une nouvelle perfidie de ce dernier.

— Monsieur, — dit à Delmare madame Dumirail d'un ton glacial, — je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire, je suis donc très étonnée de vous voir chez moi.

— Ma tante, — dit vivement Jeane, au moment où *son père* s'apprêtait à répondre, — vous devez comprendre qu'il m'est impossible de rester un moment de plus ici.

La jeune fille se dirigea rapidement vers la porte communiquant au salon, et detourna brusquement la tête en passant devant Charles Delmare, qui, d'un regard navrant, tâchant de rencontrer les yeux de sa fille, lui dit d'une voix altérée:

— Mademoiselle Jeane... je...

— Ah! laissez-moi, votre présence ici me révolte! — s'écria la jeune fille avec un accent et un geste d'horreur; puis elle disparut dans la pièce

voisine, au moment où San-Privato disait tout bas à madame Dumirail:

— Rappelez-vous mes conseils; accusez soudain et sans transition monsieur Delmare du meurtre de mon oncle Ernest, et vous aurez la preuve de ce que je vous affirme!

XXIX

Charles Delmare, consterné de l'accueil de sa fille, et prévoyant dès lors la révélation de son secret par San-Privato, fit cependant bonne contenance, et répondant à la question de madame Dumirail:

— Inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de vous, madame, et présumant que dès votre arrivée à Paris vous aviez dû vous rendre auprès de monsieur de Morainville, je me suis présenté chez lui, afin de m'enquérir de votre adresse. Il me l'a donnée ce matin, et...

— Monsieur, — réprit madame Dumirail tâchant de raffermir sa voix, — l'on vous accuse d'avoir, sous le nom de Wagner, tué en duel mon beau-frère, monsieur Ernest Dumirail. Donnez-moi votre parole d'honnête homme que le fait est faux, et je vous croirai.

Les prévisions de Charles Delmare se réalisaient, son secret était connu de madame Dumirail;

il s'expliquait dès lors la cause de l'aversion que Jeane avait témoignée à son aspect. Il domina sa cruelle émotion et reprit:

— Madame, avant de répondre à votre question, il est de la dernière importance que vous entendiez quelques explications...

— Monsieur...

— Permettez, ma tante, — reprit San-Privato voyant madame Dumirail disposée à écouter Charles Delmare, — toute explication est superflue; monsieur doit se borner à déclarer sous serment s'il est, oui ou non, le meurtrier de monsieur Ernest Dumirail.

— En effet, monsieur, — dit madame Dumirail, — rien n'est malheureusement plus simple que la réponse que j'attends de vous.

— Au nom du salut de votre fils, madame, je vous adjure de m'écouter! s'écria Delmare avec un tel accent d'autorité, que madame Dumirail, rappelée d'ailleurs au souvenir de ses angoisses par ces paroles d'un ami dévoué, en qui elle avait durant si longtemps placé sa confiance, lui répondit avec une curiosité inquiète:

— Je vous écoute, monsieur.

— J'ignore quelle a été depuis votre séjour à Paris la conduite de Maurice, mais, s'il a failli, voilà celui qui l'a poussé au mal, — reprit Delmare indiquant San-Privato d'un geste accusateur. — Votre fils, Jeane et vous, madame, n'avez

pas d'ennemi plus dangereux, plus acharné que cet homme!

— Qu'entends-je! — reprit madame Dumirail, frappée de l'évidente sincerité de Charles Delmare: — Quoi!... Albert serait notre ennemi!...

— Monsieur Delmare intervertit singulièrement les rôles, — reprit d'un ton de froid dédain San-Privato; — d'accusé il devient accusateur?

— Croyez-moi, madame, il s'agit de vos intérêts les plus chers! — dit Charles Delmare. — Répondez-moi, de grâce! Maurice vous a-t-il donné ici quelques sujets de plainte?

— Ah! le malheureux enfant!... il m'a causé... il me cause des inquiétudes mortelles... — murmura madame Dumirail, ne pouvant contenir ses larmes. — A peine arrivé à Paris... une indigne femme, riche et titrée... lui a écrit... sous un prétexte... et... que vous dirai-je, monsieur Delmare? hier soir, cette effrontée est venue chercher mon fils dans sa voiture... et, malgré mes prières, malgré mes ordres, malgré la douleur de Jeane, il est allé rejoindre cette créature; elle l'a enlevé, pour ainsi dire, sous nos yeux. Ce n'est pas tout, ce matin un grand nombre de marchands, envoyés par cette même femme, venaient exciter mon fils à de ruineuses dépenses.

— Madame, — dit Charles Delmare réfléchissant, — le nom de cette femme, le savez-vous?

— La baronne de Hansfeld...

— Je ne l'oublierai pas; mais, j'en jurerais,

cette femme, qui semble vouée à la perte de Maurice, doit être l'instrument de monsieur San-Privato, que voici!

A l'accusation portée par Charles Delmare avec l'accent d'une irrésistible conviction, madame Dumirail, d'abord stupéfaite, jeta un regard de doute et de crainte sur son neveu. Celui-ci, malgré son empire sur lui-même, ne put dissimuler la surprise inquiète que lui causait l'étrange pénétration du père de Jeane; mais reprenant bientôt son calme impassible, et haussant légèrement les épaules, le jeune diplomate reprit:

— Ma bonne tante, vous êtes dupe d'un très habile comédien, qui, mis en demeure d'articuler s'il est, oui ou non, le meurtrier de monsieur Ernest Dumirail, s'ingénie à vous dérouter en vous lançant dans les hypothèses les plus extravagantes; car enfin, je vous le demande un peu, quel intérêt puis-je avoir, moi, à ce que Maurice ait des maîtresses et des dettes?

— Madame, écoutez-bien ceci, — repartit Charles Delmare. — Peu d'instans avant son départ du Morillon, monsieur San-Privato m'a dit ces paroles... il va les nier... peu importe... les voici: — „Monsieur Delmare, vous avez une „grande influence sur monsieur et madame Dumi-„rail, ainsi que sur Jeane et sur Maurice. Je veux „que leur mariage soit définitivement ajourné... „je veux que vous engagiez les parens de Maurice „à l'envoyer à Paris.“

— Je veux.... je veux... — répéta madame Dumirail ébahie; — mais de quel droit mon neveu vous imposait-il ainsi ses volontés?

— Prenez garde, ma chère tante, — dit San-Privato, cachant sous un sourire méprisant l'anxiété que lui causait la révélation de Charles Delmare, — prenez garde, vous allez embarrasser monsieur en lui demandant de quel droit je lui dictais les intentions qu'il me prête, et que d'ailleurs, je nie.

— Je m'attendais à cette dénégation. Je rappellerai seulement à madame Dumirail que, loin d'obéir aux volontés de monsieur San-Privato, j'ai tout tenté afin de hâter le mariage de Jeane et de Maurice et de détourner monsieur Dumirail des projets relatifs au changement de vocation de son fils... Ma rupture avec votre mari, madame, n'a pas d'autre cause.

— Hélas! vos prévisions ne se sont que trop réalisées, — répondit en soupirant madame Dumirail. — Maurice, à peine arrivé à Paris, reçoit une lettre de cette baronne...

— Elle est jeune et belle, sans doute, madame?

— Jeane l'a vue à la portière de sa voiture, et elle était, dit-elle, belle à éblouir, — répondit madame Dumirail, de plus en plus attentive aux paroles de Charles Delmare. Celui-ci reprit:

— Hé bien! madame, ces provocations de cette femme, sitôt et si bien instruite de l'arrivée de Maurice à Paris, rapprochez-les des volontés

que m'imposait monsieur San-Privato, alors qu'il prétendait me contraindre à user de mon influence afin de vous engager à envoyer votre fils à Paris, et dites, madame, dites si tout ne donne pas à penser que Maurice est victime d'une ténébreuse machination tramée par l'homme que voici.

— Ah! ce serait horrible! — s'écria madame Dumirail, frappée des rapprochemens signalés par Charles Delmare. — Ce matin encore, je disais à Maurice: „Cette femme jeune et titrée qui s'abandonne à vous si effrontément, doit être aussi vile que la dernière des courtisanes, ou bien elle fera de vous son jouet, sa victime peut-être...“ Et il en serait ainsi, mon Dieu! Mon neveu aurait la perfidie de... Hélas! ma pauvre tête s'égare au milieu de ses odieux soupçons; mais ce qui est malheureusement certain, c'est que mon fils échappe à mon autorité, à ma tendresse; il se perd, il est perdu!

— En vérité, ma chère tante, je ne comprends point comment une femme de bon sens peut ajouter foi aux divagations de monsieur Delmare, lorsque cette réflexion si simple devrait vous venir à l'esprit... (en admettant même cette indigne calomnie: que je sois un perfide et méchant parent)... quel intérêt puis-je avoir à ce que Maurice fasse des sottises à Paris?

— Cet intérêt, madame, vous allez le connaître, — reprit Charles Delmare; — monsieur San-Privato est amoureux de Jeane.

— Qu'entends-je? — dit madame Dumirail abasourdie; — Albert amoureux de ma nièce!

— Oui, madame, et maintenant vous savez pourquoi monsieur San-Privato désirait l'ajournement du mariage des deux fiancés, vous savez pourquoi il comptait sur le voyage de Maurice à Paris, où il espérait l'exposer aux adroites séductions d'une femme qui le détacherait ainsi de Jeane.

— Mon Dieu! mon Dieu! — murmura madame Dumirail effrayée, — tant de noirceurs sont-elles croyables?

— Vous pourriez, ma tante, ajouter foi à ces inventions d'un homme qui, après avoir porté le deuil et le déshonneur dans notre famille, n'a pas craint de s'introduire dans l'intimité du frère et de la fille de sa victime! Tant d'audace, tant d'hypocrisie ne vous donnent-elles pas la mesure de l'homme? ne vous montrent-elles pas quelle créance on doit accorder à ses calomnies? Vous vous seriez, ma tante, épargné le chagrin et le dégoût de les entendre, si, tout d'abord et ainsi que je vous le conseillais, vous aviez sommé monsieur Delmare de répondre oui ou non à l'accusation qui pèse sur lui... Car enfin le frère de votre mari a été tué par cet homme... sa présence ici est intolérable... Jeane peut entrer d'un moment à l'autre... et retrouver encore ici le meurtrier de son père...

Ces dernières paroles impressionnèrent ma-

dame Dumirail, de qui l'esprit était d'ailleurs bourrelé par tant de sinistres révélations, et elle dit à Charles Delmare:

— Monsieur, vous êtes homme d'honneur... répondez sincèrement. L'on vous accuse d'avoir tué en duel mon beau-frère... est-ce vrai?

— C'est vrai, madame, — répondit Charles Delmare. — Je l'avoue... j'ai eu ce malheur...

— Ah! monsieur! — reprit madame Dumirail en frémissant, — et après un pareil malheur, vous n'avez pas craint de surprendre l'affection de notre famille; vous avez osé...

— J'ai *osé*, madame, m'efforcer de témoigner de mon dévouement à une famille dans le sein de laquelle j'avais involontairement porté le deuil; j'ai tenté d'expier ainsi ce meurtre fatal, tel est mon crime... J'ai encore *osé* venir à Paris dans l'espoir de vous être utile, madame, et j'accourais vous offrir mon appui, afin de vous aider à conjurer les malheurs que je prévoyais... Le triste secret dont vous êtes instruit maintenant, monsieur San-Privato le connaissait depuis notre rencontre au Morillon, et en me menaçant de le divulguer, il voulait me contraindre à user de mon influence pour vous engager à ajourner le mariage de Jeane et de Maurice et à envoyer celui-ci à Paris, où de si dangereuses séductions l'attendaient. Un dernier mot, madame. Ce que l'on appelle les convenances vous défendent maintenant de me recevoir, puisque vous savez

que j'ai eu le malheur de tuer en duel votre beau-frère; c'est à vous d'apprécier si vous devez sacrifier aux convenances l'intérêt de votre fils... Je l'aime comme mon enfant; ses désordres, dont vous vous effrayez, m'alarment aussi, sans cependant m'ôter tout espoir de le ramener au bien... Je sais le nom de la femme dangereuse entre les mains de laquelle il est tombé... Je ne resterai pas inactif; mon expérience de Paris, quelques anciennes relations que j'y ai conservées, me permettront de suivre Maurice où qu'il aille; aussi, quoi qu'il advienne, mon action sur lui peut encore être salutaire, mais cette action doit être concertée avec la vôtre, madame; il faut pour cela que je vous voie souvent...

— Hélas! monsieur Delmare, mon dernier espoir était en vous, pourquoi faut-il que ce malheureux duel...

Et, s'interrompant, madame Dumirail ajouta:

— Cependant, lorsqu'une amitié dévouée m'offre une chance d'arracher mon fils au désordre, mon devoir de mère n'est-il pas d'accepter?

— Quoi! ma tante! vous vous laissez ébranler? — dit vivement San-Privato. — Mais songez donc au chagrin, à la légitime indignation de mon oncle, si, lors de sa prochaine arrivée ici, il y rencontrait celui qui...

— Mon Dieu! je n'ai pas besoin de vos conseils... je suis d'âge à me conduire, — répondit impatiemment à Albert madame Dumirail. —

Vous devriez, mon neveu, vous rappeler les graves accusations que monsieur Delmare porte sur vous.

— Ces accusations sont des calomnies tellement dénuées de sens, que je ne daignerai plus, non-seulement y répondre, mais y faire la moindre allusion, — dit froidement San-Privato; — je me bornerai, ma tante, à vous déclarer que, dans le cas où vous cacherez à votre mari que monsieur Delmare n'est autre que le prétendu Wagner, je parlerai, et mon oncle saura tout.

— Que m'importe! — reprit madame Dumirail. — Est-ce que, en refusant le concours si utile de monsieur Delmare, je rendrai la vie à mon beau-frère?

— Ah! ma tante, je ne saurais, sans m'écarter peut-être du respect que je vous dois, vous dire quel sentiment m'inspirent vos paroles. Je me tais; je ne peux que gémir sur votre aveuglement, — reprit San-Privato. Et il s'assit dans un fauteuil voisin de la porte du salon laissée entr'ouverte par Jeane, puis il cacha sa figure entre ses mains, comme s'il eût été accablé de l'énormité dont il accusait sa tante.

— Courage et espoir! madame, — repartit Delmare à demi-voix, — il est temps encore d'arracher Maurice aux piéges qu'on lui tend; rien n'est désespéré.

— Hélas! ce matin encore, je croyais comme vous, monsieur Delmare, que rien n'était déses-

péré; mon fils rougissait de son entraînement; il consentait, il demandait à retourner dans nos montagnes.

— Qui l'a donc fait changer de résolution?

— Jeane.

— Comment cela?

— Par ses duretés, par ses sarcasmes, — répondit toujours à demi-voix madame Dumirail; — elle n'a pu pardonner à Maurice de s'être laissé captiver par cette maudite madame de Hansfeld. Aussi, ce matin, au lieu de se montrer indulgente pour mon fils qui revenait à elle, Jeane l'a exaspéré en louant, en flattant son cousin Albert, et...

Mais s'interrompant en jetant les yeux sur San-Privato, toujours assis près de la porte du salon, le front appuyé sur sa main, madame Dumirail ajouta tout bas:

— Venez dans ma chambre, monsieur Delmare, nous serons seuls... je vous raconterai tout.

— Je devine et je tremble! — pensait Charles Delmare en suivant madame Dumirail. — Orgueilleuse et fière ainsi que l'est Jeane, elle n'aura pu pardonner à Maurice son égarement, et, afin de se venger, elle aura affecté de ressentir de nouveau quelque attrait pour San-Privato. Là est le danger pour elle. Ce penchant fatal, qu'avec tant de peine elle avait dominé, vaincu, peut maintenant renaître, et bientôt prendre un empire absolu sur ce jeune cœur, déjà si cruellement

déçu et frappé dans son premier amour. Ah! les conséquences de cette déception m'épouvantent! elles peuvent légitimer aux yeux de Jeane d'exécrables représailles, la jeter dans un abîme de malheurs! et, misère de moi! je ne puis plus avoir sur elle aucun ascendant salutaire! Je lui inspire et doit lui inspirer une insurmontable aversion! Elle croit que j'ai tué son père! Il me reste un moyen suprême de reconquérir à jamais la tendresse de Jeane, et peut-être l'influence que j'avais pour elle; mais, hélas! devant ce moyen, je recule... Et pourtant, il est le seul, le seul qui puisse arracher ma fille à l'infernale obsession de San-Privato... Ah! cet homme... cet homme! une fois encore il me ferait rêver le meurtre!

XXX

Madame Dumirail s'entretint longtemps avec Charles Delmare, et lui raconta tous les événemens survenus dans l'intimité de la famille depuis son arrivée à Paris. A ces confidences il répondit par les conseils suivans:

„Toujours tenter d'agir sur Maurice par la persuasion, par la tendresse; faire appel à son cœur et aux souvenirs de sa première jeunesse, si paisible et si heureuse;

„Se garder surtout de froisser l'ombrageuse susceptibilité de Jeane;

„Enfin témoigner à San-Privato tant d'éloignement qu'il suspende ses visites, et, au besoin, lui fermer la porte.“

Charles Delmare, à ce sujet, ne cacha pas à madame Dumirail, qui les ignorait, les détails de l'ascension au col de Tréserve et l'audacieux aveu de San-Privato, afin que la noire scélératesse de ce dernier ne fût plus douteuse pour madame Dumirail. Enfin il s'efforça surtout de combattre chez elle sa froideur croissante envers Jeane, mit en valeur les généreuses qualités qui la distinguaient, et affirma qu'à cette heure encore le bonheur de l'avenir de Maurice dépendait de son prompt retour au Morillon et de son union avec sa fiancée.

Laissant ainsi madame Dumirail quelque peu rassurée, Charles Delmare lui promit de ne pas se borner au conseil; d'y joindre, s'il le pouvait, l'action. Il devait revenir dans la journée ou dans la soirée, s'il découvrait quelque chose de nouveau ou de grave au sujet de Maurice; et, en cherchant à se remémorer qui pourrait, parmi ses anciens compagnons de plaisir, le renseigner sur plusieurs points importans à ses yeux. Charles Delmare se rappela Richard d'Otremont, de qui, nous l'avons dit, il avait autrefois protégé les débuts dans la fashion parisienne, et il alla s'informer de la demeure de son ancien pupille, au

club dont ce dernier faisait déjà partie lors de la prospérité du *beau Delmare.*

Madame Dumirail rentra dans le salon, décidée à suivre les avis de son conseiller en se montrant aussi maternellement bienveillante pour Jeane que par le passé, et en témoignant d'une telle froideur envers San-Privato qu'il s'abstînt désormais de ses visites. Elle le trouva s'entretenant avec la jeune fille. L'animation de son teint, l'expression résolue, presque hautaine, que prirent ses traits à l'aspect de sa tante, frappèrent celle-ci de surprise, et Jeane lui dit soudain d'une voix brève et ferme:

— Ma tante, permettez-moi de vous adresser une question?

— Parle, mon enfant, — répondit affectueusement madame Dumirail, fidèle aux recommandations de son conseiller, — parle, je t'écoute.

— Est-il vrai que vous vous proposez de recevoir monsieur Delmare?...

— Il se peut qu'il vienne me voir quelquefois, et le sujet de ses visites est tellement grave, que...

— Ma tante, — reprit Jeane interrompant madame Dumirail avec un accent de reproche amer, — me faut-il donc vous rappeler que cet homme... a tué mon père?

— Je comprends, je respecte tes scrupules, — reprit doucement madame Dumirail, — mais il m'est impossible de renoncer aux visites de mon-

sieur Delmare; tu resteras dans ta chambre lorsqu'il viendra chez moi.

La jeune fille échangea un regard d'intelligence avec San-Privato. Tous deux d'ailleurs paraissaient surpris et contrariés de la modération de madame Dumirail; ils comptaient évidemment sur sa vivacité pour engager une discussion irritante.

Jeane reprit d'un ton sardonique et de plus en plus agressif:

— Je vous sais du moins gré, ma tante, de votre remarquable esprit d'équité; il me sera permis de me réfugier dans ma chambre pendant que vous vous livrerez à votre penchant amical pour le meurtrier de mon père!... La morale est nouvelle... c'est à la victime de fuir modestement les regards du bourreau... c'est à moi de me cacher humble et confuse... et, qui sait!... repentante peut-être, devant l'homme qui m'a fait orpheline!...

— Ah! — reprit Albert, — ma tante reconnaîtra combien est fondée votre douloureuse indignation, ma chère Jeane, et elle s'empressera de fermer sa porte à ce monsieur Delmare.

— Si je ferme ma porte à quelqu'un, ce sera aux fourbes et aux méchans qui cachent leurs perfidies sous le masque de la parenté! — répondit sévèrement madame Dumirail à San-Privato. — Ceci s'adresse à vous, mon neveu.

— Je n'avais nullement lieu de le soupçonner, ma tante.

— Est-ce l'intérêt que me porte Albert qui lui mérite de si dures et de si injustes offenses? — reprit Jeane. — Est-il en butte à votre animadversion, ma tante... parce qu'il a seul ici conscience et horreur de l'odieuse nécessité à laquelle vous prétendez me réduire?

L'accent hautain, amer, presque insolent de la jeune fille, la parfaite entente qui semblait exister entre elle et son cousin, irritèrent madame Dumirail, ravivèrent le souvenir de ses griefs contre sa nièce, et, oubliant déjà les recommandations de Charles Delmare, elle reprit d'un ton de récrimination:

— Jeane, vous devriez vous montrer moins arrogante.

— J'ai beaucoup enduré jusqu'ici sans me plaindre; mais, je l'avoue, ma tante, la résignation a ses bornes.

— Des reproches, mademoiselle? — reprit vivement madame Dumirail; — n'oubliez pas que ce serait à vous d'en endurer!

— Vous ne m'avez pas épargné cette cruelle humiliation, et ce matin vous ne m'avez que trop durement rappelé les services que vous m'avez rendus.

— Mademoiselle! — s'écria madame Dumirail, — c'est votre ingratitude qui vous a valu ces reproches!

— Moi, ingrate? Ah! madame! quoi que vous fassiez, vous ne parviendrez jamais à éteindre la reconnaissance dans mon cœur; mais la reconnaissance a sa dignité. Si vous l'ignorez, je vous plains!

— Votre reconnaissance? — reprit madame Dumirail; — et comment, ce matin encore, l'avez-vous prouvée? En poussant Maurice au désespoir, au lieu de l'encourager dans ses bonnes résolutions!

— Suis-je donc destinée, madame, à subir tour à tour, au gré de son caprice, l'affection ou les dédains de votre fils? — dit orgueilleusement Jeane; — dois-je donc m'estimer trop heureuse lorsqu'il daigne me pardonner l'outrage et le mal qu'il m'a faits?

— Vous avez, mademoiselle, perdu le droit d'accuser mon fils, car si vous l'aviez aimé comme il méritait de l'être... vous l'eussiez ramené à vous par la douceur, par la résignation; mais non, c'est la jalousie au cœur, le sarcasme à la bouche, la colère dans les yeux, que vous l'avez accueilli, lorsqu'ensuite d'un moment d'égarement il revenait à vous, ce malheureux enfant!

— En effet, ma cousine, — reprit en ricanant San-Privato, — vous l'avez traité avec trop de rudesse, ce malheureux enfant de cinq pieds dix pouces; vous n'avez pas eu le tact assez délicat

envers cet intéressant hercule, capable de tuer un bœuf d'un coup de poing.

— Oui, c'est moi que l'on accuse! — ajouta Jeane avec un redoublement d'amertume; — c'est ma faute si Maurice a été assez ingrat pour oublier tant de preuves de mon amour! assez lâche pour ne pas résister à une séduction ignoble! assez vil pour placer si bas son affection! assez niais pour être dupe d'une aventurière!

— Maudite soyez-vous! — s'écria madame Dumirail, exaspérée par ces reproches de la jeune fille; — vous avez causé tout le mal. C'est par ambition pour vous que mon fils a voulu venir à Paris, afin d'y suivre une brillante carrière.

— Une pareille reproche à moi, madame, lorsque votre mari m'a menacée de rompre nos fiançailles, de me renvoyer de votre maison, si je combattais les idées ambitieuses qu'il suggérait à son fils! Mais, tenez, ne récriminons pas sur le passé; si pénible qu'il soit pour moi, le présent l'efface encore, grâce à l'horrible nécessité à laquelle vous voulez m'obliger; mais il est des concessions qu'aucune puissance humaine ne m'arrachera jamais... Ainsi, madame, prenez garde!

— Des menaces, mademoiselle?

— Non, madame, un avertissement.

— Qu'est-ce à dire?

— Je veux dire, madame, que je ne resterais pas une heure dans une maison où je serais exposée chaque jour à me trouver face à face avec le meurtrier de mon père.

— Bien! — dit tout bas San-Privato à la jeune fille; — ferme! Allez jusqu'au bout!

— En un mot, — reprit Jeane, — je vous déclare, madame, que si monsieur Delmare remet les pieds chez vous, je sortirai d'ici pour n'y plus revenir.

— Comment! il ne me sera pas permis de recevoir chez moi qui bon me semble?

— Vous recevrez qui vous voudrez, madame; mais il me sera permis à moi de sortir de chez vous. Et d'ailleurs, la rupture de nos fiançailles avec votre fils, les reproches si blessans que vous m'avez adressés ce matin, les récriminations qui s'élèveraient sans cesse entre nous, nous rendraient la vie commune intolérable.

— Ainsi, mademoiselle, vous m'imposez une alternative?

— En un mot, ma tante, — reprit San-Privato, — par suite des motifs qu'elle vient d'exposer et dont je reconnais la gravité, ma cousine, au nom de sa dignité blessée, au nom du respect dû à la mémoire de son père, ne jugeant plus ni convenable ni possible de demeurer près de vous, préfère aller demeurer près de ma mère.

— Telle est, madame, ma résolution, —

ajouta Jeane d'une voix ferme, — si vous persistez à...

— Vous êtes une misérable ingrate! — s'écria madame Dumirail exaspérée; — vous êtes une créature sans cœur! Je vous ai traitée comme ma fille; vous me voyez accablée de chagrins, bourrelée d'angoisses; vous pouviez m'aider à conjurer les malheurs que je redoute, et vous m'abandonnez! Hé bien! partez, partez donc; je ne m'y oppose pas; vous me faites horreur! vous n'avez jamais aimé mon fils. Ah! maintenant que votre caractère se révèle dans toute sa noirceur, je crois, Dieu me pardonne! que je me consolerais de ce que Maurice a été dupe de cette madame de Hansfeld, en songeant que, du moins, il ne sera jamais votre mari! Vous eussiez fait son désespoir, sa honte peut-être! Tenez, vous serez la digne fille de votre mère; vous ne vaudrez pas mieux qu'elle. Ah! malheur, malheur à qui vous épousera!

— Grand Dieu! — reprit Jeane, interrogeant San-Privato d'un regard de stupeur. — L'ai-je bien entendu? on outrage ma mère!

— Ah! c'en est trop! — dit San-Privato; — vous ne pouvez, Jeane, après une pareille insulte, demeurer une minute ici.

— Et qu'osez-vous donc, madame, lui reprocher, à ma mère? — s'écria la jeune fille, impérieuse, irritée, presque menaçante, faisant un pas vers madame Dumirail. — Les services que vous

m'avez rendus vous donnent-ils le droit de calomnier un ange de vertu?... d'insulter à la mémoire d'une femme qui n'est plus? Ah! je vous dis, moi, que vous mentez, madame! Je vous dis, moi, que, en voulant m'inspirer des doutes sur l'honneur de ma mère, vous commettez une action infâme!

— Malheureuse! — s'écria madame Dumirail outrée de ces reproches, — sachez donc que si quelqu'un doit être accusé d'infamie, c'est la femme adultère... sachez donc que votre mère...

Madame Dumirail s'interrompit, regrettant, mais trop tard, de s'être laissé entraîner par la colère à une déplorable révélation, tandis que Jeane, palpitante d'indignation et de douleur, reprenait, s'adressant à sa tante d'une voix altérée:

— Achevez donc, madame... qu'avez-vous à m'apprendre sur ma mère?... Mais vous vous taisez? Béni soit Dieu! votre vague calomnie ne repose sur aucune preuve! Je quitterai du moins cette maison sans que ma tendre vénération pour ma mère ait été altérée.

Puis, malgré son orgueil et son irascibilité, la jeune fille, faisant malgré elle un retour sur le passé, au moment de quitter madame Dumirail, qu'elle avait si tendrement aimée, elle ajouta, d'une voix légèrement attendrie:

— Adieu! madame; votre silencieux et tardif remords me permet de vous pardonner l'iniquité de vos accusations contre la mémoire de

ma mère... Quant aux injustes et humilans reproches que vous m'avez adressés, je les oublie pour me rappeler que, pendant trois ans, vous avez eu pour moi les bontés d'une mère... Adieu, madame.

Jeane prit son chapeau, dont elle se coiffa précipitamment, tandis qu'Albert lui jetait son mantelet sur les épaules en disant:

— Venez, Jeane; vous trouverez chez ma mère le seul asile qui maintenant soit pour vous convenable.

— Ma nièce, vous ne devez pas quitter cette maison avant le retour de mon mari, — dit madame Dumirail, regrettant d'avoir concouru par la vivacité de ses paroles à la détermination de Jeane, pour qui elle ressentait d'ailleurs un véritable attachement. — Vous avez été confiée à la tutelle de votre oncle; lui seul décidera si vous restez ou non ici. Je conviendrai d'ailleurs volontiers qu'aigrie par le chagrin et en proie aux cruelles inquiétudes dont mieux que personne vous savez la cause, j'ai pu manquer de mesure dans les termes que j'ai employés à votre égard, et qu'en parlant de votre mère je me suis sans doute mal expliquée, car je ne faisais allusion qu'à certains défauts de son caractère. Ce loyal aveu, je l'espère, changera votre résolution.

— Il est trop tard! madame, — reprit tristement Jeane; — je n'aurais aucun asile assuré que, après ce qui s'est passé entre nous, et bien

que je vous pardonne l'injustice de vos reproches, je ne resterais pas ici; ma dignité s'y oppose.

— Rester dans cette maison où l'on vous a abreuvée d'outrages? commettre une insigne lâcheté, vous, si fière, si courageuse, est-ce que c'est possible! — ajouta San-Privato en offrant son bras à la jeune fille, qui le prit et s'éloigna, malgré les prières, les injonctions de madame Dumirail, qui s'écria, la suivant du regard:

— Cours donc à ta perte, malheureuse folle! Va, et que ton sort s'accomplisse! Ah! je n'en doute plus, monsieur Delmare disait vrai, Albert est épris de Jeane; il a tout fait pour la désaffectionner de Maurice, et il veut sans doute se marier avec elle. Soit, jamais je ne regretterai pour mon fils une pareille épouse!

....

— Enfin, tu m'aimes, Jeane, — pensait San-Privato triomphant, en conduisant chez sa mère la jeune fille, qu'il regardait déjà comme sa proie. — Ah! si tant d'heureuses circonstances n'avaient concouru à te faire tomber dans le piége, j'aurais frémi en songeant à quelles extrémités tu aurais pu me réduire; car, pour mon bonheur, pour mon repos, jamais tu ne soupçonneras de quel amour forcené je t'aurai aimée, Jeane. Oh! que ne puis-je me délivrer de cette passion dont la violence parfois m'épouvante!

— O Maurice! — pensait aussi Jeane à part

soi, en marchant aux côtés de San-Privato, — frère chéri de mon adolescence, tendre ami de ma première jeunesse! je suis trop fière, trop exclusive en amour pour te pardonner ton inconstance. C'est elle que je hais en toi. Je voulais en tirer vengeance... et pourtant je t'aime encore... je t'aimerai toujours de ce pur et premier amour qu'on ne doit ressentir qu'une fois en la vie. Ah! son doux et cher souvenir sera la perle, le trésor caché de mon cœur. Si quelque jour tu me regrettes, si tu souffres de mon abandon, tu seras vengé, Maurice! car, sans l'exécrable influence de ce tentateur, notre vie se fût écoulée au Morillon, aussi pure, aussi paisible, aussi heureuse qu'elle sera tourmentée, peut-être!

XXXI

Richard d'Otremont avait tenu parole et convié, au souper qu'il donnait aux *Provençaux* à madame de Hansfeld et à Maurice, quelques membres influens du club dont il faisait partie, et à qui le jeune provincial devait être présenté.

Le souper, splendidement servi, durait depuis une heure. Antoinette avait amené, en manière de *chaperon*, sa dame de compagnie, grande femme maigre, compassée, réservée, n'ouvrant la

bouche que pour boire, manger ou répondre: „Oui ou non, madame la baronne.“

Maurice, placé à côté de madame de Hansfeld, éblouissante de parure et de beauté, était déjà presque transformé en homme à la mode. Renonçant soudain, durant la matinée, à ses bonnes résolutions, et quittant l'*Hôtel des Étrangers,* malgré les supplications de sa mère, il s'était rendu chez madame de Hansfeld. Celle-ci, exploitant l'irritation dont il était transporté contre sa fiancée, dissipa très facilement, par les habiles feintes d'une adorable tendresse, les vagues appréhensions élevées dans l'esprit du jeune provincial au sujet de l'incroyable et presque inquiétante facilité de sa conquête, le décida à louer provisoirement, très à proximité de l'hôtel qu'elle occupait, un appartement garni, où se redirent de nouveau les fournisseurs: ils reçurent de Maurice de forts à-comptes sur leurs factures, moyennant la somme provenant de son emprunt usuraire. Monsieur Simon, le valet de chambre, mandé de nouveau près de son jeune maître, le coiffa, le rasa, l'habilla, et grâce à sa mâle et belle figure, rehaussée par une élégance du meilleur goût, Maurice, nous le répétons, possédait déjà les dehors d'un homme à la mode; cependant sa timidité, jointe à l'espèce d'éblouissement que lui causait son éclatant succès auprès de madame de Hansfeld, le rendirent d'abord silencieux; puis, peu à peu, sa langue se délia; An-

toinette lui versait fréquemment de pleines rasades de vin de Champagne glacé, l'engageant avec le plus séduisant sourire à lui faire raison, et de temps à autre, à la faveur de l'ombre projetée par la table, elle caressait du bout de sa bottine le pied de Maurice; le regard de celui-ci étincelait alors; ses traits, déjà fort animés, devenaient pourpres, et trahissaient aux yeux des malins convives la trop grande ingénuité de ses sensations.

L'amphitryon de souper, Richard d'Otremont, pouvait à peine cacher sa méchante humeur, quoiqu'il s'efforçât de la dissimuler autant par orgueil que par convenance. Il s'était en vain plusieurs fois présenté chez Antoinette depuis que, par un effroyable cynisme, elle lui avait promis de l'aimer s'il provoquait en duel Maurice Dumirail.

Les amis de monsieur d'Otremont n'ignoraient pas qu'il s'occupait beaucoup d'Antoinette. Elle n'était pas de ces femmes dont la position sociale commande le secret à leurs adorateurs; or, la physionomie candidement triomphante de Maurice et les regards significatifs de madame de Hansfeld, qui affichait et affectait par calcul sa passion apparente pour le jeune provincial, révélèrent bientôt la vérité aux moins clairvoyans des convives; tous s'aperçurent du rôle ridicule que jouait dans cette occurence Richard d'Otremont, invitant pour ainsi dire ses amis à souper

afin de les rendre témoins du succès de son rival qu'il leur avait à l'avance chaudement recommandé comme candidat à leur club.

Ce qu'on appelle *des amis* dans un certain monde se réjouissant généralement de nos déconvenues, de nos mécomptes, et plus d'un malin regard échangé entre les amis de M. d'Otremont fut surpris par lui; il se voyait le jouet d'Antoinette, qui l'humiliait aux yeux de tous par les préférences affectées dont elle accablait Maurice; aussi le violent dépit, la sourde irritation que ressentait Richard, allèrent croissant, bien qu'encore contenus en lui par les habitudes de la bonne compagnie.

Maurice, accoutumé à une extrême sobriété, n'ayant jamais bu d'autre vin que les légers produits du vignoble du Jura, commençait, grâce aux fréquentes libations que lui imposait Antoinette, et à l'animation du banquet, à sentir une pointe d'ébriété qui, d'ailleurs, lui laissant encore complétement l'usage de sa raison, exaltait seulement en lui la conscience du bonheur dont il jouissait en ce moment, à savoir:

D'être aimé de l'une des plus jolies femmes de Paris; de n'avoir rien à envier à l'élégance des coryphées de la jeunesse dorée de ce temps-là; d'être de prime-saut accueilli parmi elle avec une aimable courtoisie; enfin de penser que ce joyeux souper n'était que l'inauguration d'une vie de plaisir, complétée par les raffinemens de l'élé-

gance et du luxe, grâce aux nouveaux emprunts usuraires qu'il se promettait de contracter.

Le jeune montagnard écoutait avec une avide curiosité l'entretien suivant, auquel son ignorance des personnes et des choses ne lui permettait pas de prendre part, mais qui offrait une fidèle spécimen de l'existence de la fashion parisienne à cette époque déjà éloignée:

— Vous savez que Raoul a perdu deux mille louis au lansquenet?

— Il le pouvait d'autant mieux qu'il en avait gagné trois mille sur OLD-NIK, *favori* des dernières courses de Chantilly.

— A propos de ces dernières courses, savez-vous que Saint-Alphonse et ses amis, tous gris comme des Templiers, sont allés, au milieu de la nuit et bien munis de fusées, de pétards, d'échelles, faire le siége en règle de la maison louée par Mareuil pour la huitaine des courses?

— Je le sais si bien que je comptais parmi les assiégés. Notre défense a été héroïque! Nous avons jeté la vaisselle, les tables et les chaises par les fenêtres; mais une fusée des assiégeans, ayant mis le feu au grenier de notre maison, ils ont profité du tumulte pour enfoncer la porte, briser les fenêtres, et la place a été obligée de se rendre.

— Et les frais de la guerre?... qui les a payés?

— Les deux généraux en chef, Mareuil et

Saint-Alphonse. Ils en ont été quittes pour une centaine de louis d'indemnité, accordés au propriétaire.

— Quelle amusante folie! — pensait Maurice. Mais patience! les courses de Chantilly ont lieu tous les ans, et je serai l'un des héros du siége, l'an prochain!

— En parlant de Mareuil, avez-vous vu le ravissant petit hôtel qu'il a donné à *Carabine?*

— A quelle *Carabine?* à celle qui a les yeux noirs, les cheveux blonds et une si jolie taille?

— Nécessairement. C'est la seule vraie *Carabine;* les autres sont des contrefaçons.

— Qu'ils ont d'esprit! — se disait Maurice. — Ah! bientôt, moi aussi, j'aurai mon anecdote à raconter. Combien, j'ai honte de mon silence!

— Vous savez, messieurs, — dit un des autres convives, — vous savez que le *Tigre* a trouvé...

— Quel Tigre?

— Hé parbleu! Justine Bardou, surnommée le Tigre.

— C'est charmant! Il n'y a qu'un Paris au monde! — pensait Maurice, cédant à l'hilarité d'une demi-ivresse; — dire qu'en parlant de *Carabine* et de *Tigre* il s'agit de femmes!

— Donc, le Tigre a trouvé chez Dorneville, en furetant ses papiers, des lettres très compromettantes de la duchesse de...

— *Trois Étoiles!* soyez discret, mon cher.

— Bah! Nommer Dorneville, n'est-ce pas la nommer? — reprit madame de Hansfeld; — le nom de l'amant dit le nom de la maîtresse! Et je gage, cher Maurice, que peut-être les indiscrets ou les envieux pourraient déjà, en entendant citer votre nom, le faire suivre d'un nom de femme. Qu'en pensez-vous, monsieur d'Otremont?

Richard pâlit, fut sur le point d'éclater, mais cependant se contint encore et répondit froidement:

— Il est en effet, madame, des noms de femmes qui se complètent forcément par le nom de leur amant ou par quelque épithète.

— Et de quelle nature cette épithète, mon cher monsieur?

— De la nature de la femme, ma chère madame.

— Ce n'est pas très clair, cher monsieur.

— Je serai, chère madame, une autre fois plus compréhensible.

— Je demande la fin de l'aventure du *Tigre* et de la duchesse de Trois-Étoiles? — reprit l'un des convives. — Écoutons.

— Écoutons... écoutons...

— Voici donc la fin de l'aventure: Le *Tigre*, ayant mis sa griffe sur les lettres de la duchesse de Trois-Étoiles, a nettement déclaré à Dorneville que, si celui-ci ne lui donnait pas cinq cents louis avant le lendemain, pour tout délai, elle

enverrait au duc la correspondance amoureuse de sa femme...

— Diable! cinq cents louis... Dorneville a mangé son troisième et dernier héritage, somme toute, environ deux millions, il est criblé de dettes; jamais il n'aura trouvé cinq cents louis à emprunter.

— Au contraire... il les a trouvés.

— Et quel est l'infortuné assez abandonné de Dieu et des hommes... pour avoir prêté cette somme à Dorneville?

— Le duc.

— Quel duc?

— Le duc de Trois-Étoiles...

— Lui... le mari!

— Quoi! lui, si avare, il a prêté à Dorneville...

— Les cinq cents louis.

— Allons donc! c'est une fable!

— Rien n'est plus vrai. Vous savez combien Dorneville est roué: il prend un air sombre, sinistre, et s'en va chez le duc, avec qui, d'ailleurs, il est intimement lié. Il apprend au duc comment le *Tigre*, ayant découvert et soustrait chez lui, Dorneville, des lettres d'une femme du monde, de qui le nom doit rester inconnu, ledit *Tigre* exigeait cinq cents louis, faute de quoi elle enverrait au mari la correspondance amoureuse de sa femme. Que vous dirai-je?.. Dorneville fut si admirable dans son rôle, parut si désespéré en parlant de se brûler la cervelle, s'il

ne trouvait pas les cinq cents louis dans la journée, que le malheureux duc, apitoyé, attendri, prêta, malgré son avarice, la somme à Dorneville, qui, ainsi, racheta du *Tigre* les lettres de la duchesse.

Cette anecdote historique fut accueillie par une hilarité que, seul, d'Otremont, de plus en plus préoccupé, ne partagea pas. Maurice, loin d'être révolté, ainsi qu'il l'eût été naguère, de la cynique bassesse et de l'ignoble supercherie du héros de cette odieuse aventure, vit en lui un charmant vaurien, dont il envia l'audace et la rouerie.

— Diable de Dorneville, reprit l'un des convives, il est vraiment déplorable de voir des gens comme lui, ruinés. Il entend si bien la vie, le grand luxe et l'exquise élégance!

— Moi, je déclare qu'un pays vraiment civilisé allouerait à Dorneville une pension de cinq à six cent mille francs, en l'obligeant de tenir une école de *luxe modèle*... afin d'apprendre aux jeunes gens à se ruiner au moins avec goût et discernement...

— Vous rappelez-vous le dernier attelage qu'a eu Dorneville... son *curricle-à-pompe* (1)?

— Je n'ai rien vu de plus complet, de plus *ensemble*, de plus admirable que ses deux chevaux noirs!

(1) Cabriolet à timon, attelé de deux chevaux de front.

— Parbleu! ils avaient coûté, à Londres, neuf cent guinées, chez Tatersall; je le tiens de Tatersall lui-même.

— Mes très chers, nous parlons de beaux chevaux. Qui de vous a vu chez Moïse un ravissant hak bai doré? Je ne connais pas à Paris de plus joli cheval de promenade.

— Monsieur Dumirail est l'heureux possesseur de cette charmante monture, à ce que m'a dit Moïse, — reprit l'un des convives, — et il a aussi acheté un cheval de suite non moins remarquable!

— Bravo! monsieur Dumirail, vous êtes un fin connaisseur!

— Voilà, pour un débutant, un commencement d'écurie qui promet!

— Ah! messieurs, — répondit Maurice avec modestie, quoique enchanté de son succès hippique, — je tâcherai, pauvre provincial que je suis, de mériter vos encouragemens...

— Tous les débuts de monsieur Dumirail sont et doivent être, ce me semble, fort heureux, — reprit avec un sourire significatif madame de Hansfeld, — car il a eu pour parrain et pour marraine le bon goût et la bonne grâce... Ainsi en amitié, il a débuté par conquérir l'estime et l'affection de ce cher monsieur d'Otremont, qui, ce soir, rêve sans doute à ses amours... car c'est à peine s'il prend part à notre entretien, et paraît étrangement préoccupé...

— Vous me faites trop d'honneur, madame, de songer à moi... — répondit d'une voix contenue Richard d'Otremont en proie à une violente lutte intérieure; — je suis, en effet, fort préoccupé.

— Peut-on, sans indiscrétion, cher monsieur d'Otremont, de cette préoccupation connaître la cause?

— Cette cause est fort simple, chère madame; c'est la question de savoir quelle limite peut atteindre la patience humaine.

— Oh! s'il en est ainsi, je serais aux regrets de troubler vos méditations philosophiques, — reprit madame de Hansfeld, qui ne voulait pas encore pousser à bout Richard d'Otremont.

L'un des convives, pressentant à la pâleur et à la contraction des traits de l'amphitryon qu'un orage allait ou pouvait éclater, tâcha de changer le cours de l'entretien en disant:

— L'on me citait hier, messieurs, un mot charmant de Duhamel.

— Voyons le mot?

— Vous connaissez la sordide avarice de son père?

— Elle est proverbiale.

— Un soir de l'hiver passé, par un froid atroce, Duhamel, encapé jusqu'aux oreilles dans une pelisse fourrée, rencontra son père aussi légèrement vêtu que de coutume, à savoir d'une vieille

petite redingote râpée. Ce bonhomme, jetant un regard narquois sur les fourrures de son fils, lui dit: „Quelle mollesse! ne pouvoir, à „votre âge, braver le froid! tandis que moi, je „l'affronte intrépidement. Mais aussi, j'ai une „santé de fer, — ajouta le bonhomme se frap- „pant la poitrine, — j'ai un coffre à vivre cent „ans, moi! — *Vous ne savez jamais me dire* „*que des choses désagréables!*“ — répond d'un ton piteux Duhamel à cette menace de longévité paternelle.

— Le mot est ravissant! — dirent les convives en riant de cette abominable facétie, très connue d'ailleurs.

— Moi, messieurs, je préfère le mot du marquis de Stopford, fils aîné du duc de Midlessex; il attendait impatiemment de lui son énorme héritage. L'un des amis du marquis l'aborde un jour et lui dit: „— J'arrive de France, je n'avais pas vu votre „père depuis longtemps, je l'ai rencontré hier, en „voiture, à Hyde-Park; il m'a paru si changé, si „souffrant, si maladif, que l'on doit concevoir les „craintes les plus sérieuses sur sa santé. — „Flatteur!“ — répondit le marquis à son ami.

Une explosion générale d'hilarité, à laquelle Maurice prit largement part, accueillit ce lazzi féroce, cette plaisanterie parricide, et l'un des convives reprit:

— A propos de Stopford, vous savez, mes-

sieurs, que le premier *huntsman* (1) de notre équipage projeté sort de chez le marquis?

— Il aura été là à une excellente école. Il faudra que monsieur Dumirail soit de nos chasses par souscription. Nous montons, à Versailles, un équipage anglais par souscription; nous aurons cinquante *stag-hounds* (2) de première vitesse.

— Je serai trop heureux, messieurs, d'être des vôtres, — répondit Maurice, — car j'aime passionnément la chasse.

— En ce cas, monsieur Dumirail, il faudra que vous fassiez aussi partie de notre tir aux pigeons.

— Et si vous voulez profiter de la place vacante que le départ de Nerval laisse dans notre loge d'avant-scène à l'Opéra, mon cher monsieur Dumirail, nous vous recevrons avec grand plaisir parmi nous, en vous faisant remarquer que les locataires des loges d'avant-scène jouissent de l'inappréciable avantage d'avoir leurs entrées sur le théâtre et dans le foyer de la danse.

C'était l'usage, en effet, à l'époque où se passe notre action.

— Le foyer de la danse! ce véritable paradis de Mahomet, ce lieu de délices envié du vulgaire, où pullulent les plus séduisans des *rats*... — Et, remarquant l'ébahissement de Maurice, le

(1) Piqueur.

(2) Chiens courans pour le cerf.

convive ajouta: — Le *rat* d'Opéra est une espèce de rongeur particulière à cette localité... il est à deux pieds...

— En un mot, cher monsieur Dumirail, afin de vous expliquer cette énigme, on appelle *rats,* en argot de coulisse, les toutes jeunes comparses, lorsqu'elles atteignent l'âge de quinze à seize ans. Il y en a de charmantes, ainsi que vous le verrez, cher monsieur Dumirail.

— Messieurs, j'en suis désolée pour vous et pour les *rats,* — interrompit madame de Hansfeld, — mais monsieur Maurice a bien voulu accepter une place dans ma loge à l'Opéra, et j'ai la prétention de croire que ni vous, ni tous les *rats* du monde, ne me le raviez. Oh! je saurai vaillamment défendre ma conquête... — ajouta madame de Hansfeld, en souriant et versant une nouvelle rasade de vin de Champagne à Maurice.

Celui-ci, honteux du silence qu'il avait jusqu'alors gardé, fit un suprême effort afin de vaincre sa timidité, puisa dans sa naissante ivresse une certaine assurance, se dressa debout, leva vers le plafond la coupe de cristal remplie par Antoinette, et, lui jetant un regard passionné, s'écria:

— Messieurs, je bois à l'amour! je bois au bonheur de ceux qui sont assez heureux pour posséder une belle maîtresse! je bois à vous, ô grands docteurs en l'art de vivre!

— Bravo! monsieur Dumirail, — crièrent les

convives, — bravo... vous êtes digne d'être reçu membre de la joyeuse confrérie des viveurs!

— J'en accepte le trop flatteur augure, messieurs, et je termine mon toste en buvant „à Paris!“ — poursuivit Maurice, de plus en plus animé par les acclamations des convives; — Paris, ville enchantée! pays des métamorphoses magiques!... Oui! car enfin, messieurs... voyez-moi... qu'étais-je avant ma transformation en modeste apprenti viveur?... oui, qu'étais-je? voulez-vous le savoir?

— Parlez! parlez!

— J'étais un pauvre sot de montagnard! fort épris de la vie rustique... Hélas! je n'en connaissais pas d'autre! je professais en toute naïveté d'âme le culte assommant des plaisirs bucoliques.

— Ah! ah! ah! très bien! bravo! c'est très drôle!

— Voilà ce que j'étais, — ajouta Maurice surexcité par la double ivresse du vin et des applaudissemens de ses nouveaux amis. — Voilà ce que j'étais, hélas! Mais, à cette heure, métamorphosé par la magique influence de Paris, que suis-je? Eh! morbleu! mes maîtres, je suis sage et j'étais fou! de sot, je suis devenu sensé. Maintenant, je préfère ô miracle! le plaisir à la peine, le loisir au travail, l'amusement à l'ennui, l'or aux gros sous, la vie à la mort; car, voyons, est-ce que ce n'était pas la mort que l'assommante monotonie de mon existence rustique?... Et qu'est-ce

que la vie, sinon une adorable maîtresse, l'éclat du luxe, les beaux chevaux, l'Opéra, le club, la chasse, les fins soupers, les gais amis? Ainsi, je veux faire resplendir à tout prix ma flambante jeunesse. Non, pardieu! je n'attendrai pas, pour manger joyeusement mon bien, que mes dents soient tombées. Au fait, pouvoir, grâce à l'usure, dépenser son héritage du vivant de ses parens, n'est-ce pas s'épargner la tentation coupable de désirer leur fin? Donc, je bois à vous, mes maîtres en l'art de vivre! Je disais, dans la niaiserie de ma jeunesse: „Laboureur je suis né, laboureur je mourrai...“ Je dis aujourd'hui: „Viveur je suis; viveur je mourrai!“

Maurice se rassit triomphant au milieu des applaudissemens des convives et madame de Hansfeld lui versa une nouvelle rasade de vin de Champagne.

XXXII

Les morts vont vite, dit la ballade allemande. Les vivans aussi vont fort vite lorsqu'ils se laissent entraîner par la fougue de leurs passions. Ainsi, *la profession de foi* de Maurice, quoique empreinte de l'exaltation d'une ivresse croissante, offrait déjà, grâce à l'impétuosité

actuelle de son caractère, l'expression réelle, immuable de ses vœux actuels et à venir.

Richard d'Otremont, malgré son parfait savoir-vivre et son empire sur lui-même, avait plusieurs fois senti sa patience à bout, en entendant madame de Hansfeld le pour suivre d'allusions piquantes, et aggraver ainsi le ridicule dont il souffrait cruellement; il éprouvait aussi une sourde irritation contre son ingénu et triomphant rival. Mais se souvenant des propositions sanguinaires d'Antoinette, rejetées par lui avec indignatiou, et résolu de ne pas servir d'instrument aux noirs projets de cette créature en cherchant querelle à Maurice, se disant qu'après tout il avait tort de se courroucer contre ce jouvenceau parce qu'il profitait d'une bonne fortune inespérée, Richard était donc parvenu jusqu'alors à refréner ses ressentimens. Madame de Hansfeld, voyant l'animation de Maurice s'accroître en suite des funestes applaudissemens accordés à sa profession de foi de viveur, dit à monsieur d'Otremont, qui seul restait soucieux et froid:

— Excusez-moi de troubler encore vos méditations philosophiques sur les limites de la patience humaine... cher monsieur d'Otremont; mais, en vérité, votre silence commence à m'inquiéter... Vous... l'un des plus brillans soupeurs que je connaisse, vous êtes, ce soir... incroyablement terne; jamais amphitryon n'eut l'air plus piteux. — Puis, se tournant vers Maurice: — N'est-ce pas,

cher, qu'il n'est pas amusant du tout, ce pauvre d'Otremont?

— Ma foi! madame, tout ce que je sais, c'est que le souper que nous donne monsieur d'Otremont est charmant; aussi je plains doublement notre ami, s'il ne s'amuse pas, — répondit cordialement Maurice; et quoiqu'il sentît déjà son cerveau, non plus seulement excité, mais troublé par les fumées du vin que lui avait fréquemment versé Antoinette, il prit sa coupe de cristal qu'elle venait de remplir, non plus de vin de Champagne, mais de vieux vin d'Oporto, très capiteux, et dit en se levant:

— Messieurs!... je bois à la gaieté renaissante de notre aimable amphitryon...

Une approbation unanime suivit les dernières paroles de Maurice, qui, déjà fort animé, vida d'un trait son verre, sans s'apercevoir de ce qu'il buvait. Richard, poussé à bout par le dernier sarcasme d'Antoinette, et trouvant inopportun le compatissant toste de Maurice, reprit d'un ton sardonique:

— Je remercie monsieur Dumirail de ses vœux pour la renaissance de ma gaieté... il est mieux que personne à même de la réveiller, car il pourrait prêter à rire aux plus moroses...

— Mais, mon cher, — reprit Antoinette s'adressant à Maurice, — c'est de la dernière insolence ce qu'il vous dit là... monsieur d'Otremont.

— Une insolence! — s'écria Maurice devenant pourpre d'émotion, quoiqu'il ne sût encore si

madame de Hansfeld parlait sérieusement. — Pourquoi monsieur d'Otremont serait-il insolent à mon égard?

— Non, non, vous vous trompez! — reprirent plusieurs convives, afin d'écarter tout sujet de querelle; — il s'agit d'une plaisanterie.

— A la bonne heure, — répondit le jeune montagnard, de qui les traits assombris s'épanouirent soudain, grâce à la mobilité d'impression des gens que gagne l'ivresse. — Entre d'Otremont et moi... c'est à la vie et à la mort!

— Malgré cette touchante déclaration par laquelle vous répondez à une impertinence, cet infortuné monsieur d'Otremont ne paraît nullement vous agréer pour son Pylade, mon cher, — dit madame de Hansfeld. — Il vous lance des regards furieux; je gage qu'il est jaloux de vous.

— Jaloux de moi! reprit Maurice en ricanant avec suffisance.

Puis, il ajouta, feignant la modestie:

— Mais, pourquoi cette jalousie?

— Parce qu'il me faisait depuis deux mois une cour enragée, ce bon monsieur d'Otremont, — répondit madame de Hansfeld en riant aux éclats, — et je me suis permis de me moquer outrageusement de lui...

— Ma chère, — répondit Richard d'un ton de familiarité méprisante, — vous vous vantez...

— En quoi cela?

— En prétendant que je vous ai fait la cour.

— Vous le niez?

— Formellement.

— C'est piquant!

— Allons donc, ma chère! vous savez de reste que l'on ne fait la cour qu'aux femmes d'un certain monde...

— Monsieur d'Otremont... vous êtes un manant! — s'écria madame de Hansfeld se levant brusquement.

Et, affectant d'être suffoquée par l'émotion, elle ajouta d'une voix altérée, et cachant sa figure dans un mouchoir:

— Vous l'avez entendu, Maurice? Quelle lâcheté! insulter une femme sans défenseur!

— Et moi, donc! ne suis-je pas ici votre défenseur! — s'écria le jeune montagnard, trop novice pour comprendre la signification du sarcasme adressé à Antoinette.

Mais Maurice croyant madame de Hansfeld grossièrement insultée, puisqu'elle se plaignait de l'être, et de plus en plus exalté par l'ivresse et par la colère, redresse sa taille athlétique de toute sa hauteur, et s'écria:

— Monsieur d'Otremont, les lâches seuls sont capables d'insulter une femme!

— Messieurs, messieurs, il y a ici un malentendu, — dirent les convives en s'interposant; — chère madame de Hansfeld, calmez-vous!

— La riposte de Richard est un peu vive, mais vous l'aviez provoquée.

— Les torts sont réciproques.

— Cela n'a rien de sérieux...

— Ah!... si l'outrage m'est cruel, c'est qu'il m'est adressé devant toi! — murmura d'une voix passionnée madame de Hansfeld à l'oreille de Maurice.

Puis, se cramponnant à son bras, comme si elle eût voulu se mettre sous sa protection, elle ajouta tout haut:

— Venez... Maurice, ne vous exposez pas, à cause de moi... aux suites d'une querelle... venez... sortons, mon ami...

— Vous, sortir? non, non!... c'est à votre lâche insulteur à déguerpir! — s'écria Maurice.

Puis, s'adressant à Richard:

— Hors d'ici!... insolent!

— Entendez-vous l'intéressant élève de madame la baronne, — dit en riant Richard à ses voisins.

— Monsieur d'Otremont! — s'écria Maurice en montrant le poing, — si vous ne sortez pas d'ici à l'instant! je vous jette par la fenêtre!

— Monsieur Dumirail, vous me faites pitié, — reprit Richard haussant les épaules; — vous êtes ivre... allez vous coucher.

— Misérable! — hurla Maurice, — si j'avais le bras assez long, je te souffletterais!.. mais je...

Maurice eut la bouche close par le choc de la serviette que Richard d'Otremont lui jeta dédaigneusement au visage.

L'hercule montagnard, de qui l'ivresse et la fureur atteignent leur paroxysme, veut d'un bond s'élancer sur la table qui le sépare de son adversaire, mais ses voisins, le saisissant par les bras et les épaules, tâchent de le retenir, tandis que madame de Hansfeld et sa dame de compagnie effrayées s'éloignent précipitamment de lui. Il rugit de colère, s'efforce de rejoindre Richard, et, grâce à sa force athlétique, entraînant après soi ceux qui se cramponnent à ses habits ou à ses bras, il s'écrie:

— D'Otremont, je t'assommerai comme un chien!.. triple lâche!...

Durant les débats du jeune montagnard contre ceux qui, en vain, tentent de le maintenir, la table heurtée se renverse avec fracas, les candélabres et les bougies roulent à terre, l'obscurité envahit le salon, alors que Richard disait à haute voix, en se dirigeant vers la porte:

— Messieurs, je ne peux ni ne veux lutter contre ce taureau sauvage; demain matin, je lui enverrai mes témoins...

— Je vous avais bien dit, moi, que vous le provoqueriez!... je n'ai qu'une parole, mon cher Richard... — murmura à l'oreille de monsieur d'Otremont madame de Hansfeld, qui, voyant Maurice complétement ivre et hors de lui, s'empressait de sortir.

La chute de la table ayant en ce moment éteint les lumières, plusieurs garçons du restau-

rant, attirés par le tumulte, entrèrent précipitamment. La porte du salon restant ouverte, laissa pénétrer la clarté d'un lustre allumé dans une pièce voisine. Cette clarté suffisant à guider madame de Hansfeld et monsieur d'Otremont, ils quittèrent le lieu de la bagarre, ainsi que les autres convives.

Maurice, entraîné par la chute de la table, et bientôt de plus en plus alourdi par l'ivresse, s'efforçait en vain de se relever, à demi enroulé qu'il était dans les plis de la nappe au milieu desquels il se débattait, en proférant des menaces et des paroles sans suite, car, les fumées du vin obscurcissant absolument sa raison, il n'eut plus dès lors conscience de lui-même.

Monsieur d'Otremont, en sortant du restaurant avait très charitablement recommandé aux garçons le jeune montagnard, en leur donnant son adresse afin qu'ils le fissent reconduire chez lui en voiture. Ils s'empressèrent de l'aider à se dégager des plis de la nappe et à se relever... ce à quoi il parvint non sans peine..... Enfin, il se dressa quoique encore chancelant. Sa chevelure en désordre, ses habits déchirés durant sa lutte contre les convives; ses traits décomposés par une lividité hideuse, son regard éteint, sa lèvre tombante, son sourire hébété, devaient inspirer à la fois le dégoût et une sorte de pitié douloureuse. Il tâcha de se raffermir sur ses jambes titubantes, car déjà l'atonie, l'affaissement de

l'ivresse succédaient à son exaltation; il jeta autour de lui un coup d'œil hagard; puis, une seule pensée, à peu près lucide, se faisant jour à travers les ténèbres de son intelligence, il balbutia d'une voix rauque et entrecoupée:

— Où... où... est... donc... An... An... toinette?...

— Ces dames sont parties avec ces messieurs, — répondit un garçon. — Si monsieur le veut... on va le faire reconduire chez lui... nous avons son adresse.

— Et.. An.. Antoinette?... — répéta Maurice en balançant son buste d'arrière en avant, et s'appuyant pesamment sur le bras du garçon qui le guidait insensiblement vers la porte; — et... An... Antoinette?

— Monsieur reverra demain cette dame.

— Bien vrai? — balbutia Maurice avec la stupidité confiante de l'ivrogne; — bien vrai, An...toinette?

— Oui, monsieur; mais, ce soir, il faut aller vous coucher.

— Je... veux... bien... parce que... la tête... oh! la tête...

— Allons, monsieur, appuyez-vous sur moi et sur mon camerade, — reprit le garçon. — Courage! il n'y a qu'un étage à descendre.

Maurice, trébuchant et manquant de tomber à chaque marche, descendit à grand'peine l'escalier, malgré l'appui des deux garçons, et il fut par eux

soulevé, puis placé dans un fiacre, où il s'affaissa sur lui-même.

— Rue de l'Université, *hôtel des Étrangers,* — dit au cocher l'un des garçons. — Vous ferez bien de sonner et d'éveiller le portier de l'hôtel avant de déposer ce monsieur dans la rue, car il risquerait d'y passer la nuit.

XXXIII

Pendant que l'on reconduisait à l'*hôtel des Étrangers* Maurice ivre et sans conscience de lui-même, son père, monsieur Dumirail, que l'on n'attendait pas si tôt, était, durant la soirée, arrivé à Paris, et il s'entretenait avec sa femme. Celle-ci venait de l'instruire des événemens domestiques survenus depuis la liaison de Maurice avec madame de Hansfeld, jusqu'à la retraite de Jeane chez sa tante, madame San-Privato; enfin madame Dumirail, selon son habitude de ne rien taire à son mari, l'avait instruit du triste secret de Charles Delmare.

Le récit minutieux de ces faits si graves, si alarmans, dura longtemps. Madame Dumirail, craignant l'explosion de la colère de son mari contre son fils, s'efforça d'atténuer les actes les plus répréhensibles de celui-ci, insista beaucoup

sur sa bonne et sincère résolution de retourner au Morillon, résolution malheureusement abandonnée par suite de la vindicative acrimonie de Jeane, qui, loin de témoigner quelque indulgence pour l'égarement de son fiancé, s'était montrée hautaine, sardonique et impitoyable. Enfin madame Dumirail, faisant appel à la clémence de son mari et excusant de son mieux les fautes de Maurice en les attribuant à la jeunesse, à l'inexpérience, et surtout à la puissance des tentations qui étaient pour ainsi dire venues le chercher, reconnaissait cependant que l'exemple du passé ne permettait plus d'espérer que Maurice eût le courage de résister aux occasions de faillir, si fréquentes à Paris; aussi, en mère prudente et sage, elle concluait au prompt départ de la famille pour sa chère retraite du Jura.

Monsieur Dumirail, au grand étonnement et à la vive inquiétude de sa femme, l'avait écoutée impassible et sans même l'interrompre par les exclamations de surprise ou d'indignation que devait, selon elle, provoquer le récit des désordres de Maurice; elle eût préféré l'expansion de la colère de son mari à ce calme muet, qui lui semblait plus redoutable que l'emportement; aussi ajouta-t-elle, en manière de péroraison:

— Je t'ai dit, mon ami, la vérité, toute la vérité. Tu es instruit maintenant de la désolante ingratitude de notre nièce et des désordres de notre fils; mais nous ne devons pas désespérer

de le ramener à nous et au bien. Puisse ton silence ne pas cacher des projets d'impitoyable sévérité! j'ai été la première à accuser notre fils près de toi; mais j'invoquerais ta clémence, ton équité, si la peine que tu lui réserves peut-être outrepasse la gravité de la faute; enfin, quoi qu'il arrive, tu es, j'en suis certaine, persuadé, comme moi, qu'il faut retourner au Morillon le plus tôt possible, et, grâce à Dieu, nous n'en sortirons plus.

Madame Dumirail, on le voit, évitait avec infiniment de tact, de prudence et de générosité, toute récrimination relative au passé; pensant que son mari souffrait beaucoup du cruel retour que les événemens devaient le forcer de faire sur lui-même, elle s'abstenait de lui rappeler, même par allusion, qu'il avait, par son opiniâtre volonté d'envoyer Maurice à Paris, causé les malheurs dont tous deux avaient à gémir.

Minuit sonnait au moment où madame Dumirail prononçait ces derniers mots:

— Il nous faut retourner au Morillon, et, grâce à Dieu, nous n'en sortirons plus.

Puis elle ajouta, en entendant le tintement de la pendule:

— Déjà minuit! Maurice n'est pas encore rentré... j'espère pourtant que de nouveau il ne s'absentera pas, et...

Mais s'interrompant, frappée d'une idée subite,

madame Dumirail, agitant le cordon de la sonnette, dit à son mari, toujours impassible:

— Peut-être notre fils est-il déjà rentré, mais il n'ose paraître devant toi.

Josette ayant paru aussitôt après que madame Dumirail eut sonné, elle dit à la servante:

— Mon fils est-il rentré?

— Non, madame.

— Vous en êtes sûre?

— Oui, madame, puisque je suis à coudre dans l'antichambre. Monsieur Maurice ne peut pas aller dans sa chambre sans que je le voie.

— Dès qu'il rentrera vous viendrez me prévenir.

— Oui, madame. — Et Josette, au moment de sortir, ajouta: — Quelle heure qu'il est donc, s'il vous plaît?

— Minuit.

— Jésus! est-il tard! reprit la servante en frottant ses yeux gonflés par le sommeil. — Ah! comme à cette heure il y aurait déjà longtemps que l'on dormirait de tout son cœur, au Morillon!

— Patience! bonne Josette, nous le reverrons bientôt, le Morillon, — reprit madame Dumirail, jetant un regard d'intelligence à son mari, et elle ajouta: — N'oubliez pas, Josette, de m'avertir dès que mon fils rentrera.

— Oui, madame. Si je m'endors, monsieur Maurice me réveillera en sonnant.

— Il est inutile de lui apprendre que monsieur Dumirail est arrivé... vous entendez, Josette?

— Bien, madame.

Et la brave fille sortit, se disant:

— Quand donc quitterons-nous ce maudit pays, où l'on dort le jour, où l'on veille la nuit, tout comme ces vilaines chouettes qui hurlaient la mort quand nous avons quitté le pays? Maudit présage! J'y pense toujours, malgré moi.

XXXIV

Monsieur Dumirail, resté seul avec sa femme après le départ de Josette, se recueillit et lui dit d'un ton parfaitement calme, convaincu et dégagé:

— Ma chère Julie, je t'ai attentivement écoutée sans t'interrompre, afin de bien embrasser l'ensemble des faits. Or, en somme toute, et à part l'odieuse ingratitude de mademoiselle Jeane, il n'y a nullement de quoi s'alarmer en ce qui touche notre fils. Je regrette, pauvre amie, que tu te sois si douloureusement affectée, tourmentée, de quelques fredaines de jeunesse.

Ces paroles de son mari exprimaient un sentiment si incroyablement contraire à celui qu'elle attendait, que madame Dumirail reste un moment suffoquée par la stupeur, ne pouvant croire à ce

qu'elle entendait. Son ébahissement fut remarqué de monsieur Dumirail. Il sourit et reprit:

— Mon indulgence t'étonne d'autant plus, ma chère amie, que tu t'attendais à me trouver d'une sévérité outrée, n'est-ce pas?

— Je l'avoue, — balbutia madame Dumirail, — ta manière d'envisager les choses... me confond.

— C'est tout simple... tu es mère, tu es femme... tu dois voir certaines choses à un point de vue tout différent du mien.

— Comment! mon ami, — articula madame Dumirail avec effort, — la conduite de Maurice...

— Est blâmable sans doute sous plusieurs rapports, mais enfin... entre nous...

— Achève.

— Franchement, chère amie, nous n'avons jamais voulu faire de notre fils... un moine...

L'affectation d'insouciance de monsieur Dumirail, au sujet d'actes véritablement répréhensibles, était tellement en désaccord avec la rigidité habituelle de ses principes et la gravité de son caractère, il témoignait d'un si visible embarras de la légèreté avec laquelle il s'exprimait sur un sujet sérieux à tant de titres, que madame Dumirail chercha le secret motif de l'apparent optimisme de son mari; et bientôt, presque certaine de l'avoir pénétré, elle frémit, en proie aux plus vives appréhensions. Elle tâcha cependant de les combattre, conservant une lueur d'espoir, voulant croire encore que sa pénétration pouvait

s'être égarée. Le silence qu'elle gardait, la profonde inquiétude empreinte sur son visage déjà altéré par le chagrin, semblèrent augmenter l'embarras de monsieur Dumirail, et, baissant les yeux devant le regard de sa femme, il sembla regretter la légèreté de ses dernières paroles, et reprit d'un ton plus grave:

— Quand je dis, ma chère Julie, que nous ne voulons pas faire de notre fils un moine, je n'entends nullement excuser ce qu'il y a de blâmable dans sa conduite.

— Je le crois, mon ami; car une pareille tolérance me semblerait plus alarmante peut-être que l'inconduite de Maurice.

— Je ne pousserai jamais indulgence jusqu'à une coupable faiblesse, tu dois en être assurée; mais il résulte de tes révélations que notre nièce a eu aussi des torts; torts, à mon sens, plus graves que ceux de notre fils. Occupons-nous d'abord de Jeane, — ajouta monsieur Dumirail, comme s'il eût voulu retarder l'explication relative à son fils. — Nous avons jusqu'ici traité Jeane comme si elle eût été notre enfant; nous avions consenti à la marier à Maurice, union inespéré pour elle... en raison de plusieurs motifs. Son père, mon malheureux frère, ignorant que sa femme fût enceinte, m'a fait, tu le sais, héritier de ses biens, composés de valeurs industrielles, à la charge de payer une pension viagère à sa veuve, malgré son ingratitude et quoiqu'il l'eût

épousée sans fortune; la crise commerciale de 1830 arrivant très peu de temps après la mort de mon frère, les valeurs industrielles laissées par lui furent presque complétement perdues, sauf environ quatre-vingt mille francs que je plaçai en viager sur la tête de ma belle-sœur. J'ignorais alors qu'elle fût enceinte, car, sans cela, je n'aurais pas fait un placement à fonds perdus. Il résulte de cela, ma chère amie, qu'à la mort de sa mère, notre nièce a hérité d'une trentaine de mille francs provenant de quelques économies de ma belle-sœur et de la vente de son mobilier... Trente mille francs, telle était donc la dot de mademoiselle Jeane, à qui nous voulions bien accorder la main de notre fils, qui possédera un jour, si Dieu nous prête vie, seize à dix-huit cent mille francs de fortune. Or, de quelle façon notre nièce nous témoigne-t-elle sa reconnaissance? Elle commence, au Morillon, par contrarier mes vues en ce qui touchait la nouvelle carrière de mon fils...

— De cette opposition, je ne saurais blâmer Jeane, — dit tristement madame Dumirail; — elle obéissait à un bon sentiment, et moi-même je désirais que Maurice...

— Soit, chère amie, nous parlerons tout à l'heure de notre fils... mais finissons d'abord de nous occuper de ce qui concerne Jeane... Elle t'accompagne à Paris, et, au lieu de s'efforcer, ainsi qu'il était de son devoir, de ramener à elle

son fiancé par la douceur et la résignation, elle prend au contraire à tâche de l'irriter, de l'exaspérer, par ses reproches et ses sarcasmes.

— Mon ami, je ne suis pas suspecte de partialité envers Jeane... je me suis, tu le sais, montrée très sévère dans mon jugement sur elle... mais il faut être juste... la violence de sa jalousie égale la fierté de son caractère; tu ne peux te figurer ce qu'a souffert la pauvre créature durant cette soirée et cette nuit, où d'heure en heure, de minute en minute, nous attendions mon fils, toutes deux en proie à des angoisses inexprimables...

— Tu n'as pas été, en cette circonstance, plus raisonnable que notre nièce, ma pauvre Julie...

— Quoi!... mon fils reste absent, et...

— Tout à l'heure, te dis-je, nous parlerons de Maurice; mais si je comprends les alarmes d'une mère aussi tendre et aussi sensible que tu l'es, je n'admets pas qu'une jeune personne modeste, bien élevée, se permet d'afficher des exagérations de jalousie de la dernière inconvenance.

— Je te le répète, mon ami, j'ai sévèrement blâmé la conduite de Jeane; mais sa jalousie n'était nullement affectée, elle était sincère... Hélas!... quand on aime...

— Ma chère amie, quand on aime... l'on aime en jeune personne réservée, contenue, et non en forcenée ayant toujours le sarcasme ou la menace

à la bouche... Enfin, n'est-ce pas mademoiselle Jeane qui, lorsque notre fils voulut quitter Paris, cédant à un sentiment de repentir louable en soi, mais très déraisonnable dans son application...

— Que veux-tu dire, mon ami?

— Nous reviendrons bientôt là-dessus... en un mot, dis-je, n'est-ce pas notre nièce qui, par son insolence, sa hauteur et ses coquetteries effrontées envers son cousin Albert, a poussé Maurice à bout?

— Sans doute... mais...

— Ne t'a-t-elle pas ensuite répondu insolemment que tu lui reprochais d'une façon humiliante pour elle les soins que nous avions pris de sa jeunesse? Et enfin, pour couronner l'œuvre, n'a-t-elle pas eu l'audace et l'abominable ingratitude de t'abandonner, malgré ta défense, et de s'en aller avec notre neveu, chercher dit-elle, un asile chez ma sœur?

— Oui, mais, je l'avoue, en retrouvant mon sang-froid, j'ai regretté d'avoir provoqué le départ de Jeane par l'amertume et peut-être par l'injustice de mes récriminations contre elle; car, enfin, je t'ai fait part de ce triste secret: monsieur Delmare...

— Ah!... — reprit monsieur Dumirail de qui les traits se contractèrent et prirent soudain une expression sinistre, — quand je songe que pendant trois ans, chaque jour, j'ai serré dans la mienne la main de cette homme... sa main rougie du sang de mon pauvre Ernest! quand je songe

à l'odieuse hypocrisie de ce Delmare, qui vivait sans remords dans notre intimité!... malédiction! Fasse le ciel que je ne rencontre pas ce misérable à Paris, puisqu'il y est venu, car, tout vieux que je suis, je me porterais à quelque violence contre lui.

— Grand Dieu! — s'écrie madame Dumirail pensant à la promesse de Charles Delmare de revenir dans la soirée, s'il avait quelque chose de nouveau ou d'important à lui apprendre au sujet de Maurice. Puis, sonnant de nouveau sa servante, qui accourut aussitôt, elle lui dit:

— Josette, n'oubliez pas que, si monsieur Charles Delmare se présentait ici, vous ne devez le laisser entrer sous aucun prétexte, vous entendez bien? sous aucun prétexte; vous lui direz toujours que nous sommes sortis.

— Quoi? madame, renvoyer ce digne monsieur Delmare? Ah! vrai, je n'aurai jamais ce courage-là... ma foi non!

— En ce cas, si vous vous avisez de ne pas exécuter mes ordres, — reprit monsieur Dumirail, — je vous chasse de chez moi!

— Bonté divine! — reprit la Josette effrayée; — me chasser, me laisser sur le pavé de Paris! Qu'est-ce que j'y deviendrais, juste ciel! Rien que de penser à cela, j'ai le frisson.

— Que cette crainte vous engage à m'obéir fidèlement, — reprit monsieur Dumirail; — sortez et laissez-nous.

— Et n'oubliez pas de venir me prévenir du retour de mon fils, — ajouta madame Dumirail en regardant la pendule. Josette sortit en disant:

— Maudit voyage, les chiens du Morillon avaient bien raison de hurler à la mort...

— Bientôt une heure du matin, et l'absence prolongée de Maurice ne paraît pas même étonner mon mari, — pensait madame Dumirail. — Ah! je n'en puis plus douter... il en coûte trop à son amour-propre de reconnaître la justesse de mes tristes prévisions et de s'avouer que son obstination à envoyer notre fils à Paris le rend presque responsable des désordres de ce malheureux enfant! Aussi mon mari tâchera-t-il de les atténuer, moins par indulgence que par orgueil.

XXXV

Monsieur Dumirail, après un moment de silence, reprit avec effort:

— Ne parlons pas en ce moment de ce Delmare... je perdrais mon sang-froid... je veux oublier, ma chère Julie, que, t'exagérant presque follement les torts de Maurice, tu as été jusqu'à engager ce Delmare à revenir ici afin de recourir à ses conseils; or, si l'on pouvait excuser l'ingratitude de Jeane à notre égard, elle le serait en

cela qu'en effet il eût été affreux pour elle de se rencontrer ici avec le meurtrier de son père; mais cette appréhension, selon ce que tu m'as raconté, était pour cette ingrate un prétexte de nous quitter. Je me rappelle la jalousie de Maurice au sujet d'Albert hors de son arrivée au Morillon; et, je le reconnais maintenant, elle n'était que trop motivée dès cette époque... Enfin ces projets de mariage sont rompus, Dieu merci! Mademoiselle Jeane a voulu se retirer chez ma sœur, soit; qui se ressemble s'assemble; que mademoiselle Jeane reste là où elle est, je lui payerai jusqu'à sa majorité le revenu de ses trente mille francs, après quoi je les lui remettrai. Ils constitueront sa dot... une belle dot, en vérité!... mais je ne veux plus entendre parler de cette ingrate. Maintenant, chère Julie, je veux te prouver que tu t'exagères énormément ce qu'il y a du reste de répréhensible, je le reconnais, dans la conduite de notre fils.

— Je crois cependant, mon ami, ne rien m'exagérer.

— Voyons, chère amie, résumons en peu de mots tes griefs contre Maurice. Loin de moi la pensée de vouloir les atténuer; je veux seulement les apprécier à leur juste valeur. Ainsi, notre fils, mandé sous un prétexte quelconque chez une très jeune et très belle dame, fort riche et baronne, serait devenu soudain amoureux d'elle?

— Hélas! oui, il est parti d'ici à trois heures,

il est rentré à près de sept heures, et, en si peu de temps, ce malheureux enfant avait déjà subi la pernicieuse influence de cette femme, et il nous revenait moralement méconnaissable!

— Ma pauvre amie, au risque de t'effaroucher un peu, je t'avouerai qu'il me semble assez naturel qu'à l'âge de Maurice, et à moins d'être un Caton, l'on ait quelque amourette.

— Quoi! mon ami, tu approuves?...

— Je n'approuve rien, je constate un fait. Que veux-tu! les hommes ne sont pas des anges... Il faut se résigner à ce que l'on ne peut empêcher... Or, après tout, et soit dit entre nous, amourette pour amourette, ne vaut-il pas mieux, au pisaller, qu'au lieu de tomber dans les filets de quelque ignoble créature, Maurice ait pour maîtresse (voilà le gros mot lâché), ait, dis-je, pour maîtresse une belle dame riche, et certainement du grand monde puisqu'elle est baronne... et qui, du moins, aime notre fils pour lui-même et n'en veut point à son argent?

— Mais, mon ami, tu oublies donc les folles dépenses auxquelles cette femme a engagé notre fils, les achats ruineux qu'il voulait faire à ces fournisseurs que j'ai dû renvoyer?

— Certes, je blâmerai toujours une prodigalité insensée, mais je ne trouve rien d'extraordinaire à ce que notre fils désire par exemple être vêtu à la mode, tout aussi bien que son cousin Albert, puisque tous deux suivent maintenant la même

carrière; la diplomatie exige une certaine tenue: voilà ce que tu aurais dû comprendre, chère amie.

— Et ces deux chevaux de plus de dix mille francs que Maurice voulait acheter?

— C'était absurde, nous tombons d'accord sur cela; j'approuve fort ton blâme à ce sujet... Tu vois donc bien que je fais largement part au blâme de ce qui est blâmable.

— Il n'en est pas moins vrai, mon ami, que jamais Maurice n'eût songé à de pareilles dépenses, s'il n'y avait été poussé par cette maudite femme!... Crois-moi, elle lui sera fatale! Tu souris, mon ami, et moi je tremble. Il y a là quelque odieux mystère... Pourquoi cette femme a-t-elle feint d'être éprise de Maurice? est-ce que cela est possible? est-ce que cela est croyable?

— Et qu'y a-t-il donc d'incroyable à ce que notre fils inspire une passion subite? Est-ce que notre fils n'est pas assez beau garçon, assez aimable pour plaire? — répondit monsieur Dumirail avec un accent de fatuité paternelle. — Pourquoi donc, après tout, n'aurait-il pas ses bonnes fortunes aussi bien que son cousin Albert? — Puis, voyant sa femme le contempler avec une stupeur douloureuse: — Qu'as-tu donc à me regarder ainsi?

— Excuse-moi... mon ami...

— Achève.

— J'ai peine à croire à ce que j'entends; je me demande si c'est bien toi, toi, mon ami, de

qui la moralité a toujours été si sévère, qui parles aussi légèrement des désordres de notre fils, et qui, loin de les blâmer, sembles les encourager? Tu parais presque glorieux de ce que tu appelles les amourettes, les bonnes fortunes de Maurice; mais, mon Dieu! tu oublies donc que sa conduite envers Jeane a été d'une criante injustice... a été un parjure à la foi promise!

— Un parjure?

— Je suis loin d'être partiale pour Jeane; mais je serai toujours équitable envers elle. Maurice lui était fiancé; ils avaient échangé leurs sermens, le mariage était convenu. Notre nièce n'a en quoi que ce soit mérité la désaffection qu'il lui a témoignée; il a été cruel, et, il faut bien l'avouer, son injurieux abandon est inexcusable... c'est une mauvaise action!

— Encore de l'exagération, ma chère Julie... L'on voit tous les jours des fiançailles se rompre; elles n'engagent que conditionnellement; et puis, enfin, ce qui est fait est fait. Je suis enchanté que ce mariage n'ait pas lieu, maintenant que nous pouvons, selon ses mérites, apprécier mademoiselle Jeane. Elle va sans doute aller colporter ses médisances, ses calomnies, ses récriminations chez ma sœur; et celle-ci de triompher, de jubiler en apprenant que notre fils a déjà fait, ainsi que tu as eu la naïveté d'en convenir, des sottises à Paris! tandis que notre neveu Albert, ce phénix,

ce trésor incomparable, est un modèle de sagesse, d'ordre, d'économie et de bonne conduite!

Monsieur Dumirail, en reprochant à sa femme l'exagération de ses griefs à l'endroit des sottises de Maurice, dévoilait clairement le fond de sa pensée, toujours dominée par l'envie et la jalousie que lui inspirait son neveu.

Madame Dumirail, de plus en plus effrayée des conséquences de tant d'aberration, reprit d'une voix altérée:

— Mon ami, au risque de te fâcher peut-être, je serai sincère, car la circonstance est grave.

— Que veux-tu dire?... demanda monsieur Dumirail.

— J'ai tout lieu de croire que, aveuglé par ton amour-propre paternel, tu te fais complétement illusion sur ce qu'il y a de blâmable pour le présent et d'alarmant pour l'avenir dans les désordres de notre fils.

— Je blâme ce qui est blâmable, j'excuse ce qui est excusable, — répondit monsieur Dumirail avec impatience, — je juge les choses à un point de vue réel et non chimérique.

— Tu parles de réalité, mon ami... quelle heure est-il?

— Une heure du matin...

— Oui... La nuit s'avance, et cependant notre fils n'est pas rentré? Il s'est hier encore absenté: ce sont là des réalités, des faits, ce me semble,

et ce désordre précoce ne t'effraie pas autant pour le présent que pour l'avenir?

— Je n'ai pas besoin de tes observations pour trouver très mauvais, très inconvenant que Maurice rentre à des heures indues ou s'absente. Un jeune homme de son âge doit certainement jouir d'une liberté raisonnable, mais ne pas en abuser. Je dirai sévèrement à notre fils ce que je pense là-dessus, et il rentrera dans le devoir.

— Jamais il ne rentrera dans le devoir, tant qu'il restera à Paris, exposé chaque jour à mille occasions de faillir.

— Mon fils écoutera ma voix, à moi, j'en réponds, — reprit monsieur Dumirail avec affectation, — parce que, *moi*, je serai indulgent sans faiblesse, et sévère sans exagération.

— Je ne m'arrêterai pas, mon ami, à ce qu'il y a de blessant pour moi dans le reproche que tu m'adresses... je me bornerai à te répéter, avec l'obstination que donne la conscience de la vérité: „Si le séjour de notre fils à Paris se prolonge, il est perdu.“ Il se trame autour de lui de noires perfidies, auxquelles notre neveu n'est pas étranger; enfin, mon ami... je vois avec effroi ton aveuglement redoubler, lorsque tant d'événemens devraient t'ouvrir les yeux sur la fausse et funeste voie où tu t'es fourvoyé depuis que tu as engagé notre fils à changer de carrière.

— Comment! vous allez encore... mais s'inter-

rompant, monsieur Dumirail reprit d'un accent contenu:

— Tiens, ma chère Julie, de grâce, n'irritons pas cette discussion...

— C'est mon plus vif désir, mon ami... aussi me suis-je scrupuleusement interdit toute allusion aux motifs de nos anciens discords... mais enfin, puisqu'une triste expérience nous démontre combien le séjour de Paris est dangereux pour notre fils, ne devons-nous pas profiter de la leçon, tâcher de le ramener à nous, et repartir au plus tôt pour le Morillon?

— Ainsi, c'est sérieusement que tu me fais une pareille proposition?

— Peux-tu en douter?

— Ainsi, à mon âge, je passerai aux yeux de monsieur de Morainville pour une espèce d'étourneau, pour un écervelé, qui, sans l'ombre d'esprit de conduite et de décision, change d'idées du jour au lendemain, lorsqu'il s'agit d'une question aussi grave que l'avenir d'un fils?... Quoi! j'ai écrit à Morainville de la manière la plus pressante, à propos du service que j'attendais de lui; il t'a accueillie à merveille, te promettant, faveur inespérée, qu'avant un an Maurice serait attaché d'ambassade... et, après tant de marques d'intérêt, j'irais maintenant, de but en blanc, dire à cet homme qui nous a témoigné un pareil bon vouloir: „Merci de vos bons offices, mon fils redeviendra „cultivateur.“

— Rien de plus simple, cependant.

— Ah!... tu trouves cela tout simple?

— Sans doute, mon ami. En quoi monsieur de Morainville pourrait-il être choqué de ce revirement, surtout si tu lui exposais franchement...

— Que Maurice, à peine arrivé à Paris, a fait des sottises, n'est-ce pas?

— L'aveu, sans doute, est pénible... mais...

— Vous me permettrez, ma chère, de prendre plus de souci de ma dignité que vous n'en prenez vous-même; je me garderai donc, s'il vous plaît, d'aller crier sur les toits les incartades de notre fils.

— En supposant même... ce qui n'est pas... que ta dignité, ou plutôt ton amour-propre, fût légèrement atteint... qu'importerait cela, auprès du salut de notre fils?

— Vous faites, madame, par trop bon marché de ma dignité... — répond monsieur Dumirail, s'animant de plus en plus; — vous oubliez qu'elle serait étrangement compromise aux yeux de notre fils lui-même, au grand détriment de mon autorité sur lui et du respect qu'il me doit. Ainsi j'aurais de tout mon pouvoir favorisé sa nouvelle vocation et je l'engagerais tout à coup à y renoncer!... mais quelle confiance voulez-vous donc que cet enfant ait dans mon jugement?

— N'est-ce pas au contraire témoigner d'un excellent jugement que de confesser son erreur, que de réparer le mal lorsqu'il en est temps encore?... Et d'ailleurs, soyons sincères... peut-on

parler sérieusement de la vocation diplomatique de Maurice?

— En vérité, madame, vous seriez d'accord avec ma sœur que vous ne parleriez pas autrement! — s'écria monsieur Dumirail irrité. — Il me semble déjà l'entendre: „Eh bien! que t'avais-„je prédit, mon frère? Selon toi, ton fils devait „réussir à tout ce qu'il entreprendrait, et débuter „aussi brillamment qu'Albert dans la carrière di-„plomatique? Ce n'est pas tout... ton fils, par la „solidité de ses principes, par les bons exemples, „par l'excellente éducation que tu lui as donnée, „devait rester ferme comme un roc devant les „occasions de faillir! Mais, qu'arrive-t-il? à peine „à Paris, ton Maurice fait sottises sur sottises, se „montre incapable de suivre sa prétendue vocation, „et retourne honteusement dans ses montagnes „dont il n'aurait jamais dû sortir... Reconnais „donc ton ambitieuse erreur, mon pauvre frère; „ton bon gros paysan de Maurice est né pour en-„graisser des bœufs et des porcs... voilà sa véri-„table vocation; qu'il la suive... et ne prétende „plus égaler mon Albert.“ Oui, — ajouta monsieur Dumirail s'exaspérant à ses propres paroles, — oui, telles seraient les impertinentes paroles de ma sœur, et vous feriez sans doute chorus avec elle!

— J'ai toujours pensé, vous le savez, mon ami, que notre fils, pour son bonheur, ne devait jamais quitter le Morillon; s'il en eût été de la

sorte... il ne nous aurait pas causé les chagrins qu'il nous cause... chagrins que vous craignez de vous avouer à vous-même... et aux autres!

— Oui, madame, parce qu'il est, pour mille raisons, déplorable d'ébruiter certains chagrins de famille, et la dernière personne à qui vous eussiez dû parler de vos grifs contre Maurice... était son cousin Albert... Aussi, nous verrons demain arriver ma sœur... venant nous gratifier de ses condoléances sur les désordres de notre fils... que vous avez divulgués, au lieu de les pallier, de les atténuer, de les nier au besoin... Oui, madame, de les nier! et au besoin de l'excuser ou de le défendre, envers et contre tous, ainsi que doit faire une mère jalouse de la bonne renommée de son fils.

— S'il la méritait... j'en serais plus jalouse, plus orgueilleuse que personne; mais, grâce à Dieu! je ne contenus pas un légitime orgueil avec un amour-propre aveugle et obsité.

— Madame!

— Eh! monsieur, n'est-ce pas par amour-propre que vous craignez d'avouer à monsieur de Morainville votre erreur sur la vocation de votre fils? n'est-ce pas par amour-propre que vous tolérez ses fautes, parce qu'elles sont les conséquences de ce voyage voulu par vous? enfin, n'est-ce pas par amour-propre que vous excuseriez et défendriez votre fils envers et contre tous... Ah! monsieur... fasse le ciel que ce malheureux

enfant ne vous ait pas pour complice de sa perte !

— Vous voulez donc, madame, renouveler ici les discussions irritantes du Morillon?

— Est-ce donc ma faute, à moi, si vous renouvelez, si vous augmentez mes craintes? Tenez, monsieur, vous êtes impardonnable! Maurice a du moins pour excuse l'entraînement... l'inexpérience de son âge... tandis que vous, c'est par un froid et funeste orgueil que vous ferez notre malheur à tous!...

— Madame... madame... la patience a des bornes... Prenez garde !

— La douleur... la vie... ont des bornes aussi, monsieur! — répond avec un profond et amer découragement madame Dumirail. — Je vous le dis en toute sincérité... si, au lieu de vous avoir pour auxiliaire contre les désordres de notre fils, vous devez vous liguer avec lui contre moi, je vous le déclare, je ne suis pas de force à continuer la lutte; je me sens déjà brisée par ce que j'ai souffert depuis mon arrivée à Paris; je ne survivrai pas longtemps aux chagrins que je prévois.

— Allons donc, madame, ces malheurs sont les fantômes de votre imagination malade ou troublée.

— Des fantômes!... Ah! monsieur, comparez notre existence actuelle à ce qu'elle était avant que vos ambitieux projets pour votre fils eussent faussé votre jugement, autrefois si droit et si sûr!

Quelle union, quelle confiance entre nous, quelle sécurité pour l'avenir de Maurice! que de gages de bonheur presque certain dans son mariage avec sa cousine! Et maintenant, voyez notre famille aigrie, divisée... Jeane à jamais séparée de nous, vous et moi en opposition continuelle, échangeant de pénibles récriminations après vingt ans d'une affection sans nuage! Enfin, notre fils qui nous donnait tant de légitimes espérances, notre fils qui nous adorait, déjà presque désaffectionné de moi, et bientôt peut-être aussi désaffectionné de vous, car votre aveugle tolérance vous sera autant qu'à lui fatale!... Voilà, monsieur, voilà ce que, dans votre optimisme affecté, vous appelez des fantômes.

— Oui, madame, des fantômes! car vous êtes folle! et, si mon optimisme est, selon vous, affecté, votre pessimisme est insensé! Oh! mon Dieu! la cause en est fort simple! Maurice, en changeant de carrière contre votre gré, a ainsi contrarié vos goûts, vos habitudes, qui vous attachaient au Morillon; de là, votre acharnement à peindre l'avenir des plus sombres couleurs, à outrer, à exagérer les torts de notre fils, paccadilles ou péchés de jeunesse qui n'ont en rien altéré ses excellentes qualités natives... non!... et je vous défie de me prouver que notre fils ne mérite plus... notre...

— Quel est ce cri!... c'est la voix de Josette! — dit vivement madame Dumirail en interrompant

son mari, et prêtant l'oreille du côté de l'antichambre où veillait la servante, et, presque aussitôt, l'on entendit le bruit retentissant causé par la chute d'un meuble pesant; puis, Josette, pâle, effarée, entra précipitamment dans le salon, et balbutia en joignant ses mains tremblantes:

— Ah! madame!... monsieur Maurice!

— Mon fils!... — s'écria madame Dumirail en se dirigeant vers la porte. — Que lui est-il arrivé?

— Pour l'amour de Dieu! madame, prenez garde! — s'écria Jossette essayant de barrer le passage à sa maîtresse, — pour l'amour de Dieu, madame, n'allez pas dans l'antichambre!

— Grand Dieu! mon fils est blessé... mourant peut-être!... — reprit madame Dumirail éperdue d'effroi.

Et, repoussant Josette, elle entra, suivie de son mari, dans la pièce voisine où s'était fait entendre le bruit retentissant de la chute d'un meuble.

XXXVI

Maurice, pour ainsi dire porté dans le fiacre par les garçons des *Provençaux*, était resté plongé dans un profond assoupissement jusqu'à

ce que la voiture se fût arrêtée devant l'*Hôtel des Étrangers*.

— Le cocher, selon la recommandation qu'il avait reçue, sonna et avertit le portier de l'état d'ivresse dans lequel se trouvait le jeune provincial. Tous deux le secouèrent, l'éveillèrent et l'aidèrent à descendre de voiture, à demi endormi, encore ivre et ayant à peine conscience de ses actions. Le portier lui donna le bras, et désirant épargner à monsieur et à madame Dumirail le spectacle de l'ivresse de leur fils, il se munit d'une seconde clef de l'antichambre où veillait Josette, espérant que Maurice pourrait ainsi rentrer dans sa chambre à l'insu de ses parens et y cuver son vin jusqu'au lendemain.

Le portier ouvrit en effet la porte sans trop de bruit, mais, si léger qu'il fût, ce bruit suffit à réveiller en sursaut Josette endormie sur sa chaise. La pauvre fille, à l'aspect de son jeune maître, pâle, chancelant, tête nue, ses vêtemens en désordre et déchirés, poussa un cri d'effroi...

Maurice, trébuchant, essaya de se cramponner à un buffet qu'il entraîna et fit rouler à terre avec lui. Il s'était relevé péniblement et commençait de se raffermir sur ses jambes, lorsqu'il vit soudain apparaître devant lui monsieur et madame Dumirail.

Maurice, à l'aspect de son père, dont il ignorait l'arrivée à Paris, éprouva une profonde commotion qui, sans le dégriser complétement, lui rendit du

moins la connaissance de soi-même, des lieux et des personnes.

Malheureusement Maurice avait, ainsi que l'on dit vulgairement, *le vin mauvais*; et la présence de ses parens, en éveillant vaguement en lui la conscience sinon le repentir de sa dégradation actuelle, l'irrita profondément contre ceux qui le surprenaient dans cet état honteux, et encore alourdi par l'ivresse, il appuya pesamment ses larges épaules à la muraille afin de conserver son équilibre, croisa ses bras sur sa poitrine, et, d'un air de bravade, il dit d'une voix rauque:

— Eh bien!... c'est moi... je suis gris... et voilà...

Afin de s'imaginer la douloureuse stupeur de monsieur et madame Dumirail à l'aspect de Maurice, il faut se représenter celui-ci dans la hideur repoussante de l'ivresse: sa chemise et son gilet presque en lambeaux, sa cravate tordue en corde, son habit, son pantalon déchirés en plusieurs endroits, sa chevelure en désordre, les traits livides, l'œil farouche, fixe, hébété, la lèvre tombante ou contractée par une sorte de rictus bestial, tandis que son corps athlétique cherchait en vain son équilibre, quoique adossé à la muraille.

Madame Dumirail, d'un regard d'une muette et navrante éloquence, sembla dire à son mari:

— Votre optimisme résistera-t-il à tant d'abjection?

Monsieur Dumirail, atterré, eut enfin conscience

de la funeste aberration où le jetait son faux orgueil paternel, et plus impressionné par le spectacle de la dégradation physique de son fils qu'il ne l'eût été peut-être par sa dégradation morale, il baissa les yeux devant le regard de sa femme, puis, cédant à un mouvement d'indignation et de colère, inopportune en cela que son fils, jouissant à peine de sa raison, devait être indifférent aux remontrances paternelles ou s'en irriter, il s'écria :

— Misérable! osez-vous vous présenter ainsi à mes yeux!

— Eh bien! quoi donc? — répondit arrogamment Maurice, s'efforçant de redresser sa tête alourdie et écarquillant ses paupières clignotantes. — Oui, je suis gris... et puis... après?

— Mon ami, il faut le conduire dans sa chambre à coucher. Il ne jouit pas de sa raison; il est même incapable de comprendre tes reproches, — reprit sagement madame Dumirail. Et, s'adressant à son fils d'un ton sévère : — Suivez-moi, rentrez dans votre chambre.

— Je rentrerai dans ma chambre si ça me plaît... et comme ça ne me plaît pas... je n'y rentrerai pas... — répondit Maurice avec l'esprit de contradiction assez généralement particulier aux ivrognes. — Je ne veux pas me coucher... moi...

— Obéissez à votre mère!

— Non! je ne suis plus un enfant, et vous ne me ferez pas marcher comme un bambin, entendez-vous?

— Maurice, — reprit madame Dumirail d'une voix moins sévère, espérant décider son fils à la suivre, — venez, il faut vous coucher, il est tard!

— Laissez-moi tranquille! je me coucherai quand je voudrai!

— Insolent! oser ainsi parler à votre mère!

— Ma mère! — répondit Maurice en hochant la tête et d'un ton de récrimination chagrine, — ma mère, elle me gronde toujours, elle me refuse le nécessaire, elle me fait faire des avanies indignes par les marchands, c'est agréable!

— Est-il Dieu possible! un si bon fils, lui qui aurait baisé les pas où marchait sa mère! Ah! maudit Paris! maudit Paris! Les chouettes avaient raison de nous pronostiquer des malheurs! — pensait Josette les yeux pleins de larmes et immobile dans un coin obscur de l'antichambre, tandis que monsieur Dumirail s'adressant à Maurice d'une voix menaçante:

— Encore une fois, taisez-vous, malheureux! retirez-vous!

— Non!... et puisque nous y voilà... il faut nous expliquer... une fois pour toutes... — reprit obstinément Maurice.

— Je vous en conjure, Maurice, — reprit madame Dumirail, — retirez-vous...

— Non, non! — s'écria Maurice avec colère; — je ne veux pas me coucher... il faut nous expliquer!

— Ah! c'en est trop! — reprit monsieur Du-

mirail, ne pouvant contenir son indignation et faisant vers Maurice un pas d'un air menaçant; mais madame Dumirail, frémissant à la pensée d'une collision entre son fils et son mari, saisit celui-ci vivement par le bras et s'écria d'un ton suppliant:

— Mon ami, ce malheureux enfant ne peut exciter ta colère... il ne sait ni ce qu'il fait ni ce qu'il dit.

— Erreur... *in vino veritas,* — reprit Maurice avec un sourire moitié sournois, moitié hébété. — Je sais bien ce que je dis, moi!... Je suis gris, mais j'ai ma tête... La preuve, c'est que je vais m'en retourner chez Antoinette... car le diable m'emporte si je sais comment je suis ici... Mais n'importe... *in vino veritas*... Mes parens... vous êtes des avares... vous avez des quinze... des seize cent mille francs de fortune... Ah! ah!... ça vous étonne que je sache cela?... et vous ne rougissez pas de me donner... comme à un chien... — et Maurice larmoya, — oui, de me donner... comme à un pauvre chien... cent mauvais francs à ronger par mois?... Il faut que ça finisse... je veux au moins mille francs... deux mille, trois mille francs par mois... sinon, bonsoir... cherchez un autre fils... et en attendant... j'emprunterai de quoi m'amuser... Je ne peux plus vivre sans ma maîtresse, des chevaux, l'Opéra, le club, le lansquenet, les soupers, les courses de Chantilly, où on met le feu aux maisons; les rats, les tigres, les cara-

bines; enfin, tout ce qui rend la vie délicieuse... Oui... j'emprunterai de l'argent... je sais bien à qui... vous croyez que je vais vous le dire? Ah! bien oui!... pas si bête!...

— Mon Dieu!... il est peut-être déjà tombé entre les mains des usuriers — reprit madame Dumirail à demi-voix, s'adressant à son mari; — laissons-le parler, peut-être apprendrons-nous quelque chose.

En effet, Maurice reprenait en hochant la tête, et d'un ton mystérieux:

— Ah! bien oui... j'irai vous dire que... mons... monsieur... comment s'appelle-t-il donc?... Enfin, n'importe un brave homme qui rend service aux fils de famille, en leur prêtant... beaucoup de billets de mille francs.

— Écoutons, — dit tout bas madame Dumirail à son mari. — Hélas! qu'allons nous-apprendre?

— S'il m'a prêté vingt mille francs, ce respectable monsieur... monsieur... tiens... j'ai oublié son nom... c'est égal, j'ai l'argent, — poursuivit Maurice avec un accent de satisfaction intérieure, comme s'il se parlait à lui-même. — Et, puisqu'il m'a prêté vingt mille francs, il m'en prêtera bien encore vingt, et quarante, et cent, et deux cents, et tant que j'en voudrai, pour mener grand train comme les autres du club... puisque je le payerai... ce juif... Oui, je le payerai, quand mes parens, aussi riches... qu'ils sont avares, m'auront... Hé,

hé, ma foi! chacun son tour, tant pis! m'auront laissé leurs millions!

Ces derniers mots, accompagnés d'un ricanement hébété, navrèrent le cœur de madame Dumirail, lui arrachèrent des larmes, mais exaspérèrent la fureur de son mari, à ce point que, s'élançant vers son fils, la main levée, il s'écria:

— Infâme!

— Ne me touchez pas, au moins! — s'écria Maurice à son tour d'un air farouche, en se redressant. Madame Dumirail, jetant un cri d'épouvante et cherchant à prévenir une lutte horrible, se précipita entre son mari et son fils, au moment où celui-ci, afin de repousser le juste châtiment dont le menaçait son père, tendait brusquement devant lui ses bras d'athlète; il atteignit ainsi, sans le vouloir, mais si rudement, sa mère, que du choc elle tomba sur le parquet, et dans cette chute, sa tête ayant heurté l'un des angles du buffet renversé par Maurice, elle se fit au front une blessure assez large pour qu'à l'instant son sang jaillît abondamment.

La vue de ce sang frappa Maurice de terreur. Cette commotion soudaine, effrayante, le dégrisa; il eut la conscience de l'acte odieux qu'il venait de commettre involontairement, et dont les dernières excitations de l'ivresse lui exagérèrent bientôt les conséquences... Aussi, après un instant de stupeur, il pousse un cri déchirant, se jette éperdu sur le plancher, près de sa mère ensanglantée, que

Josette et monsieur Dumirail agenouillés s'empressaient de relever; puis, presque en délire, il s'écria d'une voix déchirante:

— Assassin! j'ai tué ma mère... son sang coule... je suis couvert du sang de ma mère! Assassin... assassin!...

Mais bientôt en proie à une violente crise nerveuse, ce malheureux perdit complétement connaissance, et son père se hâta de lui donner les premiers soins, tandis que Josette étanchait en pleurant le sang qui coulait de la blessure de madame Dumirail, trop affaiblie pour secourir son fils, mais jouissant de toute la lucidité de son esprit et ressentant les terribles angoisses que devait lui causer le spectacle de son fils évanoui.

XXXVII

Un médecin du voisinage, mandé en hâte par monsieur Dumirail au milieu de la nuit, mit le premier appareil sur la blessure de madame Dumirail. Cette blessure, en elle-même peu dangereuse, n'offrait d'autre gravité que les conséquences possibles du contre-coup. Le même docteur, afin d'apaiser la crise nerveuse de Maurice, toujours délirant, lui administra une potion calmante, et il tomba dans une sorte de torpeur, à laquelle succéda un sommeil profond.

Monsieur Dumirail, après avoir veillé sa femme jusqu'au jour, la quitta, la voyant assoupie, et se retira dans sa chambre, où il chercha quelque repos. Vers dix heures du matin, l'un des garçons de l'hôtel vint le prévenir que deux *messieurs* désiraient absolument parler à monsieur Maurice, et que, apprenant qu'il n'était pas encore levé, ils avaient répondu qu'ils attendraient l'heure à laquelle il pourrait les recevoir, le sujet de leur visite étant de la plus haute importance.

Monsieur Dumirail, mis en éveil et en défiance par les aveux échappés à son fils, durant son ivresse, à propos de ses relations avec des usuriers, éprouva une curiosité inquiète à l'endroit de la persistance des deux étrangers à vouloir absolument entretenir Maurice d'un objet, disaient-ils, de la plus haute importance; il les fit donc prier d'entrer dans le salon de son appartement, où il alla les rejoindre et se trouva en présence de deux hommes d'un extérieur très distingué, jeunes encore et d'une parfaite courtoisie.

— Messieurs, — dit monsieur Dumirail, — en l'absence de monsieur Maurice, assez gravement indisposé, puis-je savoir le sujet de votre visite?

— Il s'agit de quelque chose de tellement sérieux, — répondit d'un ton pénétré l'un des deux personnages, — qu'avant de vous répondre, monsieur, vous nous permettrez de vous demander à qui nous avons l'honneur de parler.

— Je suis l'un des amis de Maurice, — reprit monsieur Dumirail, songeant que sa qualité de père serait probablement un obstacle à la communication que, dans son anxiété croissante, il espérait surprendre; puis, voyant les deux inconnus échanger un regard de surprise dont il devina la cause, il ajouta: — Quoiqu'il existe une grande différence d'âge entre Maurice et moi, je suis, messieurs, intimement lié avec lui; il n'a pas de secrets pour moi; vous pouvez donc me dire ce que vous lui diriez à lui-même.

— Monsieur, souffrez, de grâce. que je vous adresse une simple question, — reprit l'un des deux personnages, comme s'il eût voulu subordonner la continuation de l'entretien à la réponse qu'il sollicitait; — êtes-vous instruit de ce qui s'est passé hier soir... à un souper... aux *Provençaux?...*

— Oui, monsieur, — répondit monsieur Dumirail, commettant à regret ce mensonge, mais sentant redoubler ses angoisses en remarquant l'expression presque solennelle de la physionomie des deux inconnus, et espérant par son affirmation obtenir leur confidence; cependant il ajouta en manière de correctif: — J'ai appris sommairement ce qui s'est passé hier au souper dont vous parlez; mais je n'ai pas à ce sujet de détails très circonstanciés.

— Votre réponse, monsieur, nous donne à

penser que vous êtes peut-être l'un des *témoins*, que vous devez assister monsieur Dumirail?

A ces mots, le père de Maurice tressaillit, frissonna; il n'en pouvait douter, il s'agissait d'un duel... Il parvint néanmoins à dissimuler son trouble, et répondit avec un calme apparent:

— En effet, monsieur, je suis l'un des témoins de monsieur Maurice Dumirail, mais, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire observer, j'ignore les détails circonstanciés de cette fâcheuse aventure.

— Voici, monsieur, ce qui s'est passé: monsieur Maurice Dumirail, hier soir, soupant aux Provençaux, a insulté de la manière la plus grave notre ami, monsieur Richard d'Otremont, qui nous a priés d'être ses témoins. Nous venions, à ce titre, nous entendre avec les témoins de M. Maurice Dumirail, afin de régler les conditions d'une rencontre malheureusement indispensable, car monsieur d'Otremont, étant l'offensé, ne peut ni ne veut accepter d'autre réparation... qu'une réparation par les armes...

— Nous ne doutons pas, monsieur, que monsieur Maurice Dumirail ne soit assez galant homme pour se tenir à la disposition de notre ami, — ajouta le second inconnu; — nous pouvons donc, en attendant votre autre témoin, qui ne peut probablement pas manquer d'arriver, jeter les bases d'un procès-verbal spécifiant les causes de la rencontre, afin de mettre, autant que possible,

notre ami, nous, votre partner et vous-même, monsieur, à l'abri des poursuites judiciaires dont nous, les témoins, serons aussi certainement l'objet, puisque ce duel, en raison de l'extrême gravité de l'offense, doit forcément avoir des suites sérieuses pour l'un des deux adversaires, peut-être même pour tous les deux...

Monsieur Dumirail sentit une sueur froide inonder son front, cependant parvenant à contenir encore son émotion, il reprit:

— Je suis aussi jaloux de l'honneur de monsieur Maurice Dumirail que vous devez l'être, messieurs, de l'honneur de votre ami; toutefois je vous ferai remarquer que monsieur Maurice Dumirail, lorsqu'il s'est oublié jusqu'à insulter la personne de qui vous êtes les témoins, ne jouissait plus de l'usage de sa raison... car, je suis obligé de l'avouer à mon grand regret, il est rentré ici, cette nuit, complétement ivre...

— Pardon, monsieur, — reprit l'un des témoins. — Êtes-vous chargé par monsieur Maurice Dumirail de faire valoir cette circonstance, qui serait selon lui... atténuante au point de vue de l'insulte?

— Non, monsieur, je ne suis pas, en cela, l'organe de M. Maurice, car je ne l'ai pas revu depuis qu'il s'est couché dans un état d'assoupissement complet.

— En ce cas, monsieur, je puis vous affirmer que monsieur Maurice Dumirail, quoique légère-

ment animé par le vin, possédait, hier soir, pleinement sa raison, ainsi que le prouvaient les termes mêmes de l'insulte adressée à monsieur d'Otremont.

— Je confirme ces faits de tous points, — reprit le second témoin, — j'assistais au souper. En un mot, monsieur, tel a été l'outrage, que, dans son indignation, monsieur d'Otremont, malgré son sang-froid et son parfait savoir-vivre, n'a pu s'empêcher de jeter sa serviette au visage de monsieur Maurice Dumirail.

— Or, et cela n'est d'ailleurs ni possible ni même probable, si monsieur Maurice Dumirail, oubliant ce qu'il se doit à lui-même et à la personne qu'il a offensée, refusait d'accorder la réparation qui lui est demandée, nous serions, monsieur, dans la pénible nécessité de vous déclarer que monsieur Richard d'Otremont se verrait, à son profond regret, obligé de se porter à des extrémités toujours répugnantes à un galant homme, afin d'obliger monsieur Maurice Dumirail de lui accorder la satisfaction qui lui est due.

— Enfin, monsieur, il nous reste à vous nótifier que monsieur d'Otremont, usant du droit inhérent à sa position d'offensé, choisit l'épée pour arme et entend absolument maintenir ce choix auquel il ne renoncera sous quelque raison ou quelque motif que ce soit.

— Et nous partageons complétement cet

avis, — ajouta le second témoin. — Notre ami use d'un droit imprescriptible...

— Monsieur, — dit avec effort le père de Maurice, — ce duel...

— Excusez-moi, monsieur, si je vous interromps, — reprit l'un des témoins, — mais je crois prévoir l'objection que vous allez peut-être nous adresser... Monsieur d'Otremont, direz-vous, est de première force à l'escrime, et lors de son premier duel, il a eu le malheur de tuer le jeune Monbreuil...

— Ah! — s'écria monsieur Dumirail pâlissant et frissonnant d'épouvante, — c'est affreux!

— Rien de plus déplorable, sans doute, monsieur, que la mort du jeune Monbreuil. Monsieur d'Otremont a plus que personne regretté les suites funestes de ce duel, mais son adversaire avait tous les torts, et, lorsqu'on s'oublie à ce point d'offenser grossièrement et sans provocation un homme d'honneur, l'on doit subir les conséquences de ses actes, si la fatalité veut que cet homme d'honneur manie supérieurement l'épée.

— Messieurs... ce duel est impossible! — s'écria monsieur Dumirail, cédant à la fois à l'indignation que lui causaient la pensée d'un combat inégal, et la crainte du danger auquel pouvait être exposé Maurice. — Ce duel n'aura pas lieu.

— Monsieur, veuillez réfléchir à vos paroles, et...

— Ce duel!... mais vous êtes donc insensés

ou bien coupables, messieurs, si vous persistez à vous rendre complices d'un assassinat; oui, ce duel serait un infâme assassinat; mon fils n'a de sa vie touché une épée.

— Votre fils! — repartit l'un des témoins avec un accent de compassion et de surprise, — quoi! monsieur, vous êtes...

— Je suis le père de Maurice, et, je vous le déclare, messieurs, dussé-je mettre mon fils sous la protection de la loi, ce duel n'aura pas lieu...

— Ah! monsieur, — ajouta le second témoin d'un ton pénétré, combien nous sommes désolés de nous être adressés à vous... mais, permettez-nous de vous le dire, vous avez provoqué notre erreur en vous donnant à nous comme l'un des témoins de monsieur votre fils.

— Eh bien! messieurs, puisque vous savez maintenant qui je suis, vous pouvez allez dire à monsieur d'Otremont qu'il ne tuera pas Maurice, — reprit monsieur Dumirail avec une ironie amère. — Non, mon fils n'augmentera pas le nombre des victimes d'un spadassin, et je...

— Monsieur, — dit l'un des témoins, interrompant monsieur Dumirail et le saluant respectueusement, afin de prendre congé de lui, — nous sentons tout ce qu'un pareil entretien a dû avoir de pénible pour vous; souffrez que nous y mettions fin...

— Encore une fois, monsieur, excusez-nous d'un malentendu dont nous sommes aux regrets, —

ajouta l'autre témoin prenant aussi congé du père de Maurice. — Pardon, monsieur, nous savons ce qu'il nous reste à faire...

— Vous n'entrerez pas chez mon fils! — s'écria monsieur Dumirail, se méprenant sur les intentions des deux témoins et les rejoignant au moment où ils ouvraient la porte du salon. — Je ne souffrirai pas que...

— Rassurez-vous, monsieur, nous ne voulons nullement voir monsieur votre fils, malgré vous, — reprit un des témoins en se retournant. — Nous avons eu l'honneur de vous dire que nous savions maintenant ce qu'il nous restait à faire...

— Et que vous reste-t-il donc à faire, messieurs? — demanda monsieur Dumirail, de qui les craintes se réveillaient. — Ne vous ai-je pas déclaré que ce duel n'aurait pas lieu...

— Agréez, monsieur, l'assurance de nos sincères regrets, — reprit l'un des témoins; et il sortit, ainsi que son compagnon, par la porte de l'antichambre qui ouvrait sur l'escalier; tandis que monsieur Dumirail, bourrelé de frayeur et d'angoisses, rentrait chez lui murmurant:

— Malheureux père que je suis... ah! je paie cruellement ma folle aberration... ils veulent tuer mon fils...

Et cachant son visage entre ses mains, monsieur Dumirail se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil en répétant:

— Ils veulent tuer mon fils!...

XXXVIII

Durant cette même matinée, et tandis qu'après le départ des témoins de l'adversaire de son fils monsieur Dumirail se livrait à de si douloureuses appréhensions, Charles Delmare s'était rendu chez monsieur d'Otremont, qu'il n'avait pas rencontré la veille.

Rien ne fut plus cordial que l'entrevue des deux amis. Ils conversaient depuis quelques momens, et Richard témoignait autant de déférence que d'affection à son premier initiateur à la *fashion* parisienne, lui disant en continuant de serrer sa main entre les siennes:

— Non, jamais, je n'oublierai, mon cher Delmare, qu'à l'âge de dix-huit ans j'ai dû le bonheur de vous avoir pour guide, pour mentor, vous plus vieux que moi de quelques années; vos excellens conseils m'ont épargné ces écoles, ces fautes qui, si souvent, ruinent et couvrent de ridicule les très jeunes gens à leur début dans le monde... Ne m'avez-vous pas démontré, pour ainsi dire algébriquement, que je pouvais mener l'existence la plus agréable, la plus élégante, sans dissiper sottement mon patrimoine? J'ai conservé ce spirituel budget de mes recettes et de mes dépenses écrit de votre main. Il devrait être le *Code* des jeunes gens du monde.

— Mes enseignemens, si peu conformes à mes actes, prouvaient une fois de plus la justesse de

cet adage: „Fais ce que je dis et non ce que je fais,“ — reprit Charles Delmare avec un sourire mélancolique. — Je vous conseillais fort sagement de ménager votre fortune... et j'achevais de dissiper la mienne.

— Soit; mais cette contradiction entre vos actes et vos paroles n'enlevait rien à l'excellence pratique de vos conseils dictés par l'expérience. Je leur ai dû la science de jouir des plaisirs sans me ruiner bêtement comme tant d'autres. Enfin, grâce à vous, j'ai peut-être échappé deux ou trois fois à la mort.

— Est-ce une plaisanterie, mon cher Richard?

— Pas du tout... Rappelez-vous donc que l'un des premiers conseils que vous m'avez encore donnés, lorsque j'arrivais tout frais débarqué du manoir d'Otremont a été de m'engager instamment à prendre des leçons d'escrime...

— Eh bien?

— Eh bien! mon cher Delmare, je suis devenu l'un des premiers tireurs de Paris; or, comme j'étais dans ma jeunesse fort chatouilleux sur le point d'honneur, je me serais probablement fait tuer sans mon habileté à manier l'épée. J'ai d'ailleurs toujours pratiqué cet axiome alors formulé par vous: „La science de l'escrime, en nous „donnant conscience de notre supériorité dans les „armes, doit aussi nous rendre encore plus scrupu„leux en ce qui peut offenser autrui, et plus conci„lians au sujet de ce qui a pu nous offenser...“

— Il est vrai... car, sans cette généreuse modération, l'homme expert dans l'escrime peut indignement... lâchement abuser de sa supériorité..

— Je n'ai pas de reproches de ce genre à m'adresser, mon cher Delmare, grâce à ma fidélité à vos préceptes; car si j'ai eu, à mon grand regret, ainsi qu'on le dit, la main malheureuse... dans plusieurs duels... je ne les ai, du moins, jamais provoqués; j'ai toujours fait honorablement tout ce qui dépendait de moi afin de les rendre moins meurtriers... Tenez, mon cher Delmare, l'à-propos est bizarre... nous parlons de duels, et la fatalité veut qu'aujourd'hui ou demain...

— Vous vous battiez?...

— Oui, et qui pis est, l'affaire est de la dernière gravité. J'ai été outrageusement insulté par...

Puis, réfléchissant, monsieur d'Otremont ajouta:

— J'y songe... vous connaissez peut-être mon adversaire?

— Cela n'est point probable, mon cher Richard; j'habite, je vous l'ai dit, depuis trois ans, un village perdu dans les montagnes du Jura...

— Justement... mon adversaire est un tout jeune homme... fils de l'un des plus riches propriétaires du Jura...

— Maurice Dumirail, peut-être! — s'écria Charles, pâlissant et bondissant de sa chaise, tandis que monsieur d'Otremont, très surpris de la vive et soudaine émotion de son ami, lui dit:

— Ce jeune homme ne vous est donc pas inconnu?

— Maurice Dumirail!...

— Oui... vous semblez, mon cher Delmare... vous intéresser à lui?

Charles Delmare se recueillit pendant un moment et reprit:

— Mon cher Richard, cette affection de *frère aîné*... ainsi que vous disiez autrefois lorsque je vous la témoignais, ne peut vous donner qu'une faible idée de l'attachement que, pour mille raisons, je porte à Maurice Dumirail,

— Ah!.. c'est fatal!...

— Richard... ce jeune homme, je l'aime... comme un fils!

— Malédiction! Vous ne pouvez vous imaginer, mon ami, combien ce que vous m'apprenez là me désole!

— C'est au sujet de Maurice Dumirail que je venais m'adresser à votre ancienne amitié, mon cher Richard, afin d'obtenir de vous certains renseignemens...

— Mon ami, — répondit monsieur d'Otrement après un moment de silence et d'un ton pénétré, — je dois tout d'abord vous déclarer... à mon inexprimable regret... que j'ai été si grossièrement et si publiquement insulté par monsieur Maurice Dumirail... qu'il est impossible... vous m'entendez... absolument impossible... que ce duel

n'ait pas lieu; toute autre réparation, quelle qu'elle soit, ne saurait me suffire; à l'heure où je vous parle mes témoins sont en conférence avec ceux de ce jeune homme...

Charles Delmare connaissait l'ombrageuse susceptibilité de son ancien ami, et, persuadé que celui-ci regardait en effet ce duel comme absolument inévitable, il reprit d'une voix calme:

— Je sais les fatales exigences du point d'honneur... mon cher Richard, je ne songe donc pas à vous demander un sacrifice impossible...

— Merci, mon ami, merci! — dit vivement monsieur d'Otrement. — Vous m'épargnez l'un des plus grands chagrins que j'aurais pu ressentir: celui de répondre par un refus à une demande de votre part, à vous à qui je dois tant! Morbleu! pourquoi faut-il que ce jeune homme vous intéresse si vivement!

— Peut-être reparlerons-nous de lui, mais je reviens au principal objet de ma visite, à savoir certains renseignemens que vous pourrez sans doute me donner, vivant ainsi que vous vivez parmi la jeunesse dorée de ce temps-ci.

— Disposez de moi, mon cher Delmare.

— Connaîtriez-vous, directement ou indirectement, une certaine baronne de Hansfeld?

— Madame de Hansfeld! — reprit vivement monsieur d'Otrement, sans cacher l'embarras et la surprise que lui causait la question de Charles Delmare. — Ah! vous tenez à savoir...

— Ce que c'est au juste que cette femme-là, mon cher Richard, — reprit Charles Delmare remarquant l'étonnement de son ami. — J'attache à ce renseignement une extrême importance.

— Hé bien! madame de Hansfeld est une des plus jolies femmes de Paris.

— Je ne l'ignorais pas; mais elle n'est pas, ainsi que l'on dit, une femme du monde? ce nom, ce titre sont d'emprunt?

— Pas du tout... elle est bien et dûment baronne de Hansfeld, par la grâce d'un prince souverain d'Allemagne, qui l'a baronnifiée, et de plus fort enrichie.

— J'entends, c'est une femme entretenue. Vous la connaissez?

— Beaucoup. Elle est maintenant la maîtresse de l'ambassadeur de Naples, et...

— Que dites-vous? — s'écria Charles Delmare, frappé d'une idée subite, — cette femme est la maîtresse?...

— Du prince de Castel-Novo, ambassadeur de Naples, actuellement absent de Paris.

— Plus de doute! — reprit Charles Delmare de plus en plus sous l'obsession de sa pensée, — San-Privato doit être l'amant de cette femme.

— Quoi... vous connaissez San-Privato?

— Oui... mais de grâce, répondez; n'est-il pas l'amant de cette femme?

— Entre nous, je l'ai cru, je le crois parfois encore: j'ai maintes fois interrogé madame de

Hansfeld à ce sujet, elle a toujours nié que San-Privato fût son amant, objectant qu'il ne met jamais les pieds chez elle, où en effet je ne l'ai jamais rencontré, quoique mes visites aient été fréquentes, et...

— Ah! vous avez fait de fréquentes visites à madame entretenue. Leur but n'est guère douteux, lorsqu'il s'agit de Hansfeld... — reprit Charles Delmare.

Puis, réfléchissant et jetant un regard fixe et pénétrant sur monsieur d'Otremont, il ajouta:

— Mon cher Richard, n'attribuez pas ma question à une indiscrète ou vaine curiosité; cette question est pour moi et pour vous-même de la plus haute gravité.

— De grâce, de quoi s'agit-il?

— Madame de Hansfeld est de ces femmes que l'on ne peut compromettre... je n'hésite donc nullement à vous demander si elle a été votre maîtresse?

— Non.

— Lui avez-vous fait la cour?

Charles Delmare, remarquant un léger mouvement d'impatience de d'Otremont, ajouta:

— Je vous donne ma parole de galant homme, mon cher Richard, que, si étrange ou si frivole que vous semble ma question, elle peut intéresser votre honneur.

— Mon honneur! — répéta monsieur d'Otremont avec une sorte de stupeur, — mon honneur!...

— Je vous le jure...

— Je sais la valeur du serment d'un homme tel que vous, mon cher Delmare; je vous répondrai donc loyalement... J'ai eu un goût très vif pour madame Hansfeld, et je lui ai fait la cour...

— Avant qu'elle connût Maurice Dumirail?

— Oui, — répondit monsieur d'Otremont en rougissant, car il se souvenait du prix homicide auquel Antoinette avait mis ses bonnes grâces, et il se disait que, fatalement, presque malgré lui, il allait peut-être accomplir le vœu de cette dangereuse créature...

La rougeur, l'embarras de monsieur d'Otremont n'échappèrent pas à Charles Delmare; ses soupçons croissans devinrent presque une certitude.

Delmare reprit, en continuant d'observer attentivement son interlocuteur:

— Une dernière question, mon cher Richard... et, je vous le jure, celle-là, autant et plus que l'autre peut-être, intéresse votre honneur... Madame de Hansfeld est-elle pour quelque chose dans la cause de votre duel avec Maurice Dumirail?

Cette demande blessa au vif monsieur d'Otremont, en ce qu'elle lui rappelait de nouveau, et cette fois de la manière la plus précise, les projets homicides de madame de Hansfeld, contre lesquels il s'était d'abord révolté sincèrement, et que, pour obéir au point d'honneur, il allait néanmoins servir. Aussi, répondit-il avec un sourire forcé:

— Sans reproche, mon cher Delmare, j'espère

que cette question sera la dernière à laquelle j'aurai à répondre... au nom de l'intérêt de mon honneur, dites-vous?

— Oui, — reprit gravement Charles Delmare, — oui, au nom de l'intérêt de votre honneur... Répondez-moi, de grâce!

— Soit. Eh bien! madame de Hansfeld assistait hier au souper pendant lequel j'ai été grossièrement insulté par monsieur Maurice Dumirail; elle me l'avait présenté, il y a quelques jours, réclamant pour lui mes bons offices afin de le faire admettre à mon club. J'avais, malgré la différence de nos âges et mon peu de goût pour les nouvelles relations, j'avais accueilli à merveille ce jeune homme; son ingénuité, la franchise de ses manières m'inspiraient assez de sympathie. Enfin, le souper que je donnai hier avait principalement pour but de présenter monsieur Maurice Dumirail aux membres du comité d'admission de notre club. Tout s'est d'abord parfaitement passé... mais, justement blessé par une impertinence de madame de Hansfeld, j'ai...

Monsieur d'Otremont, craignant d'en avoir trop dit, se reprit et poursuivit ainsi:

— ...Une impertinence de monsieur Maurice Dumirail, quelque peu animé par le vin, m'a blessé; nous avons échangé des mots fort vifs; il a fini par me menacer de me souffletter; je lui ai répondu en lui jetant ma serviette au visage... Telles ont été les causes de ce malheureux duel...

inévitable, vous le voyez, ce dont je suis doublement aux regrets maintenant, puisque vous affectionnez beaucoup ce jeune homme; mais, vous en conviendrez, mon cher Delmare, la gravité de l'insulte exige inexorablement une réparation par les armes.

XXXIX

Charles Delmare avait remarqué ces mots, échappés à monsieur d'Otremont et presque aussitôt retirés que prononcés par lui: — *Blessé d'une impertinenee de madame de Hansfeld.*

Or, aux yeux de Charles Delmare, il résultait logiquement de l'aveu involontaire de monsieur d'Otremont:

1° Que, blessé d'une impertinence de madame de Hansfeld, il avait dû y répondre vivement;

2° Que, Maurice ayant pris fait et cause pour sa maîtresse, la discussion, ainsi devenue de plus en plus irritante, s'était terminée par des offenses réciproques.

La certitude presque absolue de ces faits, rapprochée de l'astucieuse scélératesse de San-Privato et de l'embarras ou des réticences de Richard au sujet de la véritable cause du duel, mirent Charles Delmare sur la voie de la vérité. Après un nouveau silence, il reprit:

— Mon cher Richard, j'étais bien inspiré en vous affirmant que l'intérêt de votre honneur me guidait dans les questions que je vous adressais.

— Vous l'avez dit, je vous ai cru.

— Je vais vous le prouver, mon ami. Et d'abord, il est urgent que vous soyez instruit de certains faits. Le premier, le plus capital de tous, est que San-Privato a pour cousin germain Maurice Dumirail.

— J'ignorais cette parenté; mais je ne comprends pas en quoi il m'importe de savoir...

— Attendez, San-Privato à été, et est sans doute encore, fort épris d'une jeune fille qui devait épouser Maurice Dumirail.

— Soit, mais, je vous le répète, mon cher Delmare, je ne vois pas ce qu'il y a d'important pour moi dans ces détails?

— Vous allez le connaître. Je terminerai en disant, et pesez bien ces paroles, — ajouta Charles Delmare ne quittant pas son ami des yeux, — pesez bien, dis-je, ces paroles: Maurice Dumirail est fils unique, son père et sa mère sont âgés et ne peuvent avoir d'autres enfans que lui; or si, aujourd'hui ou demain, Maurice mourait, son cousin San-Privato deviendrait l'héritier légitime des grands biens de monsieur et de madame Dumirail.

— Naturellement, — répondit naïvement monsieur d'Otremont, ne pénétrant pas encore la portée des paroles de son ami. — San-Privato

étant, selon ce que vous m'apprenez, le neveu de monsieur et de madame Dumirail, il deviendrait leur héritier, au cas où leur fils décéderait, c'est tout simple, cela.

— Cela vous paraîtrait sans doute moins simple si San-Privato, ainsi que vous le soupçonniez, et vos soupçons sont fondés, si San-Privato, dis-je, était, en secret, l'amant de madame de Hansfeld.

— Eh bien?...

— Quoi!... Vous n'êtes pas sur la voie?

— Non, je vous assure.

— Après tout, votre peu de clairvoyance à ce sujet ne doit pas me surprendre, — reprit Charles Delmare, certain de la sincérité des paroles de son ami; — vous êtes homme d'honneur, mon cher Richard, et il est des abîmes de scélératesse que vous ne pouvez sonder.

— Des abîmes de scélératesse!...

— Où l'on vous entraîne à votre insu...

— Moi!...

— Richard, — reprit Charles Delmare d'un ton solennel, — vous êtes sans le savoir, sans le vouloir, l'instrument de San-Privato et de madame de Hansfeld!

— Qu'est-ce à dire!

— L'on a exploité avec une diabolique habileté votre goût pour cette femme, puis la jalousie et le dépit que vous a inspirés le succès de Maurice auprès d'elle; on vous a mis l'épée à la main

contre lui, dans l'espoir que vous le tuerez au profit de San-Privato, lequel alors deviendrait l'héritier de monsieur et de madame Dumirail; est-ce clair?

— Monsieur! — s'écria monsieur d'Otremont pourpre de colère, et stupéfait de voir ainsi en partie pénétré le secret qui lui pesait comme un remords. — Quoi! vous prétendez avoir conservé quelque amitié pour moi, et vous ne reculez pas devant une accusation qui...

— Qui serait horrible, mon cher Richard, si, au lieu d'être dupe de San-Privato et de madame de Hansfeld, vous étiez, chose impossible, leur complice, — répondit Charles Delmare en interrompant son ami; — je vous en conjure, au nom de votre loyauté bien connue, et, je le répète, au nom de votre honneur que ces misérables pouvaient entacher à votre insu, ne vous irritez pas, pesez les faits, et ces faits, les voici: San-Privato est épris de la fiancée de Maurice; il le hait comme un rival préféré; il envie sa fortune qui un jour sera considérable... qu'advient-il? A peine Maurice est-il arrivé à Paris (et je vous étonnerais fort en vous apprenant les machinations de San-Privato au sujet de ce voyage), à peine, dis-je, Maurice est-il arrivé à Paris, que madame de Hansfeld lui écrit sous un prétexte futile, vous présente cet ingénu, à vous qu'elle sait occupé d'elle, se donne cyniquement à lui, puis... cet aveu vous est échappé... puis vous raille insolemment à souper,

afin d'exaspérer votre jalousie, votre dépit, et d'amener ainsi ce duel inégal, dont l'issue est certaine, car Maurice n'a jamais manié une épée de sa vie, et il est d'une bravoure impétueuse. Il y a donc dix chances contre une pour qu'il s'enferre lui-même ou que vous le tuiez... de sorte que, s'il succombe, San-Privato, je vous le répète espère séduire la fiancée de son cousin et, un jour, hériter les grands biens de monsieur et de madame Dumirail... Un dernier mot, Richard; je n'ai aucune preuve matérielle de ce que j'avance... non! et cependant je l'affirme! Oui, je jurerais sur l'honneur que je dis la vérité... parce que je sais, voyez-vous, mon ami, de quoi est capable un homme tel que San-Privato!

XL

Monsieur d'Otremont, atterré, consterné de cette révélation, apprenait ainsi trop tardivement pourquoi madame de Hansfeld avait mis ses bonnes grâces au prix de la mort de Maurice; et cependant, malgré l'horreur qu'il avait, lui Richard, manifesté lors de cette proposition, Antoinette était parvenue à le mettre dans la nécessité absolue de se battre avec Maurice.

Malheureusement monsieur d'Otremont, aveuglé par ce qu'il considérait comme l'impérieuse

nécessité du point d'honneur, n'osait, ne pouvait hautement reconnaître avoir été à son insu l'instrument de San-Privato et de madame de Hansfeld, et révéler les propositions homicides de celle-ci, car, en suite d'un tel aveu et sous peine d'apparente complicité dans cette exécrable machination, monsieur d'Otremont devait renoncer à ce duel, ce à quoi il ne voulait à aucun prix consentir après une offense publique; aussi, après avoir paru réfléchir à la révélation de son ami, il reprit en tâchant de dissimuler son embarras:

— J'ai docilement suivi votre sage conseil, mon cher Delmare, et, au lieu de m'irriter d'une accusation encore plus absurde qu'elle n'est odieuse, et à laquelle, vous, moins que personne, ne pouviez ajouter foi, j'ai pesé, j'ai examiné les faits.

— Et vous partagez mes convictions?

— Tant s'en faut!

— Que dites-vous?... comment, mon cher Richard, cette affreuse trame...

— N'existe, je le crains, ou plutôt, je l'espère, que dans votre imagination.

— Oubliez-vous donc tant de faits à l'appui de...

— Permettez... ce tissu de noirceurs, cet échafaudage de scélératesse repose uniquement, absolument sur cette présomption que San-Privato est en secret l'amant de madame de Hansfeld.

— Certes...

— Elle le nie...

— Vous croyez, vous-même, le fait vrai, mon cher Richard...

— Pardon, ç'a été de ma part un soupçon, jamais une certitude.

— Vos soupçons étaient fondés, je l'affirme...

— C'est votre conviction... mais... non la mienne.

Charles Delmare, aussi surpris que chagrin de l'opiniâtreté de son ami, reprit d'une voix pressante:

— Enfin, admettez-vous, Richard, que cette abominable machination, si elle n'est matériellement démontrée, soit du moins possible... en raison des faits que je vous ai racontés?

— Oui, elle est possible, si ces faits sont vrais?

— Admettez-vous qu'il y ait des chances... une seule si vous voulez... pour que ces faits soient vrais?

— J'admets cela.

— Et vous la braveriez, cette chance... vous, Richard, l'honorabilité même?... vous persisteriez à vouloir vous battre avec Maurice?

— C'est à regret... mais mon honneur l'exige...

— Votre honneur, Richard!... ah! je vous l'ai dit... vous risquez de l'entacher par des apparences d'une funeste vraisemblance en vous exposant à tuer ce malheureux enfant, à le tuer au profit des passions et de la cupidité de San-Privato, puisque sa maîtresse vous aura mis l'épée à la main!

— Je suis trop connu pour que le soupçon

d'une pareille complicité puisse seulement m'atteindre... et si quelqu'un osait...

— Eh! ce n'est pas la voix du monde que je redoute pour vous, Richard... c'est le cri de votre conscience!... Ne vous reprocherait-elle pas éternellement le meurtre de ce jeune homme, si vous le tuez après la révélation que je vous ai faite?... Ne seriez-vous pas alors fatalement le complice de San-Privato?

— Mon cher Delmare, — reprit monsieur d'Otremont avec effort, — je me regarderais comme le dernier des hommes si je n'exigeais une réparation par les armes après l'outrage que j'ai subi; je vous donne ma parole de galant homme que ce duel aura lieu... Cette déclaration formelle m'épargnera, je l'espère, de nouvelles insistances de votre part au sujet d'une résolution irrévocable.

Le valet de chambre de monsieur d'Otremont entrant en ce moment, introduisit les deux témoins qui venaient de prendre congé de monsieur Dumirail.

Nous les laisserons s'entretenir avec leur mandataire et Charles Delmare; nous retournerons à l'*Hôtel des Etrangers,* où monsieur Dumirail était resté en proie aux plus désolantes appréhensions, en suite du départ des témoins de monsieur d'Otremont.

XLI

Monsieur Dumirail, après le départ des témoins de monsieur d'Otremont, resta longtemps accablé par les réflexions les plus sinistres; enfin, sortant de cette douloureuse et stérile méditation, il se mit à marcher çà et là dans le salon, avec agitation, se disant:

— Le temps s'écoule, et en vain mon esprit s'épuise à chercher le moyen d'empêcher ce duel. Un duel!... Malheur à moi!... N'était-ce donc pas assez d'avoir à pleurer mon frère, douleur toujours saignante et encore ravivée par la révélation du nom de son meurtrier, ce Delmare que j'ai cru si longtemps mon ami!... Mon Dieu! Maurice, malheureux enfant, se battre, car il se battra!... Oh! il n'attendra pas pour cela qu'on le provoque par les derniers outrages. Je connais sa bravoure. Ces hommes, en sortant d'ici, m'ont dit qu'ils savaient ce qu'il leur restait à faire. Quel est leur projet? Écrire sans doute à Maurice. Il ira les rejoindre; on conviendra du duel, et demain, aujourd'hui peut-être, mon fils sera tué comme l'a été mon frère!... Ah! je le reconnais maintenant, mais trop tard, l'orgueil paternel a troublé ma raison, m'a perdu!... J'ai envié pour mon fils la brillante carrière de son cousin, son titre d'Excellence... il n'est pas jusqu'aux sottes railleries de ma sœur qui ne m'aient fait rougir de l'obscure

et paisible condition de mon fils. Ah! c'est ma faute!... Dieu me punit! Maurice est déjà livré au désordre... Il a, dans son ivresse, avoué un emprunt usuraire! Enfin lui... toujours si respectueux, si tendre, il m'a, cette nuit, répondu avec une telle insolence, que, saisi d'indignation, j'ai failli le frapper. Sa mère, en voulant s'interposer entre nous, a roulé à ses pieds... hélas! Je le sais, si déplorable que soit cette excuse, mon fils était ivre, il n'avait plus conscience de ses actions, et, lorsqu'il a vu sa mère tomber sanglante, il a témoigné de ses remords et de son désespoir déchirant... Ah! je n'en veux pas douter, Maurice a été entraîné, égaré, mais son cœur est resté bon! Il est temps encore d'arracher ce malheureux enfant du funeste milieu où mon aveuglement l'a plongé, car c'est moi, c'est moi qui l'ai presque forcé à changer de carrière. Ah! ma femme, dans son rare bon sens, dans sa maternelle sollicitude, prévoyait les malheurs dont nous sommes accablés; mais j'ai méconnu la sagesse de ses avis; hier encore, je m'obstinais par orgueil à nier la gravité de l'inconduite de mon fils, et, de cette inconduite, voilà les fruits!... Il a, dans une orgie, insulté un spadassin redoutable. Cet homme veut tuer mon fils... Que faire, mon Dieu! que faire, pour prévenir cet affreux malheur?... Emmener Maurice aujourd'hui même, retourner avec lui dans nos montagnes pour n'en plus sortir?... Mais qui sait s'il voudra m'accompagner?... que dis-je?...

non! non! il s'y refusera; car, ce matin, en se réveillant, il va se rappeler la provocation d'hier... il ira bravement au-devant de la mort... le malheureux enfant!... Non! non! je ne le laisserai pas assassiner!... je ne le quitterai pas d'une seconde. L'on ne viendra pas, peut-être, le tuer entre mes bras?... et d'ailleurs, est-ce qu'il n'y a pas des lois? Je déposerai une plainte contre ce spadassin qui veut assassiner mon fils... oui... une plainte, c'est le seul moyen... et je vais... Mais, pendant mon absence... Maurice peut recevoir une lettre des témoins de son adversaire... courir au rendez-vous qu'on lui indiquera sans doute... et sa mère... déjà si souffrante... Grand Dieu!... si elle apprenait le nouveau malheur dont nous sommes menacés!... pour elle quelle secousse! elle serait mortelle, peut-être! Mon Dieu! encore une fois, que faire? l'heure s'écoule! je me débats dans mon impuissance! A qui demander conseil en cette extrémité?... Malédiction sur le duel! Stupide et féroce préjugé! vas-tu me coûter mon fils après m'avoir coûté mon frère?... Oh! son meurtrier, ce Delmare, combien il triompherait maintenant de me voir forcé d'avouer la justesse de ses sinistres prévisions et de ses arrogans conseils! Ah! malgré moi, je ressens une satisfaction cruelle à pouvoir poursuivre cet homme d'une haine légitime, implacable, et à ne voir en lui que le meurtrier de mon frère!

Monsieur Dumirail prononçait ces derniers

mots, lorsque Charles Delmare entra précipitamment dans le salon.

XLII

A l'aspect de Charles Delmare, auquel il avait fait défendre sa porte, monsieur Dumirail, déjà profondément aigri, ulcéré par le chagrin, par les craintes que lui causait le danger que courait son fils, se sentit possédé d'une colère furieuse, et, la figure livide, contractée, les poings fermés, il s'élança menaçant vers Charles Delmare, et, d'une voix tremblante de rage:

— Que venez-vous faire ici?

— Je viens...

— Votre présence est pour moi une insulte... un défi!...

— Oubliez un moment le...

— Sortez!

— Monsieur...

— Sortez! ou sinon!...

— Écoutez-moi!

— Oh! prenez garde! monsieur Delmare... prenez garde!

— Il s'agit de...

— Sortiras-tu! — s'écria monsieur Dumirail, l'écume aux lèvres; — sortiras-tu, assassin!

— Je vous en conjure! écoutez-moi, dans l'intérêt de...

— Mais misérable! tes mains sont rougies du sang de mon frère! Tu veux donc que je le venge que je te tue? — s'écria monsieur Dumirail hors de lui, et saisissant une chaise dont il menaça la tête de Charles Delmare. Celui-ci, conservant son sang-froid, enleva la chaise des mains de monsieur Dumirail, en lui disant d'une voix brève et hâtée:

— Maurice doit se battre aujourd'hui. Je connais son adversaire: il est redoutable; je sors de chez lui. Il faut sauver la vie de votre fils! J'en ai le moyen; m'écouterez-vous, maintenant?

Monsieur Dumirail répondit pour ainsi dire par un tressaillement involontaire de surprise et d'espérance à chacune des paroles de son ancien ami, et l'humiliation, la haine que lui inspirait la présence de Charles Delmare cédèrent momentanément, et non sans lutte, à la pensée du salut de Maurice.

— Monsieur, — dit Charles Delmare, — au nom du douloureux sentiment dont elles sont l'expression, j'excuse et dois excuser la violence de vos paroles. Nous nous revoyons aujourd'hui pour la dernière fois. Je sais quelle révélation vous a été faite à mon sujet, — ajouta Charles Delmare, tandis que monsieur Dumirail, les yeux fixés sur le parquet, gardait un morne silence, éprouvant une humiliation nouvelle en se retrouvant encore l'obligé d'un homme dont il avait

méconnu l'amitié, méprisé les sages avis, en rompant brutalement avec lui. — Croyez-moi, monsieur, — reprit Delmare d'un ton pénétré, — je ne me serais pas présenté chez vous s'il ne s'agissait, je vous le répète, de sauver la vie de Maurice. Puisse cette certitude, je ne dirai pas détruire, je ne peux l'espérer, mais vous faire oublier, durant quelques momens d'entretien, la pénible impression que doit vous causer ma présence !

— Parlez, monsieur, — dit monsieur Dumirail d'une voix sourde, et baissant toujours les yeux afin de ne pas rencontrer le regard de Charles Delmare. — Je vous écoute; il le faut bien, hélas! la vie de mon fils est en jeu.

— Je vous aurais, monsieur, épargné cet entretien, si j'avais pu m'adresser à madame Dumirail; mais au seul mot de duel, son épouvante eût été telle que j'ai dû forcément venir à vous. Je serai bref; je n'abuserai pas de vos instans. Voici les faits: hier, à souper...

— Mon fils étant ivre a insulté monsieur d'Otremont, dangereux spadassin, je sais cela; les témoins de cet homme se sont ouverts à moi, ignorant d'abord que j'étais le père de Maurice.

— C'est, en effet, ce que m'ont appris les amis de monsieur d'Otremont... Je les ai vus tout à l'heure, chez lui.

— Ainsi ce duel...

— Pardon, monsieur, je viens à ce propos de prendre une précaution négligée par vous: j'ai en entrant demandé à Josette si Maurice était levé; elle m'a répondu qu'il dormait encore. J'ai fermé sa porte à double tour, et j'en ai gardé la clef. Il est indispensable que Maurice ne sorte pas ce matin sans moi.

— Mon fils... vous accompagner!...

— Je vous interromps, monsieur, parce que je devine votre pensée, — reprit tristement Delmare. — Par la même raison que cet entretien sera le dernier que j'aurai avec vous, je cesserai désormais toute relation avec votre fils, lorsque je lui aurai rendu le service que je crois pouvoir lui rendre... Voici donc ce qui s'est passé. Hier, j'ai appris par madame Dumirail que Maurice avait cédé aux séductions d'une certaine baronne de Hansfeld; et, selon moi, votre neveu San-Privato n'était pas étranger aux manœuvres de cette femme. Désireux de me renseigner sur elle, j'allai voir un de mes anciens amis, beaucoup plus jeune que moi, et qui m'a quelques obligations... c'est monsieur d'Otremont.

— L'adversaire de mon fils?

— Oui, monsieur. Je l'ai rencontré ce matin chez lui; son accueil m'a prouvé que le temps n'avait en rien altéré son amitié pour moi, ce dont maintenant je me félicite doublement, puisqu'il est l'adversaire de Maurice, et qu'il m'a promis de...

— Dieu soit béni! s'écria monsieur Dumirail,— ce malheureux duel n'aura pas lieu!

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur.

— Quoi!.,. ce duel?

— Est inévitable...

— Et vous prétendiez pouvoir sauver la vie de mon fils... reprit monsieur Dumirail avec l'expression d'un doute amer, vous m'abusiez donc?

— Non, monsieur, je ne vous abusais pas... mais, je vous le répète, ce duel est inévitable... mes plus vives instances ont échoué devant l'inflexible résolution de monsieur d'Otremont... Fanatique du point d'honneur et publiquement outragé, il se regarderait comme déshonoré s'il n'obtenait, au moins aux yeux du monde, une réparation par les armes; mais... dans, cette rencontre, Maurice, je l'espère, ne courra aucun danger.

— Comment... et il se bat contre cet adroit spadassin?

— Monsieur d'Otremont m'a donné sa parole d'honneur, et je la tiens pour sacrée... de désarmer Maurice dès le premier engagement, et de le désarmer de nouveau si le combat continue. Monsieur d'Otremont possède une telle science de l'escrime, qu'il peut répondre d'accomplir sa promesse et de ne pas blesser Maurice... à moins que celui-ci ne s'enferre de lui-même, ce qui n'est pas probable, car, ce matin, en une heure de

leçon, je suis certain de le prémunir contre ce danger; puis...

— Et s'il néglige ou s'il oublie cette leçon! — s'écria monsieur Dumirail avec angoisse; — si ce spadassin, dans la chaleur du combat, oublie lui-même sa promesse... Ah! les prétendus services que vous voulez me rendre me font frémir... monsieur! Mon fils ne se battra pas...

— Suivez mes conseils... je...

— Mon fils ne se battra pas, vous dis-je!

— Je connais son courage... et, quoique vous fassiez, monsieur, ce duel aura lieu.

— Je ne laisserai pas mon fils sortir!

— Demain ou après-demain il trompera votre surveillance...

— Je déposerai une plainte en justice contre ce spadassin.

— Cette plainte sera vaine, si Maurice est résolu à se battre... or, vous savez combien sa volonté est énergique! Croyez-moi, monsieur, résignez-vous à un semblant de duel qui, je vous l'affirme, n'offre aucun danger pour votre fils, tandis que, en voulant attermoyer cette nécessité, vous vivrez sous le coup d'angoisses continuelles.

— Mais, encore une fois, monsieur, si cet homme oublie... de respecter la vie de mon fils!

— La parole de monsieur d'Otremont me garantit qu'il épargnera la vie de Maurice.

— Hé! monsieur... en un pareil moment, qu'importe la parole...

— Ce n'est pas tout... et pour des raisons qu'il serait trop long de vous exposer, s'il tuait votre fils, monsieur d'Otremont se regarderait comme le complice et l'instrument d'un assassinat médité par votre neveu San-Privato.

Monsieur Dumirail regarda son ancien ami avec stupeur et répéta machinalement:

— Un assassinat?... mon neveu San-Privato?

— En d'autres termes, monsieur d'Otremont a été poussé à ce duel par madame de Hansfeld, d'après l'inspiration de San-Privato son amant.

— Grand Dieu!... quel tissu d'horreurs!... mais non... non... c'est impossible!... quel intérêt mon neveu peut-il avoir à ce duel?

— Hériter un jour de votre fortune, si Maurice, votre fils unique, succombait dans ce duel inégal... et il y avait cent chances contre une pour qu'il succombât.

Monsieur Dumirail, convaincu de la réalité des faits affirmés par Charles Delmare avec un accent d'irrésistible sincérité, tressaillit d'épouvante et cacha son visage entre ses mains, tandis que son ancien ami poursuivait ainsi:

— Monsieur d'Otremont, inflexible au sujet de la nécessité d'une rencontre, mais en même temps éclairé par moi sur l'exécrable rôle qu'il jouait à son insu... a eu conscience du crime qu'il commettrait s'il n'épargnait pas la vie de Maurice... Voilà pourquoi, je vous le répète, monsieur, ce duel sera pour lui sans danger... mais il doit

ignorer les ménagemens dont son adversaise a résolu d'user envers lui.

Josette, entrant vivement, interrompit Charles Delmare et, s'adressant à son maître:

— Monsieur Maurice frappe à grands coups de poing à la porte de sa chambre; il crie que, si on ne lui ouvre pas, il descendra dans la rue par la fenêtre, ce qui est bien facile, dame! — ajouta la servante en sortant; — l'entresol n'est déjà pas tant si haut!

— Vous le voyez, monsieur, — dit Charles Delmare, — il n'y a pas de temps à perdre... Votre fils se rappelle maintenant, sans doute, sa provocation d'hier soir. Je vais me rendre près de lui... Fiez-vous à ma promesse... dans deux ou trois heures d'ici je vous le ramène sain et sauf, et il ignorera lui-même à quel danger il a échappé.

Josette, ayant fait, ainsi que l'on dit, une fausse sortie, revint, et parlant à monsieur Dumirail:

— J'oubliais de prévenir monsieur que madame demande à le voir tout de suite.

— Mon Dieu! est-ce que ma femme est plus souffrante?

— Je n'en sais rien, monsieur; seulement madame se plaint d'un grand mal de tête...

— Madame Dumirail est donc malade? — reprit Charles Delmare avec un accent de vif intérêt. — Hier, lorsque je l'ai trouvée fort attristée,

mais rien ne me faisait prévoir une grave indisposition.

— Mon fils, cette nuit, est rentré ivre... et, en suite d'une alteration, sa mère s'est interposée entre nous... il l'a repoussée... involontairement... mais elle est tombée, et, en tombant, elle s'est blessée à la tête...

Puis, répondant à un mouvement de surprise de son ancien ami, monsieur Dumirail ajouta d'un ton amer et sardonique:

— Vous voilà bien vengé, n'est-ce pas, monsieur?... vos funestes pronostics ne se sont que trop réalisés!

— Je regrette profondément, monsieur, la justesse de mes prévisions, — reprit en soupirant Charles Delmare, incapable des ressentimens d'une basse vengeance, et sincèrement apitoyé, car il estimait toujours monsieur Dumirail, malgré sa passagère aberration d'esprit; — mais il faut bien vous garder de désespérer de l'avenir... il est temps encore de sauver Maurice de lui-même, s'il consent à quitter Paris sur-le-champ, et, croyez-moi, son mariage avec Jeane pourrait encore le...

— Son mariage avec Jeane? — reprit monsieur Dumirail, voyant que Charles Delmare ignorait que la jeune fille s'était retirée chez madame San-Privato. — Ah! mon fils ne cause pas seul mes chagrins... et...

Monsieur Dumirail s'interrompit à la voix de Josette, qui, rentrant de nouveau, lui dit:

— Madame s'inquiète de ce que monsieur ne vient pas, elle veut absolument lui parler tout de suite.

— Mon Dieu! aurait-elle quelque soupçon sur ce duel. Ah! je tremble! — Et s'adressant à Charles Delmare: — Je ne sais encore si je dois consentir à ce que mon fils affronte les chances de ce combat, malgré votre promesse... attendez-moi... je vous ferai connaître ma résolution... Ah!... ma tête est un chaos... je perdrai la raison! — murmura monsieur Dumirail, sortant éperdu sur les pas de Josette.

Charles Delmare, ignorant le départ de Jeane, ainsi que l'ignorait Maurice, alla le rejoindre, car, en continuant de s'intéresser à celui qui, peu de temps auparavant, l'appelait „*son cher maître*“, c'était encore pour Delmare s'intéresser à Jeane, persuadé que les deux jeunes gens s'aimaient toujours, malgré les torts de l'un et les récriminations de l'autre, et que tous deux pouvaient trouver leur salut dans le mariage projeté.

XLIII

Maurice s'était réveillé, la tête appesantie, mais l'esprit lucide. Bientôt sa mémoire lui retraça les

principaux événemens de la veille et de la nuit: son souper aux Provençaux, sa dispute avec Richard d'Otremont au sujet de madame de Hansfeld, les provocations échangées en suite de cette dispute, et enfin cette funeste scène pendant laquelle il avait vu sa mère tomber sanglante à ses pieds... Ce souvenir le navra; mais bientôt il songea que les témoins de monsieur d'Otremont pouvaient venir d'un moment à l'autre, ou que peut-être même ils étaient déjà inutilement venus. Il se vêtit en hâte, voulut sortir, trouva sa porte fermée, frappa, appela Josette, et bientôt il vit, avec autant d'étonnement que de honte et de remords, entrer chez lui Charles Delmare.

Celui-ci tressaillit en remarquant les rapides changemens opérés dans l'expression de la physionomie de Maurice. Ses traits pâlis, marbrés par les suites de l'orgie de la veille, accusaient déjà d'amers ressentimens et le sourd ravage des passions mauvaises. Charles Delmare contemplait avec une silencieuse tristesse ce jeune homme que naguère il avait connu loyal, pur, enjoué, candide, et surtout si heureux de sa vie riante et agreste, rehaussée par la culture des arts et des lettres, poétisée par l'intelligente admiration des beautés de la nature.

— Vous ici, monsieur Delmare! — dit enfin Maurice surmontant son premier étonnement; — j'étais loin de m'attendre à vous voir...

— J'ai cru pouvoir vous être utile, mon cher

Maurice, je me suis souvenu de nos affectueuses relations, et me voici.

— Je vous remercie de votre bonne pensée; mais, de grâce, en quoi pouvez-vous m'être utile?

— Vous devez vous battre aujourd'hui avec monsieur d'Otremont.

— Quoi! vous savez...

— Oui, je sais cela. Il vous faut des témoins, en avez-vous?

— Pas encore.

— Eh bien! si vous le voulez, je serai l'un de vos témoins, et je vous en trouverai un second?

— J'accepte... Oh! vous me rendez un véritable service... et...

— Ce n'est pas tout... votre adversaire a le choix des armes, il a choisi l'épée; or, vous n'avez, de votre vie, touché une épée.

— Il n'importe! — s'écria impétueusement Maurice, — je me battrai comme on voudra!

— Soit, mais pour vous battre, il faut du moins savoir vous mettre en garde... Nous allons nous rendre dans une salle d'armes, et, en deux heures de leçons, je réponds, si vous m'écoutez, que vous serez du moins à même de paraître convenablement sur le terrain... Votre courage, en qui j'ai toute confiance, fera le reste.

Maurice, doué d'une grande bravoure naturelle, fut insensible au danger de ce duel inégal; mais, profondément touché de l'offre de Charles Delmare, il sentit renaître pour lui son ancien attachement,

et, lui tendant cordialement la main, il lui dit d'une voix attendrie:

— Oh! merci, merci! Je vous retrouve aussi affectueux pour moi que par le passé... Cependant, vous auriez de grands reproches à m'adresser.

Le souvenir de sa mère revenant soudain à sa pensée, Maurice ajouta, rougissant d'un pénible embarras:

— Et ma mère... l'avez-vous vue ce matin?

— Non... mais elle est moins souffrante... — répondit Charles Delmare afin de ne pas inquiéter Maurice en ce moment; — votre père est auprès d'elle...

— Vous l'avez vu?

— Oui.

— Il vous a peut-être appris...

— Je sais ce qui s'est passé cette nuit, Maurice, à votre retour d'une orgie.

— Mon Dieu! quel mépris je dois vous inspirer!

— Vous ne jouissiez pas de votre raison... cela n'excuse pas votre conduite, mais l'explique.

Delmare, tirant sa montre et ayant hâte de sortir avec Maurice avant le retour de son père, de qui les stériles hésitations pouvaient prolonger une situation pénible à tant d'égards, Delmare ajouta:

— Voici bientôt midi; le rendez-vous est pris pour deux heures au bois de Vincennes; il faut

nous hâter afin que j'aie le temps de vous donner votre première leçon d'escrime, mon cher enfant.

— Vous m'appelez encore *votre cher enfant*, comme autrefois, — dit Maurice avec une douce émotion, plus sensible à la preuve d'attachement que lui donnait Charles Delmare qu'au danger d'un duel qu'il savait inégal et qu'il devait croire meurtrier pour lui; tant de bonté me touche, — ajouta-t-il, — laissez-moi à mon tour, en souvenir du passé, vous appeler encore mon cher maître.

— De grand cœur; mais hâtons-nous... venez... venez... un fiacre m'attend à la porte de l'hôtel, il va nous conduire à la salle d'armes; en route nous causerons...

Delmare, ainsi qu'il l'espérait, sortit avec Maurice de l'*Hôtel des Étrangers*, avant la fin de l'entretien de M. Dumirail et de sa femme.

Le maître et son élève montèrent dans le fiacre, et reprirent bientôt leur conversation durant le long trajet qui séparait l'*Hôtel des Étrangers* de la salle d'escrime du célèbre *Bertrand*.

XLIV

Maurice resta quelques momens pensif, et reprit avec un sourire d'une mélancolique amertume:

— Tenez, cher maître, j'ai en ce moment un accès de raison; je vois clair dans mon âme; j'ai conscience de moi-même, de la voie où je marche, du terme où elle doit aboutir. Ce revirement de mon esprit, à qui le dois-je? Est-ce à votre salutaire influence? Est-ce l'arrière-pensée de la mort que je vais bientôt braver? car je ne m'abuse pas sur les chances probables de ce duel. Toujours est-il qu'en ce moment, je vous le répète, cher maître, j'ai parfaitement conscience de moi-même.

— Et cette conscience de vous-même, que vous dit-elle, cher enfant? — demanda Delmare.

— Elle me dit que je suis perdu.

— Allons, Maurice, ce duel est inégal, sans doute; mais...

— Je ne parle pas de duel; il y a cent chances contre une pour que je sois tué; mais si je réchappe, je suis perdu moralement.

— Pourquoi, perdu?

— Ah! pourquoi, cher maître? Parce que j'ai touché au fruit défendu, parce que j'ai goûté de la vie de Paris, parce que j'ai eu pour première maîtresse une femme comme madame de Hansfeld... parce que, quoi qu'il advienne, quoi que fassent, disent, veuillent ou exigent mon père et ma mère, je suis maintenant incapable de vivre ailleurs qu'à Paris, et parmi cette jeunesse dorée à laquelle le hasard m'a mêlé; je me rappelle vos conseils du Morillon, fruits de votre expérience;

je me rappelle ces terribles exemples cités par vous; aussi je ne m'abuse pas... la vie de Paris sera tôt ou tard ma perte.

— Lorsque l'on a connaissance de son mal, cher enfant, il n'est jamais incurable; la guérison est certaine lorsqu'elle est entreprise à temps.

— Oui, si le malade consent à prendre les potions qu'on lui donne; mais s'il les jette par la fenêtre!

— C'est un moment de délire... la raison revient au malade, et il se laisse guérir.

— A la condition que la maladie ne l'emporte pas durant son délire... souvent fort prolongé, cher maître.

— Encore une fois, Maurice, l'on est sauvé lorsque l'on voit l'écueil où l'on peut se briser...

— Oubliez-vous donc la force des courans, l'impétuosité des tempêtes qui, malgré sa connaissance des écueils, poussent le pilote à sa perte?

— Un bon et hardi pilote lutte contre les courans, brave la tempête, et en triomphe, cher enfant...

— Lorsqu'il est bon et hardi pilote, soit; mais tel je ne suis pas, ma modestie m'oblige de l'avouer; enfin, mieux ou pis que cela... l'écueil me semble à la fois si dangereux et si attrayant... que, m'abandonnant au courant, je risque le naufrage...

— Pauvre Maurice... combien de pernicieux

sophismes ont altéré déjà la pureté première de votre âme!

— N'est-ce pas, cher maître!... mais, du moins, la sincérité me reste. Oui, je suis aussi sincère à cette heure qu'alors que je vous disais, au Morillon, dans mon rustique enthousiasme: „Vivent les prés fleuris! Laboureur je suis, „laboureur je mourrai!"

— J'ai le ferme espoir que, pour votre bonheur, votre prophétie se réalisera.

— Vous croyez... que je retournerai au Morillon?

— Je le crois...

— Allons, cher maître, c'est supposer l'impossible... et, en admettant l'impossible... à savoir que je consente à revenir dans nos montagnes... au bout de huit jours, j'y crèverai d'ennui.

— Erreur... mon enfant... profonde erreur!...

— Voyons cher maître, soyez de bonne foi... Quel goût voulez-vous que l'on trouve au laitage lorsque l'on a le palais habitué à l'excitation des épices? Mieux que personne vous me connaissez; oui, vous me connaissez si bien que, prévoyant ce qui se passe aujourd'hui, vous avez tout tenté pour empêcher mon père de m'envoyer à Paris.

— Il est vrai; aussi ferai-je tous mes efforts, afin de vous faire quitter Paris... C'est logique.

— Très logique selon vous, cher maître, non pas selon moi... Franchement, pensez-vous qu'à mon âge, et trempé comme je le suis, je renon-

cerai maintenant à l'enivrement des plaisirs de Paris pour m'enterrer au Morillon?... Non, il est trop tard... il est trop tard... Il ne fallait pas m'exposer aux tentations, il fallait me laisser épouser Jeane.

Et tressaillant (Maurice, nous le répétons, ignorait encore, ainsi que Charles Delmare, que la jeune fille était depuis la veille allée demeurer chez madame San-Privato) Maurice ajouta :

— Si je suis perdu, Jeane aura causé ma perte.

— Jeane!... et comment cela?...

— Cédant aux prières, aux larmes de ma mère et je ne sais à quelles puériles appréhensions, j'avais consenti à quitter Paris, espérant oublier ses enivremens dans l'amour de Jeane, obtenir, mériter le pardon de mon inconstance.

— Qui vous a empêché d'accomplir cette excellente résolution?

— Les sanglans dédains de Jeane qui, en ce moment où je revenais à elle comme à ma dernière chance de salut, m'a accueilli en me faisant l'éloge le plus outré, le plus passionné de mon cousin San-Privato.

— Ah! j'en jurerais, mon enfant, les paroles de Jeane n'étaient pas sincères; non, elle voulait seulement se venger de votre infidélité.

— Il n'importe! sincères ou non, ces paroles ont fait soudain s'évanouir ma bonne résolution, et porté un coup mortel à mon amour... Mais

non... en disant mortel... je mens... ma confession doit être complète, cher maître.

— Achevez.

— Hé bien! je l'avoue à ma honte, malgré ses mépris, malgré son penchant pour Albert, j'aime encore Jeane.

— Je vous crois, cher enfant, je suis mille fois heureux de vous croire; cet amour vous sauvera tous deux.

— Encore une fois, il est trop tard, cher maître; mais, quoi qu'il en soit, j'ai éprouvé, j'éprouve pour Jeane, voyez-vous, ce que je n'ai ressenti, ne ressentirai jamais, j'en suis certain, pour une autre femme!

— Je le sais aussi, vous dis-je, et c'est là mon suprême espoir. Vous reviendrez à Jeane.

— Jamais. Elle aime San-Privato!

— Erreur, profonde erreur. L'attrait éphémère que cet homme lui a inspiré peut-être diffère autant de l'amour qu'elle a pour vous que votre grossier entraînement pour madame de Hansfeld diffère de votre amour pour Jeane. Et lorsque vous saurez...

Charles Delmare n'acheva pas; il ne pouvait dévoiler à Maurice la trame homicide dont il avait failli être victime, sans lui apprendre que son duel avec monsieur d'Otremont ne devait pas être sérieux, et il craignit que la bravoure du jeune homme, se révoltant de la compassion de son adversaire,

la rencontre ne devînt alors sanglante. Charles Delmare reprit donc:

— Lorsque vous saurez à n'en pas douter que ce que vous appelez si à tort l'amour de Jeane pour San-Privato s'est borné à quelques coquetteries dictées par le désir de se venger de votre infidélité, vous vous la ferez pardonner à force de repentir, de tendresse.

— Vous vous méprenez sur le caractère de Jeane, cher maître: sa fierté est inflexible; jamais elle ne me pardonnera, et, me pardonnât-elle, je ne saurais, moi, jamais lui pardonner son penchant, éphémère ou non, pour San-Privato, et si, par impossible, je consentais, en un moment d'oubli, à la prendre pour femme, et, chose plus impossible encore, à retourner dans nos montagnes, le soupçon, la jalousie du passé empoisonneraient ma vie; elle deviendrait un enfer. Or, si je survis à ce duel, je préfère l'enfer de Paris. Que voulez-vous!... l'on s'y damne au moins en bonne et joyeuse compagnie.

— Si cependant votre père vous ordonne de quitter Paris...

— Il m'en coûtera de lui désobéir, mais j'y serai forcé. Il a vécu à sa guise, qu'il me laisse vivre à mon gré.

— Lors même, Maurice, que votre vie devrait se passer dans la dissipation, dans l'oisiveté?

— Pourquoi travaillerais-je? Mon père est plus que millionnaire!

— Cette fortune, un jour, vous appartiendra, il est vrai, mais, je n'en doute pas, mon ami, vous éloignez de tous vos vœux la venue de ce jour néfaste.

— Certainement.

— Cependant il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour jouir de ces plaisirs dont vous êtes si avide?

— Je ferai des dettes...

— Payables à la mort de votre père?

— Cela est triste, et à cette pensée mon cœur se serre; mais cela est fatal!

— De sorte que, le jour où vous hériterez de votre patrimoine, il sera presque entièrement dissipé d'avance; ses débris ne dureront guère, et en suite de votre ruine complète, que devenir?

— Je me brûlerai probablement la cervelle... ainsi qu'autrefois vous vouliez le faire, mon cher maître, car j'ai la prétention de croire que je ne me dégraderai jamais jusqu'aux actions basses, honteuses ou criminelles?

— Qu'en savez-vous, Maurice?

— Je suis, quant à cela, sûr de moi.

— Vous croyiez aussi être sûr de vous-même lorsque vous disiez: „Laboureur je suis né, la-„boureur je mourrai.“ Voyez cependant quel chemin vous avez fait en si peu de temps!

— C'est vrai; j'ai été vite... très vite.

— Il existe donc quelque chance pour que de la ruine vous tombiez dans la misère, et de la

misère dans le vice, dans l'opprobre, dans le crime peut-être.

— En effet, c'est une chance!

— Et la pensée de cette terrible chance ne vous épouvante pas, pauvre enfant?

— En ce moment, oui, cela m'attriste, cela même m'effraye... mais pourquoi? parce que je suis dans une disposition d'esprit particulière. Mais si je survis à ce duel, je ne songerai plus qu'au plaisir, à ma belle et ardente maîtresse, à mes chevaux, à l'Opéra, aux gais soupers, à toutes les élégances d'une vie raffinée.

— Vous devriez peut-être aussi songer que votre mère, dont la santé est déjà fortement ébranlée, mourra de chagrin. Vous me répondrez peut-être que vous hériterez d'elle. C'est, n'est-ce pas, une consolation?

— De grâce! — reprit Maurice, l'œil humide, — ne parlez pas ainsi, je m'attendrirais...

— Tant mieux!

— Tant pis! cher maître, tant pis!... Vous me prendriez pour un hypocrite!...

— Quoi! pauvre enfant!... ces larmes que je vois en ce moment rouler dans vos yeux...

— Ces larmes sont sincères, aussi sincères que le sera la furie du plaisir qui me fera oublier mon attendrissement passager!... Je connais maintenant combien, en face de la tentation, ma faiblesse est grande et incurable... Voilà pourquoi, cher maître, au commencement de cet entretien,

je vous disais: „Je me sens, je me vois perdu.“ Tenez, je suis absolument dans la situation d'un homme qui se noierait une lanterne au cou, et sonderait du regard la profondeur de l'abîme où il va lentement s'engloutir; aussi, cher maître, et afin de nous résumer, peut-être vaut-il mieux pour moi que tout à l'heure je sois tué par monsieur d'Otremont! Ainsi seraient épargnés à mon père et à ma mère des chagrins peut-être plus cruels que celui que leur causerait ma mort... Ils pourraient du moins me pleurer, me regretter, puisque je n'ai encore commis que des folies de jeunesse... tandis que si je survis, qui sait ce que je deviendrai... — ajouta Maurice d'un air sombre et pensif. Puis il resta pendant un moment silencieux.

Charles Delmare, frappé de la prompte décomposition du sens moral, déjà si évidente chez ce jeune homme, éprouvait plus de chagrin, plus d'effroi que de surprise. Il savait (l'on excusera cette comparaison physiologique), il savait que, si les organisations sanguines et robustes sont particulièrement sujettes à des maladies inflammatoires d'une rapidité foudroyante, de même, les caractères ardens, impétueux et mobiles, exposés à la contagion du mal, la contractent plus promptement que d'autres, et avec une intensité effrayante.

Cependant Charles Delmare conservait un suprême espoir, basé à la fois sur la persistance de

l'amour de Maurice pour Jeane et sur la conscience qu'il avait de courir à sa perte, conviction énergiquement exprimée par ces paroles: „Je me noie „une lanterne au cou...“

„— N'était-il pas possible et même probable, — „se disait Charles Delmare, — qu'ainsi éclairé „par ses propres réflexions sur l'avenir que lui „réserve l'entraînement de ses passions mauvaises „Maurice, effrayé, obéissant à une sorte d'instinct „de conservation morale, et subissant la persévé„rante influence d'un premier amour, ne revienne „une dernière fois et pour jamais au bien et à „son amour pour Jeane?“

La voiture s'étant arrêtée à la porte de la salle d'escrime, Charles Delmare et Maurice y entrèrent, et, au bout d'une heure et demie environ, se dirigèrent vers le bois de Vincennes, où le duel devait avoir lieu.

XLV

Monsieur Dumirail, après son entretien avec Charles Delmare, au sujet du duel de Maurice et de monsieur d'Otremont, s'était empressé de se rendre auprès de madame Dumirail. Celle-ci le mandait près d'elle afin de s'informer des nouvelles de leur fils, très inquiète de la crise nerveuse dont il avait été atteint durant la nuit. Profitant de la

circonstance que lui offrait le désir de sa femme, monsieur Dumirail, en suite de mille anxiétés nouvelles, résolu à s'opposer au duel dont il redoutait l'issue malgré les paroles rassurantes de Charles Delmare, se rendit dans la chambre de son fils; mais déjà il avait quitté la maison, en compagnie de son mentor.

Monsieur Dumirail, bourrelé d'angoisses, qu'il s'efforça de dissimuler à sa femme, retourna près d'elle, et le persuada que Maurice dormait encore d'un sommeil profond quoiqu'il fût midi passé. Madame Dumirail, trop affaiblie pour abandonner son lit, s'adossait à son oreiller, la tête ceinte d'un bandeau. Son extrême pâleur rendait plus touchante encore l'expression de ses traits vénérables. L'une de ses mains reposait entre celles de son mari, qui, oubliant leurs discords au sujet de leur fils, ou plutôt se répentant cruellement de les avoir soulevés, la contemplait avec un mélange de tendresse et de vénération, lui disant:

— Tu étais sage, prévoyante, comme doit l'être la meilleure des mères! moi, j'étais fou, j'étais aveugle. Maintenant mes yeux sont ouverts, je frémis en songeant aux malheurs qui pouvaient résulter de mon aberration d'esprit; cependant tes avertissemens sévères ne m'avaient pas manqué. Tiens, amie, à cette heure, où ma raison a repris son empire, je me demande sincèrement si, de même qu'il existe des maladies physiques, il n'existe pas aussi des maladies morales, dont les

esprits sensés ne sont pas eux-mêmes à l'abri. Je ne saurais autrement expliquer mon accès de déraison, heureusement passé, à tout jamais guéri! Encore une fois, pardon, chère et excellente Julie, pardon des chagrins que je t'ai causés.

— Ah! mon ami, — reprit madame Dumirail avec un sourire d'une douceur angélique, — ces chagrins sont oubliés; l'espérance, oh! l'espérance la mieux fondée les remplace. Comment, après la terrible scène de cette nuit, notre fils résisterait-il désormais à notre double influence, au concert de nos efforts, de notre affection, et de...

Mais s'interrompant en entendant la pendule sonner deux heures après midi, madame Dumirail ajouta:

— Deux heures, et Maurice n'est pas encore éveillé?...

— S'il l'était, il serait déjà près de toi, — répondit monsieur Dumirail, sans pouvoir dissimuler un léger embarras. — Il n'est pas étonnant qu'après son ivresse et sa crise nerveuse de cette nuit il soit brisé de fatigue et dorme encore; ce sommeil prolongé ne peut être que salutaire.

— Dieu le veuille! Malheureux enfant! si j'avais pu douter de son attachement, le désespoir déchirant dont il a été saisi en me voyant tomber à ses pieds, ses larmes, son évanouissement, m'auraient prouvé combien il m'aime encore. C'est sur cette affection et celle qu'il te porte qu'il nous faut compter, mon ami, pour le sauver malgré lui.

— Nous le sauverons; son cœur est resté bon, et, ainsi que tu l'as dit, notre double influence, le concert de nos efforts, auront une action décisive.

— Nous devons avant tout lui faire quitter Paris, et...

Madame Dumirail, s'interrompant de nouveau, reprit:

— Mon ami, voilà deux fois que tu regardes la pendule avec une certaine inquiétude, ce me semble?

— Non, je t'assure, — répondit monsieur Dumirail en rougissant, — c'est machinalement que mes yeux se sont portés de ce côté.

— Vraiment?

— Vraiment. Tu disais donc, et je suis absolument de ton avis, qu'il faut avant tout arracher Maurice aux tentations de Paris; seulement nous devrons attendre, — et, grâce à Dieu! ce retard ne sera pas de longue durée, — nous devrons attendre, dis-je, que ta santé te permette d'entreprendre notre voyage du Morillon.

— Ma santé?... Ah! mon ami, je serais mourante que je trouverais, je crois, la force de faire la route à pied, pourvu que je pusse m'appuyer sur le bras de mon fils et sur le tien; nous pourrons donc nous mettre en route, si tu le veux, aujourd'hui même et je...

Madame Dumirail n'acheva pas sa phrase, car elle remarqua cette fois, à n'en pouvoir douter, la préoccupation de plus en plus frappante de

son mari, à mesure qu'il voyait dépassée l'heure à laquelle Charles Delmare avait promis de ramener Maurice sain et sauf.

— Mon ami, — reprit madame Dumirail avec anxiété, — je lis sur ton visage une inquiétude croissante; décidément, tu me caches quelque chose...

— Tu te trompes...

— Non, je ne me trompe pas...

— Chère Julie...

— Voici bientôt deux heures et demie: il est impossible que Maurice ne soit pas éveillé...

— Encore une fois, je te le répète, s'il était éveillé, ne serait-il pas déjà venu près de toi, afin de s'informer de ta santé, mon amie?

— Il n'importe! ce sommeil incroyablement prolongé ne me semble pas naturel et m'alarme, — reprit madame Dumirail; puis, allongeant son bras vers le cordon de sonnette de son alcôve, elle l'agita précipitamment: — Maurice est si robuste, mon Dieu! qui sait si après tant de vives émotions il n'aura pas été atteint d'un coup de sang.

Josette parut en ce moment, appelée par la sonnette de madame Dumirail, qui lui dit:

— Allez frapper à la porte de la chambre de mon fils, et, s'il dort, éveillez-le.

— Comment! madame, — reprit Josette ébahie, — mais il y a près de trois heures que monsieur Maurice est déjà...

Puis remarquant, sans en comprendre la signi-

fication, un geste d'intelligence de monsieur Dumirail, la servante lui demanda naïvement:

— Plaît-il, monsieur?... de quoi?

— J'en étais certaine, l'on me cache quelque chose... un nouveau malheur sans doute! — s'écria madame Dumirail de plus en plus alarmée; — Josette, répondez, je vous l'ordonne... Où est mon fils?... que lui est-il arrivé?

— Il ne lui est rien arrivé du tout, ma bonne madame, rassurez-vous. Monsieur Maurice est sorti il y a bientôt trois heures.

— Cependant, mon ami, tu m'affirmais que notre fils dormait profondément... tu ne me réponds rien... Mon Dieu!... pourquoi m'as-tu menti?

— Madame, — reprit Josette, — je vous jure, foi d'honnête fille! que j'ai vu monsieur Maurice sortir en compagnie de ce digne monsieur Delmare, après que celui-ci a eu longtemps causé tout seul avec monsieur...

— Monsieur Delmare! — reprit madame Dumirail stupéfaite et regardant son mari, — tu as reçu monsieur Delmare? tu as causé longuement avec lui?

— Et, Dieu merci! monsieur ne m'a pas mis sur le pavé de Paris, comme il m'en avait menacé si je laissais entrer ce digne homme, — reprit Josette; — mais ce pauvre monsieur Delmare m'a tant priée, tant suppliée, en me disant qu'il s'agissait d'un grand service à rendre à la famille...

que, ma foi! à tout risque, je l'ai laissé entrer dans le salon où était monsieur, et ils y sont restés une bonne demi-heure ensemble.

— Mon ami, sans une circonstance de la dernière gravité, tu n'aurais jamais consenti à recevoir monsieur Delmare et à t'entretenir longuement avec lui après la révélation que je t'ai faite. Il y a là un mystère, — reprit madame Dumirail pensive et tremblante. — Ton rapprochement forcé de monsieur Delmare n'a pu avoir pour cause que quelque nouveau méfait de Maurice.

— Je t'en conjure, chère Julie, ne t'inquiète pas.

— Tu savais que Maurice était sorti avec monsieur Delmare?

— Eh bien! oui; mais...

— Où sont-ils allés?

— Je l'ignore.

— Tu ne me dis pas la vérité, mon Dieu! mon Dieu! — reprit madame Dumirail en proie à une agitation douloureuse. — Mon fils est en danger! je le jurerais... je le sens bien, moi... j'ai peur...

— Calme-toi, Julie, je t'en supplie, — continua monsieur Dumirail; — rien ne peut être plus funeste pour toi, en ce moment, que les émotions vives.

— Me calmer!... mon Dieu!... le puis-je, lorsque tout concourt à augmenter mes angoisses! ton silence plus que tout le reste, car, enfin, pour-

quoi me cacher le sujet de ton entretien avec monsieur Delmare?

— Plus tard, chère Julie, tu le sauras.

— Pourquoi ne pas m'en instruire tout de suite?

— Je te le demande à genoux, chère amie, ne m'interroge pas davantage. Rassure-toi, avant peu tu sauras tout, mais jusque-là aie un peu de patience, et bientôt...

Le retentissement précipité de la sonnette de la porte intérieure de l'appartement interrompit monsieur Dumirail; un invincible pressentiment lui disait qu'il allait, heureuse ou funeste, connaître l'issue du duel. A cette pensée le cœur lui manqua; il devint d'une pâleur mortelle, ses genoux tremblèrent, il fut obligé de s'appuyer au dossier du lit de madame Dumirail, qui murmura dans son effroi:

— Grand Dieu! mon ami... tu pâlis!... tu sembles prêt à défaillir!

— Merci! mon Dieu! merci!... tu nous as conservé notre enfant! — s'écria soudain monsieur Dumirail, prêtant l'oreille et entendant la voix de Maurice disant à Josette:

— Comment va ma mère?

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et le jeune homme entra suivi de Charles Delmare.

Monsieur Dumirail, d'un regard rapide, s'assura que son fils n'était pas blessé, se jeta dans ses bras, l'embrassa avec une sorte de frénésie; puis, les traits épanouis et les yeux pleins de larmes

de joie, il poussa Maurice vers le lit de sa mère en disant:

— Crains-tu encore quelque chose, maintenant, pauvre bonne mère? Allons, embrasse-le à ton tour, cet enfant! Jamais tes carresses ne lui auront paru plus douces.

— Maurice, je n'en doute plus, tu viens d'échapper à un grand danger! Soyez béni, mon Dieu! vous qui nous rendez notre fils! — s'écria madame Dumirail en attirant à elle, par une étreinte passionnée, Maurice, qui répondit avec effusion aux caresses maternelles.

XLVI

Pendant que madame Dumirail et son fils, toujours embrassés, échangeaient de tendres paroles, Charles Delmare, s'adressant à M. Dumirail d'une voix grave et émue, lui disait:

— Adieu, monsieur... nous ne devons plus nous revoir... une funeste révélation rend désormais tout rapport impossible entre nous... j'aurai du moins tenté d'expier le malheur irréparable dont autrefois j'ai été cause. Je vous ramène votre fils sain et sauf; sa bravoure a égâlé la générosité de son adversaire, qui l'a désarmé deux fois et lui a ensuite tendu la main en lui proposant l'aveu de leurs torts réciproques... Mau-

rice a dignement répondu à ce loyal appel... Ainsi s'est terminée, à la satisfaction de tous, cette fâcheuse affaire.

— Ah! monsieur! — reprit monsieur Dumirail d'un ton pénétré et avec l'expression d'une profonde reconnaissance, — je vous dois aujourd'hui la vie de mon fils; pourquoi faut-il, hélas! qu'il y ait entre nous deux le sang de mon malheureux frère!

— C'est mon juste châtiment, monsieur; il rompt pour jamais des relations qui m'étaient chères à tant de titres.

— Du moins, croyez-le, monsieur, je conserverai de ces relations le plus cher souvenir, et, avant de nous séparer, je tiens à avouer mes torts envers vous et à vous en demander loyalement pardon.

— Monsieur... de grâce...

— Me pardonnez-vous d'avoir, stupidement, injurieusement, repoussé les conseils si sages que vous me donniez au Morillon, dans l'intérêt de mon fils; conseils méconnus pour le malheur de ma famille?

— Je vous pardonne d'autant plus volontiers, monsieur, ce moment d'aberration, qu'il a toujours été à mes yeux l'erreur d'un homme de bien.

— Vous êtes aussi indulgent que généreux, monsieur, je ne m'en étonne pas. Croyez, du moins, qu'à l'avenir vos conseils seront suivis, et, dès aujourd'hui, mon fils quittera Paris.

— C'est à quoi, tout à l'heure encore, je l'engageais instamment. Puisse-t-il céder à nos vœux, et, en ce cas, monsieur, je vous en adjure, si vous voulez préserver Maurice de nouveaux égaremens, usez de tous vos efforts, de toute votre influence pour renouer ces projets de mariage où vous voyiez d'abord, avec tant de sagacité, le gâge certain du bonheur à venir de Maurice et de Jeane.

— Je partage vos regrets, monsieur, regrets tardifs, hélas! puisque ce mariage est maintenant impossible.

— Pourquoi cela?

— Vous me le demandez? — reprit monsieur Dumirail très surpris; — vous ignorez donc?...

— Quoi?

— Jeane ne veut plus demeurer près de nous.

— Que dites-vous? — balbutia Charles Delmare avec une angoisse involontaire, car il ne prévoyait pas encore la triste réalité; — que dites-vous, Jeane?

— Hier, après une discussion très irritante avec ma femme, en présence de notre neveu San-Privato...

— Achevez.

— Jeane a déclaré ne plus vouloir habiter avec nous...

— Ne plus habiter avec vous! — répéta Charles Delmare d'une voix altérée; — et où donc pourrait-elle aller demeurer?

— Chez ma sœur.

— Qu'entends-je? — s'écria Charles Delmare en frissonant; — vous dites?

— Je dis que Jeane a déclaré vouloir aller demeurer chez ma sœur.

— Chez madame San-Privato?

— Naturellement, puisque je n'ai pas d'autre sœur.... Mais vous pâlissez... qu'avez-vous?

— Pardon, — reprit Charles Delmare essuyant la sueur dont se baignait son front, — je crains d'avoir mal entendu ou mal compris vos paroles, car, je l'avoue, il m'est difficile... il m'est impossible de croire que... Jeane ait sérieusement songé à aller habiter chez madame San-Privato.

— Elle y a tellement songé qu'elle y est allée.

— Allée... où cela?

— Demeurer chez ma sœur.

— Jeane!

— Oui, San-Privato l'a emmenée sur-le-champ, notre nièce prétendant qu'elle ne voulait plus rester ici, où elle était exposée à vous rencontrer, vous, le meurtrier de son père!

— Misère de moi!... ma fille est perdue! — s'écria involontairement Charles Delmare, avec une expression si déchirante et un accent tellement *paternel,* si cela se peut dire, que monsieur Dumirail, sa femme et son fils, qui tous deux prêtaient depuis quelques instans l'oreille à l'entretien précédent, restèrent frappés de stupeur à la révélation inattendue échappée au désespoir de Charles Delmare, tandis que Maurice, apprenant

ainsi la retraite de Jeane chez les San-Privato, se disait avec douleur et colère:

— Et j'étais assez stupide, assez lâche pour la regretter, cette indigne! qui a abandonné notre maison afin de se rapprocher d'Albert!... Ah! si j'avais pu douter de l'amour qu'elle a pour lui, me serait-il permis d'en douter maintenant? Est-il assez audacieux, cet amour! Ah! Jeane! Jeane! je saurai bien arracher de mon cœur ton souvenir maintenant abhorré..... Seul, cet amour peut-être aurait été pour moi une chance de salut..... Tout à l'heure encore, les paroles de celui que nous appelions „notre cher maître“ avaient ranimé en moi certaines aspirations du passé. J'inclinais à croire que Jeane pouvait m'aimer encore autant que je l'aimais, que ses coquetteries envers San-Privato étaient feintes, qu'elle voulait ainsi se venger de mon inconstance..... Mais, aujourd'hui, j'en ai la preuve, ce qui était feint... c'était l'attachement qu'elle semblait me témoigner... même avant l'arrivée d'Albert au Morillon... J'étais riche... Jeane est pauvre! Elle voulait, en m'épousant, faire un bon mariage, voilà tout... Triple sot que j'étais, de n'avoir jamais seulement soupçonné cette bassesse! Vive la vie de Paris! elle dessèche le cœur, mais nous ouvre l'esprit! Jeane, je te méprise, je te hais! tu aurais pu peut-être encore changer ma destinée... elle s'accomplira jusqu'au bout... Malheur à toi, Jeane!

XLVII

Un moment de silence avait suivi cette exclamation désespérée de Charles Delmare: „Misère de moi! ma fille est perdue!“

La signification de ces paroles acquérait dans les circonstances actuelles une telle gravité, que le père et la mère de Maurice demeurèrent d'abord muets de stupeur, tandis que Charles Delmare s'écria indigné, s'adressant à monsieur Dumirail:

— Ah! votre conduite est odieuse, est inexcusable, monsieur. Vous avez manqué à tous vos devoirs de tuteur, de parent et d'honnête homme; vous avez abandonné une malheureuse enfant au caprice de sa volonté du moment, en lui permettant de vous quitter, alors qu'elle était confiée à vos soins, à votre honneur!

— Hé! monsieur, cela s'est passé avant mon arrivée à Paris. Ma femme, en mon absence, n'a pu s'opposer à l'opiniâtre résolution de... celle que nous appelions notre nièce.

— Ah! madame, madame, — reprit Charles Delmare d'un ton de reproche écrasant; — j'avais à vos yeux démasqué San-Privato en vous devoilant la trame ourdie par lui contre Maurice et contre Jeane... je vous avais appris qu'il la poursuivait d'un amour pervers, et vous la livrez à cet homme de qui les machinations vous épouvantaient!... C'est affreux, madame! un jour vous

rendrez compte à Dieu des malheurs que votre faiblesse ou votre imprudence aura causés!

— Hélas! pardon, pardon... — murmura madame Dumirail accablée des reproches de Charles Delmare. — Aigrie par le chagrin, j'ai montré, je l'avoue, trop de vivacité envers Jeane, sa fierté s'est révoltée. J'ai tardivement regretté mes torts, j'ai supplié ma nièce de ne pas nous quitter, mes prières ont été vaines.

— Monsieur, — reprit d'une voix altérée monsieur Dumirail sortant de sa stupeur et parlant à Charles Delmare; — je ne sais quelle fatalité pèse sur notre famille! vous avez tout à l'heure prononcé des paroles, oh! des paroles bien graves...

Puis portant ses deux mains à son front, monsieur Dumirail murmura:

— Mon Dieu!.. des esprits plus fermes que le mien ne résisteraient pas à tant de secousses; c'est trop, c'est trop pour un seul jour!

Et se reprenant, tandis que Charles Delmare, de plus en plus pâle et agité, semblait hésiter devant une résolution suprême, monsieur Dumirail ajouta:

— Oui, vous avez tout à l'heure, monsieur, prononcé des paroles bien graves! Si par malheur elles étaient vraies, notre famille serait flétrie d'une honte nouvelle; et alors, monsieur, de quel droit nous accuseriez-vous? Ne serions-nous donc pas dégagés de toute responsabilité envers

une jeune personne que nous avions crue jusqu'ici la fille de mon infortuné frère, tandis qu'elle ne serait en réalité pour nous qu'une étrangère!

— Une étrangère! s'écria Charles Delmare éclatant d'indignation. — Jeane pour vous une étrangère! Elle qui vous chérissait comme la plus tendre des filles! elle qui, par ses riantes vertus, charmait votre vieillesse! elle qui, en partageant l'amour de Maurice, assurait à jamais son bonheur et le vôtre, si votre funeste orgueil n'avait détruit cet heureux avenir!

Et Charles Delmare poursuivit avec un geste de malédiction:

Ah! qu'à jamais retombent sur vous votre ingratitude et votre criminel abandon de l'orpheline confiée à vos soins! Cet abandon lève mes derniers scrupules. Je rentre dans mes droits... Sachez-le donc... elle m'appartient désormais, celle qui n'est plus pour vous qu'une étrangère! Elle est à moi, l'orpheline que vous avez livrée à un monstre d'astuce et de perversité. Oui, Jeane est ma fille... Contre San-Privato, je saurai la défendre au nom de ma paternité!

Monsieur et madame Dumirail ne pouvant plus douter de ce qu'ils considéraient comme une nouvelle honte pour leur famille, regardaient un morne silence; Maurice, partagé entre la douleur que lui causait le départ de Jeane et la jalousie qu'il ressentait contre San-Privato, murmurait tout bas:

— Il faudra pourtant que je me venge d'elle ou de lui!

— Oui, Jeane est ma fille! — reprit Charles Delmare avec une amertume et une indignation croissante. — Soyez maudits! soyez punis! vous tous qui avez perdu mon enfant! Soyez maudit, monsieur Dumirail! votre ambition insensée a été la source de tout le mal; et vous, madame, soyez maudite! votre injustice a révolté la fierté de Jeane, votre faiblesse ou votre insouciance coupable n'ont mis aucun obstacle à son départ! Soyez maudit, Maurice!... vous que j'aimais tant parce que ma fille vous aimait... vous que j'ai aujourd'hui sauvé de la mort..... soyez maudit! Jeane vous avait donné son cœur, sa foi, sa vie!... A son pur et vaillant amour vous avez préféré les feintes tendresses d'une prostituée qui vous bafouait, en attendant l'heure de vous faire égorger!...

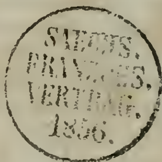
— Que dit-il? — s'écria Maurice abasourdi des paroles de Charles Delmare, qui continuait ainsi:

— Oui, malheur à vous, Maurice! Si votre abjecte inconstance a, comme je le crains, brisé tous les ressorts généreux de l'âme de ma fille.... elle ne vivra peut-être que pour le mal... elle qui n'aurait vécu que pour le bien... Ah! si le ciel vengeur châtie mon adultère jusque dans mon enfant... — ajouta Delmare en se tournant vers monsieur et madame Dumirail, — vous qui

avez indignement abandonné l'orpheline confiée à vos soins... vous serez châtiés dans votre fils!

Charles Delmare sortit précipitamment, laissant Maurice, son père et sa mère accablés sous le poids des imprécations prophétiques qu'ils venaient d'entendre.

FIN DU TOME CINQUIÈME.



Leipzig. – Impr. Schnauss.

LES

FILS DE FAMILLE.

LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

VI



PARIS, 1856.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.

DEUXIÈME PARTIE.

XLVIII

Monsieur et madame Dumirail, encore frémissans des sinistres prédictions dont leur ancien ami venait de les menacer, se regardaient avec un muet accablement.

Maurice se remémorait ces étranges paroles de Charles Delmare, selon lesquelles lui Maurice était dupe d'une courtisane qui l'avait bafoué en attendant l'heure de le faire égorger... En cherchant à pénétrer le sens mystérieux de ces paroles, il se rappelait aussi que Charles Delmare affirmait l'avoir sauvé le jour même d'un péril de mort... Cette affirmation l'étonna d'abord, en cela qu'il lui revint à la pensée que monsieur d'Otremont, l'ayant pour la seconde fois désarmé, lui dit avec une parfaite courtoisie, en lui tendant la main:

„— Nous avons à nous reprocher des torts „réciproques. L'animation d'un souper diminue

„de beaucoup la gravité de ces torts. Si vous „regrettez votre vivacité, je regretterai la mienne.“

Cette loyale proposition, acceptée par les témoins des deux adversaires, mit fin au combat; mais Maurice se souvint qu'alors Charles Delmare avait échangé avec monsieur d'Otremont quelques paroles témoignant d'une ancienne et étroite intimité. Aussi, en rapprochant ces divers incidens et en songeant surtout qu'il avait provoqué monsieur d'Otremont pour ainsi dire à l'instigation d'Antoinette, Maurice, agité de vagues soupçons, commença de pressentir la réalité de la trame ourdie contre lui; mais, par une contradiction moins étrange qu'elle ne le paraît, sa passion pour madame de Hansfeld, loin de s'apaiser ensuite de ces doutes odieux, s'irrita davantage, et s'augmenta pour ainsi dire des ressentimens que lui causait l'inconstance de Jeane, qu'il croyait éprise de San-Privato; il eût été trop cruel pour l'amour-propre de Maurice de perdre à la fois sa maîtresse et sa fiancée.

Monsieur et madame Dumirail, ignorant le sujet des réflexions de leur fils et le croyant encore, ainsi qu'ils l'étaient eux-mêmes, sous l'impression des sinistres prophéties de Charles Delmare, se consultèrent du regard, et, après un moment de recueillement, monsieur Dumirail reprit d'un ton grave et tendre:

— Mon fils, tu as entendu tout à l'heure les funestes prédictions d'un homme que nous avons

dû pendant longtemps, croire notre meilleur ami... lui-même nous a tout à l'heure révélé la cause de l'affection qu'il nous témoignait... Il voulait, en s'introduisant dans notre intimité, se rapprocher de sa fille, puisque le malheur a voulu, pour la honte et le deuil de notre famille, que monsieur Delmare ait tué en duel mon frère Ernest, et que Jeane, au lieu d'être véritablement notre nièce, soit le fruit d'un amour coupable... Cette dernière révélation diminuera sans doute les regrets que t'inspire l'inconstance de celle qui fut ta fiancée...

— J'ai trop de dignité, mon père, pour jamais regretter Jeane.

— Elle ne mérite en effet que ton oubli; notre tendresse saura suppléer à l'affection qui te manque; et, plus tard, un autre mariage comblera sans doute tes vœux et les nôtres; car, j'en suis certain, les odieuses prophéties auxquelles je faisais allusion tout à l'heure seront démenties par nous comme par toi, Maurice. Non, nous ne serons pas, ainsi que l'a dit monsieur Delmare, punis dans notre fils!

— Ah! mon père, gardez-vous de le croire!

— Cette assurance de ta part nous donne bon et ferme espoir dans l'avenir, cher enfant, — ajouta madame Dumirail, — je parle de l'avenir, parce que nous devons tous oublier le passé; tous nous avons eu nos torts.

— Toi seule excepté, bonne et chère femme, — reprit affectueusement monsieur Dumirail. —

Ton rare bon sens, ta sollicitude maternelle prévoyaient ce que mon aveuglement me cachait, et...

— Pardon, mon ami... nous sommes convenus d'oublier le passé... Il est triste, il est pénible pour tous... et, quoique ton indulgence les nie, j'ai eu aussi mes torts. Confessons-nous donc à nous-mêmes nos erreurs, en toute sincérité d'âme... regrettons-les... qu'elles nous soient un enseignement... mais, encore une fois, parlons seulement de l'avenir...

— Soit!... chère Julie, — reprit monsieur Dumirail observant attentivement Maurice, qui restait muet et profondément préoccupé, — j'approuve complétement tes paroles... Que ceux d'entre nous qui ont des torts à se reprocher se les confessent, et y trouvent un enseignement pour l'avenir... Cet avenir est pour nous... tout tracé... Retourner au plus tôt dans notre chère retraite, d'où nous n'aurions jamais dû sortir, ne plus la quitter jamais, et y vivre comme en ce bon temps... où tu disais, cher enfant: „Laboureur je suis né... laboureur je mourrai...“ T'en-souviens-tu?...

— Oui, mon père... mais alors... mais alors...

— Achève... pas de réticence!... soyons sincères.

— Hé bien! mon père, en ce temps dont il est question, je ne me sentais pas entraîné vers une nouvelle carrière, par une vocation que tu as éveillée, favorisée de tout ton pouvoir, et qui,

grâce à les encouragemens, est maintenant devenue invincible...

— Mon fils!...

— J'ai dit invincible. Je maintiens l'expression, mon père, et, une fois pour toutes, je le déclare afin de couper court à de nouvelles et inutiles instances, jamais je ne redeviendrai cultivateur; donc, ainsi que l'a dit ma bonne mère, ne parlons plus d'un passé qui ne peut renaître. Quant au présent, je me permettrai de t'exposer sincèrement tout à l'heure ce que j'attends de ton affection et de ton équité.

Ces paroles de leur fils, prononcées d'une voix ferme et nette, accompagnées d'un regard assuré, surprirent autant qu'elles affligèrent monsieur et madame Dumirail. Ils avaient cru faire preuve d'une longanimité irrésistible en épargnant à Maurice non-seulement les reproches, mais jusqu'à l'ombre d'une allusion à ses désordres, comptant que, touché de tant de généreuse clémence, pénétré de repentir, il n'hésiterait pas un instant à retourner au Morillon. Leur déconvenue fut extrême. Ils commencèrent d'entrevoir avec frayeur que les aveux échappés la veille à son ivresse n'étaient pas des insanités d'esprit causées par l'excitation du vin, mais trahissaient au vrai, sauf la brutalité de la forme, le tout de l'âme de Maurice.

— Monsieur Dumirail, jetant à sa femme un regard qui semblait dire: „Ne crains rien, j'ai

l'habitude d'être obéi," reprit ainsi en s'adressant à son fils:

— Mon ami, ta vocation pour la carrière diplomatique est, dis-tu, irrésistible?

— Oui, mon père.

— Notre entretien est grave, ne l'oublie pas, mon fils; or, ce que tu dis au sujet de ta prétendue vocation diplomatique n'est pas sérieux.

— Pardon...

— Cela n'est pas sérieux, je le répète, puisque depuis ton séjour à Paris tu n'as pas mis les pieds chez monsieur de Morainville, et, de plus je tairai... je veux taire les motifs qui t'ont jusqu'ici empêché de te présenter chez lui.

— Je te remercie, mon père, de ton indulgence; je t'en sais gré surtout à toi, ma bonne mère, — ajouta Maurice d'une voix émue, faisant allusion à la pénible scène de la nuit. — De cette indulgence je me montrerai digne, et, dès demain, je vous promets à vous deux de me rendre assidûment au bureau de monsieur de Morainville, et de m'efforcer de justifier les espérances, mon père; car permets-moi de te rappeler que j'ai cédé, uniquement cédé à tes instances, en me décidant à embrasser la carrière diplomatique.

— Cela est vrai, — reprit monsieur Dumirail d'une voix grave et contenue. — Cette folle ambition que, pendant un moment j'ai eue pour vous, mon fils, a été de ma part l'une de ces

erreurs pour lesquelles votre indulgente mère réclamait tout à l'heure l'oubli. C'était à vous moins qu'à personne de m'adresser ce reproche; mais je vous répondrai que mon excuse était le désir de vous voir parcourir une carrière honorable, et, dans ma confiance absolue à la solidité des principes où vous aviez été élevé par nous, je vous croyais incapable de faillir... Cette espérance a été deçue... malheureusement deçue... Instruit par l'expérience, je suis maintenant résolu... invinciblement résolu à accomplir mon devoir de père... en vous arrachant à une perte certaine... alors qu'il en est temps encore... vous entendez, Maurice?...

— Oui, mon père, mais...

— En d'autres termes... demain, votre mère, moi et vous, nous quittons Paris afin de retourner au Morillon...

— Permettez... mon père...

— Quant à votre prétendue vocation diplomatique, vous me ferez la grâce, une fois pour toutes, de n'en plus dire un mot, sinon je regarderais votre insistance à ce sujet comme une plaisanterie de la dernière inconvenance envers votre mère et envers moi.

— S'il en est ainsi, mon père... — reprit à son tour Maurice avec l'expression d'une inflexible volonté, — s'il m'est interdit de vous exposer les raisons qui me font désirer de rester à Paris... je suis forcé de me borner à vous dé-

clarer purement et simplement que je ne retournerai pas au Morillon...

— Vous y retournerez cependant... dès demain...

— Je vous demande pardon, mon père... je resterai à Paris.

— Mon fils, vous quitterez Paris dès demain; c'est moi qui vous l'affirme...

— Non, mon père, non, cent fois non! Je ne suis plus un enfant; je suis maître de mes actions...

— Vous osez entrer en révolte ouverte contre moi!

— Mon ami... ne t'emporte pas! — dit vivement madame Dumirail; puis, s'adressant à son fils: — Mon enfant... après tout ce qui s'est passé ces jours-ci... peux-tu t'obstiner à rester à Paris?

— Hé! ma mère... il ne fallait pas me faire quitter nos montagnes! Je m'y plaisais faute de points de comparaison... mais à cette heure que j'ai goûté de la vie de Paris, le séjour de la campagne me serait insupportable...

— Quoi! mon enfant, ce séjour, nous le partagerions avec toi, et il te serait insupportable?

— Mon Dieu! ma mère... je suis arrivé à un âge où l'affection de nos parens n'est pas tout dans la vie! Et d'ailleurs, si tu tiens à ne pas te séparer de moi, que ne continues-tu d'habiter Paris, ainsi que mon père? N'était-ce pas là

votre premier projet? Est-ce donc ma faute à moi si vous ne voulez plus aujourd'hui ce que vous vouliez hier? Dois-je être la victime de vos incroyables indécisions!

— C'est vous, vous! qui osez nous accuser! — s'écria monsieur Dumirail, cédant à une colère croissante. Mais sa femme, l'interrompant d'un geste et s'adressant à Maurice, de sa voix la plus caressante, la plus tendrement persuasive:

— Voyons, mon enfant, parlons raison. Tu veux rester à Paris?... et moi, je te prie, je te conjure de n'y pas rester, afin de ne pas te séparer de nous... A cela, toi, tu réponds: „Hé bien! demeurez à Paris avec moi..." Je conçois cette réponse; mais pourtant si je te dis, si je te prouve que, pour mille raisons, le séjour de Paris m'est contraire, m'est funeste, à moi... et me deviendrait peut-être mortel? Car enfin je ne veux certainement pas t'inquiéter, mon enfant, mais vois donc combien, en si peu de temps, j'ai déjà changé! Mon Dieu! je sais que tu me reprocheras de m'alarmer sans raison à ton sujet, de me créer des fantômes, de m'exagérer outre mesure les dangers que tu peux courir à Paris. D'accord, j'avoue ma faiblesse, mais du moins aies-en pitié; excuse-la, cette faiblesse, puisqu'elle n'est que l'exagération de ma tendresse pour toi. En un mot, que veux-tu que je te dise? — ajouta madame Dumirail, voyant avec une douleur croissante l'impassibilité de son fils; — il me serait

impossible de vivre loin de toi, tu le sais. Comment alors pourrais-tu avoir le triste courage de m'obliger à rester à Paris en y restant toi-même? Mais figure-toi donc que je n'aurais pas un instant de repos! Je vivrais dans des transes, dans des anxiétés continuelles; ma santé n'y résisterait pas! non, je le sens bien, moi, je ne résisterais pas à tant de secousses, à tant d'angoisses; je mourrais à la peine; et, avant peu de temps, mon pauvre enfant, tu porterais mon deuil!

L'excellente mère se souvenant que, déjà, par une allusion à sa fin prochaine, elle avait profondément ému son fils, comptait encore, hélas! le toucher, l'attendrir par le même moyen, mais elle comptait sans l'orgie de la veille, où Maurice, ainsi que ses compagnons de table, avait si gaiement applaudi à des historiettes parricides, et il n'en était déjà plus à sentir ses yeux devenir humides et à frémir à la seule pensée de conduire au cimetière le cercueil maternel. Il taxa donc mentalement les paroles de sa mère d'exagération, et lui répondit froidement et l'œil sec:

— Ces alarmes, ces chagrins que tu redoutes, moi seul pourrais les causer; ne crains donc rien, puisque je te promets de me bien conduire...

— Mais cette promesse, tu ne pourras la tenir, malheureux enfant! — reprit en pleurant madame Dumirail, voyant la pensée de sa mort laisser son fils insensible, et commençant dès lors à désespérer de lui; — ta promesse, tu ne la tiendras

pas: tu es trop faible. Non-seulement tu nous échappes, mais tu ne t'appartiens plus à toi-même. J'ai bien compris ce que tu voulais dire tout à l'heure, en parlant „d'affection autre que la nôtre;“ tu voulais parler de ta madame de Hansfeld, de cette horrible créature qui te domine, fait de toi ce qu'elle veut, et nous fera tous mourir de chagrin, moi la première! entends-tu, Maurice, moi la première! Peut-être te consoleras-tu bien vite de ma mort, mais cette indigne femme aura...

— De grâce! ma mère, assez sur ce sujet...

— Non, ce n'est pas assez! — s'écria monsieur Dumirail d'une voix éclatante et ne pouvant contenir davantage sa douloureuse indignation; — non, ce n'est pas assez, misérable fou, dupe aveugle, stupide victime! Savez-vous ce que cette femme attendait de ce duel qui a trompé ses sinistres espérances?... Elle attendait votre mort.

— Ma mort!

— Savez-vous ce que c'est que cette prétendue baronne?... c'est une vile courtisane!

— C'est faux, mon père, c'est faux!... madame de Hansfeld...

— ...Est entretenue par l'ambassadeur de Naples! — reprit monsieur Dumirail dominant la voix de son fils. — Et, de plus, cette femme est la maîtresse de San-Privato!

— Antoinette! — s'écria Maurice accablé par ces révélations successives qui confirmaient ses

vagues et récens soupçons, un moment oubliés; puis il répéta, en proie à une sorte de vertige, de rage et de terreur: — Antoinette!... maîtresse d'Albert!

— Oui! malheureuse dupe! Apprenez donc que cette femme, qui vous poussait à ce duel où vous deviez être tué... était l'instrument de votre cousin San-Privato... Après vous, il devenait l'héritier de nos biens... Comprenez-vous maintenant?

— Mon Dieu! — murmura Maurice, portant à son front ses poings crispés; — il me semble que je deviens fou...

— Mon ami... prends garde! — dit à voix basse madame Dumirail à son mari, effrayée du douloureux abattement de Maurice, — prends garde! ne l'accable pas ainsi coup sur coup...

— Ne crains rien... la leçon sera terrible, mais salutaire, — répondit à demi-voix monsieur Dumirail, et il ajouta tout haut: — Sachez donc toute la vérité, insensé que vous êtes! alors vous tremblerez... alors vous vous repentirez. La vérité, la voici: Monsieur Delmare, jadis l'ami intime de monsieur d'Otremont, est allé ce matin le trouver, il lui a dévoilé la trame dont vous deviez être victime; votre adversaire, révolté du rôle odieux qu'il jouait à son insu dans cette sanglante machination, a promis à monsieur Delmare de ménager votre vie. Il a tenu parole! Voilà pourquoi il s'est contenté de vous désarmer deux fois, au lieu de vous tuer.

— Je suis anéanti! Impossible de nier l'évidence; elle m'écrase; malheur à moi!... Oh! Antoinette! Antoinette! c'est horrible!... c'est infâme!... tout me manque à la fois! mon cœur se brise!... Oh! que je souffre!... — balbutia Maurice, vaincu par l'émotion, par la douleur; il chancela, tomba dans un fauteuil, cacha son visage entre ses mains, tandis qu'échangeant avec sa femme un regard de suprême espoir, monsieur Dumirail reprenait d'un ton moins sévère:

— Voilà donc, malheureux enfant, voilà donc la femme à qui vous avez sacrifié votre fiancée!... à qui vous avez sacrifié votre mère, votre père, votre avenir! Voilà donc la femme qui, seule, vous retient à Paris, et pour laquelle vous avez sans doute contracté des dettes usuraires... Oui, pour cette courtisane qui, dans une nuit d'orgie, vous provoquait à un duel où vous deviez trouver la mort... vous voulez...

Monsieur Dumirail s'interrompit soudain à l'aspect effrayant de Maurice. Le jeune homme, bondissant du siége où il venait de tomber anéanti, abaissa ses mains, qui cachaient son visage, alors d'une pâleur livide, sillonné de larmes et empreint d'une telle expression de rage, de haine et d'ardeur de vengeance, que, le voyant se diriger vers la porte, monsieur Dumirail, cédant à un mouvement instinctif s'élança, et, lui barrant le passage:

— Où allez-vous? dit-il.

— Où je vais? — répondit Maurice presque

égaré, en poussant un éclat de rire féroce, — Ah! ah! ah! où je vais?... je vais rendre une petite visite à cette chère Antoinette, à ce cher Albert... Ils voulaient du sang... il y aura du sang!

— Mon fils, vous ne sortirez pas! — reprit monsieur Dumirail épouvanté des paroles et de l'expression des traits de Maurice; et, lui barrant toujours le passage, tandis que madame Dumirail, éperdue, se dressant sur son séant, les mains jointes, s'écriait avec terreur:

— Mon ami, retiens-le, il va chez cette femme... Jésus, mon Dieu!... il arrivera quelque malheur...

— Mon père! — reprit Maurice, plus calme, et par cela même plus effrayant, — laissez-moi passer...

— Où allez-vous?

— Que vous importe?

— Vous ne sortirez pas...

— Je vous prie, je vous supplie de me laisser passer...

— Non!

— Décidément, mon père, vous ne voulez pas?...

— Non! non!

— Tenez, — reprit Maurice avec effort, — je vous le demande, n'essayez pas de m'empêcher de sortir... ne me poussez pas à bout!... Je vous conjure, mon père, de ne pas me pousser à bout.

— Mon fils! mon fils!... — murmura madame Dumirail sanglotant et tombant défaillante et ren-

versée sur ses oreillers; — tu es donc sans pitié? tu veux donc me faire mourir de chagrin!...

— Malheureux! entendez-vous votre mère?...

— Je n'entends rien! je n'écoute rien! — cria Maurice. J'ai l'enfer dans l'âme! Une dernière fois... oui ou non... voulez-vous vous ôter de là?...

— Non! — s'écria monsieur Dumirail aussi pâle que son fils, et le regardant en face les bras croisés sur la poitrine.

Maurice recula devant le regard de son père, et, par un mouvement plus rapide que la pensée, il se précipite vers la fenêtre, l'ouvre, et, cet entresol étant très peu élevé, il enjambe la barre d'appui de la croisée, se suspend ensuite de ses deux mains à cette traverse, se laisse glisser dans la cour de l'hôtel, et disparaît...

Cette évasion, aussi brusque qu'imprévue, ne pouvait être prévenue par monsieur Dumirail. Il reste stupéfait; mais bientôt il est rappelé à lui par un gémissement douloureux de madame Dumirail, qui, brisée par de si vives émotions, perdait connaissance en murmurant:

— Notre fils n'a plus la tête à lui. Il est capable de vouloir tuer cette femme et Albert. Malheur à nous! Monsieur Delmare l'a prédit: nous serons punis dans notre fils. A tant de chagrins je ne survivrai pas!

— Josette, Josette! — crie monsieur Dumirail, appelant la servante et sonnant à tout

rompre, — courez chercher le médecin! ma femme se trouve mal!

XLIX

Madame de Hansfeld était seule dans son boudoir; ses traits charmans, alors assombris, exprimaient une angoisse profonde; ses larmes, doublant l'éclat de ses grands yeux noirs, coulaient lentement sur ses joues pâlies, et elle se disait:

— Pour la première fois, la jalousie m'a mordu au cœur!... Oui, lorsque hier San-Privato triomphant me racontait ses espérances... que dis-je!... les espérances de son succès!... mon Dieu! combien j'ai souffert!... Pourvu qu'il n'ait pas deviné ma douleur!... Il me mépriserait!... je ne serais plus à ses yeux la femme forte qu'il me croit... la femme dévouée jusqu'à l'infidélité qu'il ordonne... la femme dévouée jusqu'au forfait... s'il l'ordonnait!... Quelle est donc l'infernale puissance de cet homme? Comment s'est-il emparé de moi-même à ce point que sa volonté s'est substituée à la mienne, son être au mien?... Je ne pense, je n'agis, je ne vis plus que par lui et pour lui! De cette domination effrayante, quelle est la cause?... quelle est la cause? Ah! je le sens, c'est

la crainte de me voir délaissée par San-Privato! Dieu me damne! Il lui suffirait, je crois, de cette menace... *tu ne me verras plus,* pour me rendre criminelle. Il rougit de son amour pour moi, il le nie hautement, exige que nous paraissions étrangers l'un à l'autre. Tant d'humiliation me navre; mais j'obéis... Il m'a dit: „Séduis ce niais jouvenceau;“ puis il m'a fait entendre... car il ne se compromet jamais!... oh! non... il m'a fait entendre que si ce Dumirail était tué, il hériterait, lui, San-Privato, les biens de la famille; j'ai tout fait pour qu'il fût tué! Cependant je n'avais d'autre haine que celle de San-Privato contre lui. Mais Richard, ce matin, l'a épargné. Est-ce générosité ou pénétration? A-t-il deviné qu'à son insu il allait devenir l'instrument de mes desseins? Peu m'importe! je nierai et obéirai aux autres ordres de mon maître. Je vaincrai de nouveau la répugnance que ce Maurice m'inspire, non qu'il ne soit beau, mais je ressens de l'aversion pour lui uniquement parce qu'il n'est pas San-Privato. Ah! ce que je ne pourrai vaincre, je le sens là au cœur, où je souffre tant: c'est la jalousie! Pour la première fois, je l'éprouve, cette sensation poignante, acérée, qui blesse à vif chaque fibre du cœur; oui, jusqu'ici, je ne jalousais pas les maîtresses de San-Privato, je les méprisais, je les raillais avec lui; je me sentais à ses yeux supérieure à elles et par la beauté et par tout ce qui lui plaisait en moi. D'où vient donc que,

seule, seule, cette Jeane m'inspire tant de jalousie, tant de haine? Certes, cette fille est belle, bien belle, d'une beauté autre que la mienne. Je suis brune, elle est blonde, mais je peux soutenir la comparaison avec elle, et de plus, San-Privato dit qu'elle est sotte. C'est faux! il ment, elle n'est pas sotte, j'en suis certaine, et cependant je ne l'ai vue qu'une fois, lorsque je suis allée lui enlever Maurice; mais nos regards se sont rencontrés... Ah! quel regard que celui de cette charmante fille! quels yeux bleus!... et elle serait sotte avec ces yeux-là?... non! mille fois non! San-Privato ment!... Pourquoi San-Privato me trompe-t-il à ce sujet? est-ce afin d'endormir ma jalousie?... Erreur!... il ne croit pas, il ne doit pas croire que je suis jalouse: il ne veut pas que je le sois, et, jusqu'ici, jamais je ne l'ai été. Pourquoi donc, seule, cette Jeane m'inspire-t-elle ce sentiment? Et ce n'est pas seulement de la jalousie que j'éprouve; un invincible pressentiment m'avertit que cette Jeane sera funeste à San-Privato, qu'elle sera son mauvais ange; oui, cela, je le pense, et mieux encore, je le sens! oui, cette sensation est réelle, est profonde: je n'ai aucun intérêt à m'abuser moi-même. Si je disais cela à San-Privato, il pourrait croire que c'est une ruse ou une comédie de femme jalouse, mais je n'oserai jamais lui parler d'un tel pressentiment... c'est à moi-même, à moi seule que je dis cela... mes alarmes sont donc sincères...

Ah! fille maudite! blonde aux yeux bleus... malheur à toi si jamais...

Madame de Hansfeld, s'interrompant, appuya fortement ses deux mains sur son cœur et murmura:

— Mon cœur se brise! mon cœur se brise!

Et de nouveau ses larmes inondaient ses joues, lorsque soudain elle prêta l'oreille à un bruit de pas précipités, amortis par l'épaisseur des tapis. La porte de son boudoir s'ouvrit violemment, et Maurice apparut aux yeux d'Antoinette.

L

Maurice, livide, les traits bouleversés par la rage et par la haine, s'arrêta au seuil du boudoir de madame de Hansfeld, et s'écria d'une voix strangulée:

— Infâme!... j'étais ton jouet!... ta victime!... tu voulais me faire tuer!...

— Maurice!... Il vit... Je le revois!... Séchez-vous, mes pleurs! Soyez béni, mon Dieu! — s'écria Antoinette, feignant de n'avoir pas entendu les paroles écrasantes du jeune homme; et, tombant agenouillée sur le tapis d'hermine de son boudoir, dans une attitude de prière, elle joignit les mains en levant vers le plafond son adorable

visage, pâli par la douleur et ruisselant de larmes... Puis, d'un bond, s'élançant au cou de Maurice, elle le serra dans ses bras, d'une voix entrecoupée de sanglots de joie.

— Maurice! mon intrépide amant! mon héros... toi qui t'es vaillamment battu pour moi... te voilà!... je t'ai près de moi... je n'ai plus peur de mourir... car je ne t'aurais pas survécu, va!... mais te voilà... c'est toi! Pardonne mes larmes... pardonne ma pâleur... vois comme je suis pâle, bien pâle, n'est-ce pas? Peut-être tu me trouves enlaidie par le chagrin? Hélas! ce n'est pas ma faute, mon Dieu! Si tu savais... j'ai tant pleuré depuis hier... tant pleuré depuis que je suis revenue ici, à moitié folle, la tête perdue de frayeur, et...

Madame de Hansfeld s'interrompit, porte ses mains à son front, comme si la joie lui causait un moment d'égarement, et elle ajoute, en se détachant des bras de Maurice et le contemplant d'un œil hagard:

— Maurice!... tu restes muet!... effrayant!... Est-ce toi... dis? mon amant... est-ce toi?... si ce n'est toi, c'est donc ton spectre? Cette figure livide, immobile, qui est là, devant mes yeux... ce n'est pas toi... c'est ton spectre?... Oui, oui... il vient m'annoncer ta mort...

Et poussant un cri déchirant, Antoinette tombe sur le sofa de son boudoir murmurant d'une voix défaillante:

— Ils l'ont tué... mon Maurice!... Ils ont tué mon amant.. Je n'ai plus qu'à mourir!..

Et l'adroite comédienne, s'arrangeant dans une pose pleine de grâce, cacha son visage entre ses mains et feignit de perdre connaissance.

Un homme même plus expérimenté que Maurice eût été comme lui dupe de la tragi-comédie habilement improvisée par madame de Hansfeld. Devinant aux premiers mots du jeune homme et à l'aspect de sa physionomie menaçante qu'il savait tout, elle avait soudain et avec une rare présence d'esprit *utilisé*, au profit d'une tromperie nouvelle, les larmes que venait de lui arracher la jalousie dont elle était possédée au sujet de Jeane.

Aussi Maurice fut et devait être dupe de l'adroit manége d'Antoinette. Il se présentait à l'improviste chez elle, la trouvait pleurant de vraies larmes, pâlie par de véritables angoisses; ces larmes, cette pâleur, elle les attribuait à l'anxiété où l'avait jetée la pensée du péril que courait Maurice en se battant pour elle... Enfin, elle feignait un moment de délire causé par la joie saisissante de revoir son amant sain et sauf... Tout cela, nous le répétons, eût paru probable et acceptable à tout autre que Maurice, et fut donc accepté par lui sans réserve, en raison de la parfaite vraisemblance des faits, puis parce que nous sommes toujours d'autant plus enclins à certaines créances qu'elles caressent davantage notre orgueil, cicatrisent les blessures de notre amour propre

ou nous rassurent sur la valeur de certaines affections douteuses, en nous persuadant qu'elles ne sont pas indignes de nous.

Madame de Hansfeld, à demi étendue sur son divan, dans une attitude de charmant abandon, sa tête ravissante appuyée sur l'un de ses bras gracieusement replié, les yeux cachés par l'une de ses mains, examinait à travers l'écartement de ses doigts les traits de Maurice, et y lisait tour à tour l'apaisement de sa fureur, le regret douloureux d'avoir pu un instant soupçonner sa maîtresse, la joie ineffable de reconnaître son erreur, et enfin la certitude d'être plus que jamais adoré.

Ces diverses impressions de Maurice se résumèrent par ces mots, qu'il prononça d'une voix entrecoupée de sanglots:

— Antoinette! reviens à toi... pardonne-moi... j'étais un misérable fou... Mon Antoinette... je crois en toi maintenant comme je croirais en Dieu... je suis à toi... pour la vie.

— Maurice, s'agenouillant au pied du divan, prit l'une des mains de la jeune femme et la porta passionnément à ses lèvres.

— Qui me parle?... est-ce un songe?... — reprit d'une voix affaiblie madame de Hansfeld semblant sortir peu à peu d'un profond assoupissement, rassembler ses esprits et renaître à la réalité. — Je ne me trompe pas... c'est sa voix... c'est lui... c'est bien lui!... — mon cœur a tressailli... Maurice... c'est toi!... Il est donc vrai...

tu as échappé à ce duel... Ah! la terreur de te perdre m'a prouvé que sans toi maintenant je ne saurais plus vivre!

— Antoinette... ange adoré!

— Tiens... vois-tu, Maurice... je t'aime trop... tu me tueras!

LI

Le jour baissait; Maurice, enivré, radieux, plus que jamais subissant l'empire de madame de Hansfeld, et assis à ses côtés sur le divan du boudoir, lui disait:

— A cette heure, j'aurai le courage de te faire un horrible aveu...

— Quel aveu?

— Un aveu qui m'oppresse, qui pèse sur mon cœur comme le remords d'une action infâme!

— Ces paroles me surprennent profondément, mon Maurice. Je t'écoute.

— Eh bien!... j'ai cru... oui, j'ai cru cela... est-ce possible, mon Dieu! j'ai cru que tu voulais me faire tuer par monsieur d'Otremont.

Et, répondant à un regard ébahi d'Antoinette, le jeune homme ajouta:

— Cela te confond... Oh! attends, ce n'est pas tout... Tu étais en cela l'instrument de mon cousin San-Privato, qui, après ma mort, devenait

l'héritier de mon père et de ma mère, et ainsi délivré de moi, son rival, il pouvait plus facilement séduire ma cousine Jeane. Enfin, j'ai cru...

— Achève, mon ami.

— Non, c'est trop stupide! trop lâche! trop ignoble!

— Il n'importe... achève.... je l'exige.

— Soit... ce sera l'expiation méritée de mon odieux aveuglement. J'ai cru encore que tu vivais des largesses de l'ambassadeur de Naples... et qu'enfin...

— Et qu'enfin?...

— San-Privato était en secret... ton amant.

— Est-ce tout? — demanda madame de Hansfeld avec un demi-sourire de dégoût et une incroyable expression d'innocence; — est-ce tout, mon ami?

— C'est tout... Ah! il faut que j'aie en toi, mon Antoinette, la confiance, l'estime que tu m'inspires... il faut que j'aie une foi, inébranlable dans mon amour et dans le tien pour que j'ose te faire de pareils aveux. Hélas! ils devraient m'attirer tes mépris... ta haine peut-être.

— Mon ami, — reprit madame de Hansfeld après un moment de recueillement, — je suis restée d'abord pour ainsi dire étourdie, suffoquée par l'énormité même de ces calomnies encore plus insensées qu'elles ne sont infâmes, et dont il m'est impossible de comprendre le mobile ou

le but... à moins de savoir qui les a propagées ou de qui tu les tiens.

— Je les tiens de mon père.

— Ton père!... Je le croyais encore au Morillon?

— Il est arrivé hier soir.

— Comment a-t-il pu, étranger à Paris et aux personnes dont il est question, imaginer seulement de telles calomnies?

— Elles lui ont été rapportées par un homme jadis à la mode et ruiné depuis longtemps. On l'appelait *le beau Delmare*. Il a été autrefois intimement lié avec monsieur d'Otremont.

— Ah! — reprit Antoinette, semblant réfléchir, — ce monsieur Delmare était autrefois intimement lié avec Richard d'Otremont?

— Oui, et après sa ruine, il est venu chercher une retraite dans nos montagnes du Jura. C'est ainsi que ma famille l'a connu. Il est peu à peu devenu, pour ainsi dire, notre mentor, à ma cousine et à moi.

— Ce monsieur Delmare est-il à Paris depuis longtemps?

— Il y est venu récemment, et ce matin il m'a servi de témoin dans ce duel où j'ai été, à ma honte, deux fois désarmé par monsieur d'Otremont, mais...

— Tout s'explique! — reprit vivement madame de Hansfeld interrompant Maurice. — Plus de doute, j'ai saisi le fil de ces ténébreuses diffamations.

Richard d'Otremont, furieux contre moi parce que je t'ai préféré à lui, doit être le principal auteur de ces calomnies...

— En effet, lui seul peut...

— ... Peut avoir dit, je suppose, que je lui ai promis de l'écouter s'il te tuait en duel; mais non, non, c'eût été par trop stupide. Quel aurait été mon but? quel intérêt avais-je à ta mort, moi?...

— Et San-Privato, ma pauvre Antoinette! — reprit Maurice avec un accent de commisération profonde pour l'innocente et immaculée victime de ces atroces calomnies. — Tu oublies mon cousin San-Privato?

— Comment?

— N'était-il pas, par ma mort, délivré d'un rival auprès de Jeane?... n'héritait-il pas un jour de mes parens?...

— Il est vrai! — reprit Antoinette avec un sourire de dédain. — J'oubliais que, selon cette véridique et surtout vraisemblable histoire, j'étais, n'est-ce pas, l'instrument de la jalousie et de la cupidité de San-Privato... lequel était de plus mon amant... je crois?...

— Oui, selon la calomnie. Et... à ce sujet, Antoinette... dis-moi si...

— Maintenant, le motif de ces calomnies est à mes yeux de la dernière évidence, — reprit madame de Hansfeld après un nouveau moment de réflexion. — Richard d'Otrement avait seul

intérêt à répandre ces bruits indignes. Il me hait autant qu'il hait monsieur San-Privato.

— De cette haine, quelle est donc la cause?..

— Une ancienne rivalité... Tous deux s'occupaient de la marquise de Beaucastel. Monsieur d'Otremont fut évincé. Jamais il n'a pardonné à monsieur San-Privato la préférence dont celui-ci était l'objet...

— Ainsi, ma chère Antoinette, — dit Maurice avec une sorte d'allégement, — tu n'as jamais vu San-Privato?

— Si fait...

— Ah!... — reprit Maurice tressaillant et légèrement assombri, — tu connais mon cousin?...

— Il m'a été autrefois présenté par monsieur l'ambassadeur de Naples...

— Ah! — fit Maurice, de qui les traits s'assombrissent davantage. — Tu connais aussi l'ambassadeur de Naples?

— C'est l'un de mes meilleurs, de mes plus vieux amis... j'ai pour lui la tendresse, la vénération d'une fille envers son père, — répondit simplement Antoinette, sans paraître remarquer la surprise et l'inquiétude croissante de Maurice; puis elle ajouta: — Monsieur San-Privato, te disais-je, m'a été autrefois présenté par monsieur l'ambassadeur de Naples... dont il est le premier secrétaire... Il m'a été antipathique au premier abord... je lui ai, je crois, causé la même im-

pression, et, depuis, nous ne nous sommes jamais revus...

— Jamais... Antoinette?...

— Non...

— Je ne m'explique pas l'intérêt que monsieur d'Otremont avait à prétendre que San-Privato était...

— Était mon amant?

— Oui.

— Un intérêt bien simple.

— Lequel, je t'en prie, Antoinette?

— Monsieur d'Otremont, en m'accusant d'être la maîtresse de monsieur San-Privato, ne donnait-il pas ainsi une ombre de vraisemblance à cette stupide invention que je voulais te faire tuer par monsieur d'Otremont, pauvre cher Maurice! afin qu'après ta mort ton cousin devînt l'héritier de tes parens?... Comprends-tu maintenant la noirceur de cette invention diabolique?

— C'est juste; l'on se perd, en vérité, dans le dédale de cette abominable calomnie, — reprit Maurice. Et, le front toujours assombri par un doute secret, il ajouta d'une voix embarrassée: — Ainsi, Antoinette, tu n'as vu San-Privato qu'une fois... et il t'inspire une vive répulsion?..

Madame de Hansfeld regarda fixement Maurice d'un air attristé, soupira, garda un moment le silence, et reprit avec un sourire navrant:

— Mon ami, je crains qu'une fois de plus ne soit justifié le terrible axiome de Basile:

„Calomnions, il en restera toujours quelque chose.“

— Que veux-tu dire?

— Tu es jaloux de monsieur San-Privato...

— Moi!... grand Dieu!... quelle idée!

— Avoue-le...

— Je t'assure que non... mon Antoinette...

— Tu es jaloux, te dis-je!

— Non... mais je...

— Mais tu serais heureux, très heureux, n'est-ce pas, d'avoir une preuve éclatante de la fausseté de tes soupçons?

— Oui, — reprit Maurice avec effort et rougissant; — c'est vrai... mais je t'en conjure... pardonne-moi ce...

— Te pardonner, mon bien-aimé Maurice... te pardonner!... Ah! c'est à genoux que je devrais te remercier de me donner cette occàsion de te prouver la loyauté de mon amour. Béni soit Dieu!... il est une providence pour les cœurs sincères et fidèles! — reprit madame de Hansfeld; et ouvrant le tiroir d'une chiffonnière de bois de rose placée près du divan, elle en tira une enveloppe décachetée, la donna au jeune homme en lui disant:

— Lis cela, mon ami...

Maurice prit l'enveloppe que lui offrait Antoinette, et qui contenait un billet écrit par San-Privato et une lettre pliée.

Le billet d'Albert était ainsi conçu; Maurice

le lut à haute voix, d'après l'invitation d'Antoinette:

„Madame,

„J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointe une „lettre que je reçois aujourd'hui par le courrier „de monsieur l'ambassadeur; il m'est impossible „de vous la porter moi-même, selon le désir „de Son Excellence, d'urgentes et nombreuses „occupations me retenant à notre chancellerie. „J'aurais, sans cela, croyez-le, madame, saisi „avec empressement cette occasion de mettre à „vos pieds mes hommages, occasion qui m'est „si rarement offerte, à mon grand regret, vous „n'en pouvez douter, madame, non plus que „du profond respect avec lequel j'ai l'honneur „d'être

„Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. SAN-PRIVATO."

— J'ai reçu ce matin ce billet, ainsi que vous pouvez vous en assurer par la date, mon ami. Est-ce la lettre d'un amant à sa maîtresse?

— Oh! merci! s'écria Maurice avec l'accent d'un soulagement ineffable et n'éprouvant plus l'ombre d'un doute sur la sincérité de sa maîtresse. — Oh! merci, Antoinette! Si tu savais le...

— Mon ami, — dit madame de Hansfeld, — avant de me remercier ou plutôt de te joindre à moi afin de rendre grâce à cette providence

des cœurs fidèles et sincères qui nous vient si à propos, lis, je te prie, cette autre lettre.

— Celle de l'ambassadeur?

— Oui, celle du prince de Castel-Novo, des largesses duquel je vis, — reprit Antoinette, simulant une indignation contenue, — toujours selon la calomnie dont ton père s'est fait le complaisant écho.

— Antoinette, je te le jure, à cette infamie je n'ai jamais ajouté foi.

— Lis toujours, Maurice...

— Non, non, je semblerais douter de tes paroles. Ne m'as-tu pas tout à l'heure assuré que le prince...

— J'exige que tu lises cette lettre.

— A quoi bon, chère Antoinette?

— Ne fût-ce que pour te prouver quelle confiance tu dois avoir dans les honnêtes propos que ton père se plaît à répéter. J'exige aussi que tu lises cette lettre, au nom de mon honneur, qui ne doit pas être entaché du plus léger soupçon...

Maurice lut aussi à voix haute cette seconde lettre, ainsi conçue:

„Je ne vous écris aujourd'hui que quelques „mots, ma chère enfant, afin de vous gronder de „votre incroyable négligence à me répondre au „sujet de ce placement sur les mines de soufre „de Sicile. Mes gens d'affaires ont trouvé la

„spéculation excellente, et j'y ai affecté, d'après „leur avis, environ quatre cent mille livres. Vous „devriez employer ainsi vos économies, si vous „en avez, et vous devez en avoir, car vous gérez „votre fortune beaucoup mieux que je ne gère la „mienne; aussi je ne me mêle de vous conseiller „en cette occurrence que parce que l'on m'assure „que cette spéculation offre autant d'avantages „que de sécurité. Je voudrais donc vous voir „profiter de cette bonne occasion...

„Répondez-moi promptement, mon enfant, et „croyez à la tendre affection d'un bon vieux papa, „qui baise au front sa chère et charmante fille.

„Votre affectionné,

CASTEL-NOVO."

Le prince, en sexagénaire de bon goût, affectait une manière de paternité dans son commerce avec madame de Hansfeld, et, quoique toutes les dépenses de sa maison fussent splendidement défrayées par lui, il savait trop bien vivre pour écrire à Antoinette un mot touchant cette question.

La lettre précédente devait donc persuader Maurice qu'une sorte d'affection paternelle attachait uniquement l'ambassadeur à madame de Hansfeld.

— Hé bien! avais-je tort me refuser à lire ces lettres? — dit le jeune homme à Antoinette dans l'expansion d'une confiance alors inaltérable. — A quoi ont-elles servi, ces lettres? A confirmer

la sincérité de tes paroles... Or, n'avais-je pas une foi aveugle en toi... pauvre femme si indignement calomniée!... L'instinct du vrai ne te défendait-il pas au fond de mon âme contre ces calomnies, encore plus audacieuses qu'elles ne sont infâmes!

— Oui, leur audace me confond, leur audace surtout m'épouvante! — reprit Antoinette simulant l'accablement. — Ainsi je voulais te faire tuer par monsieur d'Otremont, ô mon bien-aimé Maurice! tu entres chez moi à l'improviste, tu me trouves pleurant et toute pâle des cruelles angoisses où me jetait la pensée des périls que tu courais!... Monsieur San-Privato était, dit-on, mon amant, et je vivais des largesses, des honteuses largesses de monsieur l'ambassadeur de Naples?... le hasard fait que leurs lettres à tous deux me justifient...

— Oh! assez, Antoinette, assez; tant d'ignominies ne méritent que le dédain. C'est trop s'occuper de ces indignités.

— Ah! mon ami, ne vous abusez pas, il y a là un danger, un grand danger, — reprit en soupirant madame de Hansfeld, paraissant de plus en plus attristée. — Non, non, il ne faut pas les dédaigner, ces audacieux mensonges!... ils peuvent avoir pour nous de funestes résultats!..

— Que dites-vous? — reprit Maurice surpris de la soudaine gravité de l'accent d'Antoinette. — Quoi! ces absurdes mensonges...

— Ces absurdes mensonges qui me traînent dans la boue, qui m'accusent des plus noires scélératesses, ont eu pour organes auprès de vous, Maurice, votre père, votre mère. Ah! ils sont bien heureux, ceux-là!... Constamment à vos côtés, ils exercent sur votre esprit, grâce à l'habitude et aux sentimens de famille, un empire que je n'exercerai jamais, moi! Aussi, incessamment répétées par votre entourage, ces calomnies, qu'aujourd'hui vous méprisez, Maurice, vous détacheront peu à peu de mon affection, et un jour, vous ne m'aimerez plus...

— Ne plus t'aimer, Antoinette!... est-ce possible!

— Tout est possible à la haine, et vos parens me haïssent; ils s'acharneront à me perdre à vos yeux... Hélas! ils y réussiront, j'en ai le pressentiment.

Et, pleurant, madame de Hansfeld ajouta d'une voix plaintive:

— Mon Dieu! quel mal ai-je donc fait à votre famille?

— Me détacher de toi, mon adorée!... y penses-tu!... Mais tu t'exagères follement l'influence de mes parens sur moi. Est-ce que je suis encore un enfant? Est-ce que je n'ai pas ma volonté? Est-ce que l'on me fait croire ce que...

— Hélas! mon ami, n'avez-vous pas cru que moi... moi, grand Dieu!... je désirais votre mort!

— Ah! si un moment j'ai ajouté foi à cette

infâme invention, j'ai bientôt maudit mon aveuglement passager!

— Vous oubliez, mon ami, que s'il suffit d'un coup de poignard pour tuer le corps... il suffit souvent d'un mot pour tuer l'amour dans une âme délicate et tendre... Ah! si ma passion pour vous n'était pas si robuste, si vivace! si elle ne dominait pas tout en moi, orgueil, conscience, dignité, jamais je n'aurais voulu vous revoir après le doute affreux que vous avez conçu!

— Par pitié! Antoinette... ne dites pas cela!.. Vous perdre!... vous perdre!... cette supposition seule... m'épouvante... et me brise le cœur...

— Et pourtant, tel va être le but opiniâtrement poursuivi par vos parens, mon ami... nous séparer!... en jetant la desaffection entre nous par tous les moyens possibles, sans reculer devant les plus odieuses inventions... ainsi qu'ils l'ont déjà fait.

— Oh! ne crains rien pour l'avenir, ange idolâtré!... la leçon aura été cruelle... mais profitable.

— Qui sait!...

— Veux-tu la preuve de ce que j'avance?

— Oh! certes...

— Tu parlais tout à l'heure de l'empire de ma famille sur moi... Cet empire n'existe que dans ton imagination... Ainsi, par exemple, aujourd'hui, ne prétendait-on pas me faire quitter Paris!... m'emmener dans le Jura!...

— Tu vois donc bien! — reprit madame de Hansfeld feignant une alarme croissante, — on veut nous séparer... Tu résisteras aujourd'hui à cette tyrannie, parce que je t'ai convaincu de la fausseté des calomnies dont je suis victime... mais, demain, on imaginera d'autres mensonges moins faciles à démentir... tu les croiras... et tu m'abandonneras...

— Antoinette, je te le jure... s'il me fallait opter entre ma famille et toi... mon choix ne serait pas douteux...

— Pauvre ami, ce sont là des mots!...

— Mon Dieu!... que dire... que faire alors... pour te convaincre!...

— Que veux-tu, Maurice... j'avoue ma faiblesse... La seule pensée de te perdre suffirait à empoisonner mon amour... je serais dans des transes continuelles... Vivre au milieu de ces appréhensions incessantes... dis, quelle torture de tous les jours, de tous les instans! Ah! j'aimerais mieux je crois...

— Achève.

— Oui, j'aimerais mieux, je crois, renoncer dès à présent à toi que de toujours ainsi trembler de te perdre.

— Ah! c'est affreux, ce que vous dites là! — s'écria Maurice, douloureusement affecté. Il cacha par orgueil les larmes dont ses yeux se remplirent en portant ses mains à son visage. — Laissez-moi, laissez-moi!

Mais bientôt madame de Hansfeld reprit d'une voix suppliante et passionnée:

— Pardon, Maurice, pardon, mon amant adoré!... Non, non, ma douleur, mes folles alarmes m'ont arraché un blasphème... Moi renoncer volontairement à toi! n'est-ce pas blasphémer notre amour? Renoncer à toi! est-ce que c'est possible? Il me faudrait donc arracher de mes propres mains mon cœur de ma poitrine! Nous séparer? jamais!... Je défie le sort, je défie l'avenir!... Qu'ils viennent donc, mes ennemis; qu'ils osent donc essayer de t'enlever, toi, mon trésor, ma vie, mon âme!

— Ah! tu m'aimes aussi passionnément que je t'aime! — s'écria Maurice. — Eh! que m'importent les caprices de ma famille! L'obéissance a eu son temps. Je suis homme, maintenant!

— Tiens, Maurice bien-aimé! c'est cruel ce que je vais dire là! — reprit madame de Hansfeld attachant son regard noir et profond sur le jeune homme. — Tes parens, maintenant, je les hais!

— Ils t'ont calomniée si indignement que je n'ai pas le droit de blâmer, — répondit Maurice en baissant les yeux, et la voix altérée par le remords involontaire de ses exécrables paroles; — tu leur rends haine pour haine.

— Ah! ma haine contre eux ne vient pas seulement du mal qu'ils m'ont fait, de celui qu'ils veulent me faire, qu'ils me feront, sans doute.

Je les hais de leur dureté, de leur égoïsme envers toi; je les hais de la sujétion humiliante dans laquelle leur tyrannie te tient à ton âge; je les hais de leur révoltante avarice. Eux, plus que millionnaires, qui te refusent ce qui, dans ta position de fortune, est le strict nécessaire! Est-ce qu'en fait, leur fortune ne t'est pas destinée? ne t'appartiendra-t-elle pas un jour? c'est ton bien! C'est donc de leur part méchanceté réfléchie que de te refuser l'argent nécessaire à goûter les plaisirs de ton âge. Mais non! renfermé dans leur odieux égoïsme, ils se plaisent à te priver des plaisirs qu'ils ne peuvent éprouver; leur sordide espoir est de ne te laisser leur opulent héritage qu'alors que tu seras trop vieux pour en jouir. Enfin, tes parens, je les hais surtout dans leur jalousie stupide et méchante à l'endroit de toute autre affection que la leur!... Ainsi veulent-ils nous désunir, nous... nous, si bien faits l'un pour l'autre! nous, de qui la vie eût été si adorablement heureuse sans leurs persécutions!

— Ah! ce n'est que trop vrai, Antoinette!

— Loin de moi, grand Dieu! toute pensée qui serait presque un crime; mais enfin, en songeant à tout ce que nous a déjà fait souffrir ta famille et aux chagrins qu'elle nous causera sans doute encore, il m'est permis, je crois, de regretter pour toi... que, comme tant d'autres, tu ne sois pas resté orphelin dans ton enfance, et

qu'à cette heure, maître de toi-même, tu ne jouisses pas entièrement de ta fortune et de la liberté.

Madame de Hansfeld, en prononçant ces derniers mots, observait attentivement Maurice.

Maurice ne frémit pas d'horreur; il baissa les yeux, rougit et soupira.

LII

Non! le regret parricide si habilement gazé par madame de Hansfeld ne révolta pas Maurice d'horreur. Il baissa les yeux, il rougit et soupira.

Ce regard baissé, cette rougeur candide, ce soupir discret, signifiaient à peu près ceci:

„— Que je sois maudit de Dieu et des hommes, „s'il me vient à la pensée l'abominable et sacrilége „désir de voir trépasser mes parens! Qu'ils vivent „longuement, malgré l'égoïsme, la dureté, la „tyrannie, l'avarice dont ils font preuve à mon „égard, et surtout malgré le jaloux acharnement „dont ils poursuivent ma maîtresse, et les calom„nies infâmes dont ils tentent de la noircir, par „cela seulement qu'elle m'aime!

„Non! mille fois non! En désirant la mort de „mes parens, je serais un fils dénaturé, un „monstre! ce que je ne suis, et ne serai jamais, „grâce à Dieu!

„Mais enfin il est évident, il est palpable que „si la destinée, si un hasard complétement indé- „pendant de mes désirs ou de mes espérances, „avait voulu que j'eusse le malheur de perdre „mes parens dans ma première jeunesse, il m'est „impossible de ne pas reconnaître que je serais „à cette heure maître de mes actions et de ma „fortune, et qu'alors je filerais, en toute liberté, „en toute sécurité, aux pieds d'Antoinette, des „jours tissus d'or et de soie.“

En d'autres termes, Maurice en était déjà venu, non pas à désirer la mort de son père et de sa mère, mais à s'avouer, sans croire manquer à la tendresse et à la vénération filiales, „qu'il eût été „plus heureux d'avoir le malheur de perdre ses „parens en son bas âge...“

Tout cela est horrible, et malheureusement tout cela est d'une logique inexorable, et ressort fatalement de la nature des choses.

L'une des conséquences presque inévitables de la soif immodérée des plaisirs et des goûts luxueux, désordonnés est d'engendrer tôt ou tard (sauf de rares exceptions confirmant la règle), est d'engendrer, disons-nous, le *parricide véniel.*

Or, si l'on réfléchit aux résultats obligés de ce premier crime moral, l'on frémit; mais l'on ne s'étonne plus de la rapide dégradation qui précipite dans un abîme de maux et de vices certains fils prodigues.

Expliquons-nous:

Le parricide véniel se résume ainsi dans sa brutalité stupide et féroce:

„Mes parens sont riches;

„Donc, leurs richesses m'appartiennent et „seront miennes un jour;

„Donc, le jour où mes parens mourront, je „pourrai me livrer aux folles dépenses qu'ils „m'interdisent;

„Donc, plus tôt mes parens seront morts, plus „tôt je jouirai."

Cela, nous le répétons, est aussi stupide que féroce; la preuve de la férocité de ce vœu va de soi; quand à la stupidité de cette affirmation, à savoir: que le fils de parens riches, quelle que soit l'indignité de sa conduite, a *moralement* droit aux richesses de sa famille, nous ferons en temps et lieu justice de cette absurde prétention.

Mais ce n'est pas tout, et ainsi que nous le disions tout à l'heure, les conséquences d'un sentiment stupide et féroce sont et doivent être effroyables. Telles sont celles du *parricide véniel.*

L'homme habitué à prévoir la mort de ses parens caresse incessamment cette pensée homicide, voit en elle sa suprême espérance, son rêve d'or, le moyen et la fin de ses ardentes convoitises; il calcule les jours, les heures, suppute les accidens qui peuvent rapprocher ce fortuné moment où il héritera d'un père ou d'une mère. Et souvent ce père, cette mère l'ont comblé de

soins, de tendresse, ne lui ont rien refusé de juste et de raisonnable, ont même satisfait aux goûts, aux distractions de son âge, dans une large mesure. Or, cet homme, à force de s'abandonner à ces prévisions parricides, altérera profondément et bientôt aura complétement détruit en lui ce sens moral, instinctif, naturel à tous, et dont sont doués les plus pervers.

Alors, qu'arrive-t-il de cette destruction du sens moral?

Hélas! presque toujours il arrive ceci:

Les désirs homicides du fils prodigue sont exaucés; ses parens trépassent, il hérite. Ses biens sont bientôt dissipés; alors vient l'heure vengeresse, l'heure fatale de la ruine, l'heure de la lutte contre l'adversité, l'heure des dures épreuves où l'homme habitué à tous les raffinemens de l'opulence, à la mollesse énervante du *far niente*, à l'orgueil de sa richesse, se voit réduit à ces alternatives inflexibles:

Se suicider;

Mourir de misère et de faim;

Chercher d'honorables ressources dans le travail, si rude qu'il soit, et endurer mille privations;

Enfin vivre d'expédiens, de bassesses, de filouteries, de vol, ou pis encore.

Les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste étant dès longtemps perverties dans l'âme de tel ou tel fils prodigue par la pensée constante

du *parricide véniel*, ce misérable, lorsque le jour de la ruine est venu, trouve généralement le suicide niais, la détresse intolérable, le travail ignoble, et choisit conséquemment la vie d'expédiens, de bassesses, de filouteries, et parfois de crimes.

Quoi d'étonnant?

Qu'est-ce donc que l'abus de confiance,

Qu'est-ce que la friponnerie au jeu,

Qu'est-ce que l'escroquerie,

Qu'est-ce que le vol,

auprès de ce crime: souhaiter, sans autre motif que l'assouvissement de désirs désordonnés, souhaiter, hâter de tous ses vœux LA MORT D'UN PÈRE OU D'UNE MÈRE?

Seul l'assassinat peut au point de vue moral égaler le parricide véniel.

LIII

Maurice venait de faire un pas de plus, et très décisif, dans la voie où le voulait engager madame de Hansfeld. Il l'avait, pour ainsi dire, approuvée en l'entendant hautement exprimer sa haine contre monsieur et madame Dumirail, et s'il ne désirait pas encore leur mort, il regrettait du moins „de n'être pas depuis longtemps orphelin.“ Antoinette

le voyant dans la disposition d'esprit où elle désirait le voir pour la réussite de ses desseins, reprit après un moment de silence et d'un ton résolu :

— Mon ami, parlons raison. Il existe un abîme entre ce qui est et ce qui pourrait être, puisque, ainsi que je vous le disais il y a un instant, notre bonheur défierait l'idéal, si le hasard avait voulu que vous fussiez à cette heure maître de vous-même et de votre fortune.

— Hélas! il n'en est pas ainsi, Antoinette.

— Non... malheureusement, et voilà pourquoi, mon ami, nous devons envisager hardiment la réalité. Cette réalité, quelle est-elle?

— Mon père et ma mère veulent absolument me faire quitter Paris; mais je resterai malgré eux; aucune puissance humaine ne me séparera de toi, mon adorée...

— Mon ami, ce sont là des folies... Il nous faut parler raison.

— Quoi, mon père me contraindrait de quitter Paris malgré moi?

— Parfaitement.

— Je l'en défie!

— Mon bien-aimé Maurice, ne vous abusez pas: votre père a non-seulement le droit, mais, qui pis est, le pouvoir de vous éloigner de Paris.

— Jamais!

— Ignorez-vous donc, enfant, que, tant que vous serez mineur, votre père peut, au nom de

la loi, employer la force... oui, la force... afin de vous contraindre à le suivre? Ignorez-vous donc, enfin, qu'il a le droit, et il ne reculerait certes pas devant cette extrémité, de vous faire enfermer dans une maison de correction?

— Grand Dieu!... serait-il vrai? — s'écria Maurice effrayé; puis, accablé, il ajouta: — Oui, oui, je m'en souviens maintenant... monsieur Delmare m'a dit, en effet, que l'autorité paternelle s'étendait jusque-là.

— Oui, mais l'autorité paternelle deviendra complétement impuissante à ton égard, le jour où tu seras majeur, où tu auras vingt et un ans accomplis, et cela ne saurait tarder.

— Dans cinq semaines j'aurai cet âge, dit vivement Maurice; — mais d'ici là?

— D'ici là, mon ami, il faudrait te soustraire à la tyrannique oppression de ta famille, qui emploiera jusqu'à la violence pour nous séparer.

— Quelle idée! Oh! Antoinette, tu nous sauves...— s'écria Maurice, et réfléchissant ensuite: — Mais comment échapper aux recherches de mes parens?... où fuir? où me cacher? Ils mettront la police sur mes traces.

— Si tu m'aimes autant que je t'aime, Maurice, tu suivras mon avis, et nous défierons nos ennemis.

— Peux-tu douter de mon consentement?... Quel est ton projet?

— Le voici... Une femme de chambre que j'ai

eue longtemps à mon service occupe une jolie petite maison dans la banlieue de Paris. Cette femme est sûre. J'ai en elle toute confiance, assez de confiance pour lui confier mon trésor le plus précieux, toi, mon Maurice.

— Oh! tu es mon bon ange!

— Ce soir, je te conduis chez cette femme, je lui donne mes instructions. Tu resteras chez elle, sans sortir durant les premiers jours de ta réclusion, et je m'abstiendrai d'aller te voir; ce sera une cruelle privation, mais il nous faut montrer une prudence extrême. Tes parens n'en doute pas, m'imputeront ta disparition, ils me feront épier. Or, mes visites dans la banlieue, où je ne vais jamais, éveilleraient les soupçons et pourraient tout compromettre, tout perdre; tandis qu'au contraire, en ne changeant rien en apparence à mes habitudes, pendant les premiers jours de ta retraite, mon Maurice, les soupçons tomberont d'eux-mêmes, mes démarches seront de moins en moins surveillées, de sorte que bientôt je pourrai, chaque jour venir consoler mon pauvre cher prisonnier.

— Dis, Antoinette, comment pourrai-je jamais reconnaître tant et tant d'amour?

— En te laissant adorer, en me laissant te rendre le plus heureux des amans, et c'est encore moi qui te dirai merci!... Mais j'achève: tu atteindras ainsi dans ta cachette l'époque de ta majorité; alors tu pourras hautement résister

à l'oppression de ta famille et défendre notre bonheur contre ceux qui le jalousent, qui le haïssent; enfin tu seras homme et libre!

— O liberté!... liberté!... jamais tu ne m'auras paru plus chère et plus belle!

— Un dernier mot, mon ami. Je t'engagerai toujours à accomplir tes véritables devoirs. Ainsi tu dois épargner à tes parens la mortelle inquiétude où les jetterait ta disparition soudaine... s'ils n'avaient aucune nouvelle de toi. Il faudra donc leur écrire.

— Noble et généreux cœur! — dit Maurice très ému, — tu songes à leur épargner un chagrin... à eux... qui te poursuivent des plus affreuses calomnies!

— Ton amour me venge, mon bien-aimé... laissons-les dire... Il faudra donc, je te le répète, écrire à tes parens, d'une manière ferme mais respectueuse: — „Que, résolu à ne pas quitter „Paris, tu attendras dans la retraite le jour de ta „majorité; qu'ils ne soient donc nullement inquiets „de toi, et que, seul, l'abus de leur autorité t'a „obligé à cette résolution extrême..."

Madame de Hansfeld fut interrompue par l'arrivée soudaine de son valet de chambre de confiance, qui, d'un air assez effaré, lui dit:

— Si je me suis permis d'entrer chez madame la baronne sans y être appelé, c'est que je viens la prévenir de quelque chose d'extraordinaire.

— De quoi s'agit-il?

— Tout à l'heure, un monsieur âgé est entré comme un ouragan dans le vestibule, où je passais par hasard, et s'adressant aux gens de livrée d'un air bouleversé, leur a crié: „Mon fils est ici!... ne le niez pas... je le sais... je le sais... Il a dû arriver ici quelque malheur!“

— Mon père! — dit vivement et tout bas Maurice à Antoinette avec inquiétude. — Plus de doute, c'est mon père.

— Continuez, — reprit madame de Hansfeld, s'adressant à son serviteur. — Qu'a-t-on répondu à ce monsieur?

— Nos gens restaient ébahis. Alors je demandai à ce monsieur à qui j'avais l'honneur de parler. Il répondit: „Je suis le père de Maurice. Il est „ici; je veux le voir à l'instant et l'emmener, si „le malheur que je redoute n'a pas eu lieu.“ Alors, — ajouta le valet de chambre, — voyant l'animation de ce monsieur, j'ai cru devoir l'assurer que monsieur Maurice n'était pas ici, et qu'il n'y avait pas paru depuis avant-hier.

— A merveille, — reprit Antoinette. — Et ce monsieur s'en est allé?

— Au contraire, madame... il s'est récrié que je le trompais, que son fils était ici et que lui ne s'en irait pas sans l'emmener... Enfin il a ajouté qu'il voulait absolument parler à madame la baronne...

— En ce cas, dites à monsieur Dumirail de se

donner la peine de m'attendre pendant quelques instans dans le salon, et que je vais avoir l'honneur de le recevoir.

— Y pensez-vous ! — s'écria Maurice, — recevoir mon père !...

— Un moment... attendez... j'ai d'autres ordres à vous donner, — reprit Antoinette, s'adressant au serviteur, après avoir fait signe à Maurice de calmer son inquiétude. — Vous allez, je vous l'ai dit, prier monsieur Dumirail de m'attendre.

— Oui, madame la baronne.

— Vous irez ensuite à la place de fiacres la plus voisine, vous ferez avancer à l'instant l'une de ces voitures devant la petite porte du jardin... Vous comprenez?

— Très bien, madame.

— Enfin, en vous en allant, vous allez dire à Augustine de me préparer un mantelet et un chapeau très simples, et de me les porter dans ma chambre à coucher par le couloir de service.

— Oui, madame, — reprit le serviteur. Et il ajouta : — Ainsi, madame la baronne va sortir?..

— Sans doute.

— Mais alors que dirai-je à ce monsieur qui va attendre madame?

— Lorsqu'il s'impatientera de m'attendre, vous feindrez de venir vous informer de la cause qui m'empêche de le recevoir, et vous retournerez lui apprendre qu'une affaire imprévue m'a obligée de sortir... par une autre porte.

— Madame, ce monsieur entrera dans une furieuse colère.

— Vous le laisserez exhaler sa colère à son aise, en lui témoignant toujours d'un profond respect; cependant, et s'il persiste à ne pas vouloir sortir de chez moi, vous irez simplement querir le commissaire de police, afin qu'il veuille bien persuader à ce monsieur de s'en aller tranquillement.

— Les ordres de madame la baronne seront exécuté, — répondit le serviteur en sortant du boudoir.

Madame de Hansfeld enferme prudemment la serrure à double tour, et dit à Maurice en lui souriant avec amour:

— Devines-tu mon projet?

— Pas tout à fait.

— Nous allons sortir par le jardin, monter en fiacre, et nous rendre à Belleville...

— Chez ton ancienne femme de chambre?

— Justement. Je t'installe dans ta prison, cher prisonnier... et, par prudence, ainsi que je te l'ai dit, je reste trois ou quatre jours sans aller te voir; mais, plus tard... je...

Mademoiselle Augustine, entrant par la porte de la chambre à coucher, dit à sa maîtresse:

— La toilette de madame la baronne est préparée.

— Venez, Maurice, venez, — reprit madame de Hansfeld en faisant signe à Maurice de le

suivre dans sa chambre à coucher, d'où tous deux sortirent bientôt par un escalier dérobé donnant sur le jardin.

Un fiacre attendait à la petite porte. Antoinette et Maurice montèrent en hâte dans cette voiture et se rendirent à Belleville, où habitait, en effet, une ancienne femme de chambre de madame de Hansfeld.

LIV

Charles Delmare, à son arrivée à Paris avec Geneviève, avait loué, afin d'économiser ses minimes ressources, une petite chambre et un cabinet garnis, dans une rue alors sordide et appelée la rue Saint-Nicolas; elle débouchait d'un côté dans la rue Caumartin, voisine du ministère des affaires étrangères. Cette circonstance locale devait décider Charles Delmare au choix de cette résidence. Il s'était dit:

— Maurice se rendra chaque jour au ministère des affaires étrangères; il est probable que sa mère et Jeane habiteront dans le voisinage de cet hôtel. En rapprochant aussi mon domicile du leur, je me trouverai logé plus à proximité de ma fille.

Rien de plus nu, de plus sombre, de plus

attristant, que l'aspect de la demeure de Charles Delmare, située au fond d'une petite cour infecte, où le soleil jetait à peine quelques rayons à midi. Le corps de logis principal, bâti sur la rue et très élevé, privait complétement d'air et de lumière le bâtiment du fond de la cour, seulement composé d'un premier et d'un second étages surmontés de chambres mansardées, dont l'une, ainsi qu'un cabinet y attenant, était occupés par Charles Delmare et Geneviève.

Nous le répétons, rien de plus sombre, de plus misérable que l'aspect de cette demeure: un papier souillé, déchiré en maint endroit et sans couleur distincte, couvrait les murailles; deux petits rideaux à carreaux rouges et blancs cachaient à demi le vitrage de la croisée; un mauvais grabat, une commode sans serrure, une table boiteuse, deux chaises de paille délabrées composaient le mobilier de cette mansarde. L'on y entrait par une porte disjointe; une autre porte s'ouvrait sur le cabinet, formé par l'appentis de la toiture, où était percée une fenêtre en tabatière; un lit de sangle et une chaise meublaient ce cabinet occupé par la vieille nourrice. Fidèle à ses habitudes d'ordre et de propreté minutieuse, elle s'était, mais en vain, ingéniée à rendre d'un aspect moins repoussant le logis temporaire de son *fieu*, lavant le carrelage et les vitres, frottant d'un morceau d'étoffe de laine le bois de la commode vermoulue; mais, malgré tant d'efforts, la misérable démeure

n'en conservait pas moins son aspect sordide et désolé.

Le lendemain du jour où madame de Hansfeld avait conduit Maurice à Belleville, afin de le soustraire aux recherches de sa famille, Charles Delmare, vers les onze heures du matin, écrivait, assis devant la table boiteuse, tandis que Geneviève versait le contenu d'un pot de lait dans une petite écuelle de terre qu'elle venait de soigneusement laver et essuyer.

— Et ils ont le front d'appeler cela du lait! — murmura la bonne femme; — c'est encore bien pis qu'autrefois, quand j'habitais Paris. Au moins, dans ce temps-là, ils se contentaient de baptiser le lait, tandis que je me demande ce que peut être ce mélange blanchâtre, gluant. Ah! quelle différence avec notre bon lait crémeux du Jura!

Et soupirant en regardant Charles Delmare, toujours écrivant avec une sorte d'activité fébrile, et remarquant ses traits, profondément altérés par le chagrin et par l'insomnie, la nourrice ajouta:

— Hélas! il y a bien d'autres différences entre notre vie du Jura et celle d'ici. Ah! que je la regrette, notre maisonnette bien aérée, bien claire, toujours égayée par un rayon de soleil, entourée de notre jardinet fleuri où caquetaient nos poules! Ah! que je la regrette, ma petite cuisine avec sa vaisselle, où l'on aurait pu se mirer, je peux le dire, et le salon, avec son bon tapis, ses meubles commodes, ses tableaux qui plaisaient à l'œil de

mon Charles. Et sa chambre à coucher, bien, bien simple, mais bien proprette; enfin, par-dessus tout, la campagne, le grand air, le soleil du bon Dieu! Aussi, là-bas, mon fieu avait bon teint et se portait comme un charme, tandis qu'ici, dans ce taudis, où l'on ne voit pas clair en plein midi, où l'on est empoisonné par l'infection des eaux de la cour; ici, où tout sent le rance et la misère, mon pauvre *fieu* dépérit à vue d'œil; il est capable de tomber malade; il n'a pas dormi de la nuit, il a marché de long en large, ou bien il a écrit. C'est à peine si, ce matin, un peu avant le jour, il a consenti à se jeter tout habillé sur son lit; il fermait les yeux afin de me faire croire qu'il sommeillait; il espérait ainsi me tranquilliser et que j'irais me coucher; mais au bout d'une heure il s'est relevé, et a recommencé d'écrire. A qui peut-il donc écrire si longuement? Allons, forçons-le de déjeuner, puisque, hier, il n'a pas voulu dîner. Pauvre *fieu!* il est rentré si désespéré, si furieux? Hélas! mon Dieu! il y avait bien de quoi. Penser que sa fille, sa chère Jeane, est allée habiter avec la mère de ce maudit muscadin, cause de tant de malheurs! Bon, bon, qui vivra verra! — ajouta la vieille nourrice d'un air sinistre. — J'ai mon idée. Ah! si jamais mon Charles... suffit... suffit!..

Et Geneviève, tressaillant, resta un moment pensive; puis, sortant de cette sombre rêverie, elle se hâta de couper dans sa longueur et en

quatre morceaux un petit pain qu'elle plaça sur la soucoupe de l'écuelle, et s'approchant de la table où Delmare continuait d'écrire, elle lui dit:

— Allons, mon Charles, il n'y a pas à reculer..... faut déjeuner.

— Tout à l'heure, nourrice...

— Tout de suite, tout de suite! tu n'as voulu prendre hier pour dîner qu'une tasse de ce qu'ils appellent du *bouillon hollandais.* Quel maigre peuple si on le juge d'après son bouillon!... C'est pour te dire, mon fieu, qu'il faut manger ce pain et ce lait, si tant est que ça soit du lait... Quant au pain, du moins, il est bon. Charles, mon Charles, tu ne m'entends donc pas?

Tout à l'heure! te dis-je, — reprit Delmare, continuant d'écrire; — dans un instant!

— Allons, tu vas encore me lanterner d'instans en instans.

— Je t'en prie, nourrice!

— Il n'y a pas de nourrice qui tienne!

Et Geneviève, recourant aux moyens extrêmes, enleva sournoisement de la table la petite bouteille servant d'encrier à Charles Delmare, de sorte que celui-ci, voulant imbiber sa plume dans l'encre, s'aperçut du larcin de sa nourrice et lui dit:

— Rends-moi l'encre; je t'assure que je n'ai plus qu'à écrire une adresse sur cette enveloppe.

— Bien vrai!

— Oui, et je te prie de me donner une lumière, afin que je puisse cacheter ma lettre.

Pendant que Geneviève allumait une chandelle, Charles Delmare tira d'un portefeuille placé près de lui sur la table plusieurs lettres datant d'une époque très reculée, ainsi que l'on en pouvait juger à la pâleur des caractères, aux plis jaunâtres fortement empreints sur le papier. Delmare prit l'une d'elles, et, après l'avoir contemplée avec une émotion profonde, la joignit à une douzaine de feuillets remplis par lui durant la nuit. Il renferma le tout dans une large enveloppe qu'il cacheta, et sur laquelle il écrivit une adresse, puis il dit à Geneviève:

— Et maintenant, puisque tu l'exiges, nourrice, je vais déjeuner; nous causerons ensuite.

LV

Charles Delmare but et mangea machinalement le pain et le lait que venait de lui servir Geneviève; durant cette réfection, il tint constamment les yeux fixés d'un air pensif, inquiet, sur l'enveloppe qu'il venait de cacheter. L'expression de son regard frappa la nourrice, et elle rompit la première le silence:

— Charles, tu as fini de déjeuner; je t'avertis de cela, parce que tu pourrais ne pas t'en douter, tant tu parais distrait ce matin.

— Distrait, non, bonne nourrice; jamais, au contraire, ma pensée n'a été plus concentrée qu'en ce moment suprême, — répondit Delmare, regardant toujours l'enveloppe; et il ajouta: — Ma destinée, celle de ma fille, vont dépendre de cette lettre.

— De cette lettre, dis-tu? Ah! je me doutais bien qu'il s'agissait de quelque chose de grave en te voyant écrire toute la nuit, mon fieu, et, sans reproche, tu as plusieurs fois déposé ta plume sans me dire un seul mot pendant que tu allais et venais dans la chambre... tu n'avais pas seulement l'air de me voir... Je t'ai cru un moment fâché contre moi... mais, bientôt, je...

— Fâché contre toi... bonne mère!... — répéta vivement Delmare arraché à ses réflexions par les dernières paroles de sa nourrice. — Ah! c'est surtout dans ce voyage que j'ai pu apprécier ton tendre attachement... jamais tu ne me l'as témoigné d'une manière plus touchante!

— Allons, mon fieu... voilà que tu vas me rendre honteuse!... — Quoi donc que j'ai fait pour mériter ces complimens?

— N'est-ce donc rien pour toi, pauvre nourrice, d'avoir renoncé au bon air de nos montagnes, à ta laborieuse activité, à ces mille occupations du jardin, du ménage, qui sont pour toi un besoin et un plaisir?... N'as-tu pas enfin renoncé à un bien-être relatif, pour venir ici végéter, t'ennuyer mortellement dans ce taudis?

— C'est de ça que tu me remercies? en voilà bien d'une autre! Eh bien! et toi donc, mon fieu, est-ce que tu es mieux loti que moi? tu n'aurais qu'à te regarder, si nous jouissions ici d'un miroir... tu verrais combien tu es changé! — ajouta Geneviève avec un attendrissement croissant, — ton pauvre visage a maigri de moitié, tes cheveux ont plus grisonné en quelques jours que pendant trois ans... et tu es pâle comme un mort!... Que veux-tu que je te dise?... tu veux rester à Paris... parce que ta Jeane y habite, c'est tout simple... Restons ici... mais, seulement, si ça continue encore quelque temps de ce train-là... si tu te mets à passer des nuits blanches comme la dernière, sans boire ni manger par là-dessus... tu peux être certain, mon fieu de laisser sans beaucoup tarder tes os dans la grande ville... Quant aux miens... tu sais bien qu'ils resteront là où seront les tiens...

— Allons, bonne mère... éloignons ces tristes idées... ne te décourage pas... Je te l'ai dit... ma destinée, celle de ma fille, vont dépendre de cette lettre... et si les espérances que j'ose à peine former se réalisaient... ah! Geneviève!...

— Eh bien!... en ce cas... qu'arriverait-il?

— Nous quitterions Paris...

— Quand cela?

— Demain... peut-être!

— Tant mieux! mon Charles... le plus tôt sera le meilleur... Et où irons-nous alors?

— Chez nous... dans notre maisonnette du Jura.

— Quelle joie!... Mais ta fille?...

— Qui sait! — reprit Delmare avec un accent d'espérance ineffable mais contenue; — peut-être ma fille nous accompagnerait-elle!...

— Que dis-tu?... Jeane?... Mais alors elle retournerait au Morillon, chez les Dumirail?

— Non, — balbutia Delmare osant à peine formuler cet espoir dont il redoutait la vanité; — Jeane viendrait demeurer avec nous...

— Ah! mon Dieu!... Ah! grand Dieu!... est-ce possible! — s'écria Geneviève radieuse et presque suffoquée par la joie. — Ta fille demeurer avec toi... avec nous!... j'éprouve comme un éblouissement. Ce serait trop beau!

— Hélas! oui, ce serait trop beau, nourrice; voilà pourquoi je tremble, voilà pourquoi je doute: ce serait trop beau!...

— Ta fille avec nous!... je vois ça d'ici!... — s'écria Geneviève regardant déjà comme réalisé ce que Delmare osait à peine espérer. — Oui, je vois ça d'ici... tout va pour le mieux. Sois tranquille, mon fieu, il y aura place pour tout le monde... tu vas voir... Ainsi, tu donnes à ta fille ta chambre à coucher... tu t'en fais arranger une pour toi dans le galetas, il sera très logeable; ton cabinet vous sert de salon, et ta fille, qui ne fait pas plus la renchérie que son père, se contentera, comme lui, de manger dans ma cuisine. Pauvre jeune

fille! — ajouta Geneviève s'exaltant de plus en plus à la pensée des projets qui la charmaient; — comme je vais la dorloter, ta Jeane! tâcher de savoir ses goûts, de deviner les plats qu'elle aime. Quels bons petits régals je lui ménagerai! comme je la gâterai ta fille!... oh! mais je la gâterai en vrai grand'mère, c'est tout dire. Mais qu'as-tu donc, mon fieu? — ajouta la nourrice remarquant la profonde émotion de Delmare, qui, ne pouvant contenir ses pleurs, cachait son visage entre ses mains. — Mon Dieu! tout à l'heure tu me disais toi-même: „Reprends courage, nourrice, espère!“ Bon! je fais comme tu veux, je reprends courage, j'espère, et maintenant te voilà plus désolé que jamais!

Et Geneviève, s'agenouillant sur le carreau devant Delmare, reprit d'un ton navrant:

— Mais tu veux donc te faire périr toi-même? Si c'est là ton idée, dis-le, finissons-en tout de suite! tu ne m'attendras pas longtemps, car ce n'est pas vivre que de te voir ainsi souffrir... souffrir mort et passion!

Delmare essuya ses larmes, domina son émotion, releva Geneviève et lui dit:

— Bonne mère! pardonne à ma faiblesse. Cette pensée de finir mes jours entre ma fille et toi m'a tellement ému, que je n'ai pu retenir mes larmes, refoulées d'ailleurs durant cette nuit. L'état d'exitation nerveuse où je me trouvais m'a empêché de pleurer... ces larmes me soulagent,

me calment... Maintenant, bonne mère, écoute-moi, et tu te convaincras que, sans me laisser entraîner à des vœux insensés, il m'est permis d'espérer d'enlever ma fille aux périls qui la menacent, et peut-être de finir mes jours près d'elle!

LVI

Delmare reprit après un moment de silence:

— Hier, Geneviève, je t'ai dit ma stupeur, mon désespoir en apprenant que Jeane s'était retirée chez madame San-Privato.

— Oui, et puisque ces Dumirail traitaient cette pauvre enfant quasiment comme une étrangère, tu as fièrement eu raison de leur jeter à la face qu'elle était ta fille, et que tu saurais la défendre.

— Quoiqu'il m'ait coûté, cet aveu m'offrait l'unique moyen de mettre peut-être un terme à l'aversion que j'inspire à Jeane, puisqu'elle me croit le meurtrier de son père. Cependant, cet aveu contenu dans cette lettre, — ajouta Delmare, montrant l'enveloppe déposée sur la table, — cet aveu, je te le répète, m'a coûté; j'ai longtemps hésité à le faire à ma fille.

— Pourquoi?

— Parce qu'il me faut instruire Jeane de la coupable faiblesse de sa mère, pour qui elle a

conservé le plus tendre respect et qu'elle regarde comme un ange de vertus.

— C'est là sans doute une bien pénible nécessité, Charles; mais puisque toi, qui es l'honneur et la bonté mêmes, tu t'es décidé à cette révélation, dame! c'est qu'elle était indispensable.

— Oui, indispensable, — répondit Delmare avec une sombre amertume. — J'ai mis en balance l'honneur de la morte et celui de la vivante. J'ai longtemps pensé mon action en mon âme et conscience, après quoi j'ai cru devoir déshonorer la mère dans l'espoir de sauver la fille.

— Ah! Charles, que c'est triste! Combien tu as dû souffrir d'en être réduit là!

— C'est justice, c'est l'expiation du passé, de ce funeste passé dont j'adresse à Jeane un long récit. J'y ai joint une des lettres de sa mère. Elle me l'écrivait après que, pour la première fois depuis son veuvage, je l'eus rencontrée accompagnée de Jeane encore toute enfant. Emmeline, dans cette lettre, me pardonne de l'avoir abusée en prenant le nom de Wagner, et reconnaît qu'en hésitant autrefois à l'enlever à son mari, je cédais à des scrupules honorables nés de ma ruine presque complète. Enfin, la mère de Jeane me rend son affection, son estime, mais ajoute que ma présence a réveillé en elle de cruels remords, et que sa fille, notre enfant, jusqu'alors son unique consolation, lui a, pour la première fois, causé une im-

pression pénible en lui rappelant par sa présence sa faute et la mort tragique de son mari.

— Cette lettre de sa mère prouvera clair comme le jour à ta Jeane que tu es son père.

— Oui, car en comparant les caractères de cette lettre à ceux d'autres lettres de sa mère que ma fille a pieusement conservées, elle pourra se convaincre de la conformité des deux écritures.

— Et puis, d'ailleurs, mon fieu, elle ne demandera pas mieux que de croire la vérité. Car enfin, lorsque Jeane te voyait chaque jour au Morillon, elle t'aimait déjà beaucoup, sans savoir ce que tu étais pour elle. Juge dont maintenant, elle va t'adorer!

— Ah! Geneviève! les temps sont changés! lorsqu'elle ressentait pour moi cette affection parfois si tendre, si expansive, qu'il me semblait y reconnaître le mystérieux appel de la nature, Jeane n'avait pas encore rencontré San-Privato; et, plus tard, lorsqu'il est venu au Morillon, j'étais parvenu à combattre, à détruire l'influence qu'il exerçait sur ma fille. Mais, hélas! il n'en est plus ainsi aujourd'hui; voilà pourquoi je tremble.

— Jour de Dieu! ce fréluquet te faire trembler, toi!... toi!... lorsque... Enfin... suffit!... — Et, soupirant, Geneviève ajouta: — Ce qu'il y a de certain, c'est que tu trembles!

— Parce que je ne m'abuse pas... parce que, avant-hier, lorsque j'ai revu Jeane, elle m'a té-

moigné une aversion profonde et a quitté le salon presque au moment de mon arrivée.

— C'est tout simple: elle croit que tu as tué son père.

— Je ne m'abuse pas, te dis-je, — reprit Delmare en secouant tristement la tête. — Le ressentiment dont tu parles ne causait pas seul la répulsion, la crainte qu'en ce moment j'inspirais à ma fille. Non! non! j'ai trop longtemps étudié sa physionomie pour me méprendre sur les nuances les plus fugitives de son expression.

— Que veux-tu dire?

— Ma présence éveillait dans l'âme de ma fille... un remords.

— Ah! mon Dieu! pauvre enfant! et lequel?

— Le remords d'avoir de nouveau cédé à l'attrait que San-Privato exerçait sur elle. Oh! je ne me trompe pas, là était la véritable cause de l'aversion que me témoignait Jeane! Oui, en ce moment elle me redoutait, me haïssait, comme le coupable redoute hait son juge. Est-ce que sans cela elle eût jamais consenti à aller demeurer chez la mère de San-Privato, consenti à vivre ainsi dans l'intimité de cet homme qu'elle a devant moi accablé de ses plus durs dédains, et de qui elle reconnaissait elle-même avec frayeur l'audacieuse corruption?

— Cependant, Charles, si madame Dumirail l'a poussée à bout par ses humiliations, cette enfant que tu dis si fière... quoi d'étonnant à ce

que, sans même parler de l'éloignement que tu lui inspirais, toi qu'elle regarde comme le meurtrier de son père, elle se soit, dans un premier moment de colère, séparée de personnes qui l'humiliaient, qui lui reprochaient, à bien dire, le pain qu'elle mangeait?

— Crois-moi, nourrice, si la perversité de San-Privato inspirait encore à Jeane la même répulsion qu'autrefois, elle eût, malgré sa fierté, tout enduré plutôt que de se rapprocher de lui. Il est donc survenu dans l'esprit de ma fille un revirement complet en faveur de cet homme, et, ainsi que je te le disais, il l'aura prise de nouveau par ses mauvais instincts, qui, jusqu'alors endormis, auraient, sans l'influence de cet homme, et faute d'occasions ou d'alimens, j'en jure Dieu, passé du sommeil à la mort.

— Maudit muscadin! On en a pendu qui, moins que lui, méritaient la potence! Il faudra pourtant bien qu'un jour son compte soit réglé par le grand diable d'enfer!... Mais enfin, si ta fille a du mauvais, elle a aussi du bon; c'est là que doit être ton espoir... Un père est toujours un père, et tu ne l'emporterais pas dans l'esprit de ta fille sur ce noir scélérat!

— Tantôt j'espère, tantôt le doute m'accable! Je crains qu'il ne soit trop tard pour triompher de l'ascendant que cet homme a pris sur Jeane! „Si jamais en elle le mal l'emporte sur le bien, — „te disais-je il y a quelque temps, — cet ange „déchu de son paradis effrayera les démons!“

— Quoi! d'ange, devenir sitôt démon?

— Ah! tu ne sais pas, nourrice, combien est rapide la décomposition de certaines âmes, lorsqu'elles sont exposées à la contagion du mal! Les pestes les plus meurtrières n'ont pas, dans l'ordre physique, d'effets plus foudroyans sur des êtres jusqu'alors sains et robustes. Je tremble d'autant plus pour Jeane, que j'ai été témoin de la prompte corruption de Maurice. Hier, il m'effrayait par la froide et inexorable logique de sa perversité précoce. Cependant il était doué d'excellentes qualités. Il existe entre lui et Jeane tant de similitudes! De là étaient nés leur premier amour et mon vif désir de les voir mariés au Morillon! Leurs goûts et leurs habitudes d'alors les sauvegardaient forcément tous deux de l'orage des passions, tandis que séparés, exposés aux tentations de faillir, ils seront perdus, à moins que mon dernier espoir se réalise: regagner par ma lettre écrite à Jeane l'heureuse influence que je possédais autrefois sur elle, la convaincre de la persistance du premier amour de Maurice, malgré ses égaremens provoqués par les odieuses manœuvres de San-Privato!

— Ainsi, dans la lettre à Jeane, tu lui révèles les tours diaboliques de ce gredin!

— Oui, car il faut que Jeane sache que si son fiancé a eu la faiblesse de céder aux séductions de madame de Hansfeld, San-Privato a joué le rôle infâme de provocateur en forçant cette cour-

tisane titrée, sa maîtresse, à séduire Maurice; séduction meurtrière qui devait le rendre victime d'un duel inégal au profit de San-Privato, devenu l'héritier de monsieur et de madame Dumirail après la mort de leur fils.

— Et tu peux un moment supposer que, lorsque Jeane va savoir de quoi le muscadin est capable, elle ne le prendra pas en horreur?

— Oui, là est ma crainte.

— Allons donc! le chagrin t'a troublé la cervelle, mon pauvre fieu!... et, vrai, tu deviens injuste pour ta fille... J'admets tant que tu voudras qu'elle est disposée à tourner au mal, mais, jour de Dieu! c'est par trop fort de seulement l'accuser de pouvoir, — lorqu'elle va savoir que tu es son père, — de pouvoir un moment hésiter entre toi et ce monstre de scélératesse et de lâcheté, qui voulait faire tuer par autrui le cousin dont il espérait hériter!... Je te dis, moi, que ta fille ne voudra pas rester cinq minutes de plus sous le même toit que ce brigand-là... Nous la verrons accourir ici une heure après qu'elle aura reçu ta lettre. Aussi, afin de ne pas perdre de temps, je m'en vas courir dare-dare, retenir trois places pour demain à la diligence de Nantua, et en route pour notre maisonnette du Jura, toi, ta Jeane et moi!

— Pas d'exagération, bonne mère; parlons raison...

— Je divague, peut-être?

— Non, mais tu oublies trop la réalité, pour t'abandonner à l'espérance. Cependant, je l'avoue, la justesse de l'une de tes réflexions m'a frappé.

— Enfin, c'est toujours ça de bon.

— Oui, je pense comme toi: quel que soit le développement des mauvais penchans de Jeane, quel que soit le funeste attrait que lui inspire San-Privato, elle ne peut encore être assez déchue, assez dégradée, pour ne pas ressentir autant de mépris que d'horreur pour ce misérable, lorsqu'elle saura les indignités qu'il a commises; je dirai plus: il est possible qu'instruite des provocations auxquelles a cédé Maurice, qu'elle aime encore, j'en suis certain, et que, sachant l'horrible trame dont il a failli être victime, elle lui pardonne son inconstance; en ce cas, tout espoir de les rapprocher l'un de l'autre ne serait pas perdu, car, hier, Maurice m'avouait qu'il éprouvait encore pour Jeane une affection qu'il n'éprouverait jamais, sans doute, pour une autre femme.

— Tu vois donc que je ne divaguais pas tant en disant: „En route pour Nantua!“ puisque Maurice aime toujours Jeane, et que celle-ci, instruite des scélératesses du muscadin, ne restera pas cinq minutes dans la même maison que lui.

— Là est toute la question, nourrice... là est mon doute.

— Comment!... et toi-même tu viens de dire que Jeane ne resterait pas chez la mère de San-

Privato si elle *croyait* celui-ci capable de tant de noirceurs.

— Oui, mais qui m'assure que Jeane ajoutera foi à mes révélations? J'affirme les faits que je lui dévoile, sans lui donner d'autres preuves que des preuves morales. Elles suffiraient à convaincre un esprit impartial, mais, hélas!... l'esprit, sinon le cœur de Jeane, est en ce moment prévenu en faveur de San-Privato.

— Ah! mon pauvre fieu... tu as raison, je me réjouissais trop tôt... je ne songeais pas à ce que tu dis là...

— Jeane, par fierté, hésitera... répugnera peut-être à croire à tant d'infamies de la part de l'homme qui lui inspire un vif attrait. Elle se révoltera contre des accusations accablantes, évidentes sans doute... mais dénuées de preuves matérielles... elle fermera volontairement les yeux devant la vérité, si la vérité blesse son orgueil et contrarie son penchant...

— C'est juste... c'est juste... Non-seulement il faut que la fille apprenne... mais qu'elle croie... que ce scélérat... est... est... hé! mon Dieu!... est un scélérat...

— Tout dépend de la créance de ma fille à ces révélations.

— Elle te croira, va, sois-en certain... elle fuira ce monstre, elle te reviendra... et alors... dis... Charles... quel beau moment pour toi! Mais tu ne me réponds rien... tu soupires... tes yeux

se mouillent, au lieu de te réjouir avec moi à la seule pensée de ce moment où...

— Ah! ce moment, je l'appelle de tous mes vœux, et cependant je le redoute.

— Quoi! redouter de voir ta fille près de toi?

— Geneviève... quelle existence puis-je lui offrir à cette malheureuse enfant? De dures privations, quant au présent... et quant à l'avenir, une affreuse misère.

— Qui dis-tu là?

— Hélas! nourrice... à combien se monte tout mon avoir? A quinze cents francs de rentes viagères.

— Total: deux mille francs, y compris ma petite rente à moi... Est-ce que l'on ne peut pas vivre à l'aise avec deux mille francs par an, dans nos montagnes surtout... et cela sans me vanter, mon fieu, quand la vieille Geneviève est à la tête du ménage? Sois tranquille, nous ne manquerons de rien, va! et ta chère fille aura des robes, sinon riches, du moins gentilles et fraîches comme elle.

— Bonne mère, je connais ton cœur, ton dévouement, ton intelligence... Non, ma fille, durant ma vie, ne manquera pas du strict nécessaire... mais après moi?

— Après toi?

— Ma pension s'éteint à ma mort... et alors... que deviendra Jeane? que fera-t-elle?

— Pour ce qui est de ça... Charles, que

veux-tu que je te dise?... Dame... après toi... ta fille serait comme tant d'autres...

— Oui, elle serait misérable... comme tant d'autres! mais plus belle que tant d'autres, et ainsi exposée à toutes les dégradations où souvent vous pousse la détresse! Ah! c'est horrible!... Malédiction sur moi! j'ai possédé plus de cent mille livres de rente! je les ai dissipées, tantôt avec une frénésie stupide, tantôt avec une criminelle insouciance! et il peut venir, ce jour vengeur où mon agonie sera torturée par cet exécrable remords: je laisse ma fille dans la misère... de cette misère, elle tombera peut-être dans un abîme d'approbre. Et que fallait-il pour sauver ma fille de tant d'ignominie?... Il fallait, hélas! moins d'argent que je n'en ai souvent perdu au jeu dans une nuit d'orgie... Ah! nourrice, je le reconnais maintenant; providence, hasard ou fatalité, rarement la faute échappe au châtiment!

— Mon Dieu, sois donc raisonnable! A quoi bon empoisonner d'avance le bonheur que te causerait le retour de la fille? Est-ce que chaque jour ne suffit pas à sa peine? Et puis, crois-moi, lorsque tu auras Jeane près de toi, et pour toujours; quand nous serons établis tous trois, là-bas, dans notre maisonnette, tu ne verras pas les choses si en noir. Enfin, pourquoi mettre tout au pire? Oublies-tu qu'il serait possible que Maurice, qui aime toujours Jeane, l'épousât un jour?... Il sera riche; tu n'auras donc rien à craindre pour

l'avenir de ton enfant. Et si Maurice ne l'épouse pas, est-ce qu'elle n'est pas assez belle pour qu'un autre soit trop heureux de la prendre pour femme? Il ne lui apporterait peut-être pas une grosse fortune, mais du moins l'aisance et... — Geneviève s'interrompant, reprit: — Tout ça, c'est des mots en l'air, ça n'avance à rien; songeons au plus pressé. Cette lettre, dont tout va dépendre comme tu le dis, il va falloir la porter chez ta fille.

— J'ai pour cela compté sur toi, nourrice.

— Pardi! tu en aurais chargé une autre que moi peut-être? Ah ça! quand faudra-t-il la porter, cette lettre?

— Ce matin, et tout de suite si tu le peux.

— Bon! — dit Geneviève recevant l'enveloppe des mains de Charles Delmare. Et elle ajouta en la glissant dans sa poche: — Je pars. Tu n'as pas d'autre commission?

— Non; mais je songe qu'il faut remettre la lettre entre les mains de Jeane elle-même.

— Ça sera fait.

— San-Privato doit être sur ses gardes.

— Sois tranquille, mon fieu: à bon chat, bon rat.

— J'ai pensé que ce misérable serait probablement à cette heure parti pour son ambassade.

— Ah ça! il faut tout prévoir. Si je ne peux parvenir jusqu'à Jeane? si on refuse de me laisser lui parler?

— Dans ce cas, tu rapporteras la lettre.

J'aviserai à un autre moyen de la faire parvenir sûrement à ma fille.

— Si je peux la voir, faudra-t-il que je lui demande la réponse et que je l'attende?

— C'est inutile; ma lettre est très longue, Jeane voudra sans doute la lire avec réflexion. Tu la prieras seulement d'envoyer ici sa réponse, quelle qu'elle soit.

— Bien! tu lui donnes donc l'adresse de cette maison?

— Oui. Adieu, bonne nourrice; va, et reviens tôt. Dieu sait quelles vont être mes angoisses en attendant ton retour!

— Je ne tarderai pas longtemps, car je vais à coup sûr retrouver mes jambes de quinze ans. Au revoir, et courage, mon fieu; je te rapporterai de bonnes nouvelles.

— Que Dieu t'entende, nourrice! — répondit Charles Delmare. Et il retomba dans de pénibles réflexions, pendant qui Geneviève se hâtait de se rendre chez madame San-Privato.

TROISIÈME PARTIE.

I

Madame San-Privato occupait dans le quartier d'Antin un assez vaste appartement; l'observateur le moins attentif eût été frappé du désordre de ce logis et d'autres indices significatifs du mélange de luxe et de gêne au milieu duquel vivait incessamment la sœur de M. Dumirail. Elle achevait ce matin-là sa toilette à grand renfort de divers cosmétiques que lui présentait d'un air maussade et bourru sa femme de chambre, Catherine, grande et grosse créature mal peignée, malproprement vêtue et chaussée de savates.

— C'est étonnant, — disait madame San-Privato assise devant sa toilette et étendant délicatement sur ses joues une nuance de carmin; — oui, il est étonnant, Catherine, que vous n'ayez rien entendu cette nuit.

— Étonnant ou non, le fait est que je n'ai rien entendu.

— C'était vers les deux heures du matin... du côté de la chambre de mon fils...

— Laquelle... chambre?

— Comment, laquelle?

— Dame! oui... S'agit-il de la chambre qu'il occupe maintenant, ou bien de son ancienne chambre où couche à présent votre nièce?

— C'est de la chambre occupée à présent par ma nièce que je parle. Il m'a semblé, vers les deux heures du matin, y entendre du bruit, comme si on y avait renversé un meuble. J'ai été sur le point de me lever, afin d'aller éveiller mon fils... mais la peur m'a retenue... je me suis fourrée sous ma couverture... et je n'ai plus rien entendu.

— C'est matin!... vous aviez votre couverture par-dessus les oreilles.

— A la bonne heure! mais j'en reviens là: comment se fait-il que ce bruit ne soit pas parvenu jusqu'à vous?

— Eh! puisqu'on vous dit que non, encore une fois!... C'est embêtant à la fin!

— Vous pourriez, ma chère, me répondre plus poliment... lorsqu'il s'agit d'une chose aussi grave... Ce bruit nocturne m'a effrayée; je craignais que des malfaiteurs se fussent introduits dans la salle à manger afin d'y voler mon argenterie.

— Ah bien! en voilà des voleurs qui auraient

été fièrement volés, s'ils avaient fait ce coup-là, les malheureux!

— Qu'est-ce à dire, mademoiselle?

— Votre argenterie?... Laissez-nous donc tranquille! c'est du métal d'Alger.

— Comment! vous osez...

— Ah çà! est-ce que vous croyez, madame, qu'on a la berlue? Je vous répète que votre argenterie est du métal d'Alger, aussi vrai que ces boutons de diamant que vous avez aux oreilles sont du stras.

— Insolente! Si je n'avais pitié de vous, je...

— Si vous avez pitié de moi, madame, faites-moi donc le plaisir de me payer mes gages, s'il vous plaît... Cinq mois d'arriéré... Merci du peu!

— J'ai bien voulu, mademoiselle, afin de vous engager à patienter, vous apprendre que mes fermiers étaient en retard.

— Bah! vos fermiers!... encore du métal d'Alger!...

— Ah! ma pauvre Catherine, — reprit madame San-Privato d'un ton doucereux et dissimulant sa sourde colère sous son patelinage habituel, — si vous n'aviez pas aussi bon cœur que vous avez mauvaise tête, vous seriez la plus désagréable servante que l'on pût imaginer; mais je tolère bien des choses, parce que vous m'êtes, je le sais, très attachée.

— Entendons-nous, madame. Si je vous suis attachée, c'est par la chose de mon arriéré de

gages, y compris la somme que vous me devez pour avances; sans quoi, il y a fièrement longtemps que je ne serais plus ici.

— Allons, allons, vous vous faites plus méchante que vous ne l'êtes; car, au fond, Catherine, vous avez du bon, beaucoup de bon.

— Ta, ta, ta, vous voulez encore m'entortiller avec vos câlineries, madame, comme lorsque vous m'avez décidée à vous accompagner au Morillon, où je devais enfin toucher mes gages; votre frère vous prêterait, disiez-vous, une grosse somme; mais va-t'en voir s'ils viennent! Aussi, vous ne me ferez plus aller de la sorte, et si à la fin du mois vous ne me payez pas mes gages, ce qui fera quatre mois, y compris le courant, et, de plus, les deux cent vingt-sept francs que vous me devez pour avances, je vous fais assigner chez le juge de paix. Comptez là-dessus.

— Est-elle mauvaise tête, Catherine! est-elle mauvaise tête!

— Vous croyez peut-être que c'est régalant, non-seulement de servir gratis... et d'être nourrie comme des chiens (car Dieu sait la gargote que l'on fait ici, à moins que vous ne donniez des dîners qui viennent de chez le traiteur!) et, par là-dessus, de recevoir à la journée les rebuffades de vos créanciers, qui assiégent la porte du matin au soir!

— Cet ennui-là vous sera désormais épargné, vilaine grognon; vous adresserez les créanciers à

ma nièce Jeane... elle les recevra, les adoucira, les amadouera et leur fera prendre patience. Il faudra bien qu'elle serve à quelque chose dans la maison... et se rende utile.

— Pauvre demoiselle!... joli métier qu'elle aura là!... je m'en vante... moi qui le connais!...

— Mais j'y songe, dit madame San-Privato après un moment de réflexion, — ce bruit que cette nuit j'ai entendu dans la chambre de ma nièce...

— Ah çà! madame, vous allez encore revenir là-dessus?...

— Taisez-vous donc, Catherine! vous êtes insupportable à la fin!... Je disais que ce bruit, provenant, ainsi que je le crois maintenant, de la chambre de ma nièce, annoncerait peut-être qu'ayant été indisposée cette nuit, elle aura eu besoin de quelque chose. Êtes-vous entrée chez elle ce matin?

— Oui.

— Elle ne s'est plainte d'aucune indisposition?

— Non.

— Oui! non!... Vous êtes laconique.

— Je réponds à vos questions.

— Ma nièce ne vous a pas paru souffrante? Elle ne vous a rien dit au sujet de sa santé?

— Si, elle m'a demandé un serrurier.

— Comment, un serrurier?

— Dame, oui, elle m'a demandé de faire venir un serrurier.

— Voilà qui est fort étrange... Et qu'est-ce que ma nièce voulait ordonner à cet artisan?

— Ma foi, je ne lui ai pas fait cette question. Elle m'a priée de faire venir un serrurier; j'en ai envoyé chercher un par le portier.

Au moment où Catherine prononçait ces mots, on entendit frapper au dehors de la porte de la chambre à coucher de madame San-Privato, qui reprit:

— Qui est là?

— Moi, ma tante, — répondit la voix de Jeane; — je viens vous souhaiter le bonjour.

— Je suis à toi dans l'instant, ma chère; j'achève de m'habiller; attends-moi dans le salon, — reprit madame San-Privato; et elle ajouta, se parlant à elle-même: — Je ne peux m'imaginer pourquoi ma nièce avait besoin d'un serrurier.

II

Pendant que madame San-Privato achevait sa toilette, Jeane l'attendait dans le salon, debout, accoudée sur le marbre de la cheminée, tenant son front appuyé dans sa main, le regard fixé sur le parquet; elle restait immobile comme une statue. Seuls, les battemens précipités de son sein et le tressaillement presque imperceptible

de ses lèvres, qui frissonnaient légèrement et par intermittence, annonçaient une violente agitation intérieure et une extrême surexcitation nerveuse.

Soudain, relevant brusquement la tête et faisant face à la glace posée au-dessus de la cheminée, Jeane commença de se mirer avec une attention et une persistance singulières.

Le visage angélique de la jeune fille, encadré de ses épais bandeaux de cheveux blonds, paraissait empourpré par le feu de la fièvre. L'azur de ses grands yeux, alors humides et très brillans, semblait aussi plus transparent que de coutume, et donnait un éclat extraordinaire à son regard, rendu presque menaçant par le froncement de ses sourcils cendrés, fièrement arqués; ses lèvres, qu'elle mordait parfois convulsivement et qui devenaient ainsi d'un rouge de sang, se contractèrent par une sorte de rictus à la fois poignant et sinistre; mais tout à coup, Jeane, continuant d'examiner attentivement ses traits réfléchis dans le miroir, remarqua, vers la naissance de son col si élégant et si svelte, une érosion circulaire, mêlée de quelques nuances bleuâtres, d'autant plus visibles que la blancheur de sa peau satinée était éblouissante.

Les traits de la jeune fille, à mesure qu'elle contemplait cette récente meurtrissure, prirent peu à peu une expression de haine tellement effrayante, que, reculant devant la glace qui

reproduisait son image, Jeane murmura d'une voix sourde:

— Ah! je me fais peur à moi-même!

Et elle ajouta d'un ton de sardonique amertume:

— Dona Juana! dona Juana! il ne faut pas épouvanter... il faut sourire... charmer... passionner... enivrer... Voyons, essayons.

Ce disant, Jeane se rapprocha du miroir et, après maints essais, parvint à se composer un masque enchanteur, où, par un adorable contraste, se joignaient au feu du regard toutes les grâces d'une coquetterie irrésistible, toutes les spirituelles finesses d'une riante malice, aiguisée d'une ironie acérée.

— Bien, dona Juana! sache à l'occasion retrouver ce masque, et tu seras vengée! — se disait Jeane, se souriant à elle-même à l'instant où madame San-Privato, sa toilette achevée, venait dans le salon rejoindre sa nièce.

Jeane, au moment où sa tante entrait dans le salon, s'éloigna de la glace qui venait de lui servir à composer le masque qu'elle garda, et, de nouveau accoudée au marbre de la cheminée, sans paraître s'apercevoir de la présence de sa tante, elle feignit d'être plongée dans une profonde rêverie.

— A quoi Jeane pense-t-elle donc? quelle secrète contemplation peut donner à ses traits cette expression ravissante? — se dit madame

San-Privato tressaillant de surprise. — Jamais ma nièce ne m'a paru si belle; plus que belle: séduisante, irrésistible. Je suis presque eblouie. Quel regard! Ah! je commence à comprendre la pensée d'Albert, lorsqu'il me disait: *Il y a de tout dans ces yeux-là...* Je défie l'homme le plus froid de résister à ce regard, à ce sourire. Mon Dieu! qu'elle est donc adorable ainsi! Pourvu que mon fils n'aille pas faire quelque folie!

Puis, haussant les épaules.

— Que je suis sotte!... Lui, une folie!... lui, cet homme de bronze et d'acier!...

III

Jeane ayant expérimenté à dessein l'effet du masque qu'elle venait de prendre, car, malgré son apparente distraction, elle observait à la dérobée sa tante et devinait quelle impression elle lui causait; Jeane parut alors sortir de sa profonde rêverie, et fit quelques pas au-devant de madame San-Privato.

— Voilà qui est singulier! la physionomie de ma nièce a complétement changé, — pensait madame San-Privato; puis baisant la jeune fille au front, elle ajouta:

— Bonjour, Jeane... Dis-moi donc à quoi tu pensais tout à l'heure... lorsque je suis entrée?...

— A quoi je pensais?

— Oui, en ce moment-là, ta figure était tout autre que maintenant.

— Mon Dieu! je ne saurais positivement vous dire à quoi je pensais, sinon que je m'estimais très heureuse de vivre désormais près de vous, chère tante.

— Près de moi... et d'Albert?

— Sans doute, puisqu'il demeure avec vous, — répondit Jeane en souriant, quoiqu'elle eût frissonnée au nom de son cousin.

Mais ce tressaillement ne fut pas remarqué de madame San-Privato, et elle reprit d'un ton sardonique:

— Ainsi tu ne regrettes ni mon cher frère ni mon aimable belle-sœur, ni ton gros paysan de Maurice, qui fait de belles sottises, à ce qu'il paraît? Ce dont je me réjouis d'autant plus que mon aimable frère doit être furieux contre son fils, ce gigantesque benêt qui devait eclipser mon Albert.

— Ma tante Dumirail m'a fait trop durement sentir qu'elle et mon oncle m'avaient recueillie orpheline, pour que je regrette leur maison, où j'étais d'ailleurs exposée à rencontrer monsieur Delmare.

— Cet *ex-beau* qui a tué en duel ton pauvre père?

— Oui, ma tante. Enfin, Maurice m'avait si outrageusement sacrifiée à une aventurière, que

j'ai dû accepter avec empressement l'offre hospitalière que m'a faite mon cousin en votre nom, et dont je voudrais pouvoir vous prouver ma reconnaissance...

— Ma chère, il dépend de toi de me la prouver, ta reconnaissance.

— Ah! de grâce, dites-moi comment...

— Mon excellent frère et ma non moins excellente belle-sœur, qui, du reste, a été assez grossière pour ne pas seulement me faire une visite en arrivant à Paris, n'auront probablement pas manqué de t'instruire que j'avais des dettes, en clabaudant, selon leur habitude, sur ce qu'ils appellent mon désordre?

— J'ignorais...

— Que j'avais des dettes?

— Oui, ma tante.

— Eh bien! j'en ai... j'en ai beaucoup, et quelques-unes surtout ont l'inconvénient d'être horriblement criardes, ce qui les rend insupportables... Aussi ai-je compté sur toi, ma chère, pour...

— Hélas! ma tante, je voudrais être riche afin de pouvoir vous venir en aide, mais...

— Tu ne comprends pas... Il s'agit simplement d'amadouer, de câliner mes créanciers, de gagner du temps, d'obtenir d'eux qu'ils m'accordent quelque répit.

— Et comment y parvenir?

— Rien de plus simple: c'est à toi désormais

qu'on les adressera. Tu es charmante, et si tu veux seulement les gentiment recevoir et leur montrer cette mine ravissante que tu avais tout à l'heure lorsque je suis entrée, ils n'auront pas le courage de refuser tes demandes; ils t'accorderont, pour mes créances, tous les délais imaginables.

— Vous vous abusez, je crois, ma tante, sur l'influence que vous me supposez; mais, si faible qu'elle soit, elle est toute à votre service... et...

— Tiens! — dit soudain madame San-Privato, interrompant sa nièce, — qu'est-ce que tu as donc au cou?

— Ne vous occupez pas de cela, ma tante, — répondit Jeane impassible, — ce n'est rien.

— Rien! une pareille meurtrissure!... Tu n'es guère douillette alors?... Mais comment cela t'est-il arrivé?... Puis, j'y songe... il m'a semblé cette nuit entendre du bruit dans ta chambre... l'on aurait dit que l'on renversait un meuble...

— Ma tante... je...

— Enfin, ce matin, en te levant, tu as demandé un serrurier...

— Oui, ma tante.

— Pourquoi ce serrurier?

— Je désire faire poser un verrou à ma porte.

— Un verrou!... à quoi bon?

— Chère tante, — reprit Jeane en souriant, — entre autres défauts, j'ai celui d'être horriblement

peureuse; je ne dors tranquille que lorsque je sais ma porte bien verrouillée.

— Je gagerais que tu as, ainsi que moi, peur des voleurs?

— J'en ai une peur atroce... et cette nuit...

— Cette nuit?

— Vous allez vous moquer de moi...

— Achève... achève.

— Je ne dors tranquille, vous ai-je dit, que lorsque je sais ma porte fermée au verrou... sinon, ma maudite poltronnerie me cause d'horribles cauchemars... Ainsi, cette nuit, j'ai cru voir entrer des voleurs dans ma chambre et que l'un d'eux voulait m'étrangler... La douleur me réveille... Or, savez-vous, ma tante, qui est-ce qui m'étranglait?...

— Que veux-tu dire?

— C'était moi-même.

— Comment?...

— Oui, durant mon cauchemar, je me serrais le cou avec une telle force...

— ..... Qu'il est resté, en effet, une marque bleuâtre... Il faut, en vérité, pauvre fille, que tu te sois serrée d'une fière force...

— A ce point que la douleur, je vous l'ai dit, ma tante, m'a réveillée en sursaut; mais dans ma frayeur et encore à demi endormie, je ne songe qu'aux vouleurs que j'ai vus en rêve... je veux aller fermer ma porte... je saute à bas de mon

lit, et, en marchant à tâtons, je renverse un guéridon.

— C'est là le bruit que j'aurai entendu... je ne me trompais pas.

— Non, ma tante. Mon rêve s'étant tout à fait dissipé, je me suis souvenue que ma porte ne fermait qu'au pène... je me suis recouchée... ma nuit s'est passée sans nouveau rêve; mais, afin de les conjurer à l'avenir, je vous demande, chère tante, un bon verrou à ma porte, et alors je ne risquerai plus de vous réveiller en renversant les meubles pendant mes accès de ridicule épouvante.

— Tu feras placer à ta porte autant de verrous que tu le voudras, ma chère; je suis très poltronne, j'excuse donc parfaitement la poltronnerie chez les autres.

Et voyant entrer Catherine, madame San-Privato ajouta:

— Que voulez-vous?

— Il y a là une vieille femme qui demande à parler à mademoiselle.

— Que me veut-elle?

— Vous parler en particulier, mademoiselle.

— Quelque mendiante, — reprit durement madame San-Privato en haussant les épaules, — Renvoyez-la...

— Cette femme n'a pas l'air d'une mendiante, — reprit Catherine; — elle ressemble plutôt à une bonne paysanne... Elle avait les larmes aux yeux en demandant à parler à mademoiselle...

— Hé bien! qu'est-ce que cela prouve?... Est-ce que ma nièce a des rapports avec des paysans?

— Il n'importe, ma tante, il ne faut pas repousser cette bonne femme. Je vais la voir; si elle est pauvre... je lui donnerai le peu dont je puis disposer, excusant par quelques bonnes paroles la modicité de mon offrande, — reprit Jeane en quittant le salon.

IV

Charles Delmare, en proie à une vive agitation, la physionomie tour à tour empreinte d'espoir et de doute, tantôt faisait quelques pas dans la longueur de sa triste mansarde de la rue Saint-Nicolas, tantôt venait se rasseoir sur le bord de son lit avec accablement, en murmurant:

— Elle ne vient pas... elle ne viendra pas!

— Voyons, mon Charles, — répondait Geneviève, — pourquoi mettre les choses au pis?... Voilà au plus deux petites heures que ta fille a reçu ta lettre... pourquoi donc te désoler d'avance? Au lieu de...

— Nourrice, — reprit Delmare, cédant à sa pensée secrète et interrompant Geneviève, — redis-moi encore ce qui s'est passé dans ton en-

trevue avec Jeane... et surtout... tâche de te rappeler les moindres détails.

— De tout mon cœur, puisque ça te plaît, mon fieu; ça fera la quatrième fois que je te raconterai la même chose. Mais enfin, si tu y tiens, voici: J'ai sonné; la bonne m'a ouvert la porte; je lui ai fait une belle révérence, à seule fin de l'amadouer, puis je lui ai demandé à voir mademoiselle Jeane Dumirail, à qui j'avais à parler en particulier. „Attendez-moi là,“ me réplique la servante; et, au bout d'un instant d'attente dans l'antichambre, ta fille vient me rejoindre. Ah! qu'elle était belle, mon Dieu! qu'elle était donc belle!

— De ceci, je ne doute pas. Mais, et j'insiste là-dessus, quelle était l'expression de son visage?

— Elle m'a paru d'abord un peu pâlotte, je te l'ai déjà dit; et puis, elle m'a paru aussi assez triste.

— Cela est pénible à avouer, nourrice; cette tristesse de Jeane est pour moi d'un bon augure.

— C'est tout simple. Elle est triste, donc elle ne se plaît pas là où elle est; donc c'est pour nous bon signe. Enfin elle est entrée, elle m'a dit d'une voix gentille et douce...

— N'est-ce pas que le timbre de sa voix est charmant?

— Une voix d'ange, mon Charles! Dame! tout en elle est angélique, sa voix, sa figure, son regard. Aussi, en la voyant, en l'écoutant, je pensais: Où

mon fieu a-t-il pu découvrir un petit côté de démon dans ce bel ange à cheveux blonds? Ce n'est qu'ensuite que j'ai... mais à cela nous reviendrons, puisque tu veux des détails. Toujours est-il que ta fille me dit de sa douce voix: „Que puis-je „faire pour vous, ma bonne mère?“ Dame! à ces mots de ta Jeane qui m'appelait „bonne mère?“ les larmes, malgré moi, me montent aux yeux, elle s'en aperçoit, et reprend d'une voix encore plus douce: „Vous pleurez, qu'avez-vous, de „grâce?... — Ah! mademoiselle Jeane, ce sont là „de bonnes larmes, mais elles seraient bien cui-„santes si vous refusiez la lettre que voici...“ — ai-je ajouté, en me hâtant d'en venir au but de ma commission, dans la crainte de l'arrivée du muscadin ou de sa mère.

— Jeane, m'as-tu dit, a d'abord refusé de recevoir ma lettre?

— Oui; et, me regardant d'un air surpris et défiant... ah! dame! ce n'était déjà plus son regard d'ange: „De qui est cette lettre?“ m'a-t-elle demandé. Vous le saurez en la lisant, chère demoiselle, et vous ne regretterez pas votre temps, allez! — „Encore une fois, de qui est cette lettre? „répondez, sinon je me retire,“ — a repris ta fille d'un ton bref, décidé, presque dur... Alors, moi, j'ai cru devoir lui dire: — C'est monsieur Charles Delmare qui vous écrit.

— Mon nom lui a d'abord causé une impression pénible?

— Si pénible, qu'en l'entendant, ton nom, elle ne ressemblait plus à un ange, tant s'en faut! Sa figure s'est crispée, elle m'a jeté un coup d'œil méchant et a reparti: „Vous direz à monsieur „Delmare que je suis fort étonnée qu'il ose m'é„crire, et vous le prierez de s'en dispenser désor„mais..." Là-dessus, elle me tourne le dos et regagne la porte par où elle était entrée. Ah! mon pauvre fieu! en ce moment mon sang n'a fait qu'un tour, tout était fini... Je songeais à ton désespoir en me voyant te rapporter ta lettre, lorsque tout à coup, paraissant se raviser, ta fille s'arrête, réfléchit, se retourne et revient vers moi. Mais alors sa pauvre figure était si triste, si triste, qu'on aurait cru voir la Vierge des sept douleurs.

— Donnez-moi cette lettre, me dit ta Jeane de sa voix redevenue angélique. Puis elle m'a demandé, dans le cas où elle voudrait te faire une réponse, où elle devrait te l'envoyer. — Notre adresse est dans la lettre, ai-je répliqué. — A ces mots de *notre adresse*, ta fille m'a dit avec bonté: „N'êtes„vous pas la nourrice de monsieur Delmare? „N'habitez-vous pas avec lui dans le Jura?" — Oui, mademoiselle. — „Si je crois devoir écrire „à monsieur Delmare, a-t-elle ajouté, il recevra „ma lettre dans la journée. Adieu, bonne mère." Ta fille est alors rentrée dans l'appartement, et...

— Écoute! — dit soudain Charles Delmare tressaillant et prêtant l'oreille du côté de la porte. — Il me semble que l'on a frappé?

— L'on a donc heurté bien doucement, car je n'ai rien entendu?

Geneviève prononçait ces derniers mots lorsque de nouveau l'on frappa timidement et par deux fois à la porte.

— C'est elle! — s'écria Charles Delmare en se précipitant vers la porte qu'il ouvrit, — c'est ma fille!

Il ne se trompait pas. Jeane entra dans la mansarde, et Geneviève, radieuse, à demi suffoquée par la joie, sortit en disant à Delmare, afin de ne pas gêner l'épanchement de sa tendresse paternelle:

— Ta fille nous revient, c'est signe que nous partons; je cours à la diligence de Nantua retenir trois places pour demain. Dieu soit loué! nous ne ferons pas maintenant de vieux os à Paris!

V

Le père et la fille, aussitôt après la sortie de Geneviève, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, sans prononcer une parole, et se tinrent longtemps embrassés; le morne silence de la mansarde fut troublé par des sanglots, par des soupirs, des exclamations, par des éclats de joie indicible, mêlés de mots entrecoupés. Il est im-

possible de retracer fidèlement une pareille scène, mais l'on peut se l'imaginer en songeant au tendre attachement que Jeane éprouvait déjà pour *son cher maître,* alors qu'au Morillon elle le voyait chaque jour dans une étroite intimité; cependant la joie de la jeune fille était mêlée d'amertume: elle retrouvait son père, mais elle apprenait en même temps le déshonneur de sa mère pour qui elle avait jusqu'alors ressenti une vénération profonde; rien ne troublait au contraire en ce moment le bonheur de Charles Delmare. On comprendra son ivresse, si l'on se rappelle les angoisses dont il était bourrelé quelques instans auparavant, en se demandant si son suprême appel serait entendu de son enfant?

Delmare, après la première expansion de ses sentimens depuis si longtemps contenus, a fait asseoir sa fille, et, agenouillé devant elle, il prend ses mains dans les siennes, et les yeux encore humides de ses larmes récentes:

— Enfin... ma Jeane, mon enfant! te voilà près de moi... tu ne me hais plus... tu m'aimes... puisque tu es venue ici... Oh! oui, tu m'aimes... dis?... n'est-ce pas que tu m'aimes?...

— Bon père!...

— Répète ces mots... je t'en prie... répète-les... ils sont si doux à mon oreille! Pour la première fois, vois-tu... je les entends de ta bouche!...

— Cher et bon père... oui, je vous aime!

— Vous!... oh! ne dis pas vous... c'est si froid!

— Je t'aime... je t'aime... tendre père!... je t'aime de toutes les forces de mon âme... toi, maintenant mon seul ami... mon seul soutien en ce monde... toi, qui pendant trois ans as dû tant souffrir de la contrainte que le devoir t'imposait!... tu me chérissais comme ton enfant... et tu étais forcé de me traiter aux yeux de tous en étrangère!... toi qui depuis que je suis au monde n'as vécu que pour m'idolâtrer. Pauvre père!... Combien tout à l'heure j'ai pleuré en lisant ta lettre, le récit de tes tourmens, alors que tu t'efforçais en vain de retrouver les traces de ma mère et les miennes!... Ah! combien j'ai encore pleuré en lisant l'expression si touchante de ta joie lorsque tu as pu te rapprocher de moi au Morillon...

Mais Jeane, songeant que Delmare est agenouillé devant elle, sur le carreau, fait un mouvement afin de se lever, en disant:

— C'est à moi d'être là, devant toi, à genoux...

— Ne bouge pas! ne bouge pas! enfant! je suis si bien là!... Et puis n'est-ce pas à genoux que je te dois dire: „Pardon!“

— Pardon, mon père! et de quoi?

— De tant de misère! — répond Delmare, étouffant un sanglot, et jetant un coup d'œil navré autour de la sombre mansarde. — Vois donc, quelle misère!... vois donc!

— Je ne m'en apercevais pas, — répond Jeane avec un sourire ineffable; — et puis

d'ailleurs que m'importe cette détresse, en souffres-tu?

— Pour moi, non; mais si, au lieu de dissiper follement ma fortune, je l'avais conservée, je...

— M'aimerais-tu davantage, père?

— Davantage... c'est impossible.

— A quoi bon alors regretter tes richesses?

— Ah! c'est que le repentir, le remords de ma ruine, empoisonne le divin bonheur que je goûte aujourd'hui... Oui, maudite soit ma prodigalité passée! Je suis pauvre à cette heure où j'ai le plus cher, le plus sacré des devoirs à remplir! pourvoir aux besoins de mon enfant, dont je suis aujourd'hui l'unique appui... et je ne peux lui offrir que de partager mon dénûment! Malheur à moi! malédiction sur moi!

Jeane, à mesure que Charles Delmare a précisé sa pensée, ses espérances et son projet de vivre désormais auprès d'elle, semble de plus en plus embarrassée; ses traits, jusqu'alors épanouis par la tendresse filiale, animés, colorés par une douce et vive émotion, pâlissent et s'attristent profondément.

Delmare, frappé du changement soudain survenu dans la physionomie de sa fille, et se méprenant sur la cause qui le produit, murmure d'une voix entrecoupée par les larmes qu'il s'efforce de contenir:

— Mon enfant adorée, tu penses à l'avenir

qui t'attend! Hélas! notre commune détresse le rend effrayant à tes yeux, n'est-ce pas?

— Toi... toi... qui me connais pourtant, me prêter une pareille crainte! — s'écrie Jeane avec un accent de reproche poignant. — Moi, redouter de partager ton infortune, lorsque, au contraire, j'aurais voulu...

Et, s'interrompant, Jeane reprend:

— Ah! l'avenir, si misérable qu'il puisse être, ne cause pas l'effroi que tu lis sur mon visage...

— Cet effroi... qui le cause?

— Le passé...

— Il est douloureux, ce passé, je le connais, pauvre enfant... mais...

— Non, non, tu ne le connais pas ce passé dont je parle... tu ne peux même le supposer...

— Que veux-tu dire?

— Père... je veux dire qu'il nous faut à tous deux du courage.

La jeune fille se leva en prononçant ces derniers mots avec un tel accent que Delmare frémit, et, d'agenouillé qu'il était devant sa fille, se redressa en s'écriant:

— Jeane... tu as donc à me faire quelque révélation terrible?... Tu frissonnes, ta pâleur augmente.

— Je deviens ainsi pâle maintenant... lorsque je pense à lui.

— A qui?

— A San-Privato.

— Qu'entends-je!... ah! que de haine! — s'écrie Delmare.

Et cependant sa fille s'était bornée à prononcer le nom de San-Privato; mais les traits, le regard, la voix de Jeane, accusent des sentimens tellement inexorables, que son père répète:

— Tu le hais donc à la mort, cet homme?

— Je le hais!

— Merci Dieu! tu le connais à cette heure, ce monstre!... De là... ton exécration... n'est-ce pas?

— Père! — répond Jeane après un moment de silence et avec une expression indéfinissable, — père! tu m'as vue avant-hier... Regarde-moi bien en face... que te semble-t-il aujourd'hui de ta fille?...

— Jeane!... Jeane!... je ne comprends pas le sens de tes paroles... et pourtant... misère de moi! leur accent... ton regard... me glacent jusqu'à la moelle des os...

— Père... réponds... tu m'as vue avant-hier... regarde-moi bien en face... que te semble-t-il aujourd'hui de ta fille?...

— Grand Dieu!... Jeane... ton esprit s'égare!...

— Non, j'ai toute ma raison, toute ma raison... pauvre malheureux père que tu es!...

— Pourquoi m'appelles-tu maintenant pauvre malheureux père! lorsque tu me vois au contraire si heureux d'être là près de toi?... Dis, mon enfant... je t'en conjure... explique-moi le sens de ces paroles étranges... malgré moi, elles m'épou-

vantent... Et puis, tiens... je t'en supplie, ne me regarde pas ainsi... tu me donnes envie de pleurer... mon cœur se fend, se brise, sans que je sache pourquoi.

— Que sera-ce donc, ô mon père, lorsque tu connaîtras la cause de tes douloureuses appréhensions!... lorsqu'à tes pressentimens succédera la certitude?... ce moment est venu... écoute...

Mais Jeane, s'interrompant, se dirige vers la porte, donne à la serrure un double tour de clef, puis la met dans sa poche à l'extrême surprise de Delmare, qui, s'adressant à sa fille:

— A quoi bon fermer la porte... et ôter la clef de cette serrure?

— Afin que tu ne puisses pas sortir.

— Et pourquoi, mon enfant, crains-tu que je sorte?

— Ah! pourquoi? — reprit la jeune fille avec un sourire sinistre, — c'est que vois-tu, père, un homme est bientôt... t...

Mais Jeane, par une soudaine réticence, ne termina pas, et laissa suspendu le mot *tué.*

— Achève! — reprit Delmare ne pénétrant pas la pensée de sa fille, — achève!... que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'un homme est bientôt entraîné par de fâcheux emportemens!...

— Tu me dissimules ta pensée... ce n'est pas cela que tout à l'heure tu allais dire.

— C'est vrai, mais il n'importe... écoute-moi, et tu vas savoir, père, pourquoi je te demandais ce qu'il te semblait aujourd'hui de ta fille.

VI

Delmare, en proie aux plus cruels pressentimens, accablé par l'émotion, s'assit au bord de son grabat, appuya ses coudes sur ses genoux, et cacha sa figure entre ses mains. La sardonique amertume du sourire de sa fille le navrait.

— Mon père, — reprit Jeane, — j'ai lu dans ta lettre que tu étais instruit des causes de ma retraite chez madame San-Privato?

— Oui, tu cédais à ta fierté blessée par les reproches de ta tante, et à l'aversion que je t'inspirais, puisque tu voyais alors en moi le meurtrier de ton père.

— Cette prétendue terreur, exagérée par moi, n'était, je te l'avoue, qu'un prétexte. Je cédais surtout à l'attrait que m'inspirait... San-Privato, — reprit Jeane, pâlissant de nouveau à ce nom. — J'avais eu avec lui, le jour même, un long entretien, dont voici en deux mots le sens: „Jeane, „m'a-t-il dit, je vous aime... Si vous m'aimiez „assez pour m'épouser... j'ai rêvé pour nous deux „une existence idéale. Je serais *don Juan*... vous

seriez *dona Juana...*" Comprends-tu, mon père? Je serais dona Juana, don Juan fait femme.

— Oh! mes pressentimens, mes pressentimens!... J'en étais certain, c'est en éveillant, en exaltant ce qu'il y avait de mauvais enfoui au plus profond de l'âme de ma fille, que ce misérable pouvait assurer sur elle son exécrable influence! — murmura Delmare; et il ajouta tout haut, s'adressant à Jeane:

— Ah! je fais mieux que de comprendre, hélas! je devine ta pensée. Oui, ce type imaginaire de dona Juana, son audace, son dédain railleur de ses nombreuses victimes, loin de te révolter, t'ont souri, malheureuse enfant! L'exagération même du vice, le défi hautain qu'il jetait à tout et à tous, lui donnaient à tes yeux une sorte de grandeur sinistre!... Ma pénétration te confond? — ajoute amèrement Delmare, remarquant la surprise croissante, peinte sur les traits de Jeane. — Ah! c'est que depuis longtemps je te connais... en bien et en mal, mieux que tu ne te connais toi-même... c'est que, là-bas, au Morillon, t'étudiant chaque jour, pendant trois ans, avec l'inquiète sollicitude d'un père, j'avais deviné, alors que tu les ignorais encore, ces mauvais fermens endormis au fond de ton âme, et qui, sans ce misérable qui t'a déjà pervertie peut-être, auraient, faute d'alimens, d'occasions, passé, je le jure, du sommeil à la mort!

— Tu dis vrai, mon père, tu dis vrai; tu lis

au plus secret de mon cœur! Oui, le type audacieux de dona Juana m'a séduite, m'a passionnée; oui, j'ai rêvé de réaliser cet idéal; mais sais-tu quel mobile surtout me poussait? Je voulais rendre torture pour torture, et, par de cruelles représailles, faire souffrir aux martyrs de ma coquetterie ce que m'avait fait souffrir Maurice par son inconstance!... Hélas! ce besoin de vengeance était encore de l'amour, — ajoute Jeane d'une voix déchirante; — j'aimais toujours Maurice... je l'aime toujours!

— Qu'entends-je! — s'écria Delmare; et sa désespérance se change soudain en un radieux espoir. — Tu aimes encore Maurice?

— Si je l'aime!... Ah! malheur à moi!... mon amour pour lui est devenu plus vif que par le passé, depuis que j'ai lu ta lettre, mon père. Ce n'est plus du courroux que je ressens contre celui qui fit mon fiancé, c'est une tendre pitié.

— Jeane... mon enfant chérie! — reprend Delmare en proie à la plus douce émotion et voyant déjà son espérance presque accompli, tu es sincère, il m'est impossible d'en douter; ton amour survit à l'infidélité de Maurice. Tu lui as pardonné son égarement éphémère?

— Ah! comment ne pas le pardonner, mon père? Ne m'as-tu pas instruite du péril de mort qu'il avait couru? Ne m'as-tu pas appris de quelles perfides et infâmes manœuvres on l'avait entouré? Lui si ingénu, si confiant, si loyal,

comment n'aurait-il pas succombé à tant de séductions? Aussi, remords tardifs, regrets stériles, j'ai versé des larmes amères en songeant qu'emportée par l'orgueil, aveuglée par la colère, j'ai impitoyablement repoussé Maurice, lorsque, rougissant de son inconstance, effrayé des entraînemens qu'il prévoyait, il revenait à moi, il revenait au bien, implorant son pardon. Ah! maudite soit ma dureté! il était temps encore peut-être, et pour lui et pour moi, d'échapper à la fatalité qui nous entraîne à un abîme de malheurs.

— Il est temps encore d'échapper à cette fatalité... nous sommes sauvés! s'écrie Delmare ivre de joie. — Sais-tu ce qu'avant-hier encore me disait Maurice?... „J'éprouve pour Jeane ce „que je n'ai éprouvé, ce que je n'éprouverai „jamais sans doute pour aucune autre femme... „Ah! si elle n'eût pas aimé San-Privato, si elle „me fût restée fidèle, je lui demanderais peut-„être l'indulgence pour le passé, un refuge contre „un avenir dont je prévois les périls, parce que „je connais ma faiblesse; et par mon repentir, „par mon affection désormais inaltérable, je sau-„rais regagner le cœur de ma fiancée..."

— Cher et bon Maurice! Vraiment, il disait cela, mon père? Vraiment, je n'étais pas seule à pleurer notre affection brisée, nos liens rompus?— reprit Jeane les larmes aux yeux, oubliant le présent et partageant la profonde émotion de Delmare. — O doux et noble amour de ma première jeu-

nesse, source inépuisable de purs et frais souvenirs, tu seras du moins ma consolation éternelle, mon trésor le plus précieux!... Combien de fois déjà je me suis reposée de mes chagrins, en me rappelant ces jours fortunés où Maurice me proposait de partager son trône de luzerne rose et de me couronner reine des églantines et des bluets... rians symboles de l'heureuse destinée qui devait être la nôtre!...

— ... Et qui sera encore la vôtre, si tu le veux; et tu le voudrais, ma Jeane bien-aimée! — s'écria Delmare de plus en plus exalté par un espoir qui, dans sa pensée, touchait à la certitude. Puis il ajouta, en se dirigeant vers la porte, — attends-moi, Jeane, je reviens bientôt.

— Où vas-tu, mon père?

— Chercher Maurice... joies du ciel! il va savoir que tu l'aimes plus que jamais, car ton amour pour lui s'est augmenté de toute l'horreur, de toute la haine que t'inspire San-Privato.

Ce nom abhorré arrachant Jeane aux mélancoliques rêveries du passé, la rejeta violemment au milieu de terribles actualités. Elle tressaillit, porta ses deux mains à son front! et s'élançant au-devant de Delmare, elle lui dit d'un ton déchirant et d'une voix entrecoupée:

— Mon père, écoute-moi! Tu vas, dis-tu, chercher Maurice?

— Oh! je le trouverai, quand je devrais aller

l'arracher à cette indigne femme dont il subit malgré lui le joug...

— Mon père, je t'en conjure, écoute-moi.

— Oh! je sais ce que tu vas me dire... Maurice refusera de m'accompagner... conservera quelque ressentiment contre toi... Erreur, pauvre enfant, erreur! Tu ne sais pas quels accens je trouverai dans mon cœur pour dire à Maurice: „Crois-moi, „Jeane t'a toujours aimé, elle t'aime encore, elle „t'a pardonné, elle exècre San-Privato... Elle „t'attend chez moi... Viens, viens!" Et moi je te dis, ma fille, qu'il viendra; et moi je te dis qu'avant une heure tu vas le voir ici, à tes pieds. Ah! je ne crains qu'une chose, maintenant, c'est de devenir fou de joie... lorsque, tout à l'heure, je vous verrai ici tous deux, toi et lui, réunis pour jamais!

Et courant vers la porte, Delmare ajoute:

— Assez de paroles, des actes! attends-moi, fille aimée, je reviens avant peu.

— Mon père! — s'écria Jeane en saisissant avec force Delmare par le bras et attachant sur lui un regard qui le glace, — tu crains, dis-tu, de devenir fou de joie! Ah! crains plutôt de devenir fou de douleur et de rage, lorsque tu vas apprendre pourquoi mon mariage avec Maurice est à jamais impossible! Nous avons pendant un moment oublié la réalité, mais elle existe, hélas! inexorable.

— Enfin, cette réalité, quelle est-elle?... mets un terme à ma torture.

— Mon père, Maurice serait là, devant moi, à genoux, me disant: „Jeane, ma main est à toi,“ je lui répondrais, la mort dans l'âme: „Je t'aime autant et plus que par le passé, Maurice... et cependant, si j'acceptais ta main, je serais une infâme...“

— Quel est donc cet affreux mystère! — s'écrie Delmare de qui les dernières espérances s'évanouissent, car il ne peut douter de la sincérité des paroles de sa fille; — tu serais une infâme, dis-tu, si tu épousais Maurice?

— Oui, je dis cela, mon père, et il en est ainsi.

— Mais la cause de cette infamie?... — reprend Delmare d'une voix tremblante.

Et il ajoute, remarquant de nouveau la soudaine pâleur de sa fille!

— Mon Dieu! voilà que tu redeviens plus pâle encore!

— Mon père, c'est que je pense à lui...

— A qui?

— A l'homme que je dois épouser.

— A l'homme... que... tu... dois épouser, — répète machinalement Delmare pouvant à peine croire ce qu'il entend; — que signifie...

— Cela signifie que je ne peux me marier avec Maurice... parce que j'épouse une autre personne.

— Qui cela?

— Celui auquel je ne peux penser sans pâlir... et sans frémir!

— Il me semble que je suis le jouet d'un rêve horrible, — balbutie Delmare.

Et il reprend:

— Qui est cet homme?

— Ah! je l'ai dit... tu es un pauvre malheureux père... et... je suis encore plus à plaindre que toi...

— Réponds... quel est le nom de celui que tu dois épouser?

— Tu vas trembler...

— Je tremble déjà, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

— Malheur à nous, mon père!...

— Le nom? répondras-tu à la fin!... ce nom, quel est-il?

— San-Privato!

— Hein!... tu dis?

— Je te dis que j'épouse San-Privato.

— Misère de Dieu! — s'écrie Charles Delmare, se dressant effrayant devant sa fille, — tu railles ou tu mens.

— Je ne mens jamais, et je n'oserais de vous, mon père, me railler.

— Jeane, je t'aime passionnément, je n'ai que toi au monde... je ne vis que par toi... que pour toi... Mais vois-tu, si par malheur, si par impossible... car c'est impossible cela... tu songeais seulement à épouser cet homme... j'en jure Dieu... tu ne me verrais plus... entends-tu, Jeane!... non, plus jamais, et personne, — ajoute

Delmare d'un ton sinistre et significatif, — et personne ne me reverrait!

— Mon père... mon bon père... ne me maudissez pas... vous ignorez...

— Quoi? qu'est-ce que j'ignore?

Jeane garde pendant un moment le silence, en proie à une émotion violente; elle pressent quel coup terrible sa réponse va porter à son père; mais voulant achever cette révélation qui les torture tous deux, elle reprend:

— Tout à l'heure, mon père, je vous disais: „Vous m'avez quittée digne de vous; regardez-„moi bien en face: que vous semble-t-il aujour-„d'hui de votre fille?"

— Encore ces paroles étranges! — reprend Delmare avec une sombre impatience; — eh bien! après?

— Eh bien! mon père... votre fille est déshonorée!...

VII

Delmare, à cette révélation, semble d'abord foudroyé, puis il jette une exclamation déchirante, chancelle et s'affaisse un moment sur le bord de son lit, mais bientôt il se relève livide, menaçant, s'élance vers la porte. Il veut l'ouvrir; elle résiste

à ses efforts. Il se souvient alors que cette porte a été fermée par Jeane, et courant à elle:

— La clef?

— Mon père...

— La clef?

— Par pitié, écoute-moi.

— Tu refuses?

— Oui.

— Oh! je l'aurai, cette clef! — dit d'une voix sourde Charles Delmare éperdu de fureur; et il engage une lutte avec sa fille afin de lui enlever la clef qu'elle a mise dans l'une des poches de sa robe. Mais, agile et nerveuse, Jeane résiste énergiquement à son père; celui-ci, d'ailleurs, la ménage autant que possible. Cependant, il lui serre involontairement et si fort le poignet, qu'elle ne peut retenir un cri de douleur:

— Ah! mon père... mon père... vous me faites mal!...

Ces mots rappellent Delmare à lui-même. Il rougit de sa violence, cesse cette lutte déplorable, et, s'éloignant de sa fille, lui dit d'une voix poignante et indignée:

— Ah! vous montrez du courage pour défendre contre votre père la vie de votre amant!

— San-Privato... mon amant!... grand Dieu!

— Ainsi, oubliant tout, honneur, devoir, vous avez cédé au honteux attrait que ce misérable vous inspirait!

— Mon père...

— Ainsi, c'est sa grâce que vous veniez implorer ici, avec des larmes hypocrites. J'étais votre jouet!...

— Sa grâce!... demander sa grâce!... lorsque, au contraire... je...

— Vous m'abusiez, fille indigne!... votre haine contre lui était feinte, je le vois maintenant!

— Mais c'est injuste, mais c'est odieux, ce que vous pensez là, mon père!... Permettez-moi... par pitié... de...

— De la pitié pour vous!... Non, non! allez, vous me faites horreur!... vous n'êtes pas la victime de cet homme!...

— Que suis-je donc alors?

— Sa complice!

— Sa complice!... — répéta Jeane avec une expression déchirante, — moi!... moi!... sa complice!...

Soudain la jeune fille, par un geste plus prompt que la pensée, rompt les premières agrafes du corsage de sa robe, écarte les plis de sa chemisette, met à nu la naissance de son col, et dit à Charles Delmare d'une voix palpitante:

— Tenez, mon père, voyez les traces de violence que je porte... Cette nuit... je dormais... confiante dans l'hospitalité que m'accordait la mère de cet homme... Je n'avais pas songé à m'enfermer à double tour...

La jeune fille s'interrompt, écrasée de honte, et cache dans ses mains son visage empourpré.

Le sens des premières paroles de Jeane n'est pas tout d'abord clairement compris par Delmare. Il jette machinalement les yeux sur le col de sa fille, qu'elle a découvert, et remarque qu'il est cerclé d'une érosion bleuâtre. Puis, tout à coup, ce malheureux père frissonne d'épouvante, il devine une infâme violence, en voyant l'empreinte de cette tentative de strangulation.

Delmare, le front baigné d'une sueur froide, et brisé par tant d'émotions, sent les forces lui manquer; il tombe replié sur lui-même aux pieds de sa fille, il sanglote, il est incapable de prononcer un mot.

Jeane, fondant aussi en larmes, s'agenouille près de son père, soulève et soutient sa tête appesantie, essuie ses pleurs sous ses baisers, l'enlace de ses bras, la presse sur sa poitrine; l'expansion si touchante de cette tendresse filiale apaise, ranime, reconforte Delmare; aidé de Jeane, il essaie et parvient à se relever debout, quoiqu'encore chancellant, étourdi comme un homme récemment saisi de vertige. Sa fille l'aide à s'asseoir au pied de son lit, l'adosse à la muraille, prend ses mains glacées, les baise pieusement, les réchauffe de son souffle; puis, la tête appuyée sur l'épaule de Delmare, elle lui dit de sa douce voix:

— Calme-toi... reprends tes forces, ton courage, bon père... nous serons vengés, va... nous serons terriblement vengés! Voilà pourquoi je n'ai

pas voulu... voilà pourquoi je ne veux pas que *tu me le tues*... cet homme!

VIII

Delmare demeure quelques minutes encore dans un état moyen entre la raison et la déraison; puis, peu à peu, le calme, la lucidité, renaissent dans son esprit; il se rappelle les révélations de Jeane empreintes d'un caractère de sincérité irrécusable; il réfléchit longtemps, et sonde d'un regard morne et désespéré l'abîme de malheurs qui menace d'engloutir sa fille.

Celle-ci jugeant à la physionomie de son père que ses ressentimens, aussi profonds qu'auparavant, s'apaisaient du moins à leur surface, reprit d'une voix ferme:

— Courage et patience, père! je te l'ai dit, nous serons vengés!...

— Oh! oui! j'en jure Dieu! — reprit Delmare levant son poing crispé vers le plafond de la mansarde; — je te vengerai, ma fille! Qu'importe quelques heures de retard à l'exécution du criminel! il est condamné!

— Nous ne nous entendons plus... bon père...

— Je m'entends, moi...

— Tu tiens donc toujours à le tuer cet homme?...

— Misère de Dieu!... si j'y tiens!

— Soit!... le voilà mort... et puis... après?

— Après?...

— Triste et stérile vengeance que celle-là!... un spasme, un râle d'agonie... et quoi ensuite?... Non, mon père, non, cela peut te suffire... mais cela ne me suffit pas, à moi!

— Qu'espères-tu donc?

— Il ne s'agit pas d'espérance... mais de certitude...

— De quoi es-tu certaine?

— D'épouser San-Privato.

Charles Delmare regarde sa fille avec stupeur, garde pendant un moment le silence, et reprend avec un accent d'ironie amère:

— Ah! c'est là ta vengeance?

— C'est là ma vengeance.

— Épouser ce monstre!

— Oui, père, et, aussi vrai que tu es là, devant moi, rappelle-toi ces paroles: Avant six semaines, je serai madame San-Privato.

Delmare parvient à dominer sa stupeur, son épouvante; il se recueille, et reprend d'une voix qu'il s'efforce de raffermir:

— Un tel dessein ne devrait pas même se discuter; mais enfin...

— Voyons, père...

— Et, d'abord, maintenant cet homme ne t'épousera pas.

— Erreur!

— Si tu railles, cruelle est la raillerie, ma fille! Si tu parles sérieusement, cruelle est ton illusion!... Croire cet homme capable de vouloir réparer son crime, d'éprouver un remords...

— Lui, un remords? jamais!

— A quel sentiment céderait-il donc en te donnant sa main?

— Il cédera, j'en réponds, à la passion la plus forcenée, la plus folle qui ait jamais livré un homme en délire à la merci d'une femme possédant sa froide raison, — reprend Jeane avec un tel accent de conviction et d'autorité que Charles Delmare tressaille, et après un moment de silence il dit:

— Si je pouvais te croire... et je ne le croirai jamais... si je pouvais te croire assez odieusement fourbe et perfide pour parvenir à inspirer une passion délirante à ce misérable, je me rassurerais en songeant qu'il ne peut douter de la haine implacable qu'à cette heure tu lui portes!

— Il croit être certain, au contraire, d'être adoré de moi.

— Il a pu avoir cette créance... Mais à présent, Jeane, à présent?... c'est impossible!

— A présent plus que par le passé.

— Quoi!... encore aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

— Aujourd'hui, ma fille, à l'heure où nous sommes, cet homme croit être certain de ton amour pour lui?

— Oui.

— Encore une fois, c'est impossible! — s'écrie Delmare.

Et il ajoute d'une voix entrecoupée, comme si les mots suivans lui eussent brûlé les lèvres:

— Enfin, Jeane, il sait bien à présent, cet homme, l'horreur qu'il t'inspire?

— Non, il l'ignore.

— Il l'ignore! Quoi!... tu lui as caché...

— Il croit qu'après un premier moment de colère et d'indignation, j'ai pardonné à l'irrésistible entraînement, au délire de son amour.

— Malheureuse! tu as pu à ce point dissimuler ta haine... et...

Delmare révolté s'interrompt, cache sa figure entre ses mains et murmure en frissonnant:

— A dix-huit ans à peine, un si effrayant empire sur soi-même!... Mon Dieu, mon Dieu!

— Ma dissimulation te surprend, t'épouvante, t'indigne, — reprend Jeane avec un accent sardonique et concentré; — que veux-tu! je n'ai pas cherché le déshonneur, moi! L'on m'a flétrie, je me venge de mon mieux. La haine est peu scrupuleuse dans ses moyens; ce qu'elle veut, c'est arriver à ces fins... J'y arriverai; il faut que San-Privato m'épouse... il m'épousera, et d'ici au jour de mes noces je me sauvegarderai moyennant un verrou à ma porte et ce couteau sous mon oreiller, — ajouta Jeane en tirant de sa poche un couteau-poignard. — J'ai, en venant ici ce matin,

acheté cette arme; elle me protégera contre de nouvelles violences. Et voilà comment, avant six semaines, je deviendrai madame San-Privato.

IX

Delmare, de plus en plus alarmé des tendances de sa fille, et voulant tenter de combattre les projets qu'elle puisait dans sa haine, reprend ensuite de quelques momens de réflexion:

— Tout à l'heure, Jeane, tu me disais, à propos de la mort de ce misérable: „Un spasme... un râle „d'agonie... c'est là une vengeance stérile."

— Je pensais cela... je le pense encore.

— J'admets... que cet homme t'épouse... et alors je dis comme toi tout à l'heure... et après?

— Eh bien! l'heure de vengeance aura sonné; vengeance, non pas vaine, non pas prompte comme la convulsion de l'agonie... mais durable, mais féconde en tortures de tous les jours, de toutes les heures!...

— Quelle est donc cette terrible vengeance?

— Oh! oui, terrible... parce que San-Privato sera trop passionnément épris de moi pour ne pas ressentir une jalousie féroce, et qu'il redoutera trop le ridicule et mes sarcasmes pour oser me témoigner sa jalousie.

— Ainsi... balbutie Delmare, — tu veux épouser cet homme...

— Afin de réaliser le type imaginaire de dona Juana!... Serai-je assez vengée de San-Privato, de qui je porterai le nom?

Jeane, en prononçant ces mots, relève fièrement le front, et semble grandir en redressant sa taille charmante, aux ondulations serpentines. Son sourire cruel, son regard brillant d'audace, sa physionomie dont la beauté prend en ce moment un caractère implacable, frappent tellement Delmare, qu'il murmure en frémissant:

— Hélas! mes craintes se réalisent; je l'avais dit, cet ange déchu effrayera les démons!

Et s'adressant à sa fille de sa voix la plus tendre:

— Jeane, m'aimes-tu?

— Autant que fille a jamais chéri son père.

— De cet attachement veux-tu me donner la plus grande preuve possible?

— Parle, bon père.

— Je suis pauvre, et, je te l'ai dit, aujourd'hui surtout que tu m'es rendue, je pleure ma ruine en larmes de sang. Enfin je suis pauvre; le nécessaire, je le possède à peine, et après moi cesse la modique pension viagère dont je vis: quinze cents francs, voilà tout! Je ne te cache rien, telle est ma position... Elle est, tu le vois, plus que précaire, elle touche à la misère, et cependant, malgré ma tendresse pour toi... et de

cette tendresse... tu ne doutes pas... mon enfant... si du moins ma lettre t'a bien fidèlement exprimé mes sentimens?

— Ta lettre... vingt fois je l'ai couverte de mes larmes, de mes baisers... ta lettre, ô mon père! Il me semblait à chaque ligne y sentir palpiter ton cœur.

— Eh bien! Jeane... malgré... ou plutôt à cause de ma tendresse pour toi... je t'adjure à genoux de venir partager ma pauvreté.

— Qu'entends-je?...

— S'il le faut... et il le faudra... je travaillerai pour t'épargner le plus de privations que je pourrai; je suis robuste encore, et quand je devrais casser des pierres sur la route, je...

— Ah! bon père, ce serait à moi qui suis jeune, de travailler pour t'épargner des privations... je suis courageuse, je ne redoute pas la misère, mais tu oublies...

— Je n'oublie rien.

— Mon père, tu oublies mon déshonneur.

— C'est pour t'empêcher de te déshonorer que je te conjure de me suivre.

— Songes-tu bien, mon père, à tes paroles?

— Elles me sont dictées par mon devoir et par ma tendresse pour toi.

— Qu'est-ce donc alors, mon père, que le déshonneur?

— Le déshonneur? c'est l'accomplissement de la vengeance que froidement tu médites, mal-

heureuse enfant! Le déshonneur, il est écrit dans ce nom: *Dona Juana*... symbole imaginaire d'une vie de désordres effrénés; le déshonneur sans excuse, inexorable, sera celui dont tu seras couverte, si tu persistes dans ce projet de mariage, afin de couvrir de ridicule et d'opprobre l'homme dont tu porteras le nom! Cet homme aujourd'hui mérite la haine, l'exécration des honnêtes gens; tu mériterais comme lui leur mépris, leur aversion.

Les don Juans ne sont point si décriés, mon père, et le monde me semble être aux pieds des dona Juanas!

— Oui, les hommes se prosterneront d'abord devant leur idole, et demain ils renieront, ils insulteront ce qu'ils ont adoré la veille.

— Hé! qu'importe, à l'idole enivrée de l'encens de ces nouveaux adorateurs, l'insulte de ceux qu'elle raille, qu'elle méprise, qu'elle a tenus, le front dans la poussière, sous le talon de sa bottine, et qu'elle laisse si loin, si loin derrière elle, dans le néant de son oubli!

— Mais les oubliés n'oublient pas, Jeane, et à leur tour ils se vengent!

— Pour se venger, il faut agir. Quelle action, quelle prise peuvent-ils avoir sur l'insaisissable dona Juana? Elle échappe à tous parce qu'elle les devance... elle prévient le dédain par le dédain, l'insolence par l'insolence. Ah! don Juan,

pour peu qu'elle le veuille, tu seras toujours joué, humilié, bafoué, vaincu par dona Juana!

— Pourquoi?

— Parce qu'elle frappera don Jnan de ses propres armes, parce qu'elle lui fera le mal dont il la menaçait, parce qu'enfin l'homme reste toujours stupéfait et surtout stupide en voyant la femme accomplir les noirceurs qu'il méditait contre elle!

— Ah! — pensait Charles Delmare en écoutant sa fille, — cette malheureuse enfant m'épouvante par la logique de sa perversité naissante! Quels prompts ravages ont faits dans cette jeune âme les exécrables sophismes de ce monstre! Oh! j'aurai sa vie, à cet homme... j'aurai sa vie!

X

Jeane, remarquant le silence momentané que gardait Delmare, lui dit avec tristesse:

— De telles paroles dans la bouche de ta fille, ton élève du Morillon, te surprennent et t'affligent, pauvre père?

— Elles m'affligent, elles m'alarment, elles ne me surprennent pas; tu es de ces natures aussi promptes au mal qu'au bien: le mal, en ce moment, domine en toi. La pente est rapide, elle

t'entraîne; je veux t'arrêter à temps sur cette pente, j'y parviendrai; les sophismes dont tu berces ton imagination, plus abusée que dépravée, s'évanouiront comme un rêve, à la voix de la raison, et surtout de l'expérience... Cette expérience du monde, je l'ai acquise et payée cher! Je vais donc te parler, non plus en père, mais en homme qui du moins a tiré quelque profit de ses égaremens.

— Je t'écoute...

— Il est un fait avéré, déplorable; oui, l'homme semble se réserver le monopole de l'inconstance. Les femmes doivent lui garder religieusement leur foi. Quant à lui, cela se voit trop souvent, il se marie, il a une maîtresse, sa femme le sait. Hé bien! qu'est-ce que cela fait aux yeux de beaucoup de gens? L'infidélité d'un homme n'a, selon eux, aucune importance.

— Sans doute, — reprit Jeane avec ironie, — qu'est-ce que cela fait?... Est-ce que la femme, cet être subalterne, connaît, ressent les tortures de la jalousie? Est-ce que, contrainte à recevoir avec courtoisie, dans un salon, à sa table, parfois devant ses enfans, sa rivale, de qui la seule présence est une insulte à la sainteté du foyer domestique... est-ce que l'épouse, est-ce que la mère, ainsi ouvertement outragées dans leur affection, dans leur dignité, dans leur droit, peuvent mettre fin à ce scandale poignant? non...

l'homme a généreusement octroyé à sa femme le droit au chagrin, le droit à la résignation... c'est généreux et touchant... mais enfin, si d'aventure la femme trouve le chagrin fastidieux, la résignation aussi révoltante que l'impunité; si la femme se dit qu'après tout la rupture d'un lien le divise en deux parties, et que désormais déliée de son serment de fidélité par l'inconstance de son mari, elle l'imite?

— Alors il s'élève un concert de malédictions contre la femme infidèle?

— Telle est donc la justice du monde!

— Que cela soit juste ou inique, il en est ainsi.

— Oui, mais une œillade de la maudite, si elle est belle, change les maudisseurs en adorateurs prosternés?

— Soit. Mais ensuite?

— Comment?

— Tiens, ma pauvre enfant, les faits, les exemples sont plus probans que tous les raisonnemens possibles. Écoute-moi, je vais te citer un fait.

— Exceptionnel, peut-être?

— Non, un exemple applicable, sauf une ou deux circonstances, à la généralité des femmes du monde qui ont eu la réputation d'être galantes. J'ai connu dans ma jeunesse une certaine madame de Sauval, jeune, belle à éblouir, fort riche,

d'une grande naissance, assez spirituelle et douée de quelques qualités généreuses; mariée à dix-sept ans à un homme qu'elle adorait, il la délaisse indignement après six mois de mariage, et quitte la France emmenant avec lui une femme perdue. Madame de Sauval longtemps regretta son mari, puis elle aussi se crut déliée de sa foi par l'abandon; jeune, belle, riche, maîtresse d'elle-même, elle chercha dans une première liaison l'oubli de ses chagrins; à cette liaison en succéda une seconde, puis une autre. Que dire enfin? Elle aussi, sans y songer, cette jeune femme réalisa le type imaginaire de dona Juana, du moins par ses nombreuses amours, ne cherchant d'ailleurs dans ce désordre, ni la vengeance, ni les détestables jouissances d'une coquetterie féroce! non, elle cédait uniquement à l'attrait du plaisir, conservant même, au milieu de ses égaremens, certaines vaillantes qualités de cœur; cependant elle vit se faire peu à peu autour d'elle un vide glacial dans les salons où on la tolérait encore. Les femmes l'accablaient d'impertinences calculées, ne répondaient pas à ses saluts, ou affectaient de s'éloigner outrageusement d'elle lorsqu'elle venait s'asseoir à leurs côtés.

— Faut-il s'en étonner: elles enviaient sa jeunesse, sa beauté, ses succès; mais, certes les hommes la vengeaient par leurs assiduités empressées.

— Les hommes?... ah! pauvre enfant, que tu

connais peu leur égoïsme, leur ingratitude, leur lâcheté?

— Que veux-tu dire?

— Non-seulement ils profitent des désordres d'une femme, mais ces désordres, ils les provoquent par des conseils pervers, par des protestations aussi passionnées que mensongères; la femme, de faiblesse en faiblesse, tombe-t-elle dans une déconsidération profonde, qu'arrive-t-il? ceux-là même qui l'ont perdue, les complices, les instigateurs de ses fautes sont les premiers à se tourner contre elle, à la méconnaître, à la fuir, à la renier, à l'accabler de railleries et d'insolences, de concert avec d'autres femmes qui, plus réservées, plus adroites ou plus hypocrites, ont conservé leur réputation à peu près intacte. Non, pas un de ces hommes n'ose défendre cette malheureuse dont l'unique tort a été de céder à leurs vœux: ah! cela est horrible à dire! mais il n'est pas une femme perdue, et des plus perdues dans les abîmes du vice, qui n'ait le droit, droit terrible et légitime, de reprocher sa perte à un homme.

— Et tu ne veux pas que dona Juana venge ses sœurs! — s'écrie Jeane à la fois superbe et effrayante de haine, — tu t'opposes à mes projets?

— Mais ta raison s'égare, malheureuse enfant! — reprend Charles Delmare d'un ton déchirant. — C'est à moi, qui redoute pour toi les périls, les hontes mortelles que tu veux braver en aveugle, c'est à moi que tu reproches de

m'opposer à ta vengeance? Et quelle vengeance? Écoute la fin de l'histoire de madame de Sauval. Repoussée de sa famille, exclue de la bonne compagnie, elle ne pouvait même compter sur l'affection sincère de ses nombreux amans, l'attachement d'un homme pour sa maîtresse se mesurant presque toujours à la considération dont elle jouit; il ne se croit jamais engagé sérieusement envers une femme facile. Madame de Sauval, te dis-je, se vit fermer les portes des salons où elle avait passé sa vie. Ne pouvant renoncer à la bruyante animation du monde et des fêtes, elle chercha ce mouvement dans les bals publics; à défaut d'autres relations, elle lia connaissance avec les femmes tarées qui hantaient ces lieux suspects, contracta peu à peu leurs habitudes grossières; ses amours suivirent la même dégradation. Encore belle, jeune, riche, elle fut exploitée par des misérables; ils abusèrent de la bonté de son caractère et la ruinèrent. Les derniers mois de sa vie ont été horribles... cette malheureuse femme s'enivrait pour s'étourdir sur la sinistre réalité! Enfin, lasse de l'existence, elle a, un jour, bu plus de vin que de coutume, afin de se donner le courage du suicide, et elle s'est asphyxiée. Elle n'avait pas vingt-huit ans, cette dona Juana, entends-tu, ma fille!

— Ah! c'est affreux, — reprend Jeane, semblant si profondément émue de ce récit, que Charles Delmare, persuadé d'avoir vivement im-

pressionné sa fille, qui garde un silence morne et pensif, reprend d'une voix de plus en plus tendre et pénétrante :

— Tu le vois, pauvre enfant, la femme, si hautement placée qu'elle soit dans le monde, et qui s'abandonne à ses passions désordonnées, tombe fatalement dans l'opprobre ou dans le malheur. Celle qui voudrait lutter d'audace, de perversité avec les hommes, tomberait aussi dans un abîme de honte. Crois-moi donc, ma fille bien-aimée, ne te laisse pas entraîner par l'ardeur de la vengeance. Ah! c'est une arme terrible que celle des représailles; elle a deux tranchans et blesse aussi grièvement celui qui frappe que celui qui est frappé. Viens cacher ta douleur dans la retraite; ma tendresse te consolera, t'apaisera. Qui sait si, un jour prochain peut-être, Maurice, désabusé, déchiré par de tardives déceptions, ne viendra pas demander aussi à la retraite l'oubli d'un passé odieux, la guérison d'un amer désenchantement? Qui sait enfin si, par un retour d'une générosité sublime, t'offrant sa main, il ne te vengera pas d'un infâme attentat dont tu es victime et non complice, pauvre enfant, toi, la seule femme qu'il ait véritablement aimée! Jeane, ma fille, tu es émue, tu te tais; mais tes larmes coulent! Tu as entendu ma voix, elle a touché ton cœur. J'espère en toi. Tu fuiras les méchans au lieu de les combattre avec leurs propres armes et d'avoir peut-être le malheur de les vaincre

dans cette horrible lutte. Va, fille adorée, — ajoute Charles Delmare en pressant sa fille contre son cœur, — réunis, nous serons bien forts contre l'adversité!

XI

Jeane se reprochait tardivement d'avoir, devant son père, trahi son désir de réaliser le type imaginaire de dona Juana, afin de se venger de San-Privato.

Tel était d'ailleurs, *au vrai*, l'état de l'âme de la jeune fille:

Fidèle au premier sentiment de son cœur, sentiment qui souvent survit à tant d'égaremens, elle aimait toujours tendrement Maurice, quoiqu'elle se sentît à jamais séparée de lui par le fait seul d'une violence horrible.

Quant à San-Privato, Jeane, on le sait, avait éprouvé d'abord à son égard, lors de sa présence au Morillon, un singulier mélange d'attrait physique et de répulsion morale; mais, depuis leur rencontre à Paris, cette répulsion s'était changée en une funeste sympathie, alors qu'il avait vivement frappé l'imagination de la jeune fille, en évoquant dans sa pensée la vertigineuse idéalité de dona Juana, donnant ainsi un corps, un symbole aux mauvais penchans de sa victime, depuis

longtemps pénétrés par lui avec une sagacité profonde.

Cependant, malgré son alliance dans le mal avec son mauvais génie, Jeane n'avait pas été sa dupe en acceptant l'hospitalité qu'il lui offrait au nom de sa mère, non plus qu'en paraissant ajouter foi à ses promesses de mariage; elle pressentait, sous cette double proposition, un plan de séduction suivie de délaissement; mais elle se croyait assez forte, assez sûre d'elle-même pour résister à la séduction et n'avoir ainsi rien à redouter de son séjour chez sa tante; elle n'hésita donc pas à aller demeurer sous le même toit que San-Privato, ne supposant même pas la possibilité du guet-apens nocturne où elle devait succomber. Mais, en suite de ce crime et des révélations contenues dans la lettre de son père, Jeane voua une haine implacable à San-Privato, fermement résolue à ne renoncer, sous quelque considération que ce fût, à la vengeance qu'elle rêvait; elle connaissait la terreur de San-Privato pour le ridicule, et se sentait certaine de le frapper atrocement; puis, l'accomplissement de cette vengeance répondait à la nature des mauvais penchans éveillés en elle. Cependant, déclarer à son père que, malgré ses conseils, ses tendres prières, elle persévérait dans ses projets de vengeance, c'était risquer de le blesser incurablement, de l'éloigner peut-être à jamais; or, un vague pressentiment disait à Jeane que, sans doute, viendrait un jour où elle

n'aurait plus d'autre refuge que le cœur paternel. Mais comment, sans trahir sa résolution secrète, se refuser au vœu de Charles Delmare, si empressé de regagner sa solitude du Jura?

Jeane songeait aux moyens de résoudre ces difficultés, alors que son père, croyant l'avoir détournée de ses desseins, la serrait entre ses bras en lui disant:

— Va, fille chérie, réunis tous deux, nous serons bien forts contre l'adversité!

Delmare prononçait ces derniers mots, lorsqu'il entendit la voix de Geneviève qui, après avoir en vain essayé d'ouvrir la porte, y frappait extérieurement en disant:

— Charles! c'est moi; puis-je entrer?

— Certes, bonne mère, et tu ne pouvais venir plus à propos, — répondit Delmare; et, s'empressant d'aller ouvrir sa porte, il introduisit sa nourrice dans la mansarde.

XII

Geneviève, à peine entrée dans la chambre, interroge d'un regard humide son *fieu*, qui, lui montrant Jeane et la poussant doucement vers elle, lui dit:

— Va, embrasse la fille, et aime-la comme

tu as aimé le père; elle et moi ne nous quitterons plus désormais!

— Mademoiselle, vous permettez... — dit d'une voix émue et ravie Geneviève en s'avançant les bras ouverts vers Jeane; celle-ci répondit avec une grâce touchante à l'étreinte de la vieille nourrice, lui disant:

— Bonne mère, vous avez dès aujourd'hui une fille de plus.

— En ce cas, en route, dès après-demain, pour le Morilon! Je viens de retenir trois places à la diligence de Nantua. Voilà mon bulletin. Ah! ah! je ne perds pas de temps. Moi aussi, en vous voyant accourir ici, mademoiselle Jeane, je me suis dit: Suffit! elle est à nous, la chère fille; nous l'emmenons, pour sûr. Courons donc, dare, dare, aux messageries. Ai-je bien fait, Charles?

Et se retournant vers Jeane, devenue pensive en entendant parler de ces préparatifs de départ, Geneviève ajoute:

— Faut m'excuser mademoiselle, si j'appelle votre digne père, mon Charles... mais voilà tantôt quarante-cinq à quarante-six ans que j'ai cette habitude-là, je suis trop vieille pour en changer. Faut m'excuser...

— Soit! à condition que vous m'appellerez votre Jeane, de même que vous appelez mon père... votre Charles, sinon je serai jalouse.

— C'est dit, ma Jeane, car dès aujourd'hui

vous m'appartenez, voyez-vous, comme l'enfant appartient à sa mère.

— Et maintenant, — dit Delmare avec expansion, prenant entre ses mains celle de la vieille nourrice et de Jeane, — parlons de notre voyage... A quelle heure partons-nous, après-demain?

— A onze heures et demie, c'est écrit sur le bulletin, tu vois, — répond Geneviève en tirant de sa poche le bulletin et le montrant à Delmare, tandis que Jeane reprend avec effort:

— Mon père, il est indispensable d'ajourner l'époque de notre départ.

— Qu'entends-je! — s'écria Delmare. — Quoi! lorsque tout à l'heure j'interprétais ton silence comme une adhésion tacite à mes paroles, à mes projets de départ, je m'abusais donc?

— Non, mon père, tu ne t'abusais pas, tes remontrances m'ont émue, frappée, m'ont enfin ouvert les yeux sur les périls, sur les hontes de la vengeance que je méditais.

— En ce cas, mon enfant, si tu renonces à tes desseins, pourquoi différer notre départ?

— Mon père, — reprend Jeane d'un ton significatif, — il est inutile d'instruire de ce que vous savez... cette digne femme qui promet de m'aimer autant qu'elle vous aime. Ce serait lui causer un grand chagrin, et me rendre si confuse devant elle, que j'oserais à peine la regarder.

— Il en sera ainsi que tu le désires; mais, encore une fois, pourquoi différer notre départ,

puisque, suivant mes avis, tu abandonnes la funeste vengeance que tu rêvais?

— Je désire retarder notre départ, parce que la vengeance que je rêve à cette heure, mon père, est aussi noble que l'autre était dégradante... et dangereuse...

— De grâce! explique-toi.

— Au mal je répondrai par le bien... à la fausseté par la droiture, au crime par la vertu; ce qui a été déshonoré sera honoré... je serai le modèle des épouses...

Delmare regarde sa fille avec un mélange de surprise et de défiance invincible, puis il ajoute:

— Ainsi, tu persisterais dans la pensée d'épouser cet homme?

— N'est-ce pas le seul moyen d'obtenir la réparation à laquelle j'ai droit?

— Jeane, — reprend Delmare de plus en plus inquiet, mais n'osant témoigner ses doutes sur la sincérité de sa fille, — tu ne me dis pas, je le crains, ta pensée tout entière, et ton projet...

— Le blâmeriez-vous, mon père? n'est-ce pas mon devoir... mon droit de poursuivre la réparation à laquelle je prétends? qui donc pourrait me désapprouver de tenter du moins de l'obtenir?

— Tu ne l'obtiendras pas.

— Je l'obtiendrai.

— Tu t'abuses.

— Non, mon père, j'en réponds, je l'obtiendrai,

vous dis-je, mais en supposant même que mon espoir soit trompé...

— Que feras-tu, alors?

— Je vous accompagnerai dans votre solitude, de même que je vous accompagnerai encore si, comme j'en ai la certitude, mon vœu est exaucé... si, en un mot, ce mariage a lieu.

— Ainsi, — reprend Delmare attachant sur sa fille un regard pénétrant, qu'elle supporte avec une apparente sécurité de conscience, — ainsi, quoi qu'il advienne, ce funeste mariage fût-il contracté, tu me suivras dans ma retraite?

— Mon père, — reprend Jeane d'un ton de doux reproche et avec un accent de sincérité presque irrésistible, — pouvez-vous supposer un instant qu'il me soit possible de vivre auprès de cet homme?... Ne sera-ce déjà pas pour moi un supplice de tous les instans, que de dissimuler l'horreur qu'il m'inspire, jusqu'au jour où j'aurai obtenu la réparation qu'il me doit? Ah! croyez-moi, je hâterai de tout mon pouvoir le terme de cette torture que je m'impose volontairement, et lorsque j'aurai le droit de m'appeler *madame San-Privato*, nom que je ne porterai même pas... je...

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends-là? — balbutie Geneviève restée jusqu'alors en dehors d'un entretien presque inintelligible pour elle. — Comment, mon Charles, ta Jeane, épou-

ser de bon gré, et comme qui dirait par exprès, un pareil monstre!

— Non, non, rassure-toi, nourrice, — reprend Charles Delmare, — cette odieuse union n'aura pas lieu.

— Mon père, — dit Jeane d'une voix douce, mais très ferme, — en toute autre circonstance, il m'en coûterait, ou plutôt il me serait impossible de vous désobéir. Mais aujourd'hui le soin de mon honneur domine toute considération: je suis invinciblement résolue à poursuivre mon dessein, à devenir madame San-Privato... Que j'échoue ou que je réussisse, je place en vous seul, mon père, en votre tendresse, l'espoir et l'unique consolation de ma vie, cruellement éprouvée déjà, quoique bien jeune encore.

— Ah! chère mademoiselle! comment, vous, si fière, ne vous révoltez-vous pas à la pensée d'avoir seulement le droit de porter le nom d'un scélérat capable de tout? Hélas! vous oubliez donc les tours pendables, sans compter le reste, qu'il a joués à ce pauvre monsieur Maurice, et...

— Un jour, bonne mère... un jour vous connaîtrez les raisons qui me contraignent à porter le nom d'un homme que je méprise et que j'abhorre.

— Vous le méprisez, vous l'abhorrez, chère demoiselle Jeane, et pourtant vous voulez l'épouser?... C'est à n'y pas croire.

— Jeane, ma fille, je te supplie, je t'adjure de renoncer à ce dessein!

— A mon tour, je te supplie, je t'adjure, cher et bon père, de m'épargner le chagrin, le douloureux chagrin de répondre à tes prières par un refus. Seule je suis juge de mon honneur; aucune puissance humaine, pas même la tienne... que puis-je dire de plus, mon père! ne m'empêchera d'obtenir la réparation qui m'est due, et de me venger du crime par la vertu!

Ce désir, si légitime d'ailleurs et si honorablement exprimé, imposait à Charles Delmare, malgré ses secrètes appréhensions. Il éprouvait un certain embarras à combattre les résolutions de sa fille; il garda un moment de silence, tandis que Geneviève s'écriait:

— Ah! chère mademoiselle, vous parlez de marier le crime et la vertu! est-ce que de pareilles noces se sont jamais vues? est-ce que cet affreux homme...

— Laissons ce triste sujet, bonne mère, et convenons des heures auxquelles chaque jour je te viendrai voir, cher père, — ajouta Jeane d'une voix tendre et caressante; — ce sera ma seule consolation du supplice que je m'impose en demeurant quelque temps encore chez ma tante San-Privato.

— Puisque nous devons, chère enfant, nous revoir chaque jour, — répondit Charles Delmare, — je n'insisterai pas davantage, aujourd'hui du moins, sur l'objet de notre discussion, tout

en regrettant, hélas! que dès après-demain nous ne retournions pas dans notre solitude.

— J'y songe, — dit Geneviève, — ces maudits San-Privato vous laisseront-ils ainsi venir, pauvre chère demoiselle?

— D'abord, bonne mère, vous m'avez promis de m'appeler votre Jeane...

— Ah! mon Charles, — reprend Geneviève émue, — quel ange que notre Jeane!

— Soyez-en certaine, bonne nourrice, — poursuivit la jeune fille, — aucune volonté, aucune considération ne m'empêchera de venir voir chaque jour mon père.

— Ta tante est-elle instruite de la visite que tu me fais aujourd'hui, chère enfant, et du motif de cette visite?

— Non, mais, à mon retour, j'instruirai madame San-Privato de la vérité. Pourquoi lui cacherais-je, que tu es mon père? De cette révélation, elle concluera que je suis pour elle une étrangère... peu m'importe! était-elle guidée par l'affection en m'offrant chez elle l'hospitalité?... — répond Jane avec un sourire amer et jetant à Delmare un coup d'œil significatif. — Mon cousin ne s'étonnera pas davantage de ma détermination de venir chaque jour te voir, mon père.

— Mais cet homme! — s'écrie soudain Delmare, comme s'il s'éveillait en sursaut, — il faudra pourtant que je le tue!

— Mon père, — reprend résolûment Jeane, —

il n'est que deux moyens de se défaire d'un homme: le duel... ou l'assassinat... Tu n'assassineras pas monsieur San Privato!

— Misère de Dieu! — s'écrie Delmare, — après son crime, qui me blâmerait?

— Personne, sans doute, sinon toi-même, mon père, parce que tu n'es pas un assassin.

— Assassin, non! mais justicier.

— Je te dis, père, que tu ne tueras pas un homme sans défense. Reste le duel; eh bien! je ne veux pas, moi, que tu te battes; je ne veux pas que tu risques ta vie: elle m'est trop précieuse, c'est mon seul avenir, mon seul bien en ce monde. Et si je te perdais, vois-tu père... — puis, frémissant, — mais non, je te garderai, je te conserverai malgré toi, — ajouta Jeane, les yeux pleins de larmes, et se jetant avec effusion au cou de Delmare profondément attendri, qui, répondant aux caresses de sa fille, répétait:

— Il faudra pourtant qu'il meure, cet homme!

— Bon, bon, suffit, mon fieu! Il mourra, comme toi et moi, comme tout le monde, pardi! c'est certain, reprend Geneviève avec ce sourire sardonique et sinistre qui assombrissait parfois sa figure débonnaire, — il mourra, le gredin, c'est sûr. Mais rien ne presse, l'on n'épouse point les trépassés; or, ta fille prétend qu'il faut qu'elle épouse ce monstre, à seule fin de venger le crime par la vertu. Dame! je ne comprends rien du tout à cela, sinon que le crime, ce doit

être ce scélérat, et que la vertu, c'est pour sûr notre ange de Jeane. Quant au reste... bon, bon, suffit... nous sommes tous mortels, n'est-ce pas mon fieu? Hé bien! patience...

Jeane n'écoutait Geneviève qu'avec distraction, et, après un dernier baiser donné à Charles Delmare, elle lui dit:

— A demain, père. Oh! le doux mot, à demain!

— Oh! oui, à demain, à toujours, chère enfant! j'ai tant et tant de choses à te dire! Il me semble que c'est à peine si je me suis entretenu avec toi; et puis j'espère encore qu'en les approfondissant davantage, lorsque nous en causerons de nouveau, tu abandonneras ces projets qui me navrent et m'effraient.

— Je ne crois pas changer de sentiment à ce sujet. Cependant, qui peut prévoir l'avenir? Enfin, quoiqu'il advienne, à demain, mon père.

— Ah! je compte sur toi, bien vrai, tu viendras?

— Qui donc pourrait m'empêcher d'accomplir ce qui, pour moi, est à la fois le plus sacré des devoirs et le plus grand des bonheurs?... A demain, bon père, à demain...

....

Charles Delmare, resté longtemps pensif et accablé après le départ de sa fille, se disait:

— Ah! je tremble que Jeane pour la première fois de sa vie, ait fait preuve d'hypocrisie en

semblant se rendre à mes conseils et renoncer à la vengeance qu'elle rêvait d'accomplir.

XIII

Six semaines environ se sont écoulées depuis la première entrevue de Jeane et de son père dans la mansarde de la rue Saint-Nicolas.

San-Privato et madame de Hansfeld devisent ensemble, retirés au fond d'un élégant appartement, lieu habituel de leurs entrevues; Albert, afin de tenir secrète sa liaison avec Antoinette, ne paraissait jamais à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Le jeune diplomate, assis sur un canapé, le front appuyé sur sa main, semble profondément absorbé. Madame de Hansfeld, debout et immobile près de lui, le contemple avec une curiosité inquiète; enfin, rompant timidement le silence:

— Albert, il y a un quart d'heure que tu es arrivé ici, tu m'as à peine adressé quelques paroles. Cependant, durant le mois dernier, nos entrevues ont été bien rares; je ne me plains pas, je ne me plains jamais; tu ordonnes, j'obéis, tu as fixé le jour et l'heure du rendez-vous d'aujourd'hui, je suis accourue. Ton silence, je te l'avoue, m'étonne... je suis alarmée de la profonde

altération de tes traits, devenus presque méconnaissables depuis la dernière fois que je t'ai vu... il y a trois semaines de cela.

— Ah! c'est que pendant ces trois semaines j'ai beaucoup lutté, beaucoup souffert, — répond San-Privato sortant de sa rêverie, — et de cette lutte, de cette souffrance, tu vas savoir la cause et le résultat; car, là, tout à l'heure, silencieux et pensif, je pesais une dernière fois la résolution que je devais prendre; cette résolution est prise: irrévocablement prise. Maintenant, écoute-moi, Antoinette; tu as été la seule personne au monde qui j'ai ouvert mon âme, à peu près sans réserve, parce que j'ai la certitude de ton dévouement, de ta fidélité absolue; tu ne te méprends pas sur la signification que j'attache au mot... fidélité?

— Nullement.

— J'ai, depuis un mois environ, manqué à mes constantes habitudes de confiance envers toi...

— Je m'en suis aperçu, Albert; mon affliction a été grande, j'ai pressenti qu'une grave révolution devait s'opérer dans ta vie...

— Tu ne t'es pas trompée; un fait entre mille autres, non moins significatif, te peindra ma situation actuelle. Il y a peu de jours, j'ai remis à mon ambassadeur un mémoire très important destiné au ministre des affaires étrangères de France. Le prince, selon son habitude, se reposant en toute sécurité sur mes lumières, sur ma sagacité, sur la conscience et le soin que j'ai

coutume d'apporter dans mes travaux, se fiant enfin à ma connaissance approfondie du sujet que je traitais, signe le *memorandum* pour ainsi dire sans le lire, et le transmet au ministre. Mais hier l'ambassadeur me mande auprès de lui; il m'apprend qu'il a été aussi stupéfait que désolé des observations faites par le ministre sur mon mémoire, complètement dépourvu des qualités que l'on remarquait ordinairement en moi: la clarté, la logique, la science des faits; somme toute, j'avais entassé erreurs sur erreurs, confondu des dates, et prouvé à peu près le contraire de ce que je prétendais démontrer.

— Je ne te le cache pas, Albert, le prince m'a parlé de son extrême déconvenue à ce sujet. Il a même ajouté...

— Achève...

— Je crains de te blesser.

— Parle, parle, la question est grave.

— Eh bien! le prince a ajouté: „Depuis „quelque temps, San-Privato n'est plus recon- „naissable; l'on dirait que sa rare intelligence „s'affaiblit; les affaires les plus simples lui „semblent maintenant hérissées de difficultés: ses „distractions, ses écarts de pensée sont inconce- „vables; enfin...“

— Pas de réticence, Antoinette.

— „— Enfin, — a ajouté le prince, — son „dernier mémoire lui a causé beaucoup de pré- „judice; j'ai été obligé de rejeter entièrement sur

„lui la très grave responsabilité de son travail, „affirmant, ce qui est moralement vrai, que ma „religion avait été surprise par mon premier „secrétaire d'ambassade, et qu'en cette circons- „tance je le désavouais hautement. En un mot, — „a dit le prince en terminant, — si San-Privato „ne se relève pas de cet échec, sa carrière, qui „s'ouvrait si brillamment devant lui, est gravement „compromise; tout le monde ici remarque et „déplore ses distractions, ses inexactitudes; il „reste parfois deux ou trois jours sans paraître „à la chancellerie; en un mot, si je ne savais „combien la trempe énergique de son caractère „le met au-dessus des faiblesses et des entraîne- „mens de son âge... je croirais, ainsi que l'on „dit vulgairement, je croirais que San-Privato se „dérange.“

— Le prince ne t'a rien dit de plus?

— Non.

— Eh bien! il s'abuse en ajoutant foi à la fermeté de mon caractère; je me suis, ainsi que l'a dit le prince, complétement dérangé. Je deviens stupide, incapable d'une occupation suivie; ou pis encore, l'aberration de mon esprit m'empêche de m'apercevoir des erreurs, des non-sens que je commets dans mes travaux; je m'hébête, je me perds, et si cela durait, ma carrière serait anéantie. Or, comme je ne possède pas un sou de fortune, je...

San-Privato s'interrompt, et ajoute avec un accent d'allégement:

— Mais, Dieu merci! j'ai conjuré le péril à temps; je vais redevenir maître de moi-même.

— Grâce à la grave résolution dont tu parlais tout à l'heure?

— Oui.

— Cette résolution rétablira donc le calme dans ton esprit?

— Je n'en puis douter; j'échapperai enfin à l'obsession d'une idée fixe, incessante, qui tantôt me cause transports de folle rage, tantôt m'accable, m'énerve et m'arrache de lâches pleurs...

— Enfin, Albert, cette résolution quelle estelle?

— Je me marie.

— Ah! — fit madame de Hansfeld avec un calme apparant, mais devenant livide, — ah! tu te maries?... et qui épouses-tu?

— Jeane Dumirail.

XIV

Un silence de quelques momens succéda aux dernières paroles de San-Privato, qui venait d'apprendre son mariage à madame de Hansfeld. Bientôt celle-ci, pâle, agitée, en proie à une vio-

lente émotion qu'elle s'efforçait en vain de dominer, s'écria d'une voix palpitante d'angoisse:

— Albert, si tu épouses cette fille, tu es perdu!

— Je te croyais au-dessus de pareilles faiblesses. Quoi, Antoinette! toi, jalouse?

— Moi! Ah! que la foudre m'écrase si, en parlant comme je fais, j'obéis à la jalousie! N'avons-nous pas cent fois causé des avantages qu'un riche mariage t'offrirait probablement un jour? Non, non, j'aurais été jalouse de tes maîtresses avant que de l'être de ta femme. Mais, je te le répète, prends garde! S'il s'accomplit, ce mariage sera ta perte!

— Pourquoi ma perte?

— Jeane Dumirail a pris sur toi un empire effrayant...

— Je l'avoue, et le mariage peut seul mettre fin à cet empire. Jeane, soit naturel, soit art infernal, a exaspéré l'amour qu'elle m'inspire; jamais le charme de son esprit, de sa personne, n'a été mis par elle plus habilement en œuvre pour me tourner la tête; que te dirai-je! auprès d'elle j'oublie tout, et loin d'elle sa pensée, toujours présente à mon esprit, l'absorbe, le domine tellement, qu'il perd sa liberté, sa puissance, ma raison s'obscurcit, et, moralement, je ne suis plus que l'ombre de moi-même!

— Ah! que d'amour! murmurait Antoinette en frémissant; — que d'amour!...

— Tel est le funeste empire de cette passion, qu'elle m'accoutume à des concessions contre lesquelles, lorsque je jouissais de ma volonté, je me serais révolté. Ainsi, ce Delmare m'inspire une aversion invincible, et je suis habitué à entendre Jeane me parler de lui avec la plus vive tendresse, lorsqu'elle revient de lui faire sa visite quotidienne.

— Ainsi... elle le revoit?

— Tous les jours.

— Elle sait donc qu'il est son père?

— Elle l'a appris par lui.

— Albert, cet homme te hait; il consent à ce que sa fille t'épouse, et cela ne t'effraie pas? cela ne t'ouvre pas les yeux?

— Dans la position où se trouve sa fille, Delmare ne pouvait, à moins d'être fou, s'opposer à notre mariage. Jeane est pauvre, mais sa naissance est honorable, sa beauté rare, son esprit très remarquable.

— Tu la disais sotte?

— Je la jugeais mal... Elle peut, en suivant mes conseils, devenir aussi utile à ma fortune qu'elle lui est nuisible en ce moment, où je suis par elle affolé! Une femme jeune, belle, spirituelle, peut exercer la plus heureuse influence sur la carrière de son mari; j'entends une influence honnête, avouable.

— Et si, par hasard, la conduite de ta femme

n'est ni honnête ni avouable? si ta femme te trompe?

— Elle m'aime sincèrement et me sera fidèle.

— Soit; mais enfin, il faut tout prévoir.

— J'ai tout prévu, même l'impossible.

— L'impossible... c'est l'infidélité de ta femme?

— Oui.

— Si elle était infidèle, que ferais-tu?

— Je la tuerais!

— Mon Dieu! comme il l'aime! — s'écria Antoinette, frappée de l'expression des traits de San-Privato lorsqu'il proféra sa menace homicide. — Ah! que d'amour dans cette jalousie feroce!

— Ce n'est pas par jalousie que je tuerais ma femme.

— Quel sentiment, Albert, te pousserait donc à ce meurtre?

— L'horreur du ridicule... Le sang de la femme lave, sinon la honte, du moins le ridicule du mari... En résumé, je me dis ceci: ou Jeane me rendra heureux, me sera fidèle, et ainsi je retrouverai ma complète tranquillité d'esprit... ou bien Jeane me trompera... en ce cas, je la tue... et sa mort met fin à mes angoisses.

— Devant la logique de ce raisonnement, je me tais... je connais d'ailleurs, Albert, la fermeté de ton caractère... Ta résolution est prise? rien ne t'en fera dévier?

— Rien!

— Oh! je le sais; mais, du moins, te verrais-je encore quelquefois après ton mariage?

— Sans doute.

— Oh! merci, merci, tu es bon, — murmure madame de Hansfeld avec une émotion profonde et contenue. — Ta promesse dépasse mes espérances.

— Il faudra continuer de nous occuper de Maurice.

— Ah! encore?

— Ma haine contre lui s'est accrue en proportion de mon amour pour Jeane.

— Pourquoi cela?

— Parce que Jeane l'a tendrement aimé! Maurice a été son premier amour; cet amour reste unique et divin entre tous les autres; de lui date le premier éveil du cœur, mille impressions nouvelles et délicieuses. Cet amour est noble, pur, élevé; son souvenir nous reste toujours doux et chèr; il nous repose, il nous charme. Ah! j'en suis certain, la pensée de Jeane se reporte parfois vers ces temps heureux où elle aimait Maurice, jours paisibles dont la sérénité contraste avec les agitations, les orages dont sa vie a été déjà tourmentée. Oui, malgré son affection pour moi, elle doit souvent penser à Maurice. Cette conviction rend inexorable ma haine contre lui.

San-Privato s'interrompt et ajoute après réflexion:

— Maurice est toujours caché chez ta femme de chambre?

— Oui; il attend, pour sortir de sa retraite, l'époque où il sera majeur. Ce jour arrive après-demain.

— La veille de mon mariage.

— Ah! — fit madame de Hansfeld en frissonnant malgré elle, — c'est dans quatre jours que tu te maries?

— Ne te l'ai-je pas dit?

— Tu ne me l'as pas dit.

— Revenons à Maurice. La ruine et sa hideuse fille la misère sont les deux plus sûres auxiliaires que je puisse donner à ma haine. Il faut donc, au plus tôt, ruiner ce gros garçon et t'enrichir de ses dépouilles. Le voici majeur; les juifs que je lui ai détachés, parfaitement renseignés sur le chiffre de la fortune des Dumirail, accorderont d'abord à leur fils jusqu'à deux ou trois cent mille francs en avances d'hoirie; mais il est d'ailleurs possible que, prochainement, il hérite une portion de la fortune dont il doit jouir un jour.

— Comment cela?

— Sa mère est très gravement malade; sa santé, depuis quelque temps altérée par les angoisses de toutes sortes que lui causaient les escapades de Maurice, n'a pu, lors de la récente disparition de celui-ci résister à ce dernier coup. Mon excellente mère, guidée par le charitable

espoir de jouir un peu du désespoir des Dumirail, est allée les voir hier; elle a trouvé ma tante dans un état, sinon désespéré, du moins très alarmant; d'où il suit que si elle mourait, ses biens, qui composent à peu près le tiers de la fortune conjugale, reviendraient à Maurice: cinq à six cent mille francs environ; or, tu es habile, tu peux prélever deux à trois cent mille francs sur cet héritage; la somme n'est point à dédaigner.

Puis, remarquant la distraction profonde où paraît plongée Antoinette, San-Privato ajoute:

— Tu ne m'écoutes pas. A quoi songes-tu?

— Albert, j'aime passionnément l'argent, autant pour l'argent en lui-même que pour le luxe qu'il procure, mais ce que je préfère à l'argent, ce que je préfère au luxe, ce que je préfère à tout... c'est toi.

— Je n'ai jamais douté de ton affection.

— Mon ami, tu ne possèdes que les appointemens de ton emploi, sur lesquels tu devras bientôt assurer une pension à ta mère.

— Où veux-tu en venir?

— Tu vas te marier; la dot de ta femme, m'as-tu dit, s'élève au plus à trente mille francs; tu devras présenter dans le monde le plus aristocratique de Paris madame San-Privato; ton orgueil souffrira cruellement de la voir, elle si belle moins bien parée que les autres femmes, car tu seras trop pauvre pour lui donner d'élégantes

toilettes, et tu as l'horreur des dettes... As-tu songé à ce côté tout matériel de ton mariage?

— Oui... et j'ai pensé à y pourvoir.

— De quelle façon?

— Le roi de Naples m'a toujours témoigné une bonté particulière; je lui ferai part de mon mariage, en lui exposant sincèrement ma situation: marié à une femme sans fortune et ayant ma mère à ma charge. Le roi est généreux, il m'accordera certainement une gratification considérable; elle m'aidera à attendre le moment où je serais nommé ministre résident près d'une cour d'Europe; alors mes appointemens suffiront largement à mes besoins et à ceux de ma femme.

— Et si d'aventure le roi ne t'accorde pas ce que tu désires?

— Ce refus est peu probable; mais, en ce cas, ma position serait difficile, sans être cependant inextricable.

— Albert, — reprit madame de Hansfeld, en suite d'un instant de recueillement, — un jour tu m'as dit: „Le hasard peut amener d'étranges reviremens dans nos existences... Ainsi, mon cousin Maurice est fils unique; il arrive à Paris; je „suppose qu'il soit victime d'un accident, d'une „chute de cheval, d'un coup d'épée reçu en duel, „que sais-je! il résulterait de cet accident que, „par suite de la mort de Maurice, je deviendrais „l'héritier des biens de mon oncle Dumirail.“

— Telles ont été tes paroles, Albert; aussitôt, j'ai deviné ta pensée secrète.

— Ma chère, ceci est trop affirmatif, — reprit froidement San-Privato, — tu peux avoir cru... deviner ma pensée secrète.

— Soit; tu ne te compromets jamais, même avec moi. Toujours est-il que, devinant ou croyant deviner ta pensée secrète, j'ai agi en conséquence, et, sans l'intervention de ce damné Charles Delmare, tu héritais presque certainement la fortune de ton oncle.

— Cela rentrait dans l'ordre naturel des choses. Conclus.

— Je suis très riche; Albert; je serais pauvre que je te tiendrais encore le même langage.

— Quel langage?

— Ces sommes considérables que je prélèverai sur l'héritage de Maurice me seront superflues, et, encore une fois, me fussent-elles nécessaires...

— Hé bien?

— Je serais si heureuse de te les restituer. Je dis restituer, puisqu'après tout tu aurais été l'héritier légitime de ton cousin, et...

— Ma chère, — répondit San-Privato avec hauteur, — pour la première fois, depuis que je vous connais, vous manquez de tact, vous me blessez à vif!

— Mon Dieu! que dis-tu?... cette proposition...

— Est une insulte!

— Albert, je t'en conjure, excuse-moi; pouvais-je m'attendre à une pareille susceptibilité de ta part, lorsque par suite de ce duel tu héritais de...

— Qu'est-ce à dire? — reprit durement San-Privato interrompant madame de Hansfeld. — Me faut-il vous répéter, madame, que, selon l'ordre naturel des choses, la succession de mon oncle m'était un jour ouverte par le seul fait du décès de mon cousin, tué dans un duel auquel j'étais complétement étranger.

— Complétement étranger... Albert?

— Certes, madame.

— Puisque vous le voulez, qu'il en soit ainsi.

— Il en est ainsi. Et voilà pourquoi je recueillais l'héritage de mon oncle sans l'ombre d'un scrupule; mais dépouiller mon cousin par votre entremise serait une vilenie infâme, et je crains fort de ne vous jamais pardonner de m'avoir cru capable de la commettre.

Madame de Hansfeld contemplait San-Privato avec stupeur, ne doutant plus de la sincérité de son indignation; et, en effet, sincère était cette indignation, car l'âme des scélérats offre souvent des mystères étranges. Cet homme n'eût pas hésité à accepter la succession de Maurice, dont il eût été moralement l'assassin, et il se révoltait réellement à la pensée de dépouiller son cousin par l'intermédiaire d'une courtisane.

Le silence de quelques instans que gardaient Albert et madame de Hansfeld fut interrompu par le tintement de la sonnette extérieure de l'appartement.

— Antoinette, — dit vivement San-Privato très surpris, — qui peut sonner ici?

— C'est assurément Augustine, ma femme de chambre de confiance. Seule elle sait que j'ai loué cet appartement, dont elle prend soin, et où elle est venue allumer du feu ce matin. Elle ne se permettrait pas de nous interrompre s'il ne s'agissait sans doute de quelque circonstance extraordinaire.

— En ce cas, allez ouvrir, et sachons quelle cause imprévue amène ici votre femme de chambre.

Madame de Hansfeld sortit, et, après une courte absence, elle rentra tenant une lettre à la main.

— Eh bien! — dit San-Privato, — que s'est-il passé?

— Votre oncle, monsieur Dumirail, s'est présenté, il y a une heure, chez moi, non plus menaçant et courroucé, mais en larmes et suppliant.

— En larmes... suppliant... et pourquoi cela?

— Il s'est adressé à mon valet de chambre Joseph, le conjurant de l'introduire près de moi. L'émotion de votre oncle était si attendrissante que Joseph, les larmes aux yeux, a juré que je

n'étais pas à l'hôtel, ce dont monsieur Dumirail pouvait s'assurer en visitant tous les appartemens. Convaincu de la vérité, votre oncle alors a demandé de quoi m'écrire une lettre; il a donné deux louis à Joseph, en l'adjurant de me la faire porter le plus tôt possible, si l'on savait où me trouver, sinon de me la remettre dès que je serais de retour. Augustine, bientôt instruite de ces faits par mon valet de chambre et croyant la chose urgente, est accourue m'apporter la lettre de votre oncle. Lisez-la, vous aviserez ensuite.

San-Privato prit la missive de monsieur Dumirail, ainsi conçue, et adressée à madame de Hansfeld:

„Madame,

„Malgré tous mes efforts, je n'ai pu découvrir „la retraite de mon fils; vous seule devez la con- „naître. Ayez pitié d'une famille au désespoir! „Ma femme se meurt, madame, elle se meurt! „Elle demande à embrasser son enfant avant „d'expirer; ne la privez pas de cette consolation „suprême! Non, non, quelle que soit l'opinion „que j'aie pu concevoir de vous, madame, vous „ne repousserez pas ma prière! elle s'adresse à „un sentiment sacré pour toute créature humaine. „Vous apprendrez à Maurice que sa mère est en „danger de mort; il accourra près d'elle et recevra, „hélas! ses derniers embrassemens; il n'y a pas

„un moment à perdre. Madame, je vous conjure, „ayez pitié de nous!...

DUMIRAIL.“

L'âme des scélérats, disions-nous tout à l'heure, offre souvent des mystères étranges.

Madame de Hansfeld eut à son tour, ainsi que San-Privato l'avait eue, *sa faiblesse.*

La courtisane trouvait odieux et surtout inutile de priver cette mère mourante de la consolation suprême d'embrasser son enfant; et puis enfin, cette mort allait rendre Maurice héritier d'une fortune assez considérable, et la cupidité sordide d'Antoinette, certaine d'avance de sa proie, lui inspirait cette espèce de bienveillance à laquelle nous prédispose presque toujours un heureux événement. Aussi, madame de Hansfeld dit-elle à San-Privato:

— Je vais sans doute, mon ami, vous sembler très sotte, mais cette lettre m'émeut malgré moi.

— Vraiment?

— Oui, et je crois qu'il n'y a aucun inconvénient à...

— ...A instruire Maurice de l'agonie de sa mère?... — dit San-Privato avec un sourire d'ironie glaciale. — Décidément, ma chère, l'attendrissement trouble la lucidité ordinaire de votre esprit.

— En quoi, de grâce?

— D'abord cette lettre de mon oncle peut être mensongère et cacher un piége...

— Ne venez-vous pas de me dire que votre mère avait trouvé hier madame Dumirail dans un état de santé des plus alarmans, presque désespéré?

— Soit, mais elle n'était point à l'agonie, et, en admettant même que ma tante agonise, qu'elle demande à embrasser une dernière fois Maurice, il est d'une importance capitale de ne pas accéder à ce désir.

— Encore une fois, quel inconvénient y voyez-vous?

— Songez donc à l'impression profonde, terrible, que peut causer à Maurice la vue de sa mère mourante!... Songez donc à l'effet qu'elle peut, par ses dernières paroles, produire sur lui; aux engagemens qu'elle en obtiendrait sans doute!... Je vous dis, moi, qu'il est plus que probable qu'une révolution salutaire s'opérerait dans l'esprit de ce garçon, et il ne faut pas que cela soit.

— Albert, je reconnais la justesse de tes réflexions; j'avais étourdiment cédé à mon premier mouvement.

— L'étourderie, ma chère, est fâcheuse en affaires. Vous laisserez donc Maurice dans l'ignorance, vous userez même de votre influence sur lui afin de le garder caché au delà du jour où il

atteindra sa majorité... Je vous tiendrai d'ailleurs au courant de la santé de sa mère.

— Il en sera, mon ami selon que vous le désirez.

— Quant à mon oncle Dumirail, vous vous épargnerez de nouvelles obsessions de sa part en lui répondant une lettre très digne, très touchante et surtout empreinte d'un caractère de sincérité irrésistible, afin de le convaincre que la retraite de Maurice vous est absolument inconnue. Grâce à ces mesures, nous parviendrons aux fins que nous nous proposons.

— Ainsi soit, Albert; vous êtes mon Dieu et mon prophète.

FIN DU TOME SIXIÈME.

Leipzig. — Impr. Schnauss.

LES

FILS DE FAMILLE.



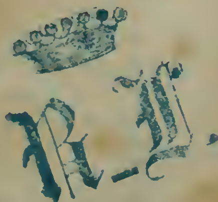
LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

VII



PARIS, 1856.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.

TROISIÈME PARTIE.

XV

Trois jours après l'entretien de San-Privato et de madame de Hansfeld, Maurice, ayant depuis la veille atteint sa majorité, sortait de sa cachette de Belleville et se dirigeait vers l'*hôtel des Étrangers*, résolu à avoir une explication décisive avec son père et sa mère, et de leur poser carrément son *ultimatum*, pensait-il.

Antoinette, profitant de l'isolement où elle tenait ce malheureux, et profitant de sa perverse influence sur lui, l'engageait de plus en plus dans la voie de sa ruine et de sa dégradation morale. Remarque curieuse, confirmée par des milliers de faits: presque toujours la cause première de la perte des *fils de famille* est une courtisane plus ou moins haut placée dans la hiérarchie de cette classe de femmes, et plus ou moins adroite, selon le degré d'intelligence de sa dupe. Or, des jeunes gens parfois beaux, distin-

gués, spirituels, sont trompés, joués, bernés, vilipendés, mogués et surtout depouillés par quelque drôlesse, ainsi que les barbons ridicules de l'ancienne comédie.

Quoi d'étonnant à ce que l'on soit sans pitié pour des infortunes si niaises à leur début, et souvent si honteuses, si criminelles à leur fin?

Maurice, en regagnant le logis paternel après six semaines de disparition, résumait ainsi sa situation:

— Je vais trouver mon père et ma mère courroucés contre moi; il me faudra leur en imposer par mon sangfroid, et, ainsi que me l'a conseillé Antoinette, prendre hardiment le taureau par les cornes; en un mot, prévenir l'attaque en attaquant moi-même. Pas de faiblesse. J'ai pour moi *mon droit*. Ce droit, le voici: Je ne suis plus un enfant, JE SUIS MAJEUR; en d'autres termes, je suis homme, je suis libre et de mes volontés, maître de mes actions; donc, je veux rester à Paris, et j'ai le droit d'y rester. Je n'ai de goût ni pour la carrière diplomatique ni pour toute autre, par cette excellente raison que, fils unique et un jour héritier de quinze à seize cent mille francs de fortune (au moins), il serait absurde à moi de m'assujettir à une occupation quelconque.

Mais, pour vivre à Paris sans rien faire, et y vivre convenablement, il faut de l'argent.

Certes, et l'argent ne me manquera pas: j'ai

deux moyens d'en obtenir, soit des usuriers, soit de ma famille, et je vais tenter aujourd'hui près d'elle une dernière démarche, afin de mettre complétement la *justice* de mon côté. Tant pis pour mes parens s'ils me refusent!... ils seront responsables de l'avenir.

Je ne leur demanderai d'ailleurs rien que de raisonnable, à savoir, *trente mille francs* par an, pas un liard de moins, pas un liard de plus. C'est comme on dit: à prendre ou à laisser.

Voici sur quoi je base cette demande aussi légitime que possible, pour peu qu'on l'examine sans prevention:

Mes parens jouissent d'environ *soixante mille livres* de rentes, ils n'en dépensent pas *quinze* lorsqu'ils vivent au Morillon (ce n'est certes pas moi qui leur conseillerais de rester à Paris, où ils s'ennuient d'ailleurs à mourir); ils économisent donc environ annuellement *quarante-cinq mille francs* sur leurs revenus; économies énormes! Or, y a-t-il de ma part exagération à leur demander *trente mille francs* sur ces quarante-cinq mille qu'ils économisent, dont ils n'usent pas, et qui leur sont complétement inutiles? Mais j'entends mon père me répondre:

„— Ces économies qu'il nous plaît de faire, „vous en profiterez un jour.

„— D'accord. Ainsi, mon père, vous en con„venez vous-même, ces économies me sont des„tinées; elles m'appartiendront un jour?

„— Oui, mon fils.

„— En ce cas, que vous importe, mon père, „de m'en accorder la jouissance, maintenant que „je suis dans l'âge des plaisirs?

„— Mon fils, je n'ai rien à vous répondre, „sinon qu'il ne me convient point de vous donner „trente mille francs par an afin d'entretenir votre „fainéantise à Paris. Votre mère et moi, nous „disposons de notre bien comme nous l'entendons. „Nous ne vous donnerons pas un centime si vous „vous obstinez à rester ici malgré nos ordres.

„— Mon père, est-ce là votre dernier mot?

„— Oui, mon fils.

„— Voici le mien: je suis majeur, la loi m'a „émancipé... elle ne reconnaît plus votre autorité „sur moi: vous n'avez donc aucunement le droit „de m'obliger de retourner avec vous dans le „Jura. Vous commettez une iniquité en voulant „m'y contraindre, en me prenant, ainsi que l'on „dit, par la famine... c'est-à-dire en me menaçant „de me laisser à Paris sans un sou. Vous „pouvez exécuter votre menace, mais de ses „conséquences vous serez responsable envers „moi et envers vous-même.

„— Si vous entendez parler des dettes que „vous contracterez, mon fils, je vous déclare que „je ne les payerai point.

„— Pardon, mon père, il faudra toujours „qu'elles soient payées, tôt ou tard.

„— Après ma mort... voulez-vous dire? Ainsi, „vous la désirez, fils indigne!

„— Ne me prêtez pas, mon père, une si noire „pensée; vous m'avez, tout à l'heure, dit vous-„même qu'après vous vos biens me reviendraient. „Il m'est donc permis de vous faire observer „*qu'un jour* je payerai mes dettes en honnête „homme, seulement il dépend de vous de m'épar-„gner la nécessité de contracter des emprunts „ruineux, en m'accordant de quoi suffire hono-„rablement à mes besoins.

„— Encore une fois, vous quitterez Paris, „mon fils; sinon, vous y resterez à vos risques „et périls.

„— Mon choix est fait, mon père; mon droit, „mon indépendance, ma dignité me le dictent... „Je resterai à Paris... et si désormais il survient „un certain refroidissement entre nous, je n'aurai „pas, du moins, à m'en reprocher la cause," répondrai-je à mon père, et tout sera dit.

Or, il faut bien me l'avouer, — ajouta mentalement Maurice. — je préférerais cette solution à l'autre, si peu probable, qu'elle soit d'ailleurs; car, si ma famille consentait à m'accorder trente mille francs de pension, à la condition de ma part de m'engager sur l'honneur à ne plus contracter de dettes, je serais lié moralement, et ainsi fort gêné. Trente mille francs, c'est peu, si j'en juge d'après la promptitude avec laquelle mon emprunt de vingt mille francs a fondu entre

mes mains, et je n'ai donné que des à-comptes à mes fournisseurs. Je ne suis pas seulement ce qui s'appelle *établi;* il me faut un charmant appartement, meublé avec une coquetterie et un luxe dignes d'Antoinette, afin qu'elle ne déroge pas en sortant de son splendide hôtel pour venir chez moi... Je lui donnerai souvent à souper; il me faut au moins un cheval de selle, un cheval de suite pour mon groom, et un cheval de harnais avec un petit coupé pour sortir le soir; sans parler d'autres dépenses aussi véritablement indispensables, auxquelles les trente mille francs de la pension que je demande à mon père seraient loin de satisfaire; je préfère donc voir ma requête accueillie par un refus sec et net. J'aurais ainsi mes coudées franches, et j'éprouverais moins de regret de me séparer de ma famille, puisque, en définitive, elle l'aurait voulu.

Et encore, voyons, soyons sincère avec moi-même: cette séparation me coûtera-t-elle beaucoup?

Hé bien! je suis obligé de me l'avouer: je serais, je crois, assez indifférent à cette séparation. Quel étrange revirement dans mes affections!

Je me souviens qu'au Morillon, lors du voyage que faisait chaque année mon père à Genève, pour la vente de ses bois, son absence durait à peine quinze jours, et ces quinze jours me semblaient un siècle. A chaque instant je ressentais, pour ainsi dire physiquement, cette sépara-

tion, tant la présence de mon père me manquait; ma seule consolation était de redoubler de tendresse envers ma mère, et le soir je m'endormais la tête sur ses genoux, parlant toujours de lui et disant:

„— Mère, encore un jour de passé; il nous „rapproche d'autant de ce bienheureux moment „où nous le reverrons, ce bon père!“

Et à son retour, quelle joie! quelle animation! C'était fête au logis et dans tous les cœurs, dans le mien surtout! Oui, — ajoutait Maurice de plus en plus pensif et quelque peu ému de ces douces remémorances de sa première jeunesse, — comment a pu se produire ce refroidissement graduel qui peu à peu m'a gagné à l'endroit de mes parens? Quelles en sont les causes premières? sans doute leurs injustes exigences envers moi, leur égoïsme, les calomnies odieuses dont ils ont tenté de noircir Antoinette à mes yeux. Et puis, au Morillon, je n'étais encore, à bien dire, qu'un enfant, je ne savais rien de la vie, je partageais les habitudes, les occupations de mes parens; il résultait de cette conformité d'existence mille points de contact qui entretenaient notre affection; mais ici, à Paris, complétement séparés par nos goûts, par les tendances de nos âges, et surtout par nos griefs réciproques, il n'est pas surprenant qu'une sorte de glace se soit formée entre eux et moi. Enfin, ce qui me semble inexplicable, et ce que je me reproche comme une

honte, comme une lâcheté indigne, c'est la persistance de mes souvenirs, qui, malgré moi, vingt fois par jour, se reportent vers Jeane, souvenirs indélébiles qui, loin de s'éteindre en moi, sont toujours vivaces. Hélas! lorsque, dernièrement, j'ai appris le prochain mariage de Jeane et de San-Privato par Antoinette, instruite, m'a-t-elle dit, de cette circonstance par son vieil ami le prince de Castel-Novo, ne me suis-je pas livré à un accès de désespoir stupide, insensé! n'ai-je pas regretté le passé, ma vie rustique, nos bois, nos montagnes! et durant toute une nuit n'ai-je pas pleuré de douleur et de rage!

....

Maurice, en devisant ainsi avec lui-même, était arrivé dans le voisinage de l'*Hôtel des Étrangers*. Il descendit de voiture à l'extrémité de la rue de l'Université, préférant marcher, afin de pouvoir coordonner, résumer plus à loisir les argumens dont il se proposait d'user lors de l'entretien décisif qu'il comptait avoir avec sa famille.

XVI

Maurice ne s'arrêta pas à la loge du concierge de l'hôtel; il monta l'escalier de l'entresol, et, non sans un très vif battement de cœur, il sonna

une première fois, puis une seconde à la porte de l'appartement occupé par sa famille; il se préparait à sonner une troisième fois, surpris de la lenteur de Josette à répondre à la sonnette, lorsque la porte s'ouvrit lentement devant lui. Il se trouva en présence de son père, qu'il n'osa tout d'abord envisager. L'antichambre étant d'ailleurs fort obscure, Maurice ne s'aperçut pas de la pâleur livide et du morne abattement des traits de monsieur Dumirail: celui-ci en six semaines semblait vieilli de dix années. Il tressaillit, leva ses yeux au ciel avec l'expression d'une profonde reconnaissance à la vue de son fils, puis, jetant sur lui un regard rempli de tendresse, de douleur et d'angoisse, il attendit avec une inexprimable perplexité les premières paroles que celui-ci allait prononcer.

— Bonjour, mon père... Comment se porte ma mère?

— Pauvre malheureux enfant, il ignore tout encore! Cette horrible femme, insensible à mes prières, lui a caché l'agonie de sa mère, — pensa monsieur Dumirail avec terreur, et, sans répondre à la question de son fils, il le précéda dans le salon voisin.

Les persiennes fermées ne laissaient pénétrer qu'un jour sombre et douteux dans cette pièce, où régnait un grand désordre. L'on voyait çà et là, sur le marbre de la cheminée ou sur une table, des fioles pharmaceutiques à moitié rem-

plies, des morceaux de linge, des bandes de toile, et, dans un vase, l'un de ces topiques suprêmes à l'aide desquels on essaye de ranimer la vie expirante chez les mourans. La vue de ces objets, le triste demi-jour et le silence qui régnaient dans l'appartement, la physionomie de monsieur Dumirail si douloureusement accablé, émurent Maurice; son cœur se serra; il ne douta pas que, pendant son absence, la maladie de sa mère n'eût empiré, et il dit vivement:

— Mon père, je vous ai demandé en entrant des nouvelles de ma mère... Comment va-t-elle aujourd'hui?

— Elle repose... — répondit monsieur Dumirail d'une voix tremblante et étouffée, n'osant regarder Maurice. Celui-ci, non complétement rassuré par les paroles de son père, lui dit:

— La maladie ne s'est pas aggravée?... Le repos que goûte ma mère lui sera sans doute favorable?

— Enfin te voilà revenu, après nous avoir causé tant d'inquiétudes! — reprit monsieur Dumirail, évitant ainsi de répondre à la question de son fils, et cherchant par quelle transition il pourrait peu à peu le préparer à la connaissance de la sinistre réalité.

Maurice, n'obtenant pas de réponse aux nouvelles questions adressées par lui au sujet de la santé de sa mère, supposa, non sans vraisemblance, que son état ne devait pas avoir très

dangereusement empiré, qu'elle goûtait sans doute un repos salutaire, et il songea dès lors à aborder le grave entretien qu'il se proposait d'avoir avec sa famille; il remarquait d'ailleurs qu'après sa longue disparition, si blâmable à tant de titres, il recevait un accueil bienveillant, interprétant de la sorte d'accablement et le douloureux embarras où il voyait plongé son père:

Depuis que je suis majeur et que j'ai prouvé la fermeté de mon caractère en restant pendant six semaines absent, mon père tremble de me voir échapper à son autorité ou à sa tendresse, — se disait Maurice. — Voilà pourquoi, au lieu de m'accueillir avec des récriminations et des menaces, il se borne à me reprocher affectueusement les inquiétudes dont j'ai été cause; il semble plus embarrassé que je ne le suis; à peine ose-t-il me regarder; je suis maître de la situation: il le sent bien, puisqu'il dépend de moi de me séparer de lui... Or, évidemment, il doit accéder à toutes mes exigences, plutôt que de risquer de me voir quitter de nouveau la maison paternelle. Jamais je ne rencontrerai une circonstance plus favorable pour poser mon *ultimatum*... je suis maintenant trop certain de le voir accepter. Enfin, je tâcherai de suffire à mes besoins moyennant cette pension annuelle de *trente mille francs*.

Et s'adressant délibérément à monsieur Dumirail:

— Vous me reprochez, mon père, les inquiétudes que vous a causées mon absence; je vous avais cependant écrit pour vous rassurer d'abord, et ensuite afin de vous faire connaître pour quelles graves raisons j'ai dû attendre, dans une retraite ignorée de vous, l'époque de ma majorité... Or, je suis aujourd'hui majeur, en d'autres termes, libre et maître de mes volontés... Je ne m'écarterai jamais sans doute du respect que je vous dois; mais, en même temps, je vous le déclare, mon père... j'ai résolu... inflexiblement résolu, de demeurer à Paris, et de renoncer à une carrière pour laquelle je ne me sens aucune vocation; enfin, j'espère obtenir de votre bonté, de votre équité, les moyens de vivre honorablement ici, comme y vivent tous les jeunes gens dont les parens sont dans une condition de fortune analogue à la vôtre; j'ai donc pensé que je pourrais attendre de vous une pension annuelle de...

Maurice suspendit pendant un moment la fin de sa phrase, ne sachant encore si le silence que gardait monsieur Dumirail devait être considéré comme un encouragement à poursuivre l'exposé de ses exigences; et inclinant bientôt à cette interprétation, Maurice reprit:

— J'ai, dis-je, pensé, mon père, que je pouvais attendre de vous une pension annuelle de... de *trente mille francs*.

Monsieur Dumirail ne parut ni surpris ni courroucé de la demande et du chiffre de la

pension; il continua de garder le silence, contemplant son fils avec une expression de tendre et douloureuse commisération.

— J'en étais certain; mon père, dans la crainte de me perdre, souscrira à toutes mes conditions. J'aurais exigé quarante mille francs, il me les eût certainement accordés, pensait Maurice; et, touché de ce qu'il considérait comme une adhésion tacite à ses prétentions, il reprit tout haut d'un ton d'affectueuse reconnaissance:

— Puisqu'il m'est maintenant permis de croire que vous m'accordez ma demande, mon père, vous pouvez être certain de n'avoir désormais qu'à vous louer de moi. Je m'engage à me contenter de ces trente mille francs de pension et à ne plus contracter de dettes.

— Pauvre enfant! — murmura monsieur Dumirail étouffant un gémissement. — Ah! pauvre malheureux enfant!

Maurice, étonné de cette exclamation, l'interpréta bientôt comme une preuve de satisfaction et d'encouragement de la part de monsieur Dumirail, heureux de la promesse qu'il lui faisait de ne plus contracter de dettes.

— Mon père, — reprit Maurice enchanté du bon succès de sa démarche et voulant tout de suite résoudre les questions qui pouvaient soulever quelque dissentiment entre lui et ses parens, — permettez-moi d'ajouter que, dans le cas, d'ailleurs peu probable, où vous et ma mère

voudriez continuer d'habiter Paris... je désire occuper un logement séparé, la complète différence de nos goûts, de nos habitudes, de nos âges, rendant, vous le comprenez, difficile et gênante, pour vous ainsi que pour moi, notre habitation en commun... Ai-je besoin de vous promettre mon père, que, bien que ne vivant plus sous le même toit, nos relations ne seront point interrompues pour cela; je viendrai chaque jour vous voir, ainsi que ma mère; mais il est du reste très probable que vous préférez retourner tous deux au Morillon. En ce cas, je vous écrirai souvent, et irai assurément passer chaque année auprès de vous, dans le Jura, une partie de la saison de la chasse.

— Pauvre Maurice! — répliqua monsieur Dumirail d'une voix de plus en plus attendrie et brisée.

Puis, ne pouvant plus contenir ses sanglots, il cacha sa figure entre ses mains et balbutia en sanglotant:

— Ah! malheureux enfant! malheureux enfant!

XVII

Madame Dumirail était enterrée depuis la veille; son mari, au lieu de s'indigner des

étranges prétentions de son fils, ressentait pour lui une profonde pitié, en songeant qu'ignorant encore la mort de sa mère, fin prématurée à laquelle il n'était pas étranger par ses désordres, cet infortuné venait, près de cette couche mortuaire à peine refroidie, signifier à son père les insolentes exigences d'une vie de luxe et de plaisirs.

— Ah! — se disait monsieur Dumirail, — si mon fils connaissait la perte irréparable dont nous sommes à jamais affligés... avec quelle horreur il étoufferait ces désirs de folle prodigalité! Quels remords dans cette pensée, que sa mère, involontairement repoussée par lui lorsqu'il est revenu ivre au logis, a fait une chute dangereuse, cause première de sa maladie, empirée par les chagrins, les alarmes qu'il nous causait, et rendue mortelle par sa disparition, dernier coup auquel ma femme n'a pu résister! A quoi bon récriminer contre les folles demandes de mon fils? Hélas! il ne les regrettera que trop avant peu d'instans! la voix de sa conscience sera bien autrement vengeresse que le serait la mienne. Elle aura bientôt fait justice de ces funestes rêveries de dissipation et de fainéantise; la leçon sera terrible, trop cruelle peut-être, car, malgré ses égaremens, Maurice nous aime; il idolâtrait sa mère, il n'a pas eu même la triste consolation de recevoir ses embrassemens suprêmes, et de la conduire à sa dernière demeure. Puisse la douleur dont il va

être frappé ne pas être pour lui aussi dangereuse qu'elle est imprévue! Je me reproche maintenant d'avoir trop rassuré Maurice en lui disant *que sa mère reposait*. Comment à cette heure l'instruire de la réalité sans transition trop brusque?

Telles étaient les secrètes pensées de monsieur Dumirail au moment où son fils, achevant de poser son ultimatum, augurait très favorablement pour ses projets du silence même que gardait son père.

Tout à coup la porte du salon s'ouvre, et Josette, pâle, les yeux rougis par les larmes, vêtue d'une robe noire et coiffée d'un bonnet de deuil, entre, tenant une facture à la main, et dit en sanglotant:

— Monsieur... c'est... la note... du menuisier... pour le cercueil...

Mais, apercevant seulement alors Maurice dans la pénombre du salon, la servante jette un cri de surprise et d'effroi; puis elle ajoute d'une voix navrée:

— Ah! monsieur Maurice, monsieur Maurice! les chouettes et les chiens hurlaient la mort quand nous sommes partis du Morillon. Les présages ne trompent pas, et notre pauvre madame...

— Grand Dieu! mon père... les habits de deuil de Josette... ses paroles... ses larmes... — balbutia Maurice, pâle, tremblant, éperdu; — serait-il possible!... un pareil malheur!... Quoi!... ma mère!...

— Mon enfant!... je n'ai plus que toi!... — répond monsieur Dumirail.

Et, suffoqué par ses sanglots, il ouvre ses bras à son fils qui s'y précipite en fondant en larmes.

Et le père et le fils demeurèrent longtemps embrassés.

XVIII

Maurice, apprenant d'une façon si soudaine la mort de sa mère, éprouva d'abord une sorte de vertige, causé par l'étonnement, par la douleur et, il faut le dire, par la violence de ses remords en se rappelant cette sinistre prophétie de sa mère:

„Mon enfant, si je devais rester à Paris en „proie à des anxiétés pareilles à celles dont j'ai „déjà tant souffert... je te l'assure, tu conduirais „avant trois mois mon cercueil au cimetière.“

— Il ne me reste au monde que toi!... — murmurait monsieur Dumirail en serrant douloureusement Maurice contre sa poitrine; et lorsque leur émotion à tous deux fut un peu calmée, il ajouta essuyant ses larmes: — Si le ciel m'a retiré la compagne de ma vie... du moins il m'a rendu mon fils! — Et il poursuivit de sa voix la

plus pénétrante, la plus tendre: — N'est-ce pas, cher enfant, que tu m'es rendu... à jamais rendu?

— Ah! mon père... jamais je n'ai songé à me séparer de toi.

— Ne parlons plus du passé, sinon pour louer les angéliques vertus de ta mère. Ah! si tu savais quelle mort a été la sienne!...

— Mon Dieu!... pauvre bonne mère! Et je n'étais pas là!... je n'étais pas là!...

— Tu sauras du moins la grandeur de sa mort; sa mémoire te deviendra encore plus chère, encore plus sacrée. Quel cœur! quel trésor de tendresse inépuisable!...

Et les larmes de monsieur Dumirail coulèrent de nouveau.

— Jamais plus qu'en ce moment suprême je n'ai admiré la beauté, la douceur de son âme. Elle a conservé jusqu'à la fin la plénitude de sa raison, et...

Monsieur Dumirail ne peut achever; sa voix est étouffée par les sanglots. Maurice, attendri, recommence aussi de pleurer, prend entre ses mains celles de son père et lui dit:

— Tâche, je t'en conjure, d'éloigner pour le moment ces souvenirs désolans. Ils ravivent notre douleur, ils nous brisent, ils nous tuent...

— Oui, ici, où tout nous rappelle matériellement la mort de celle que nous pleurons, ces souvenirs nous brisent; mais sais-tu, cher enfant, où nous pourrons nous abandonner à ces sou-

venirs avec la sécurité d'une douleur incurable? Ce sera dans les lieux où nous avons si longtemps vécu heureux près d'elle et par elle! Là, dans notre paisible solitude, en présence de la sérénité, de la nature, nos souvenirs chéris et vénérés perdront peu à peu leur âcreté. Oui... et bientôt ressentant une mélancolie profonde, mais sans amertume, chaque jour, à chaque heure, nous évoquerons la mémoire de ta mère. Oh! Julie! Julie! ton fils et ton époux te rendront jusqu'à la fin de leur vie un culte religieux, un culte digne de toi! Notre temple sera cette retraite que tu aimais tant; nous ne la quitterons plus désormais. Allons, mon enfant, courage!... qui sait s'il n'entrait pas dans les vues de la Providence de te conduire jusqu'au bord de l'abîme afin de t'en faire mesurer toute la profondeur et de t'inspirer ainsi pour toujours l'invincible horreur du mal! Telle a été la dernière pensée de ta mère.

— Mon Dieu! tes larmes coulent encore, — dit Maurice voyant son père s'interrompre de nouveau, vaincu par l'émotion, tandis que ses yeux à lui Maurice se séchaient en songeant avec une anxiété croissante au projet de son père, résolu, disait-il, „d'aller pour toujours s'enfermer „au Morillon avec son fils, afin d'y vouer jusqu'à „la fin de leurs jours un culte religieux à la „mémoire de celle qu'ils regretteraient éternellement!“

Ces appréhensions commencèrent de distraire Maurice de sa douleur jusqu'alors profonde, et voyant monsieur Dumirail demeurer silencieux et pleurant:

— Hélas! mon père, tes larmes me navrent...

— Laisse les couler... elles me soulagent... et malgré ma détermination de ne te raconter la mort sublime de ta mère que là-bas au Morillon, dans notre chère retraite, je veux te répéter les dernières paroles de ma pauvre Julie, et te faire connaître son vœu suprême, dont tu étais l'objet.

— Ah! il aura été digne de sa tendresse pour moi... Aussi j'éprouve l'ardent et pieux désir de connaître les volontés suprêmes de ma mère... Mais, je t'en conjure, suspendons ce pénible entretien jusqu'à ce que tu sois un peu calmé. J'ai moi-même l'esprit tellement troublé par le chagrin, que...

— Non, non, je veux accomplir sur l'heure ce devoir sacré, mon enfant!... je veux redoubler de vénération pour celle que nous pleurons, en te montrant qu'elle a été jusqu'à la fin la plus éclairée, la plus tendre, la plus miséricordieuse des mères. Écoute ses dernières paroles... écoute et bénis-la... „Notre pauvre enfant, — „m'a-t-elle dit, — regrettera de n'avoir pas reçu „mes derniers embrassemens!... il serait là, près „de mon lit... à genoux... s'il savait que je vais „mourir!...“

— Oh! oui, oui! murmura Maurice cédant de

nouveau à l'attendrissement et entraîné, si cela peut se dire, par la force de la situation. — Ah! si j'avais su ou seulement pu prévoir le malheur dont nous étions menacés, rien au monde, je le jure, n'aurait pu m'empêcher d'accourir ici; mais hélas! seulement tout à l'heure, en arrivant, j'ai appris par Josette...

Un sanglot étouffa la voix de Maurice, et monsieur Dumirail reprit:

— Jamais, mon pauvre enfant, nous n'avons un instant, ta mère et moi, douté de l'ignorance où tu étais de la gravité mortelle de sa maladie. Aussi, je te le répète, ses dernières paroles ont été empreintes d'un sentiment de céleste miséricorde. „La Providence, et je bénis ses vues, — „a-t-elle dit, — la Providence a sans doute voulu „que ma mort servît au salut de mon fils; le „chagrin qu'elle lui causera, les nouveaux devoirs „qu'elle lui imposera envers toi, mon ami, envers „toi dont il sera l'unique appui, l'unique conso- „lation, sont à mes yeux les gages assurés de „son retour au bien, de son invincible renonce- „ment à ses erreurs. Notre Maurice aura vu de „près l'abîme; la leçon sera aussi profitable „qu'elle aura été terrible; il n'aura plus qu'un „désir: fuir au plus tôt Paris et retourner avec „toi au Morillon pour n'en plus sortir, et con- „tinuer, comme par le passé, de partager avec toi „ces travaux rustiques qu'il aimait tant. Cette

„vie honorablement occupée lui rendra la paix „de l'âme et le contentement de soi-même.“

M. Dumirail, s'adressant à Maurice, de qui la douleur un moment auparavant très vive s'amoindrissait à mesure qu'il appréciait la gravité des obstacles apportés à ses secrets desseins par le dernier vœu de sa mère, M. Dumirail ajouta:

— Dis, mon enfant, jamais paroles plus clémentes, plus sages, plus tendres ont-elles été prononcées par une mère expirante?

— Oh! non... non... jamais! — répondit Maurice, cachant son visage entre ses mains.

Et déjà il cherchait par quel moyen ambigu il pourrait sortir de la position difficile où il allait se trouver vis-à-vis de son père.

— Ta mère connaissait ton cœur, mon enfant; tu ne trompes pas ses suprêmes espérances, béni soit Dieu! — reprend monsieur Dumirail persuadé de l'influence irrésistible du dernier vœu de sa femme sur son fils. — Mais, écoute encore, et vois à quel point cet ange de bonté se préoccupait des regrets qu'elle nous laissait, avec quelle touchante sollicitude elle s'efforçait d'adoucir leur amertume, en espérant nous faire presque illusion sur son absence, hélas! éternelle... Écoute. „Je „désire, — a dit ta mère, — je désire que ma „chambre à coucher et mon petit salon restent „absolument comme ils sont restés le jour de „mon départ du Morillon, et je vous demande, à „toi et à Maurice, de vous rendre chaque jour,

„pendant une heure, dans mon appartement; il „me semble qu'ainsi vous me croirez toujours „près de vous.“

— Chère et excellente mère! combien cette pensée est en effet touchante! — dit Maurice avec un redoublement d'anxiété; — elle voulait pour ainsi dire survivre à elle-même, et que son souvenir, ainsi chaque jour évoqué, valût presque pour nous sa présence si regrettée!

— Cher enfant! les paroles me prouvent, ce dont je ne doutais pas, combien tu es digne de répondre au désir de ta mère, — reprend monsieur Dumirail. — Ah! du moins, nous justifierons les espérances de ma pauvre Julie; nous ne nous quitterons plus désormais; ta jeunesse, ton affection filiale si tendre, si dévouée, seront l'appui de ma vieillesse, terriblement frappée par le coup dont nous gémissons tous deux. Oui, crois-moi, je suis frappé là, au cœur! Je le sens, c'est une plaie incurable... elle saignera toujours. Aussi, vois-tu, mon pauvre enfant, si je ne t'avais pas, si je ne me rattachais pas à toi de toutes les forces qui soutiennent ma triste vie, je te le jure, je ne survivrais pas, non, je ne voudrais pas survivre à ma pauvre Julie, et je...

Monsieur Dumirail ne peut achever; l'émotion, les sanglots le suffoquent encore. Maurice se jette dans ses bras, le comble de caresses en lui disant:

— Je t'en conjure, mon père, ne te laisse pas abattre ainsi... Reprends courage...

— Tu as raison... je manque de courage, j'avoue ma faiblesse, — répond monsieur Dumirail en essuyant ses larmes. — Mais que veux-tu?... Pendant plus de vingt ans... ta mère a fait le bonheur de ma vie... et maintenant... je vois... je sens autour de moi un vide affreux, immense, que, seules, ton affection et ta présence pourront combler... et puis... enfin... ici, dans ce Paris maudit... dans cette maison où est morte ma bien-aimée femme... tout envenime, tout exaspère ma douleur... Ah! malgré l'accablante révélation qui t'attendait, malheureux enfant!... je hâtais ton retour avec une cruelle impatience... afin de pouvoir partir au plus tôt; enfin, te voilà... et, grâce à Dieu, avant une heure nous serons en route.

— Avant une heure! — balbutie Maurice avec un accent de stupeur que son père ne remarque pas... — Comment! en route... avant... une heure?

— Oui, cher enfant... c'est plus que le temps nécessaire pour faire à la hâte nos préparatifs de départ et nous rendre à la poste aux chevaux, où nous prendrons l'un de ces cabriolets que l'on quitte à chaque relais et...

— Partir aujourd'hui, mon bon père! — s'écrie Maurice, feignant de s'alarmer; — quoi!

te mettre en route, accablé comme tu l'es par la douleur... y songes-tu?

— Rassure-toi, cher enfant! chaque pas que nous ferons vers nos montagnes allégera, ce me semble, le poids de ma souffrance.

— Je t'en supplie, renonce à ce dessein.

— Y renoncer, grand Dieu! lorsque depuis hier j'ai compté, dans mon anxiété dévorante, les heures, les minutes qui me séparaient du moment où je pourrais quitter ces lieux détestés! Ah! les pieds me brûlent ici...

— Mon père, — reprend Maurice, semblant s'arrêter, après réflexion, à une résolution inébranlable, et, dans l'extrémité où il se trouvait, ne reculant pas même devant un prétexte hypocrite, — la perte que nous avons fait, a dit une voix vénérée, m'impose de nouveaux devoirs envers toi.

— Tu les accompliras pieusement, je le sais.

— J'y suis décidé, mon père. Aussi, dès aujourd'hui, et à cette heure, je dois commencer de les remplir, ces devoirs sacrés.

— Que veux-tu dire?

— Je m'oppose formellement à ton départ; ce serait exposer ta santé de la manière la plus impardonnable. Encore une fois, y songes-tu? Braver les fatigues de la route dans l'état où te voilà! Jamais, non, jamais, je ne me rendrai complice d'une pareille imprudence!

— Ta tendresse s'inquiète à tort, mon pauvre ami, et...

— En serait-il ainsi, je préférerais cent fois pécher par excès de précaution que de risquer de te voir tomber malade en route.

— Ne crains pas cela; je t'assure, au contraire, que...

— Pardon si je t'interromps, mais j'ai un devoir à remplir envers toi, je le remplirai, quoi que tu dises, quoi que tu fasses.

— Écoute-moi, de grâce!

— Non, non, bon père, tu écouteras, toi, la voix de la raison. Quittons au plus vite cet hôtel où tout nous rappelle des souvenirs si douloureux; allons ensevelir nos regrets, nos larmes dans un quartier solitaire. Là, nous vivrons l'un pour l'autre. Voilà, mon père, ce que dicte la raison. Mais te laisser entreprendre un long voyage dans l'état d'accablement où tu es, jamais, non, jamais je n'y consentirai!

— Combien ta tendre et inquiète sollicitude me touche par son exagération même, — répond monsieur Dumirail très ému et ne pénétrant pas encore la cause réelle de l'opposition que son fils apportait à son éloignement de Paris. — Rassure-toi, te dis-je; dès que, de loin, nous apercevrons les cimes de notre Jura, mon cœur, à cette heure oppressé sous un poids de plomb, s'allégera, je te le répète, à chaque aspiration de mon âme vers nos montagnes où nous avons

vécu si heureux. Mais rester ici, dans cette ville, habiter quelque quartier que ce soit, ne fût-ce qu'un jour, c'est impossible: je tomberais malade à l'instant, et peut-être je ne me relèverais pas de cette maladie. Il est temps, plus que temps que je parte, mon enfant; il m'a fallu toute la fiévreuse énergie que me donnait l'attente de ton retour pour me soutenir jusqu'ici. Ce voyage, au lieu de t'inquiéter, doit donc au contraire te rassurer; seulement, hâtons-nous, appelle Josette, afin qu'elle s'occupe de nos préparatifs.

— Je t'en supplie, mon père...

— Je te répondrai à mon tour, quoi que tu dises, quoi que tu fasses, et aurais-tu cent fois raison de t'alarmer: je suis résolu à partir aujourd'hui, sur l'heure, et nous partirons.

— Alors, je te le déclare, plutôt que de me rendre solidaire d'un acte qui est à mes yeux le comble de l'imprudence, je ne t'accompagnerai pas, — dit Maurice, feignant de puiser dans sa tendresse filiale le courage de s'imposer un douloureux sacrifice. — Non, et quoi qu'il puisse m'en coûter, je te laisserai partir seul.

Cette espèce de menace fut involontairement accentuée par Maurice, novice encore en hypocrisie, avec une nuance de sécheresse et d'impatience dont monsieur Dumirail fut d'abord légèrement surpris; mais bientôt il vit au contraire dans cette menace une nouvelle preuve de l'attachement de son fils, seulement coupable, et

pouvait-il l'en blâmer? de s'exagérer outre mesure les fatigues que son père s'opiniâtrait à entreprendre, et il reprit:

— Tu me laisserais partir seul, dis-tu?... Mais, à ton point de vue même, et en admettant que je commisse une imprudence... songes-y donc, cher enfant, si je tombais malade en route, est-ce que ta présence ne me serait pas alors doublement nécessaire?

— Sans doute, — répondit Maurice assez embarrassé de l'objection, — mais c'est justement afin que tu ne t'exposes pas à tomber malade en route que je m'oppose de toutes mes forces à ton départ.

— Cela, mon ami, n'est pas raisonnable, et je...

— En un mot, mon père, lorsque tu seras convaincu que je n'encouragerai pas ton imprudence en t'accompagnant, il faudra bien que tu renonces à un projet qui me désole et m'effraye.

— Quoi! tu me laisserais partir seul! — reprit avec une pénible hésitation monsieur Dumirail commençant à pressentir vaguement la cause de l'opiniâtreté de son fils à s'opposer à ce prompt départ. — Peux-tu seulement, mon enfant, concevoir une pareille pensée, après toutes les raisons que je t'ai données au sujet de mon désir, mieux que cela, de la nécessité où je suis de retourner dans notre pays, puisqu'ici ma santé, ma vie peut-être, ne résisteraient pas aux chagrins

qui m'accablent? Non, non, tu ne réfléchis pas à ce que tu dis.

— Ce que je dis, mon père, je... le ferai.

— Maurice... ah! Maurice... — balbutia monsieur Dumirail, de qui les soupçons augmentaient de plus en plus, et qui, observant dès lors attentivement la physionomie de son fils, y lut une vive impatience et une anxieuse préoccupation. — Mon ami, — ajouta monsieur Dumirail d'un ton de reproche doux et triste, — je ne veux pas croire, je ne croirai jamais qu'au moment où tu viens de me protester de ton dévouement et de ta tendresse, dont j'ai tant besoin, tu le sais, tu puisses, je le répète, seulement penser à te séparer de moi.

— Garde-toi de le supposer, mon père; mon seul désir, au contraire, est d'aller avec toi habiter un quartier solitaire de Paris, de ne pas te quitter... Mais encore une fois, me mettre en route avec toi dans la persuasion où je suis que tu exposes ainsi très gravement ta santé, jamais je n'y consentirai. Non! aucune puissance humaine, pas même la tienne, et c'est tout dire, ne pourra ébranler ma détermination à ce sujet.

L'accent de Maurice en prononçant ces derniers mots devint tellement ferme et significatif que sa résolution de rester à Paris, malgré les dernières volontés de sa mère, ne put dès lors être davantage mise en doute par monsieur Dumirail. Pendant

un moment cette découverte le jeta dans un profond accablement.

XIX

Maurice, regrettant sa mère et touché de ses dernières et miséricordieuses paroles, était non-seulement résolu à porter son deuil et à honorer sa mémoire comme il convient, mais il pressentait même que pendant un certain temps la douceur de sa liaison avec madame de Hansfeld serait empreinte d'une sorte de mélancolie douce ; enfin, il se proposait, comme un devoir sacré, de porter de temps à autre, en compagnie d'Antoinette, des couronnes d'immortelles et des fleurs sur la tombe maternelle !

Certes, le *fils de famille* était, on le voit, résolu à faire, ainsi qu'on le dit, largement les choses ; mais quant à s'en aller sur l'heure s'enterrer avec son père au Morillon, afin d'y pleurer incessamment la défunte dans une solitude funèbre, et y reprendre ses occupations laborieuses et rustiques d'autre fois; mais, quant à renonçer ainsi à madame de Hansfeld et aux plaisirs de Paris, alors qu'il héritait cinq à six cents beaux mille francs... sonnant et trébuchant... un pareil renoncement était et devait être au-dessus des

forces de Maurice. Il avait sincèrement proposé à monsieur Dumirail d'aller avec lui passer les premiers temps de leur deuil dans quelque quartier solitaire; il eût tenu parole, et consacré à consoler son père les momens que madame de Hansfeld lui eût laissés libres. Là se bornait lé dévouement possible de cet excellent fils... Rendons-lui justice: il avait même un instant eu la pensée, touché de la douleur déchirante de son père, de l'accompagner au Morillon et d'y séjourner près de lui durant quelques jours; mais à ce premier mouvement succéda cette réflexion péremptoire:

— Mon père est persuadé que la mort et les dernières volontés de ma mère ont opéré ce qu'il appelle *ma conversion* et que mon seul désir est d'aller m'ensevelir avec lui dans son domaine pour y reprendre ma vie rustique. Il n'en est rien. Je ne veux pas m'éloigner de Paris, où mon héritage me permet de mener grand train. Il me faudra donc, si j'accompagne mon père pendant quelques jours dans sa retraite, lui déclarer tôt ou tard ma résolution; il vaut donc mieux la lui faire connaître ici carrément et au plus tôt, s'il s'opiniâtre à vouloir retourner aujourd'hui même dans le Jura.

Monsieur Dumirail comprenait enfin, après quelques momens de réflexion, que Maurice cachait, sous un semblant d'inquiétudes filiales, son inflexible volonté de demeurer à Paris. Ainsi, malgré l'expérience du passé, malgré la conscience

d'avoir hâté le terme des jours de sa mère, malgré le pardon, les vœux suprêmes de cette infortunée, Maurice persistait dans ses funestes erremens.

Monsieur Dumirail, avant de se rendre à l'évidence de cette effrayante déception, avant de se persuader que l'âme de son fils était incurablement gangrenée, voulut tenter une dernière épreuve, cherchant encore à s'abuser lui-même et se disant qu'après tout, et si improbable que cela parût, il se pouvait que Maurice fût réellement à ce point soucieux de la santé de son père que, dans sa sollicitude outrée jusqu'à l'aberration, il le menaçât de le laisser partir seul afin de le retenir par cette crainte et de l'empêcher ainsi de commettre une imprudence presque mortelle. Mais aussi, en admettant la sincérité de ces alarmes exagérées, il était hors de doute que si monsieur Dumirail persistait dans sa résolution de se mettre en route et que son fils refusât de l'accompagner, sa sollicitude n'était qu'un prétexte pour demeurer à Paris.

Monsieur Dumirail, après un assez long silence, sonna Josette et lui dit:

— Mettez à l'instant du linge dans mon sac de nuit avec les objets de toilette nécessaires pour le voyage; vous prendrez demain la diligence de Nantua et vous apporterez les effets que je laisse ici. Dites au garçon d'hôtel d'aller chercher un fiacre.

Josette sortit pour exécuter ces différens ordres. Monsieur Dumirail, s'efforçant de cacher ses secrets ressentimens, dit affectueusement à Maurice :

— Mon ami, j'emporte suffisamment de linge pour toi et pour moi : nous ne nous arrêterons en route que pour prendre nos repas. Le fiacre que j'ai envoyé chercher nous va conduire à la poste aux chevaux, et nous nous mettrons en route à l'instant.

— Comment, mon père, tu persistes à...

— Je pars sur-le-champ... Épargne-moi tes observations.

— Mais c'est le comble de l'imprudence, et...

— Et, — reprend monsieur Dumirail en jetant un regard pénétrant sur Maurice, qui baissa les yeux, — et plutôt que de te rendre solidaire de mon imprudence, tu ne m'accompagneras pas ?...

— Mon père...

— Écoute-moi. Je te le déclare d'avance : au nom du plus simple bon sens, je n'accepte pas, je ne puis accepter comme sincère ton excuse de me laisser partir seul... sous prétexte que tu crains de me voir tomber malade en route.

— Pourtant, c'est la vérité... Cette crainte seule me retient ; aussi je suis décidé à...

— Prends garde ! — dit vivement monsieur Dumirail, parvenant à se contenir encore et interrompant son fils. — Oh ! prends garde, avant de

me répondre, avant de me dire si tu consens ou non à me suivre; je t'en avertis, ta réponse sera pour moi d'une extrême gravité!

Maurice, mis, ainsi que l'on dit vulgairement, *au pied du mur,* sentit le moment décisif arriver.

Il garda pendant quelques secondes le silence prévoyant les conséquences de sa réponse; son cœur se serra; il eut conscience des redoutables résultats de la détermination qu'il allait prendre; son avenir en dépendait. Il allait définitivement choisir entre la bonne ou la mauvaise voie. Ces perplexités l'agitaient, lorsque Josette entra, tenant à la main le sac de nuit de son maître et lui dit:

— Monsieur, le fiacre est à la porte de l'hôtel.

— Allons, Maurice, — dit monsieur Dumirail d'une voix qui trahissait son angoisse; et il ajouta en se dirigeant vers la porte: — Viens, viens, mon enfant, partons.

— Mon père... de grâce...

— Viens-tu, oui ou non?

— Attendez du moins quelques jours.

— Je pars sur l'heure, suis-moi.

— Remettez seulement à demain ce...

— Je ne t'accorde pas une minute de plus! Viens-tu?

— Mon père!

— Viens-tu? oui ou non.

— Eh bien!... non! mon père... — articula Maurice avec effort, — non! il m'est impossible de...

— Il suffit, j'ai compris. Laissez-nous, Josette, — dit monsieur Dumirail d'une voix sourde.

Et il resta seul avec son fils.

XX

Monsieur Dumirail, ne pouvant plus douter de l'endurcissement de son fils, n'était cependant pas au terme des odieuses découvertes qu'il devait faire dans cette âme déjà pervertie, car le mal a sa logique comme le bien; ainsi à la conviction que son fils ne voulait pas quitter Paris, succéda forcément cette réflexion:

„En ce cas, sur quelles ressources compte „Maurice pour „subvenir aux folles dépenses qu'il „rêve?"

Alors une nouvelle et horrible appréhension navra le cœur de monsieur Dumirail, et avant que de se résigner à l'envisager en face, tant elle l'épouvantait, il voulut du moins faire entendre à son fils de véhémens reproches, lui prouver ainsi qu'il n'était pas dupe de son hypocrisie. Alors, le regard menaçant, le visage courroucé, les lèvres contractées par un sourire d'une poignante amertume, monsieur Dumirail s'écria:

— Vous êtes démasqué!... Votre refus de m'accompagner m'éclaire!... Ainsi, la mort de votre mère, ses volontés dernières, le pardon que mourante elle vous a accordé; enfin, mon indulgence, ma tendresse, mes larmes, tout a été vain, tout a glissé sur votre cœur déjà bronzé!... Vous voulez rester à Paris, et je sais malheureusement dans quel but...

— Je pourrai regretter, pleurer ma mère, aussi bien ici qu'au Morillon...

— Pleurer votre mère!... la regretter!... Tenez, à cette heure, vous me faites frémir!... Vos larmes, vos regrets, votre douleur, tout était feinte et mensonge!...

— Ah! mon père... cette accusation...

— N'est que trop méritée. Je croyais, malgré vos égaremens, votre cœur encore bon. Je me trompais. Un coup affreux me frappe, le coup le plus affreux qui me puisse jamais atteindre, sauf ceux que vous me réservez peut-être pour l'avenir. Je perds votre mère; vous êtes témoin de mon désespoir; mon premier cri en vous revoyant est: „— Mon enfant! il ne me reste que toi au monde! „nous ne nous séparerons plus désormais!..." Et à ce cri de mon âme déchirée, que répondez-vous? „— Allez pleurer ma mère où vous „voudrez... moi, je reste en cette ville. En d'autres „termes: Je suis incorrigible, je veux continuer „de me livrer à ces désordres qui ont causé „un tel chagrin à ma mère qu'elle est morte avant

„le temps…“ — Soit, monsieur. Vous êtes, dites-vous, *majeur* et maître de vos actes?… Cependant, une question…

Et la voix de monsieur Dumirail s'altéra, car la pensée qu'il voulait fuir revenait fatalement à son esprit.

— Pour vivre à Paris… il vous faut de l'argent!

— Je le sais, mon père.

— Or, comme vous n'avez pas à attendre un sou de moi tant que vous resterez ici… de quelle manière subviendrez-vous à vos besoins?

— Mon père… — balbutia Maurice avec un embarras croissant, car il n'osait et ne pouvait répondre qu'il comptait sur l'héritage maternel, — je serai très modéré dans mes dépenses.

— Il n'importe… si modérées qu'elles soient, comment y subviendrez-vous? — reprit monsieur Dumirail poursuivant son fils d'un regard pénétrant et inexorable. — Où trouverez-vous de l'argent?

— Que cela, mon père, ne vous inquiète pas.

— Vous continuerez sans doute d'emprunter aux usuriers?

— Non, certainement… oh! non… — répondit involontairement Maurice. — Rassurez-vous, mon père… je n'aurai plus désormais recours à des emprunts usuraires.

— Ah! — fit monsieur Dumirail en tressaillant, car la secrète pensée de son fils, dont il s'était

jusqu'alors efforcé de douter, lui apparaissait dans toute sa hideur, et il reprit d'une voix d'indignation contenue :

— Puisque vous ne contracterez pas de dettes, encore une fois, comment vous procurerez-vous de l'argent ?

— Il est inutile, en un moment si triste, d'entrer dans de pareils détails, mon père... et je...

— Mais, j'y songe, — reprit vivement monsieur Dumirail, feignant d'être surpris par une idée subite, — vous croyez peut-être hériter de votre mère ?

— Hé bien ! — s'écria d'abord Maurice avec un accent d'une odieuse naïveté qui, évidemment, signifiait : — Certes, je compte sur l'héritage de ma mère.

Puis, après un moment de réflexion, commençant d'entrevoir ce qu'il y avait d'alarmant dans la demande de son père, Maurice reprit :

— Pourquoi, je vous prie, m'adressez-vous cette question ?

— Parce que vous êtes dupe d'une erreur.

— Une erreur ! Quelle erreur ?

— Les cendres de votre mère sont à peine refroidies, et déjà vous convoitez son héritage. Mais cet héritage vous échappe.

— Grand Dieu ! que dites-vous ?...

— Votre mère m'a légué sa fortune par testament.

— Déshérité ! — s'écria Maurice, sa figure

blémie, contractée par le dépit, par la colère, la consternation révélant ainsi la cruelle déception de sa cupidité.

XXI

Cette cupidité dechira le cœur de monsieur Dumirail; il sentit se briser les derniers liens qui l'attachaient encore à Maurice; car, hélas! le malheureux père se disait et devait se dire, au nom de l'infléxible logique et de l'inexorable expérience:

— Mon fils sera aussi insensible à ma mort qu'il l'est en réalité à la mort de sa mère. La question d'argent est... et sera tout pour lui: satisfait, si mon héritage est opulent et ne se fait pas attendre; attristé, si je vis longtemps; courroucé, si les biens que je lui laisse ne répondent pas à ses espérances; de sorte que, dès aujourd'hui, j'aurai constamment à l'esprit cette épouvantable pensée: „Il existe un homme qui désire „que je meure promptement, et cet homme est „mon fils... et je l'ai comblé de soins, de tendresse... „et jadis il m'aimait... il me chérissait...“ Ah! la main de Dieu s'appesantit sur moi! elle inflige un châtiment terrible à mon orgueil paternel à l'aveugle ambition dont j'ai été possédé pour mon

enfant dans un moment d'aberration! Ma femme, la meilleure des épouses et des mères, est morte de chagrin sous mes yeux, et mon fils est perdu... perdu sans retour!... Pas d'illusions, elles ne sauraient maintenant m'abuser: tout sentiment filial est désormais éteint en lui; aucune corde généreuse ne vibre plus dans son âme, puisque, malgré ma douleur, mes larmes, mes prières, ma tendresse, il se montre tel qu'il vient de se montrer... Ah! cela est affreux... affreux!... Ce n'est plus mon enfant que je vois en lui, c'est un indifférent... pis encore... un ennemi peut-être! Il est temps de lui apprendre que ma femme n'a malheureusement pas songé à me léguer la part disponible de ses biens, qui eût ainsi échappé à la dissipation... La dernière épreuve à laquelle j'ai soumis mon fils n'a que trop confirmé mes soupçons!

A mesure que ces navrantes convictions pénètrent l'âme de monsieur Dumirail, le caractère de sa physionomie change; elle se pétrifie pour ainsi dire et devient d'une rigidité glaciale, d'une inflexible dureté.

— Monsieur, — reprend-il d'une voix brève et tranchante, — j'ai voulu vous éprouver... Je vous ai trompé... l'héritage de votre mère vous appartient.

— Grand Dieu! — s'écrie Maurice, de qui les traits expriment malgré lui l'étonnement et la satisfaction.

— Votre héritage se monte à cinq cent vingt mille francs environ, — poursuit monsieur Dumirail impassible. — Les comptes vous seront, d'ailleurs, fidèlement rendus, monsieur, vous devez me croire.

— Ah! mon bon père, peut-il être jamais entre nous question de comptes! — s'écrie le jeune homme avec l'expansion, l'attendrissement et l'élan de confiance éveillés en lui par le revirement heureux et inattendu qui lui rendait l'héritage maternel; aussi, dans sa joie, Maurice veut témoigner sa gratitude à son père en se jetant à son cou: mais monsieur Dumirail, repoussant son fils par un geste écrasant de répulsion et de dégoût, répond froidement:

— Je vous l'ai dit, monsieur, afin de vous éprouver, j'ai voulu, pendant un moment, vous laisser croire que votre mère m'avait légué ses biens. L'épreuve a dépassé mes craintes. Vous voyiez une simple question d'argent dans la mort de votre mère...

— Moi, mon Dieu!

— Vous, monsieur; car, vous croyant déshérité, vos traits ont exprimé une consternation bien autrement profonde et sincère que celle dont vous affectiez tout à l'heure hypocritement les dehors en apprenant que vous n'aviez plus de mère!

— Ah! vos reproches me navrent, et je...

— Mais, — poursuivit monsieur Dumirail

sans s'arrêter à l'interruption de son fils, — mais, apprenant que la jouissance de l'héritage maternel vous est assurée, qu'il s'élève à plus de cinq cent mille francs, aussitôt votre front se déride, la joie vous transporte, vous reconnaissez d'avance la fidélité de mes comptes, et vous voulez me sauter au cou...

Je vous en supplie, mon père, n'interprétez pas de la sorte un mouvement de tendresse.

— De tendresse à l'égard des cinq cent mille francs que j'aurai à vous remettre, monsieur?... Non, je ne doute pas de la sincérité de ce mouvement si naturel de votre part. Et maintenant, au moment de nous séparer pour toujours, écoutez-moi bien, monsieur...

— Que dites-vous, mon père?...

— Je dis, monsieur, que vous me voyez aujourd'hui pour la dernière fois.

— Mais de cette séparation, éternelle selon vous, mon père, quel est le motif? — reprend Maurice, de plus en plus surpris de l'accent et de la physionomie inflexible de monsieur Dumirail. — En quoi ai-je donc mérité votre courroux et peut-être votre désaffection?

— Cette question, si elle est sincère, et elle doit l'être, me prouve que votre âme est encore plus pervertie que je ne le pensais. Mais cet entretien m'est odieux, j'ai hâte d'y mettre fin. Deux mots cependant: vous êtes majeur et maître de vos actions, m'avez-vous dit ce matin; soyez

libre, usez du droit que la loi vous accorde, méconnaissez mon autorité; quant aux étranges prétentions que vous éleviez ce matin sur ma fortune, je vous répondrai ceci: Un père, même dans la situation de fortune où je me trouve, ne *doit* à son fils que le *nécessaire*, et non le *superflu;* or, je vous devais et je vous ai donné le *nécessaire,* à savoir le pain du corps et le pain de l'âme; l'éducation morale qui forme, élève, développe l'esprit de l'homme, et l'éducation physique qui rend sa constitution robuste; le père *doit* encore à son fils l'*instrument du travail,* à savoir les connaissances, l'instruction nécessaire pour parcourir une carrière honorable; enfin, dans l'hypothèse d'infirmités précoces ou d'événemens qui peuvent briser la carrière de son fils, un père lui *doit* encore une rente suffisante à sauvegarder son avenir. Voilà les devoirs du père; ces devoirs accomplis, il reste maître absolu de ses biens, et, au nom de la raison, de la morale et de l'équité, il n'en doit plus une parcelle à son fils, si considérables qu'ils soient. Ces devoirs paternels, je les ai largement accomplis envers vous, monsieur; je vous ai donné une excellente éducation; vous êtes robuste, et vous possédez les connaissances nécessaires à un bon agriculteur.

— Je rends hommage à tous les soins que vous m'avez prodigués, mon père, et je...

— Monsieur, ce sont là des mots, il s'agit de

faits... J'ai donc scrupuleusement rempli mes devoirs envers vous, en ce qui touche le passé; quant à l'avenir, je suis dispensé d'y pourvoir. Vous possédez à cette heure l'héritage de votre mère... plus de cinq cent mille francs... vingt-cinq mille livres de rente... non-seulement l'aisance... mais la richesse.

— Soyez-en certain, mon père, je ne dissiperai pas follement ces biens.

— Vous agirez en cela d'autant plus prudemment, monsieur, que je vous déclare formellement... écoutez bien ceci, — ajoute monsieur Dumirail d'un ton solennel, — et puisse cette déclaration vous épargner le souci de prévoir désormais si je dois vivre plus ou moins longtemps... puisque vous êtes dès aujourd'hui, monsieur, absolument désintéressé dans la question de ma mort! — donc je vous déclare formellement, je vous atteste sur l'honneur, que je vous laisserai pas une obole d'héritage.

Monsieur Dumirail prononce, accentue ces mots de telle sorte que Maurice ne doute plus de l'inébranlable résolution de son père; et certain de se voir déshérité, il tressaille, reste muet de stupeur, et il baisse le front dans un profond accablement.

Maurice, actuellement nanti d'un héritage de cinq cent mille francs, trésor presque inépuisable à ses yeux, ressentait peut-être davantage les causes de la déshérence dont il se voyait frappé

que la déshérence elle-même. Il fallait, en effet, qu'il eût incurablement blessé son père, dont il n'avait jamais mis en doute la tendresse, pour que celui-ci le déshéritât complétement; or, quoiqu'il s'agît probablement pour lui de la perte d'environ un million, Maurice fut en ce moment moins sensible à cette perte qu'au témoignage d'inexorable désaffection, de détachement absolu que lui donnait son père en prenant une mesure si extrême. Aussi, après quelques momens de silence, reprend-il d'une voix altérée:

— Il me sera plus pénible de renoncer à votre affection que de renoncer à vos biens, mon père.

— Vaines paroles, contredites par un fait dont tout à l'heure j'ai été témoin, monsieur: la perte de l'héritage de votre mère vous a plus douloureusement affecté que sa mort. Quant à ce qui me concerne, vous ne hâterez sans doute pas de vos vœux le terme de ma carrière, puisque vous savez n'avoir rien à attendre de moi!

— Ah! mon père, vous êtes sans pitié!

— Vous vous trompez. L'avenir que vos désordres vous préparent m'inspire pour vous un dernier sentiment de pitié; aussi, je veux que le fils que j'ai mis au monde fût pour toujours, et malgré sa dissipation, à l'abri du froid et de la faim.

Je ne serai jamais réduit à une pareille extrémité, mon père.

— Je pense le contraire; vous mangerez jusqu'au dernier sou de votre héritage... Et maintenant, monsieur, vous allez connaître l'emploi de ma fortune.

— Ma fortune, — continua monsieur Dumirail, — se monte, y compris mon domaine du Morillon, à onze cent mille francs environ.

— Plus d'un million! — pensait Maurice, de nouveau en proie à une âpre convoitise; — plus d'un million!

— J'ai souvent, depuis longtemps, regretté, vous le savez, monsieur, que les agriculteurs instruits et au courant des progrès de la science moderne fussent si rares dans nos campagnes, faute d'une éducation et d'une instruction spéciale, — reprit M. Dumirail toujours impassible. — Je suis donc résolu à consacrer ma fortune à la fondation d'une ferme école dans mon domaine du Morillon... Là, je ferai élever sous mes yeux une vingtaine de pauvres orphelins; ils seront ma nouvelle famille... à moi... qui n'en ai plus...

— Vous êtes, vous l'avez dit, mon père... maître absolu de vos biens, — reprend Maurice s'efforçant de paraître indifférent aux projets de son père, et regardant leur réalisation comme d'autant plus probable qu'en effet M. Dumirail avait souvent déploré le manque d'agriculteurs instruits; — vous pouvez disposer de vos propriétés comme bon vous semble.

— Ainsi ferai-je, monsieur. Les biens que vous auriez dissipés dans l'orgie assureront le pain du corps, le pain de l'âme et l'instrument du travail à d'honnêtes enfans du peuple. Ceux-là, j'en ai la conviction, n'attendant rien de moi après ma mort, ne calculeront pas avec une impatiente avidité les jours qui me restent à vivre; ils accorderont quelques larmes sincères à ma mémoire, et elle sera, je l'espère, vénérée par les générations d'orphelins qui se succèderont dans cet établissement agricole que j'aurai fondé à perpétuité.

— Vous avez sans doute le droit de me déshériter, mon père, — reprend Maurice avec un redoublement d'amertume, — mais vous n'avez pas le droit de m'accuser d'être un fils sans entrailles!

— Je connais parfaitement mes droits. J'ai moralement celui de vous déshériter. Un dernier mot, monsieur. Je vous ai dit que ma pitié pour vous ne prévoyait que trop votre ruine, peut-être prochaine; s'il en est ainsi, si vous êtes un jour réduit à la dernière détresse, de mon vivant ou après ma mort, vous trouverez toujours, en vertu de l'une des clauses expresses de ma fondation, vous trouverez toujours, dis-je, au Morillon, la nourriture, le logis, le vêtement, rien de plus; mais du moins, je vous le répète, monsieur, la créature à qui j'ai donné le jour n'aura jamais à souffrir du froid et de la faim.

— Je l'espère, — dit Maurice avec une colère contenue, — c'est bien le moins que je puisse prétendre!

— Cette prétention-là, monsieur, ne devrait pas être permise à un homme qui doit sa ruine à la paresse et au vice; car, il est ainsi plus heureux que beaucoup d'honnêtes gens qui, après une vie de labeurs, languissent dans les privations; mais ma miséricorde paternelle daigne vous épargner ce suprême châtiment de vos désordres.

— Mon père... vous me déshéritez... soit! — répond Maurice d'une voix altérée. — Me sera-t-il permis cependant de vous faire observer, que, sauf des torts dont je ne nie pas la gravité, vous punissez surtout les fautes dont vous vous plaisez à me supposer coupable dans l'avenir?

— Monsieur, de deux choses l'une: ou, vous amendant et usant sagement de votre fortune, vous jouirez de vos vingt-cinq mille livres de rente dans une complète oisiveté, ou bien vous aurez dissipé en peu d'années cet héritage. Or, dans le premier cas, vos revenus étant plus que suffisans à vous assurer toutes les jouissances que l'homme peut raisonnablement désirer, ma succession n'ajouterait donc qu'un très inutile superflu à votre superflu; dans le cas, au contraire, et il est inévitable, où vous dissiperiez vos biens, j'accomplis un devoir sacré en employant à l'amélioration du sort de mes semblables une

fortune qui eût disparu dans le gouffre de vos prodigalités aussi méprisables que stériles.

— Cependant, mon père...

— J'ai dit ma volonté, monsieur... et c'est assez, — répond monsieur Dumirail avec un accent d'inflexible autorité.

Puis il reprend:

— Avez-vous un notaire?

— Pourquoi cette question, mon père?

— Parce qu'il faut que vous choisissiez un notaire, entre les mains de qui mon mandataire remettra, sous peu de jours, vos comptes en règle et les sommes qui vous reviennent.

Puis, agitant le cordon de la sonnette, monsieur Dumirail ajoute:

— N'oubliez pas, monsieur, de me faire parvenir l'adresse de votre notaire, au Morillon, où je serai après-demain.

— Quoi! mon père, décidément vous partez aujourd'hui?

— Josette, — dit monsieur Dumirail à la servante qui entre, — portez le sac de nuit dans le fiacre qui m'attend.

— Mon père, — s'écrie Maurice après le départ de la servante, — je vous en conjure, ne me laissez pas du moins sous le coup de votre colère.

— De la colère? Non, non! — répond monsieur Dumirail d'un ton à la fois douloureux et

solennel; — le père de famille obligé de sévir contre son fils ne cède pas au blâmable entraînement de la colère; il se recueille en son âme et conscience, pèse le bien et le mal, avec l'impartialité d'un juge austère, puis il agit selon que son devoir lui commande d'agir.

— Ainsi, mon père, je ne vous reverrai jamais?

— Jamais! à moins que vous ne veniez à moi soumis, repentant, et je ne saurais l'espérer, ensuite de ce qui s'est passé aujourd'hui. Mais, je vous le déclare, que vous vous amendiez ou non, ne comptez plus sur mon héritage; vous devez expier votre convoitise sacrilége; vous m'en avez, aujourd'hui, donné une preuve dont je frémis encore; elle sera l'effroi de mes derniers jours. Adieu! monsieur. Que Dieu ait pitié de vous!

— C'est fini! — murmura Maurice avec abattement, ému en ce moment suprême par un ressouvenir lointain de son affection filiale, éprouvant un remords de sa conduite passée, cédant enfin à d'involontaires appréhensions pour l'avenir; — c'est fini! me voilà à jamais séparé de mon père...

Monsieur Dumirail, malgré son inexorable résolution de punir l'odieuse cupidité de son fils, ne perd pas absolument tout espoir en voyant l'accablement de Maurice.

Celui-ci, par un acte de ferme volonté, pou-

vait encore échapper à sa perte en fuyant les tentations de Paris, en échappant à l'influence de madame de Hansfeld, en accompagnant son père qui, malgré tant de sujets de désaffection, souffrait cruellement à cette heure où allaient se briser dans son cœur les dernières fibres qui l'attachaient à son fils.

Josette entre en ce moment et dit à son maître:

— Monsieur, vos bagages sont placés dans la voiture.

Monsieur Dumirail ne s'empresse pas de s'éloigner; il contemple d'un regard bientôt humide de larmes Maurice qui, la figure cachée entre ses mains, reste assis sur son siége dans une attitude de profond accablement.

Le père de famille, par un sentiment de dignité peut-être exagéré, hésite devant une dernière tentative, dont il a d'ailleurs tout lieu de craindre l'inutilité. Il a cependant recours à un moyen détourné, en disant à la servante d'une voix péniblement émue:

— Adieu! bonne Josette... vous viendrez me rejoindre le plus tôt possible au Morillon, puisque j'y retourne seul!

Ce mot, *seul,* est prononcé par monsieur Dumirail avec un accent de regret si poignant, que Maurice doit y voir un suprême appel à sa tendresse filiale.

— Est-il possible, monsieur! — reprend Josette, vous partiriez sans monsieur Maurice?

— Hélas! je le crains... — répond monsieur Dumirail d'un ton de doute navrant qui permettait encore à Maurice de prendre une détermination salutaire.

Il en a un instant la pensée, mais un sentiment de faux orgueil lui sert de prétexte pour résister à son heureuse inspiration. Son repentir, se dit-il, paraîtrait calculé afin de détourner son père de ses projets d'exhérédation.

Mais, au vrai, Maurice recule devant la perspective de l'existence paisible et laborieuse qui l'attend au Morillon; il la compare aux enchantemens de Paris, aux plaisirs dont il peut si largement jouir, grâce à son héritage. Le souvenir de madame de Hansfeld achève d'étouffer dans l'âme de Maurice cette vague et dernière aspiration vers le bien.

Josette, malgré sa simplicité, pressentant la secrète pensée de monsieur Dumirail, dit au jeune homme en se rapprochant de lui:

— Monsieur Maurice, vous n'entendez donc pas monsieur?... il s'en va!... Est-ce que vous pouvez le laisser s'en aller tout seul?

Maurice reste immobile, n'osant abaisser les mains dont il couvre son visage, de peur de rencontrer le regard de son père.

Monsieur Dumirail reconnaît la vanité de son

dernier espoir, tressaille, lève au plafond ses yeux humides et désolés, puis s'éloignant:

— Adieu, fils sans entrailles!... Vous ne me reverrez jamais... entendez-vous, jamais! car vous êtes à jamais perdu!

— Bonté divine! monsieur, que dites-vous?... ne vous en allez pas ainsi fâché! — s'écrie Josette fondant en larmes et suivant son maître dans la pièce voisine, espérant de le ramener; puis elle ajoute en se retournant:

— Monsieur Maurice, venez donc, joignez-vous à moi pour supplier votre papa de vous attendre!

Maurice est resté sourd à l'appel de Josette. Bientôt il se lève, s'approche de la fenêtre, prête l'oreille avec anxiété du côté de la rue où attendait le fiacre, et entendant au bout de quelques instans le roulement de la voiture qui se perd dans le lointain, il semble éprouver un grand allégement, réfléchit et dit:

— Au pis-aller, je reste avec cinq cent mille francs; mais mon père ne se résoudra pas si facilement qu'il le dit à me déshériter. Courons chez Antoinette lui demander où demeure monsieur *Thibaut*, son notaire; j'enverrai cette adresse à mon père, et avant quinze jours je serai en possesion de mon demi-million.

Au moment où Maurice passe devant la loge du concierge, celui-ci lui remet une circulaire ainsi conçue:

„Madame veuve San-Privato a l'honneur de „vous faire part du mariage de son fils, monsieur „Albert San-Privato, premier secrétaire de l'am-„bassade de Naples, chevalier de l'ordre, etc., „avec Mademoiselle Jeane Dumirail."

QUATRIÈME PARTIE.

I

Cinq années environ se sont écoulées depuis la séparation de Maurice et de son père, époque à laquelle Jeane Dumirail a épousé Albert San-Privato.

La scène suivante se passe à Paris chez *maître Thibaut*, notaire de madame de Hansfeld, lequel avait été autrefois désigné par Maurice à son père, comme le fondé de pouvoir entre les mains de qui devait être déposé le montant de la succession de madame Dumirail; ce notaire est aussi depuis longtemps chargé de la gestion des affaires de M. Richard d'Otremont, et tous deux s'entretiennent ce jour-là au coin d'un foyer pétillant, car la froidure de janvier se fait vivement sentir. Le cabinet où a lieu cet entretien est meublé avec un luxe sévère. Une caisse de fer, dite de sûreté, est placée dans un coin de cette

vaste pièce; une porte à deux battants communique à un salon, et une autre petite porte de dégagement ouvre sur un corridor conduisant à l'étude.

Maître Thibaut, homme de soixante ans, a le regard fin, le sourire railleur; sa physionomie joviale révèle son inaltérable bonne humeur.

Richard d'Otremont va bientôt atteindre sa quarantième année, il a conservé les dehors et les manières d'un homme de la meilleure compagnie.

— Ainsi, cher monsieur Thibaut — disait M. d'Otremont d'un air pensif — afin de clairement résumer l'espèce de consultation judiciaire que vous venez de me donner de si bonne grâce... un homme marié en communauté de biens peut disposer comme il l'entend des biens de sa femme... si considérables qu'ils soient?. .

— Distinguons, mon cher client... distinguons... Oui, sans doute, le mari peut disposer des biens de sa femme comme il l'entend, mais non point les vendre sans le consentement d'*icelle*... ajouterai-je, en véritable tabellion que je suis...

— C'est-à-dire que le mari ne peut disposer que de l'emploi des revenus?...

— C'est cela...

— Mais il en dispose... absolument... selon son bon plaisir, sans que sa femme puisse s'op-

poser à l'usage que fait son mari du revenu commun?

— Distinguons encore, mon cher client: car si, d'aventure, le mari s'avisait de dissiper follement les revenus de sa femme, elle est protégée par la loi contre ces dilapidations, en cela qu'elle peut intenter une demande en séparation de biens... voir même de corps... laquelle demande est toujours accueillie et suivie d'effet, s'il est avéré que le mari est un dissipateur.

— Mais dans le cas contraire?

— Comment?

— Tenez, cher monsieur Thibaut, je vais par un exemple vous préciser ma pensée... Je suppose qu'au lieu d'être célibataire... je me suis marié il y a douze ou quinze ans... mais, après quelques mois de mariage, ma femme et moi, nous nous séparons d'un commun accord...

— Très bien... Ah! si l'on se séparait comme cela... tout de suite... par manière de précaution ou de prévision... que de bon temps l'on gagnerait! Ah! que ne me suis-je ainsi séparé de ma diablesse de femme!... j'aurais ainsi escompté une dizaine d'années de béatitude délicieuse... de quiétude ineffable... de félicité céleste... O Athenaïs... — ajouta maître Thibaut avec un accent d'invocation comique; — ô Athénaïs... je te demande un peu qu'est-ce que cela t'aurait fait de t'en aller tout de suite... et de laisser ainsi...

ton *Scipion...* parfaitement tranquille et débarrassé de ta présence.

— Quel Scipion?

— Le Scipion de ma femme! hé! c'est moi, parbleu! Scipion Thibaut... moi, Scipion, par la grâce de feu mon père, un forcené brave homme du club des Cordeliers, qui, dans sa ferveur républicaine... m'a baptisé de ce nom de la vieille Rome...

— Cest plaisir de voir, cher monsieur Thibaut, avec quelle philosophique sérénité vous évoquez le souvenir de vos infortunes conjugales — reprit M. d'Otremont en souriant. — D'honneur! sous le rapport du stoïcisme, vous êtes digne de porter le nom d'un vieux Romain!... Mais pour revenir à ma supposition, je me suis donc, il y a douze ou quinze ans, amiablement séparé de ma femme, avec qui j'étais marié en communauté de biens... J'ai voyagé pendant de longues années; j'arrive en France... et j'apprends que ma femme, pendant mon absence, s'est enrichi... qu'elle possède... par exemple... un million...

— Quelle est l'origine de ce million?

— Que sais-je... elle l'aurait gagné si vous voulez à l'une de ces loteries allemandes dont on lit les annonces dans les journaux.

— Vous me rappelez là, mon cher client, l'une des manies d'Athénaïs... Elle avait la rage de mettre toujours à la loterie *Francfort-sur-le-*

Mein... de compte à demi avec mon premier clerc... Mes premiers clercs étaient de naissance... de prédestination... les associés... les co...o...pérateurs de ma scélérate de femme...

— Hé bien! la mienne... (c'est-à-dire, celle que je me donne en imagination) a donc gagné un million... Elle a acheté un hôtel, elle mène grand train... J'arrive de mon voyage... J'use de mes droits de chef de la communauté, je suis... (toujours en vertu de ma supposition) je suis très avare... je mets l'hôtel de ma femme en location, je vends ses chevaux, ses voitures, je renvoie ses gens et je l'oblige de vivre comme moi avec la plus sévère économie, tranchons le mot, avec une avarice sordide... Ma femme, peut-elle légalement m'obliger de vivre moins parcimonieusement, et ainsi échapper aux dures privations que je lui impose?

— Pas le moins du monde... Vous disposez, non du *fond* mais du *revenu* du bien de votre femme comme bon vous semble, et pourvu que vous ne manquiez jamais d'égards envers elle, que vous vous montriez bon ménager des biens de la communauté, que vous justifiez du placement régulier et avantageux des épargnes, que vous faites et que vous prêchiez d'exemple l'économie sordide que vous imposez à votre chaste moitié... Elle n'a pas un mot à dire...

— Je puis réduire nos dépenses communes à cent louis par an, je suppose? quoique les reve-

nus de ma femme s'élèvent à cinquante... à cent mille livres de rentes?

— Vous pouvez, si cela vous plaît, obliger votre femme de se contenter pour elle et pour vous, de douze cents francs par an...

— Et légalement, elle doit se soumettre? Elle ne peut intenter contre moi une demande en séparation de biens?

— Non certes!

— A merveille... je suis ravi de ce que vous m'apprenez là — dit M. d'Otremont, se frottant les mains avec une expression de contentement haineux et comme s'il eut puisé dans les renseignemens du notaire, la certitude de satisfaire une vengeance. — Ainsi, cher monsieur Thibaut, pourvu que je me montre le plus révérencieux des fesse-Mathieu, envers ma moitié, ainsi que vous le dites, il faut qu'elle ronge son frein et qu'adorant le bien-être, le luxe, elle se résigne à vivre presque dans la misère?

— Évidemment, puisqu'elle ne pourrait obtenir une séparation de biens et de corps, qu'en témoignant de vos ruineuses prodigalités ou de vos mauvais traitemens... c'est justement ainsi que j'ai obtenu contre Athénaïs, *primo,* ma séparation de biens... *secundo,* ma séparation de corps... et quel corps!! cinq pieds six pouces... un embonpoint plus que proportionné à sa taille! on la dit maintenant monstrueuse... Jugez du poids énorme dont j'ai été allégé par ma sépara-

tion... car, hélas! hélas! mon cher client... j'étouffais en ménage... moralement et physiquement...

— Ah ça! cher monsieur Thibaut, j'aime à croire que vous n'aviez pas à reprocher à Athénaïs de s'être livrée à des sévices graves contre votre personne?

— Contre moi? non pas!... ma femme ne m'aimait point assez pour cela... mais dans une querelle de jalousie, elle a, d'un coup de pincette, cassé un bras au meilleur maître clerc que j'ai eu de ma vie... un charmant garçon, nommé Armand, plein de savoir, d'intelligence, de probité. Il possédait toute ma confiance... mais, dame! après qu'Athénaïs lui a eu cassé un bras, il n'a plus voulu remettre les pieds chez nous, ce pauvre Armand, de crainte d'avoir les membres brisés les uns après les autres! Alors, ma foi! la perte de mon maître clerc m'a exaspéré, j'ai intenté ma demande en séparation contre Athénaïs, non parce qu'elle cassait les bras à mes clercs, mais parce qu'elle faisait en toilette des dépenses extravagantes, sans parler des cadeaux à ses galans... Vous comprenez... avec une tournure et une figure pareilles... à la sienne... il faut qu'une femme s'exécute... et cependant, c'était justement à cause de sa laideur que je l'avais épousée, cette énorme trompeuse d'Athénaïs.

— Trompeuse!... il me semble pourtant, cher monsieur Thibaut, que, selon vous, sa figure

et sa tournure tenaient au moins ce qu'elles promettaient?

— Au contraire... Je m'étais dit: Athénaïs a trente ans, elle est veuve, et quoiqu'elle ait de son premier mariage... un fils, nommé *Blanchard* (par parenthèse, le plus hargneux, le plus méchant petit bossu qui ait été marqué au B), la fortune personnelle d'Athénaïs est assez considérable; de plus, elle ressemble suffisamment à un tambour-major déguisé en femme... elle a les yeux verts, le nez camard; elle est rousse... c'est bien le diable si, ainsi tournée, elle est jamais susceptible d'amouracher mes clercs... car... pour nous autres notaires mariés... les jeunes gens de notre étude... sont souvent une nichée de serpentaux que nous réchauffons dans notre sein... et au feu de notre poêle... Vous comprenez?...

— Parfaitement.

— Eh bien! erreur! illusion! déception!... malgré les précieuses garanties que semblaient m'offrir les yeux verts, le nez camard, le crin rouge, et autres désagrémens d'Athénaïs, elle a, par excès d'amour, cassé le bras au phénix des maîtres clercs... sans parler de ceux qu'elle n'a pas rendu manchots... Vous voyez donc bien, mon cher client, que j'ai le droit de m'écrier: „Athénaïs, tu as été une énorme trompeuse!... „je m'endormais sur les deux oreilles plein d'une „religieuse confiance dans ta laideur atroce!...

et... va-t'en voir s'ils viennent!...“ Et, parbleu! ils n'ont pas manqué de venir... les scélérats... que dis-je... non... respect au malheur!... les infortunés!...

— C'était et ce doit être une bien terrible femme qu'Athénaïs... Pauvre monsieur Thibaut!

— Jugez-en... Savez-vous quel joli surnom l'on donnait à Athénaïs dans mon étude et dans notre société?

— Je l'ignore absolument.

— Figurez-vous qu'on l'appelait l'OGRE... Hein! mon cher client... c'est assez clair?... l'OGRE!...

— En effet, cet effrayant surnom suffit à donner le frisson! — dit en souriant M. d'Otremont — aussi, je vous félicite de toute mon âme de cet allégement, de ce: *désétouffement* que vous exprimez d'une façon si pittoresque... Et qu'est-elle devenue, votre femme?

— J'ai ouï dire qu'elle fait toujours des siennes... L'âge (elle a maintenant au moins quarante-huit ans), l'âge ne l'a pas calmée, au contraire, il paraît qu'elle est plus ogre que jamais! et qu'elle se ruine pour un Olibrius... une espèce d'Hercule... selon le rapport de Blanchard, ce méchant petit bossu, fils du premier lit d'Athénaïs. Il est furieux de voir sa mère manger sa fortune; il est venu me consulter sur les moyens à prendre pour la faire interdire.

En ce moment, l'un des clercs de maître

Thibaut, entre par la petite porte communiquant au couloir, et dit à son patron:

— M. Maurice Dumirail désire vous parler tout de suite, monsieur... pour une affaire très urgente...

— Que le diable l'emporte! — répond brusquement M. Thibaut devenu soudain soucieux — dites-lui que je suis occupé, que je ne peux pas le recevoir... ou mieux... que je suis sorti... c'est le seul moyen de me débarrasser de lui.

— Nous avons dit, monsieur, que vous étiez dans votre cabinet...

— Eh bien! qu'il attende... et, s'il s'ennuie d'attendre... qu'il s'en aille... et surtout, ne le retenez pas...

Le clerc s'incline et sort, laissant son patron seul avec Richard d'Otremont.

II

Le nom de Maurice Dumirail avait paru causer une impression aussi désagréable à M. d'Otremont qu'au notaire, et celui-ci, lorsque son clerc eut quitté son cabinet, s'écrie:

— Maudit soit le quémandeur! Je me croyais débarrassé de lui, car je n'en avais pas entendu parler depuis six mois! Il vient sans doute me

carotter encore un emprunt de quelques centaines de francs... quand je dis emprunt, je suis poli... c'est une aumône que je devrais dire... mais assez de charité... J'ai mes pauvres... Ce drôle-là m'a ainsi soutiré, par petites sommes, près de trois mille francs, sous prétexte que j'étais son notaire au temps de sa fortune... mais il y a beaux jours que ce temps-là est passé... Il s'est ruiné bêtement, ainsi que tant d'autres fils de famille, oisons de la même volée... tant pis pour lui... et...

Puis remarquant l'air soucieux et le silence de M. d'Otremont, le notaire ajoute:

— A quoi pensez-vous donc, mon cher client... vous semblez attristé?...

— Je pense en effet à quelque chose de fort triste...

— Qu'est-ce donc?

— Ce quémandeur dont vous parlez aujourd'hui avec un si juste dédain... Maurice Dumirail qui, maintenant, selon ce que j'ai appris de source certaine, est dégradé à ce point qu'il vit aux dépens des femmes...

— Quoi... vous croyez que ce malheureux-là...

— Je suis assuré de ce que je vous dis... et cependant, j'ai vu Maurice Dumirail, il y a de cela cinq ou six ans débarquer tout frais, tout naïf de ses montagnes! la candeur, la franchise, la physionomie attrayante et ouverte de ce tout jeune homme, m'avaient inspiré une vive sym-

pathie... cependant, par suite de circonstances bizarres, j'ai été sur le point de le tuer en duel...

— Maurice Dumirail?

— Oui... Mais, heureusement pour lui et pour moi, je l'ai épargné à la prière d'un homme à qui je dois d'avoir traversé, sans trop de malencontre, les années orageuses de ma jeunesse et d'être arrivé, ainsi que je le suis, à la maturité de l'âge... sans dissiper ma fortune... moi... témoin de ruines semblables à celles de Maurice Dumirail.

— Votre mentor, mon cher client, ne pouvait choisir un meilleur élève que vous car je sais de quelle façon vous régissez votre fortune... j'affirme que vous êtes un modèle d'ordre et de régularité... bien que vous viviez en grand seigneur.

— Je dois à mon ami Charles Delmare ces excellens principes, dont je ne me suis jamais départi.

— Comment?... Charles Delmare?... ce magnifique prodigue... qu'on appelait le *beau Delmare*... et qui éblouissait Paris de son faste... il y a de longues années!...

— Lui-même...

— Ah ça... mais ce merveilleux professeur d'économie domestique... s'est ruiné, dit-on, comme un sot...

— Que voulez-vous, cher monsieur Thibaut... ne voit-on pas les professeurs de philosophie,

ces docteurs en sagesse, commettre souvent d'énormes folies?... Mais, du moins, Charles Delmare, s'il a perdu sa fortune, a conservé son honneur... Je ne connais pas de caractère plus noble, plus généreux que le sien.

— Et qu'est-il devenu, cet ex-beau?

— Il est retourné dans sa solitude dont il était sorti momentanément, lors de l'arrivée de Maurice Dumirail à Paris, dans l'espoir de sauvegarder ce jeune homme des entraînemens de son âge...

— Hé bien! ce digne mentor a dû être fièrement déçu dans ses espérances? Non-seulement ce Dumirail a mangé comme un niais la succession de sa mère, pour laquelle il n'a pas eu un regret, mais il m'a indigné par sa sécheresse de cœur et révolté par le cynisme de ses récriminations injurieuses contre la mémoire de son père, parce que celui-ci, sachant que ce garnement dissiperait jusqu'au dernier sou l'héritage paternel, avait utilement consacré sa fortune à la fondation d'une ferme-école dans le Jura...

— En effet, Maurice Dumirail, lorsque je le fréquentais, s'est souvent et violemment plaint à moi d'avoir été déshérité par son père...

— Tout homme sensé eût agi ainsi que feu M. Dumirail... J'ai su les détails de toute cette affaire par son fondé de pouvoir qui m'a apporté cinq cent quarante mille francs, montant de la succession de feue madame Dumirail, ainsi que

trente-trois mille francs composant la fortune de sa nièce, mademoiselle Jeane Dumirail... plus tard connue sous le nom de cette fameuse madame San-Privato... dont on a tant et tant parlé... Mon Dieu! qu'elle était donc ravissante et séduisante... ma chère cliente, car elle était et l'est encore ma cliente... madame San-Privato.

— Ah! — reprend M. d'Otremont de qui la figure devient mélancolique et pensive — madame San-Privato a été pendant trois hivers la femme la plus recherchée... la plus à la mode de Paris! Dieu sait si la moitié des aventures qu'on lui a prêtées, étaient réelles... mais en admettant même cette réduction... notre diabolique DONA JUANA, ainsi qu'on l'appelait dans le monde, aurait pu, disait-on, comme son modèle et son homonyme masculin, *don Juan* inscrire sur son amoureux calendrier l'effrayant: *mil e tre !*

— Ce qui signifie en bon français...

— Mille et trois!

— Mille et trois galans! Excusez du peu. Quelles histoires l'on fait dans le monde... elles sont vraiment incroyables.

— Malheureusement si incroyables qu'elles soient, le méchant les croit ou plutôt feint d'y croire, non que je veuille nier les scandaleuses aventures de madame San-Privato; elles n'ont été que trop réelles... et trop retentissantes! mais quelles tempêtes de haines acharnées, de calomnies odieuses ou stupides, cette jeune femme a

soulevées contre elle, tantôt par son audace, tantôt par ses dédains; n'a-t-on pas eu l'infamie de prétendre qu'elle se vendait... elle... la délicatesse, la fierté même, malgré le désordre de ses mœurs!

— Ah! mon cher client, que vous me faites plaisir en me parlant ainsi! car, du moins à ce sujet, madame San-Privato est irréprochable, moi, son notaire, je le sais mieux que personne: je vous l'ai dit, sa fortune se montait à la somme de trente-trois mille et quelques cents francs... Il y a cinq ans de cela... eh bien, depuis son mariage elle a prelevé chaque année, cinq mille francs sur son capital, pas un liard de plus... et avec cette somme, elle suffisait à sa toilette, à toutes ses dépenses personnelles... car telle est sa délicatesse qu'avant d'être séparée de M. San-Privato elle m'a dit cent fois „— qu'elle tenait à honneur de ne pas coûter un centime à son mari.“ — Elle lui payait deux cents francs par mois de pension pour son logis et sa nourriture; elle employait ce qui lui restait à ses autres dépenses; enfin, depuis sa séparation, elle a suffi à tout avec ses cinq mille francs par an, sauf une quinzaine de cents francs qu'elle a pris en surplus, pour meubler son petit appartement. C'était un prodige d'ordre, d'économie et d'élégante simplicité...

— En effet, les toilettes de madame San-Privato, lorsque je la voyais dans le monde, étaient

toujours d'une extrême simplicité, quoique d'un excellent goût... une robe de gaze ou de mousseline, une fleur dans ses cheveux... jamais un bijou... et cependant elle éclipsait les femmes les plus jolies ou les plus splendidement parées. Je me suis beaucoup occupé d'elle pendant l'hiver qui a précédé son départ pour Florence, où elle est je crois encore à cette heure... car de cette ville était datée la dernière lettre qu'elle m'a écrite. Nous sommes restés dans les meilleurs termes.

— C'est aussi à Florence que j'ai, il y a trois mois environ, envoyé à madame San-Privato, les fonds qui lui restaient... Ainsi vous avez été amoureux d'elle, mon cher client?

— Passionnément amoureux.

— Et... heureux... cela va de soi.

— Non pas... j'ai dominé mon amour, j'ai été plus courageux encore... j'ai renoncé à l'espoir presque certain du bonheur.

— Peste, mon cher client, mieux que moi vous auriez droit au bon nom de *Scipion le Continent.*

— Que voulez-vous, j'avais peur...

— Vous... Richard d'Otremont... peur... et de quoi?... Et de qui?

— De madame San-Privato... je la trouvais trop dangereuse?

— Comment cela... dangereuse?

— J'aurais été d'une jalousie féroce... et Dieu sait si la coquetterie enragée de *dona Juana*

m'aurait donné lieu d'être jaloux; d'ailleurs, poussant jusqu'au bout la logique de son caractère et son audacieuse franchise... elle ne s'engageait jamais à la constance.

— Ah ça... et son mari... je n'ai pu démêler d'après ce qu'elle me disait de lui... comment il prenait les choses?

— Il possédait, ce semble, votre philosophie, cher monsieur Thibaut... Je dis ce semble... parce que bien des fois j'ai très attentivement observé à la dérobée San-Privato, lorsque dans le monde sa femme se compromettait avec cette hardiesse inouïe, qui ordinairement décèle une innocence d'Agnès, ou l'insolent dédain des plus simples convenances.

— Eh bien! en ces momens-là, qu'advenait-il de la mine de mon cher et honorable *collègue* San-Privato?

— Parfois il devenait livide; sa figure prenait alors une expression si effrayante que je craignais toujours de le voir éclater sur l'heure, ou d'apprendre le lendemain quelque tragique vengeance dont sa femme aurait été victime... Mais non, il n'en était rien, je le revoyais le lendemain dans le monde, donnant le bras à dona Juana... toujours souriant et triomphant.

— Il devait pourtant avoir conscience du ridicule dont il était couvert... lui, jeune, charmant... et trompé. Tandis que moi je jouissais du moins de l'inestimable agrément de pouvoir

trouver d'un ridicule atroce les galans d'Athénaïs! je pouvais les plaindre, ces infortunés!... j'avais le beau rôle!

— San-Privato, ne possédant pas le même avantage que vous, feignait de braver ou d'ignorer... tout ce qui sans doute blessait profondément son orgueil.

— Du reste, il a sagement agi en se séparant à l'amiable de sa femme, lorsqu'il a été nommé ministre à Berlin... Depuis lors, ma charmante cliente a continué, comme par le passé, de se suffire à elle-même, sans vouloir écouter mes conseils à l'endroit d'une demande de pension qu'elle pouvait exiger de son mari... elle a toujours été intraitable à ce sujet.

— Encore une fois, n'est-ce pas un contraste étrange que cette scrupuleuse délicatesse opposée à des mœurs si scandaleuses?

— J'admets comme vous cette délicatesse et cette fierté de caractère, mon cher client, mais je me demande avec anxiété de quoi vivra madame San-Privato lorsqu'elle aura épuisé les derniers fonds que je lui ai envoyés à Florence?

— Monsieur... c'est une lettre de madame la baronne de Hansfeld — vint dire au notaire le clerc, en entrant de nouveau dans le cabinet et remettant une lettre à son patron.

Puis, il ajouta:

— Monsieur Dumirail s'impatiente fort... et

fait tapage dans l'étude... il semble avoir un peu trop bien déjeûné...

— En vérité, cela devient insupportable! s'écria maître Thibaut — prévenez monsieur Dumirail que, s'il ne se tient pas tranquille, on ira chercher le commissaire de police et qu'on le fera jeter à la porte par la garde... Est-ce qu'il s'imagine nous intimider avec ses six pieds et ses épaules d'Hercule! — ajouta le notaire en décachetant et parcourant des yeux le billet de madame de Hansfeld.

Après quoi, il dit:

— Priez le maître clerc de répondre pour moi à madame de Hansfeld, que le renouvellement du placement hypothécaire est convenu; il n'y a plus qu'à signer... J'enverrai l'acte demain chez madame la baronne.

— Très bien, monsieur... Mais qu'est-ce qu'il faut répondre à M. Dumirail?... Il dit qu'il ne s'en ira pas sans vous avoir vu... et il a menacé notre camarade Michel de lui donner des coups de pied dans le ventre, parce que Michel l'engageait poliment à patienter.

— Mais, c'est une peste publique! qu'un pareil chenapan!... — s'écria maître Thibaut — Menacez-le du commissaire de police et mettez-le à la porte!

— Monsieur, il est capable de tout briser dans l'étude... si maintenant on lui dit que vous refusez de le recevoir.

— Mon cher monsieur Thibaut — reprit Richard d'Otremont — je connais l'homme... et sa tenacité.., car, à moi aussi, depuis sa ruine, il m'a soutiré diverses sommes sous le prétexte que nous avions croisé le fer ensemble... Vous ne vous débarrasserez de lui qu'en le recevant et en lui prêtant quelques louis, sinon vous n'échapperez pas à une altercation toujours regrettable.

— Vous avez raison, il n'y a pas d'autre moyen de me débarrasser de ce drôle — réprend le notaire.

Puis s'adressant à son clerc:

— Dites à ce Dumirail qu'il attende encore... et, dans un quart d'heure, je le recevrai...

Le clerc sortit afin d'exécuter les ordres de son patron.

III

Au nom de madame de Hansfeld, la physionomie de M. d'Otremont s'assombrit et devint singulièrement haineuse; car, sans parler d'autres griefs, il ne pouvait pardonner à Antoinette d'avoir autrefois voulu le rendre complice ou instrument d'une sorte d'assassinat, en le poussant à provoquer Maurice dans un duel inégal. Richard dit donc au notaire avec un sourire sardonique:

— Au moment où votre clerc est entré, nous parlions de madame San-Privato, si fière, si délicate, malgré le scandale de sa conduite. Quelle différence entre elle et ces femmes, dont la Hansfeld... est l'un des types les plus haïssables?...

— Il est certain, mon cher client, que vous n'aimez pas la baronne... Hé! hé! peut-être... parce que vous l'avez trop aimée?...

— En tout cas, cet amour se serait transformé en une solide haine, dont j'espère donner bientôt une preuve touchante à cette créature... J'ai à régler avec elle d'anciens comptes.

— Et vous êtes un homme d'une scrupuleuse exactitude en affaires... Mais quelle vengeance tirer d'une jeune et jolie femme?

— Quelle vengeance?... c'est là mon secret... et qui plus est... le vôtre, cher monsieur Thibaut!

— Comment donc cela?

— Vous avez fourbi, aiguisé l'arme dont je frapperai madame de Hansfeld.

— Moi, j'ai fourbi... aiguisé... quelque chose? allons, mon cher client, vous vous moquez de votre humble serviteur.

— Je ne me moque point... Le hasard m'avait fait tomber entre les mains une arme dont j'ignorais au juste la portée... C'est à vous que je dois de la connaître, et Dieu me damne!... jamais cette âpre courtisanne n'aura reçu un coup plus douloureux!

— C'est une charade... mon cher client, et je

donne bravement, comme on dit, *ma langue aux chiens*... mais vous êtes vraiment féroce!... Après tout, cette pauvre baronne ne fait ni pis ni moins que ses pareilles.

— Vous êtes indulgent...

— Dame! c'est la faute à Athénaïs.

— Si vous êtes indulgent?

— Sans doute... car auprès d'elle toutes les autres femmes me paraissent de véritables petits anges... Elle embellit, à mes yeux, le reste de l'espèce humaine... Mais sérieusement, madame de Hansfeld n'est ni plus ni moins coquine que ses semblables.

— N'a-t-elle pas ruiné ce malheureux Maurice Dumirail... vous le savez mieux que personne, vous, son notaire.

— Il est vrai qu'en moins de quatre ans, la succession de sa mère montant à cinq cent et tant de mille francs, a été fricassée... mais soyons justes, il en a mangé sa bonne part: il avait un joli hôtel, six chevaux dans son écurie, table ouverte, loge à l'Opéra et tout ce qui s'en suit, sans compter le lansquenet qui l'a achevé... car, lorsqu'il ne possédait plus environ que cinquante mille francs... il s'est avisé de jouer pour se refaire... et entre autres, il a perdu mille louis en une nuit... Tout cela n'est pas entré dans la poche de la baronne, que diable!

— Maurice m'a dit et il a répété à qui voulait

l'entendre, qu'il avait donné pour deux ou trois mille louis de diamans à la Hansfeld...

— Parbleu! quand on affiche pour maîtresse une femme entretenue, millionnaire... les dépenses doivent monter en conséquence, je m'étonne, mon cher client, que vous, un homme du monde et de tant d'expérience, vous ne trouviez pas la chose la plus simple du monde... Après tout, tant pis pour les niais...

— Diriez-vous aussi: tant pis pour les victimes d'un vol odieux... d'une filouterie qui aurait dû envoyer la Hansfeld à Saint-Lazare... avec ses égales... non millionnaires...

— De quel vol voulez-vous parler?

— Maurice Dumirail affirme (et je la crois capable de cette infamie,) que la Hansfeld lui a proposé d'entrer avec elle de compte à demi dans une prétendue spéculation, et qu'elle lui a ainsi volé, c'est le mot, environ cent mille francs... car, il va sans dire qu'il n'existait d'autre spéculation... que celle de dépouiller ce malheureux.

— Quant à cela, je l'avoue... la baronne est une commère beaucoup trop défiante et madrée en affaires, pour se lancer dans les spéculations... Elle place solidement ses capitaux en premières hypothèques, ou bien encore, elle achète ainsi qu'elle l'a fait dernièrement, une magnifique ferme en Beauce, d'un rapport net de vingt-sept bonnes mille livres de rente; en un mot, elle a tellement horreur de ce qui peut ressembler à de la spé-

culation, qu'elle n'a jamais voulu acheter une seule action de chemin de fer... Aussi je ne connais pas de fortune plus claire, plus solide que celle de la baronne. Peste! savez-vous qu'en valeurs mobilières et immobilières, son *avoir* se monte, selon son dernier inventaire, à plus de deux millions trois cent mille francs! sans compter ses diamans!

— Ah! cher monsieur Thibaut, vous n'imaginez pas le plaisir que j'ai à vous entendre! vous me ravissez en m'apprenant que la Hansfeld est si riche.

— Vraiment?

— Je voudrais qu'elle fût deux fois, dix fois plus riche encore...

— Elle... que vous haïssez si fort... mon cher client?...

— C'est justement parce que je la hais de tout mon cœur, que je voudrais la voir dix fois plus riche qu'elle ne l'est.

— Encore une charade...

— Mais tous ces biens, la Hansfeld les possède... sous son nom? — demande Richard d'Otremont, après un moment de réflexion. — Sous son véritable nom?

— Certainement, sous le nom d'Antoinette baronne de Hansfeld... Sous quel nom voulez-vous qu'elle possède...

— C'est juste — reprend M. d'Otremont, ne disant pas évidemment toute sa pensée; puis, se

levant et tendant la main au notaire: — Adieu, cher monsieur Thibaut... mille fois merci encore de votre consultation judiciaire, et, à ce sujet, encore une question... ce sera la dernière... je me suis, vous le savez, supposé marié?...

— Oui, et de retour d'un long voyage, vous trouvez votre femme millionnaire, ensuite de quoi, selon votre droit, vous prenez l'administration des biens de la communauté.

— Parfaitement; mais comment établir mon identité pour cela?... Faut-il un acte... des pièces... un jugement?...

— Pour vous mettre en *possession d'état*, comme nous disons... en d'autres termes, pour avoir la disposition de l'usufruit des biens de votre femme?

— Oui...

— Il n'est besoin d'aucun jugement, d'aucun acte pour cela... vous dites purement et simplement: Je suis M. d'Otremont... et, en vertu de votre qualité de conjoint, vous usez de vos droits... Ça n'est pas plus malin que cela...

— Bravo... c'est à merveille!...

— Ah ça, mon cher client, me sera-t-il permis, indiscrétion à part, de vous demander à quoi peuvent vous servir ces renseignemens... vous êtes, grâce à Dieu, célibataire, et...

La porte du couloir s'ouvrit de nouveau, le clerc rentra, tenant une lettre à la main, et s'adressant à M. d'Otremont:

— Monsieur, votre cabriolet vous attend, et votre domestique, qui vient de l'amener, a chargé le concierge de monter cette lettre, que l'on a apportée chez vous tout à l'heure. Il paraît qu'elle est très urgente et très importante.

— Je vous remercie, monsieur — dit Richard, prenant la lettre et, avant de la décacheter, s'adressant courtoisement au notaire:

— Vous permettez?...

— Parbleu... mon cher client.

Pendant que M. d'Otremont lit avec l'expression d'une extrême surprise la lettre que l'on vient de lui remettre, M. Thibaut dit à son clerc:

— Cet enragé Dumirail est-il toujours dans l'étude?

— Oui, monsieur, il a prié tout à l'heure le petit clerc d'aller lui chercher au café voisin un carafon d'eau-de-vie... et il l'a bu rubis sur l'ongle!

— Hé bien... le drôle va être dans un joli état!...

— Non, monsieur, au contraire, ça l'a calmé... maintenant il ne bouge ni ne dit un mot.

Tandis que le notaire et son clerc échangent les paroles précédentes, M. d'Otremont a lu la lettre qu'il tient. Elle est ainsi conçue:

„J'arrive d'un long voyage, me sera-t-il permis, „mon cher Richard, d'invoquer le souvenir de „cette bonne et cordiale amitié dont vous m'avez „donné *une preuve que je n'oublierai jamais...* „et de vous prier de m'attendre chez vous ce

„soir, de huit heures à neuf heures? si toutefois „vous n'avez pas disposé de votre soirée, j'ai un „*service* à vous demander. Je vous connais assez „pour être certaine d'avance que ce motif seul „vous décidera de m'accorder le rendez-vous que „je sollicite de votre habituelle courtoisie.

„Recevez l'assurance de mes sentimens „affectueux.

„Jeane San-Privato.

„Je serai chez vous à huit heures et demie; „laissez-moi un mot à votre porte, dans le cas „où vous ne pourriez me recevoir.“

M. d'Otremont a lu ce billet avec surprise et une certaine émotion. Il le met dans la poche de son gilet, et tendant la main au notaire:

— Adieu et encore mille remercìmens. Je vais passer par ce couloir et y attendre que Maurice Dumirail soit introduit près de vous, il me serait désagréable de le rencontrer, surtout dans l'état de demi-ivresse où il paraît être.

— Vous resterez alors un moment dans le couloir, mon clerc vous avertira lorsque notre affreux chenapan aura quitté l'étude... afin de venir ici, dans mon cabinet, en passant par le salon...

M. d'Otremont et le clerc sortent par la petite porte, maître Thibaut resté seul, s'écrie en frappant du pied...

— Quelle corvée de recevoir cet homme... oh! ce sera la dernière fois!... je ferai ma déclaration à la police... ça va être encore un billet de cinquante francs... qu'il va falloir lui donner pour me débarrasser de lui.

M. Thibaut ouvre l'un des tiroirs de son bureau où se trouvent des billets de banque et une paire de pistolets. Le notaire, à la vue de ces armes réfléchit et se dit:

— Ma foi... l'on ne sait ce qui peut arriver; ce gredin sans doute à moitié gris, est capable de tout... Il est devenu depuis sa ruine, d'une violence épouvantable, ne parlant que d'assommer, que de tout briser; il sait enfin que j'ai de l'argent dans ma caisse, laissons donc ce tiroir ouvert... et ces pistolets sous ma main... Je me tiendrai d'ailleurs toujours à portée du cordon de la sonnette qui communique à mon étude et...

En ce moment, l'on frappe à la porte du cabinet s'ouvrant dans le salon.

— C'est lui... — dit le notaire avec un accent d'impatience et d'appréhension, et il crie d'une voix brusque — entrez!

La porte s'ouvre et Maurice paraît dans le cabinet de maître Thibaut.

IV

Maurice Dumirail est alors âgé d'environ vingt-six ans, sa figure a perdu ce frais coloris, ce léger embonpoint juvénile, qui distinguent le tout jeune homme de l'homme fait; son teint pâle est çà et là couperosé par l'habitude des liqueurs fortes auxquelles il vient encore d'avoir recours quelques momens auparavant, afin de puiser dans une excitation factice l'audace nécessaire à l'accomplissement d'un acte qu'il médite; ses traits se sont depuis longtemps, ainsi que l'on dit: décharnés; une épaisse barbe brune les couvrant à demi donne une apparence redoutable à sa physionomie jadis noble, ouverte et attrayante, mais actuellement transfigurée par l'empreinte indélébile des plus mauvaises passions; les plis de son front, dus à la fréquente contraction de ses sourcils, annoncent la violence irascible de son caractère, encore aigri par les ressentimens des sanglantes déceptions, des avanies, des dédains endurés, cortége ordinaire de la ruine, et enfin par la conscience de l'abjection des ressources à l'aide desquelles il conjure les suites de cette ruine; en effet, bien que, depuis plus d'une année il ne possède plus un sou, Maurice Dumirail est vêtu avec élégance et recherche; sa main est irréprochablement gantée; le brillant vernis de ses bottes annonce qu'il est venu en

voiture chez le notaire, son athlétique et haute stature se dessine sous les plis d'une redingote noire, coupée à la dernière mode; son gilet de velours vert foncé, est orné d'une garniture de boutons de corail cerclés de petites perles fines... Nous insistons sur ce détail parce que la vue de cette garniture de boutons, très *voyante* d'ailleurs, et sur lesquels maître Thibaut, a par hasard, jeté les yeux, paraît singulièrement le frapper et il se dit:

— Je ne me trompe pas! je reconnais cette garniture de boutons de corail et de perles, j'en ai fait autrefois présent à Athénaïs pour orner le corsage de sa robe lorsqu'elle s'est déguisée en *Marie de Médicis,* pour aller à un bal costumé... Est-ce que par hasard ce malheureux-là serait le Ruffian qui achève de ruiner ma diablesse de femme! S'il en est ainsi... quel métier... ah! c'est ignoble! Voilà pourtant à quoi peut nous réduire la stupidité de l'inconduite; posséder à vingt et un ans plus de vingt-cinq belles et bonnes mille livres de rentes et au bout de quelques années en être réduit à se vendre... à une horrible vieille femme et vivre à ses dépens... est-ce assez de dégradation, est-ce assez d'infamie! Et penser que le mandataire de feu M. Dumirail me disait que ce Maurice, devenu aujourd'hui un ignoble Ruffian... était à vingt ans le modèle des fils et des jeunes gens! Oh! Paris!... Paris!... combien n'en as-tu pas accompli de ces transformations

diaboliques! Ah ça! mais si Maurice est aux crochets d'Athénaïs, ce n'est donc pas de l'argent qu'il vient me demander?... à moins qu'Athénaïs, en commère bien avisée, n'accorde à son galant que la pâtée, le logement, les habits, le spectacle!... mais peu ou point d'argent de poche... de peur que le drôle n'aille en gratifier quelque coureuse!... Ah! le beau, l'honnête, le ragoûtant ménage que voilà! Seulement, en s'accouplant à cet Hercule, Athénaïs, si tambour-major qu'elle soit, trouve à qui parler; elle ne lui cassera pas les membres à celui-ci comme elle les a cassé à mon pauvre maître clerc!... Maintenant, je comprends que Mathurin Blanchard, l'affreux petit bossu, enragé de voir sa mère se ruiner pour son Ruffian de Maurice, ne songe qu'à la faire interdire!

Pendant que maître Thibaut donnait cours à ces réflexions, Maurice, de son côté, réfléchissait profondément. Il venait de vider d'un trait, dans l'étude du notaire, un flacon d'eau-de-vie, afin d'y puiser le courage d'accomplir un acte devant lequel il eût reculé à jeun; mais, soit qu'habitué aux liqueurs fortes, à l'enivrement desquelles il demandait parfois l'oubli de son abjection, il n'eût trouvé dans le spiritueux qu'il avait absorbé qu'une excitation momentanée; soit que la gravité même de la situation où il se trouvait eût dissipé presque subitement sa légère ivresse... à peine eut-il mis le pied dans le cabinet du notaire, qu'il retrouva tout son sangfroid, toute la lucidité

de son esprit, il eut pleinement conscience de ses actions, dissimula ses terribles angoisses sous un masque tranquille, prit unc chaise avec une parfaite aisance, l'approcha du bureau du notaire et il se préparait à s'asseoir, lorsque maître Thibaut lui dit brusquement et durement:

— Il est inutile de vous asseoir... je suis très occupé, je n'ai que quelques instans à vous donner...

— Mon cher notaire, je...

— S'il s'agit d'un emprunt, je me hâte de vous déclarer que je ne vous prêterai pas un centime... ainsi, vous voyez que dans le cas où tel serait le but de votre visite... elle n'a plus maintenant de but... Or, comme je suis très affairé... je n'ai pas le loisir de jouir plus longtemps de votre aimable entretien... Permettez-moi donc de me livrer à mes travaux.

— Vous êtes, mon cher monsieur Thibaut, dans une erreur complète... Je ne viens pas du tout vous emprunter de l'argent — répond Maurice s'installant et s'asseyant carrément auprès du bureau — je viens d'abord m'informer de l'état de votre santé...

— Je vous suis fort obligé... ma santé est parfaite...

— Je viens ensuite m'acquitter près de vous d'une commission dont je suis chargé par une belle dame...

— Quelle belle dame?

— Vous allez être fort surpris...

— Soit... mais de qui s'agit-il?...

— De l'une de vos plus jolies clientes...

— Enfin, quel est son nom!

— Antoinette...

M. Thibaut regarda Maurice avec une surprise touchant à l'ébahissement, et s'écria:

— Hein! vous dites?

— Je dis... Antoinette...

— Madame de Hansfeld?

— Elle-même, je l'appelle familièrement Antoinette, ainsi qu'autrefois... parce que maintenant nous sommes dans la même intimité... qu'autrefois...

— Ah bah!

— A notre brouille... a succédé un raccommodement...

— Est-ce possible!... quoi... un raccommodement?

— Complet... absolu... mon cher notaire...

— Et depuis quand êtes-vous rentré dans les bonnes grâces de la baronne?

— Depuis le dernier bal de l'Opéra... il y a deux jours. Antoinette m'a *intrigué*... je l'ai eu bientôt reconnue... Nous sommes allés nous asseoir dans sa loge... nous avons eu ensemble une longue explication; de tendres souvenirs ont été évoqués, souvenirs suivis de regrets plus tendres encore; enfin, que vous dirais-je? j'ai reconduit Antoinette chez elle, et nous sommes

redevenus aussi amoureux l'un de l'autre que par le passé.

Maurice n'apprenait au notaire rien que de possible. Cependant, il hésitait à ajouter foi à ce raccommodement; et, après un instant de silence, il reprit:

— Ce que vous me dites là me surprend, me confond... d'autant plus que...

Et jetant de nouveau les yeux sur la garniture de boutons de corail dont est orné le gilet de Maurice, maître Thibaut ajoute brusquement:

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous avez cette belle garniture de boutons de corail?

— Voilà une singulière question... cher notaire... — répond Maurice rougissant jusqu'aux yeux et fronçant ses sourcils. — Quel intérêt avez-vous à savoir...

— Je m'en vais vous expliquer la chose — reprend maître Thibaut avec une feinte bonhomie. — Figurez-vous... qu'il y a de cela... ma foi... une quinzaine d'années, au moins... ma foi oui... car alors ma femme avait trente-deux ans, ce qui fait qu'elle en a maintenant quarante-huit... je lui ai fait cadeau de la garniture de boutons que vous portez à votre gilet.

— Vous êtes dans une complète erreur, mon cher notaire — reprend Maurice, retrouvant son assurance; — j'ai acheté, il y a quelques jours, ces boutons chez un orfèvre...

— Ainsi, vous ne connaissez pas mon esti-

mable et chaste moitié, Athénaïs Thibaut, veuve Blanchard en premières noces?

— Je n'ai pas l'honneur de connaître madame Thibaut.

— Peste! Si vous prenez cela pour de l'honneur, il y aurait de votre part un fameux malentendu... car Athénaïs...

— Pardon... vous êtes fort occupé, m'avez-vous dit, et je ne voudrais pas abuser longtemps de vos momens, j'arrive au but de ma visite — reprend Maurice en fouillant à sa poche, dont il tire un portefeuille; en ce moment, sa figure, qui s'était empourprée au nom de madame Thibaut, redevient pâle, plus pâle qu'elle ne l'était d'abord, de grosses gouttes de sueur commencent de perler au front du jeune homme; mais il reprend tranquillement, en remettant au notaire avec une parfaite désinvolture la lettre qu'il vient de prendre dans son portefeuille:

— Ce matin, lorsque j'ai quitté Antoinette, elle m'a chargé de ce billet pour vous... en me donnant connaissance de son contenu.

Maître Thibaut prend la lettre, l'ouvre et lit.

L'on ne peut s'imaginer l'angoisse que trahit le regard ardent et fixe de Maurice pendant que le notaire lit la lettre de madame de Hansfeld... mais, pressentant pour ainsi dire le moment où maître Thibaut allait lever les yeux sur lui, le jeune homme, restant maître de lui-même, quoiqu'une sueur froide baigne ses tempes, cache son

inquiétude sous l'impassibilité de sa physionomie, et il s'occupe de lisser négligemment les flots de son épaisse barbe brune.

En ce moment, le notaire, après la lecture de la lettre, contemple le messager avec un étonnement mêlé de doute... mais ce doute est presque entièrement dissipé de son esprit par l'apparente impassibilité de Maurice.

Le jour baissait, le cabinet devenait assez obscur, M. Thibaut s'éloigne de son bureau, se rapproche de l'une des fenêtres, lit de nouveau la lettre de madame de Hansfeld avec un redoublement d'attention, et, de nouveau, le regard de Maurice s'attache avec une effrayante anxiété sur le notaire.

Le billet d'Antoinette était ainsi conçu:

„Veuillez, mon cher monsieur Thibaut, re-„mettre à Maurice Dumirail *cinquante-deux* „*mille francs*, qui, avec huit mille francs que „j'ai chez moi, compléteront soixante mille francs „dont j'ai besoin avant ce soir.

„*Je dis cinquante-deux mille francs, dont* „*ce billet vous servira de reçu.*

„Mille amitiés.

BARONNE DE HANSFELD.“

— Cette lettre est pourtant bien de l'écriture de ma cliente — se disait le notaire. — Il est impossible de s'y tromper... ce n'est pas moi

surtout qui m'y tromperais! Néanmoins, comment se fait-il que dans le billet qu'elle m'a écrit il y a une heure, elle ne me dise pas un mot d'une demande de fonds considérable... Cette circonstance avait éveillé mes premiers doutes, d'autant plus que je crois ce Ruffian capable de tout... même de commettre un faux! infamie non pire à mes yeux que de vivre aux dépens d'Athénaïs, car je ne suis pas dupe des dénégations qu'il m'a opposées... Il est devenu pourpre au nom de mon atroce épouse... il l'aurait donc abandonnée... ce que je comprends de reste... pour redevenir le galant de la baronne? Il faut qu'il en soit ainsi, car, encore une fois, ce billet est évidemment de la main de ma cliente... Mais j'y songe, la missive qu'elle m'a tantôt adressée, est là, comparons-les l'une à l'autre!

M. Thibaut revient à son bureau, prend la lettre qu'il a reçue d'abord de madame de Hansfeld, et se rapproche de la fenêtre, où il examine attentivement les deux écritures.

Maurice ne peut plus s'abuser sur les soupçons du notaire si outrageusement manifestés. Il devient livide. Un éclair de rage brille dans ses yeux; mais se dominant, il dit d'une voix calme:

— Ah ça! mon cher monsieur Thibaut, aurez-vous bientôt fini de lire ce billet de dix lignes... Antoinette attend l'argent qu'elle vous demande...

— C'est absolument la même écriture, — se disait le notaire. — Cette dernière lettre est décidément de la main de madame de Hansfeld...

V

La gravité des circonstances doublant la pénétration de Maurice, il devine, à quelques nuances insaisissables de la physionomie du notaire, que ses derniers soupçons se sont évanouis, car il est revenu s'asseoir devant son bureau en se disant:

— Après tout, c'est peut-être une manière de restitution partielle que la baronne veut faire à ce drôle dont elle serait devenue sérieusement amoureuse, après l'avoir indignement dupé?... Quoi d'étonnant? les femmes sont sujettes à de si bizarres caprices!

Et prenant une feuille de papier, maître Thibaut ajoute tout haut sans regarder Maurice:

— Je n'ai pas ici cinquante mille francs... je vais vous donner un mandat sur mon banquier...

Puis relevant la tête à l'improviste et regardant Maurice:

— Quelle est donc la date... de...

— Le notaire s'interrompt soudain, il a surpris sur les traits du jeune homme une expres-

sion d'allégement, de joie, de triomphe, tellement extraordinaire, et par cela même tellement significative, que de nouveau, ses soupçons renaissent, s'aggravent, et afin de les éclaircir par une épreuve définitive, il dépose sa plume près du mandat inachevé et dit:

— Tout bien considéré... je vous épargnerai la peine de retourner chez madame de Hansfeld, je lui porterai moi-même la somme qu'elle demande; j'ai justement besoin d'aller chez mon banquier, je vais m'y rendre, je prendrai les fonds, et...

Le notaire n'achève pas sa phrase: il a remarqué la subite décomposition des traits du jeune homme devenu livide, et de qui les lèvres bleues tremblaient convulsivement.

— Misérable! — s'écrie M. Thibaut — vous me trompiez... vous êtes un faussaire!

— Quoi!... comment?... Insolent que vous êtes!... balbutie Maurice d'une voix étranglée... — vous osez...

— Oui, morbleu! j'ose m'apercevoir, un peu tard, que j'étais un sot... car j'étais volé et obligé de restituer les cinquante-deux mille francs à la baronne, si j'avais eu le malheur de vous les remettre...

— Monsieur...

— Un plus fin que moi se serait laissé prendre à cette filouterie, car elle décèle un ta-

lent de faussaire prodigieux, surtout chez un débutant...

— Vous osez prétendre, monsieur, que cette lettre est contrefaite?

— Je l'affirme!

— Oh! prenez garde...

— Ah! vous niez le faux...

— Oui, je le nie...

— Eh bien, allons ensemble, à l'instant, chez la baronne? y consentez-vous... hein? voyons! répondez donc?

Maurice à cette proposition reste d'abord écrasé, pétrifié.

— Quelle audace! — poursuivit le notaire, — mais par son audace même, il faut en convenir, le tour ne manque pas d'habileté!... comment aller supposer que l'on oserait tenter une fourberie si facile à découvrir... Il est vrai que connaissant le pèlerin... j'ai d'abord eu des doutes... cependant le faux est si merveilleusement réussi... qu'un moment il m'a trompé... peste! mon gaillard! quel talent! il promet! quoiqu'il ne soit encore qu'à son aurore...

La violence du caractère de Maurice Dumirail étant connue, la contention qu'il s'imposait, le morne abattement avec lequel il subissait les sanglans reproches dont on l'accablait, eussent suffi à prouver sa culpabilité, lors même qu'elle n'eut pas été d'ailleurs évidemment prouvée. Il se borna donc à dire au notaire:

— Si vous n'aviez des cheveux gris... je vous ferais payer cher vos insolences, mais je les méprise, vous refusez de remettre à madame de Hansfeld les fonds qu'elle demande! ceci vous regarde... c'est une affaire à régler entre vous et elle... seulement, rendez-moi sa lettre... j'en suis responsable... puisqu'elle contient le reçu d'une somme considérable...

— Je n'ai pas à vous rendre la lettre de madame de Hansfeld, par l'excellente raison que vous ne m'avez remis aucune lettre d'elle...

— Qu'est-ce donc que celle que vous venez de lire, monsieur?

— C'est un faux.

— Quelle que soit la nature de cette lettre à vos yeux, rendez-la-moi... je l'exige.

— Vraiment?... Vous vous imaginez bonnement que je vais me dessaisir de la pièce sur laquelle doit être basée ma plainte.

— Quelle plainte?

— Parbleu... celle que je vais déposer au parquet...

— Au parquet?

...Du procureur du roi... faites donc l'innocent...

— C'est sérieusement... que vous dites cela... — balbutia Maurice, frissonnant d'épouvante — vous voudriez...

— Monsieur Maurice Dumirail — répond M.

Thibaut d'une voix redoutable — je veux envoyer les faussaires au bagne!

Maurice, malgré la trempe énergique de son caractère et sa force herculéenne, sent ses genoux se dérober sous lui; il est obligé de s'appuyer à l'angle du bureau; un vertige de terreur trouble son esprit; il avait supposé qu'au pis aller, la découverte de sa fourberie n'aurait d'autre inconvénient que celui de le déshonorer aux yeux du notaire et que celui-ci, refusant de donner les fonds demandés dans la lettre simulée, elle lui serait du moins rendue... mais la menace d'une plainte au criminel, le terrifiait, son gosier se séchait; il suffoquait. Il ne put que balbutier d'une voix strangulée:

— Ah! monsieur Thibaut... monsieur... Thibaut...

— Vous ne méritez ni indulgence ni pitié — répond le notaire inexorable. — Vous avez ici, en ma présence, indignement outragé la mémoire de votre père... en vitupérant contre la généreuse fondation qu'il a faite au Morillon... vous avez dit que votre père vous avait volé... vous avez dit le mot... qu'il vous avait volé un million pour héberger une vingtaine de va-nu-pieds... ah! qu'il vous connaissait bien... votre père... et, comme il prévoyait sagement l'avenir en disposant utilement de ses biens!

— Haine et malédiction sur lui! c'est sa faute... si j'en suis réduit où me voilà — reprit

Maurice avec une rage sourde et sortant de sa stupeur. — Ah! s'il ne m'avait pas dépouillé de mon héritage!...

— Vous l'auriez dévoré comme il en a été de celui de votre mère, vous vous seriez ruiné, déshonoré quelques années plus tard, voilà tout.

— Monsieur Thibaut! — murmura Maurice suppliant et tremblant d'effroi — je vous en conjure... soyez généreux... ne me perdez pas!... oh! ne me perdez pas!

— Vous avouez donc votre indignité?

— Antoinette m'a escroqué plus de cent mille francs... sous prétexte d'une speculation qui n'a jamais existé... je voulais...

— ...Commettre un faux pour récupérer une partie de cette somme... c'est infâme! et, de plus... c'est stupide!... il fallait intenter une action judiciaire à la baronne.

— Est-ce que je le pouvais! La misérable, abusant de ma crédulité, de ma bonne foi, s'était mise en règle avec moi... J'ai consulté un avoué; toute poursuite eût été inutile.

— Alors on subit en honnête homme les conséquences de sa sottise... et l'on ne s'embarque pas dans la voie qui mène droit aux galères!

Maurice commençait de croire sa position désespérée, car, loin de compter sur le pardon de madame de Hansfeld, si elle était instruite des faits, il songeait au contraire à la cruelle joie qu'elle éprouverait, ainsi que San-Privato, en

l'envoyant, lui, Maurice, sur le banc des criminels. Dominant donc encore les bouillonnemens de sa fureur croissante, il tenta une dernière fois d'apitoyer le notaire et lui dit les mains jointes:

— Je vous en supplie! ne me perdez pas... ayez pitié de moi!...

— Pitié de vous! qui déjà couvert d'opprobre et vivant aux dépens d'une vieille femme... devenez faussaire!

— Eh! monsieur, je sentais cet opprobre — s'écrie Maurice hors de lui et dans un moment de sincérité involontaire — je voulais échapper à...

— ...Échapper à l'abjection par le crime!... c'est là votre excuse?

— Une dernière fois, je vous en conjure... ne me perdez pas!... — répète Maurice d'un ton suppliant, mais que démentait l'expression de plus en plus redoutable de ses traits. — Je quitterai Paris aujourd'hui; vous n'entendrez plus parler de moi... mais ne me perdez pas... Ne me poussez pas à bout... Prenez garde!... oh prenez garde!...

La nuit s'approchait, le cabinet s'obscurcissait de plus en plus, le notaire remarquant l'air menaçant de Maurice qu'il ne quittait plus du regard, a fait glisser la lettre contrefaite dans le tiroir où sont les pistolets; il a derrière lui, à sa portée, le cordon de la sonnette qui communique à son étude, et il répond:

— Monsieur Dumirail, il faut un exemple qui

serve aux *fils de famille*... ils verront où peuvent les conduire les désordres... Ma plainte sera demain déposée au parquet.

Maître Thibaut, bonhomme au fond, malgré le dégoût et l'indignation que lui inspiraient les actes de Maurice, n'était pas décidé à déposer sa plainte, il voulait seulement, ainsi que l'on dit, donner une leçon à ce malheureux; la spoliation dont il avait été victime de la part de madame de Hansfeld, sans excuser l'indignité qu'il venait de commettre, lui donnait une apparence de représailles ou de restitution forcée.

Maurice, ignorant la secrète pensée du notaire et l'entendant déclarer qu'il déposerait sa plainte au parquet, se crut perdu. La terreur l'exaspéra, et cédant à la violence de son caractère, jusqu'alors si péniblement dominée, il s'élance, afin d'obtenir par la force la destruction de la lettre contrefaite.

M. Thibaut, ayant épié du regard tous les mouvemens du *fils de famille*, agite soudain d'une main le cordon de la sonnette correspondant à l'étude et, de son autre main, saisit dans le tiroir l'une de ses pistolets, dont il présente la gueule à Maurice.

Celui-ci désarme le notaire, le saisit à la gorge, le renverse, le terrasse et déjà il va fouiller le tiroir du bureau, afin d'y chercher la lettre contrefaite et s'en emparer, lorsque les clercs de l'étude, déjà sur le qui vive et certains,

à la précipitation des coups de sonnette qu'ils entendent, que leur patron risquait quelque danger, accourent par le couloir dans le cabinet; ils y pénètrent au moment où Maurice allait au hasard faire main basse sur plusieurs papiers, parmi lesquels il espérait trouver la pièce de conviction qu'il voulait détruire. Trompés par ce mouvement et sachant que le tiroir du bureau contenait des billets de banque, les clercs, ainsi que M. Thibaut, croyant que le fils de famille veut dérober ces valeurs, crient:

— Au voleur... à la garde!

Mais, imposés par la stature herculéenne de Maurice, ils hésitent à s'approcher de lui. Il profite de leur indécision, ramasse le pistolet tombé de la main du notaire, les menace de cette arme et effectue à reculons sa retraite vers le corridor, les tenant en respect et leur disant:

— Le premier qui fait un pas... je le brûle!...

Puis, sortant vivement et fermant sur lui en dehors la porte du cabinet, Maurice renferme les clercs et leur patron, gagne l'étude en deux bonds, descend rapidement l'escalier, monte dans le cabriolet qui l'attendait à la porte et disparaît.

VI

M. d'Otremont, rentré chez lui, attendait impatiemment l'heure du rendez-vous que lui avait donné Jeane San-Privato. Jadis fort épris de cette femme étrange, Richard conservait pour elle autant d'attachement que d'estime, en cela, du moins, que les nombreux amours de *dona Juana* étaient restés purs de toute arrière-pensée de cupidité.

M. d'Otremont, quoiqu'il atteignît sa quarantième année, devait encore prétendre à certains succès, mais, dépourvu de toute fatuité, il n'attribuait pas à des causes flatteuses pour son amour-propre le rendez-vous que lui donnait madame San-Privato. Elle le savait honnête homme et discret, elle s'était faite d'ailleurs une position tellement excentrique par la hardiesse de ses mœurs, que, pour qui la connaissait une pareille visite, le soir, à un homme, pouvait n'impliquer aucune idée de galanterie.

Richard attendait donc Jeane sans aucune préoccupation amoureuse, et ainsi qu'il eût attendu un ami dont il aurait été depuis longtemps séparé... se demandant seulement avec une vive curiosité, quel pouvait être l'objet de l'entrevue qu'il allait avoir avec dona Juana et la nature du service qu'elle venait solliciter de lui.

Il se livrait à ses réflexions, assis au coin de

la cheminée de son salon, meublé avec une exquise élégance, orné de tableaux précieux, de magnifiques vases de Sèvres et de Saxe garnis de fleurs rares, et brillamment éclairé par les bougies de grands candélabres dorés; les rideaux de damas carmoisis se croisaient aux fenêtres, et leur plis étoffés s'écrasaient sur un épais tapis de Smyrne.

— C'est singulier — se disait Richard avec un sourire mélancolique — j'attends sans le moindre battement de cœur une femme qui a été, qui doit être encore l'une des plus ravissantes femmes de Paris; j'ai été passionnément amoureux d'elle. Il a dépendu de moi d'être heureux; j'ai eu le courage de renoncer à cette enivrante espérance! Je suis atrocement jaloux; ma liaison avec dona Juana fût devenue pour moi un enfer... Bizarre créature! Je n'oublierai jamais combien elle a été sincère, il y a quatre ans, alors que, dans tout l'éclat de sa beauté, de ses succès, et encore l'une des idoles de ce grand monde où elle était adorée, elle m'a dit:

„— Richard, vous me plaisez beaucoup, „savez-vous. Je ne serai pas coquette, je veux „être franche jusques à la témérité... Vous „pourriez compter sur mon amour... mais il ne „faudrait jamais compter sur ma constance... „Réfléchissez..."

— J'ai réfléchi et j'ai reculé devant l'abîme des chagrins jaloux que j'entrevoyais... Une

amitié sincère a survécu à ma folle passion pour dona Juana. J'ai blâmé, j'ai déploré ses désordres qui ont fini par la faire mettre au ban de la société. Cependant, pouvais-je m'empêcher de reconnaître qu'elle se perdait, surtout par sa haine du mensonge et de l'hypocrisie! Oui, elle serait encore l'une des reines de ce monde d'élite dont elle a été bannie, si elle avait pu se résigner à mentir, à dissimuler, à prendre enfin ce masque d'apparente réserve, à l'abri duquel tant de femmes, d'une conduite presque aussi désordonnée que la sienne savent imposer à ce monde beaucoup moins soucieux des bonnes mœurs que de l'apparent respect des convenances... Ainsi la duchesse de Hauterive, qui, depuis quinze ans, se contente de voiler ses nombreuses liaisons sous une affectation de rigorisme dont personne n'est dupe, mais dont chacun se contente, a eu la cruelle insolence d'insulter en plein salon madame San-Privato. Elle a ainsi donné le signal de l'outrageante réprobation dont a été depuis lors poursuivie dona Juana; j'ai pris hautement sa défense contre cette duchesse aussi corrompue qu'hypocrite; j'ai demandé raison au duc l'impertinence de sa femme, et Jeane m'a toujours su autant plus de gré de cette preuve de mon attachement, qu'il était et devait toujours être complétement désintéressé...

Puis prêtant l'oreille du côté des fenêtres de la rue et entendant le roulement d'une voiture

qui s'arrêta devant la porte de sa maison, Richard, regardant la pendule qui marquait huit heures et demie, ajoute:

— Ce doit être Jeane... certes mon cœur est tranquille... Cependant je suis curieux de savoir quelle impression va me causer dona Juana, après une absence de près de trois années.

M. d'Otremont ne se trompe pas dans ses prévisions, car bientôt et ainsi qu'il en a donné l'ordre avec autant de tact que de bon goût, afin d'éloigner de ses gens toute idée de mystère et de rendez-vous amoureux, son valet de chambre ouvre cérémonieusement les deux battans de la porte du salon et annonce à haute voix:

— Madame San-Privato!

VII

Jeane en entrant dans le salon ôte son chapeau et une pelisse fourrée dont elle est enveloppée. Richard est d'abord ébloui... La jeune femme lui semble encore embellie.

Dona Juana venait d'atteindre sa vingt-troisième année, sa beauté était en effet dans tout son lustre. Elle portait une robe montante de velours noir dont la coupe mettait en valeur la perfection de son corsage et la richesse de sa taille accomplie; les

bandeaux de ses opulens cheveux blonds, surmontés d'une épaisse double tresse, couronnaient son front d'ivoire; son teint légèrement avivé par le froid, était rosé, frais, transparent comme celui d'un enfant; le vermillon de ses lèvres, l'émail éclatant de ses dents, le limpide azur de ses grands yeux aux paupières blanches et pures, sa carnation ferme, satinée, tout annonce en elle la jeunesse, la santé, la vie, la force; et, nous l'avons dit, Richard reste d'abord frappé, ébloui du divin ensemble des beautés de dona Juana, qui lui semblent encore accrues.

Cependant après un moment d'examen, succède à la première admiration de Richard une impression d'indéfinissable tristesse...

Hélas, malgré la grâce enchanteresse de ses traits, la physionomie de dona Juana trahissait la plus morne atonie... le plus amer désenchantement. Que dirons-nous? l'on devinait sous ce masque si jeune, si rose, si frais, si séduisant... une sorte de mort morale: l'épuisement des facultés de l'âme, l'anéantissement des sensations.

Ainsi l'on voit des corps longtemps ensevelis sous une neige glacée conserver toutes les riantes apparences de la vie... même après que le cœur a cessé de battre!

M. d'Otremont éprouve une si profonde émotion, qu'il reste plongé dans une contemplation silencieuse.

Jeane, remarquant la douloureuse surprise de Richard, lui dit d'un ton de reproche affectueux en lui tendant sa main charmante:

— Quoi... mon ami... pas un mot... après une absence si prolongée?

Richard prend la main que dona Juana lui tend, l'effleure courtoisement de ses lèvres et tressaille. Il lui semble qu'il baise la main glacée d'un cadavre, mais il rougit de son puéril étonnement en réfléchissant, qu'après tout, il gelait très fort et que la froideur des mains de la jeune femme n'avait rien que de très explicable, puis la conduisant à un fauteuil placé près de la cheminée, il lui dit, afin de dissimuler la cause première de son silence et de son embarras:

— Vous avez les mains glacées... de grâce, approchez-vous de feu...

— Volontiers, mon ami — reprend dona Juana avec un sourire dont l'expression navre Richard — mais le feu le plus ardent est impuissant à réchauffer les morts... Ce que je vous dis là vous surprend, n'est-ce pas, mon ami? Mais je vous fais tout d'abord la confidence: — que je suis morte... — et à jamais morte! afin de nous épargner tout malentendu et de... Mais, non... — reprend madame San-Privato — non, ce serait vous faire injure... à vous, par excellence, l'homme sans prétention, sans fatuité, que de vous croire capable de voir dans le rendez-vous que je vous ai demandé... autre chose qu'une

preuve de confiance... qu'un témoignage de sincère amitié de ma part... bien qu'autrefois il n'eût tenu qu'à vous... de changer cette amitié en un sentiment plus tendre... Cela dit, afin de rendre hommage à la vérité, mon cher Richard, et de donner satisfaction à votre légitime amour-propre, je vous remercie cordialement de votre empressement à me recevoir... et, maintenant, causons en bons amis...

M. d'Otremont, en entendant parler dona Juana, éprouvait moralement la même impression qu'il avait physiquement ressentie en touchant la main de la jeune femme... et s'il eût (ce qui, on le sait, n'était pas) conservé la moindre illusion sur la nature du rendez-vous actuel, cette illusion se fût évanouie devant ce je ne sais quoi de morne, d'atone, de glacé, qui donnait à la physionomie, à l'accent, à l'attitude de dona Juana, pourtant si jeune, si belle encore, un caractère d'insensibilité presque sépulcrale qui refrigérait Richard jusque dans la moelle des os.

Il comparait mentalement ce qu'il ressentait à ce qu'il éprouvait, alors que la jeune femme, irrésistible par le charme de ses traits, par le feu de son regard, par le timbre caressant de sa voix, par ses grâces enchanteresses, voluptueuses, provoquantes, le transportait de toutes les enivrantes ardeurs de la passion... Son cœur se navrait de plus en plus sous l'étreinte d'une compassion poignante; il devinait vaguement, à l'im-

passibilité de dona Juana, un immense désenchantement ou un désespoir incurable. Le silence qu'il gardait de nouveau, sa visible émotion surprirent madame San-Privato.

— Qu'avez-vous, mon ami?... — demanda la jeune femme — ma présence vous est-elle pénible?

— Profondément pénible... Jeane!...

— Que voulez-vous dire?...

— Ah! pauvre femme! pauvre femme!... vous devez éprouver un chagrin mortel!...

— Moi?

— Je ne serai pas indiscret, je ne solliciterai de vous aucune confidence... seulement, n'attribuez mon émotion... qu'à la certitude où je suis que vous souffrez cruellement...

— Souffrir!... ah!... plût à Dieu!... Richard...

— Comment?

— Sans doute, car je pourrais dire: je souffre... donc je vis... or je vous le répète... je suis morte... à tout jamais! morte à la douleur... morte au plaisir... morte à l'amour... morte à l'espérance! morte, enfin, à tout ce qui fait vivre... et j'ai vingt-trois ans... Richard... vingt-trois ans!

— Vous m'effrayez, Jeane! Que vous est-il donc arrivé? D'où vient ce sinistre anéantissement de toutes vos facultés. Est-ce qu'un désespoir amoureux vous... aurait...

Dona Juana interrompt cette supposition par un demi éclat de rire empreint d'un dédain

si sardonique, si amer... que M. d'Otremont reprend :

— Pardonnez-moi ma question, elle vous a blessé, peut-être...

— L'on ne me blesse plus, mon cher Richard!... mon épiderme est devenu plus dur que l'acier... Mais, tenez, je serai sincère, je l'ai toujours été... cette sincérité a survécu aux sentimens anéantis dans mon âme; n'attendez de moi aucune confidence au sujet du passé... non, que je vous croie indigne de ma confiance, vous êtes, au contraire, l'homme dont j'estime le plus haut le caractère et le cœur; vous avez autrefois pris généreusement ma défense, je n'oublierai jamais cette preuve d'attachement... vous seriez donc mon confident naturel... si je n'en avais un autre... le seul au monde... à qui je veuille et doive ouvrir mon cœur sans rougir... parce qu'il m'a connu telle... que je ne suis plus... parce que seul... sachant le point dont je suis partie... il peut comprendre comment je suis arrivée au terme où me voici...

— Quel est ce confident? de qui voulez-vous parler, Jeane?

— Mon cousin... Maurice Dumirail.

VIII

— M. d'Otremont, au nom de Maurice, ne put dissimuler un mouvement de pénible surprise et de noble jalousie; il lui répugnait de voir un homme tombé si bas (il ignorait encore l'incident de la lettre contrefaite), il lui répugnait de voir un pareil homme préféré à lui, Richard, comme confident; il croyait avec raison que la confiance absolue, spontanée des créatures les plus dégradées, honore celui qui l'inspire.

Ah! sainte... trois fois sainte et sacrée est la confession *volontaire!...* Religieux épanchement d'une âme si pervertie, si criminelle qu'elle soit! suprême appel au miséricordieux intérêt de celui qui écoute... premier pas fait par le coupable vers l'expiation... souvent suivie de réhabilitation!

Dona Juana soupçonne vaguement la pensée secrète de Richard et lui dit:

— Mon ami — j'ai pour vous trop d'affection, trop d'estime pour jamais risquer de vous imposer un rôle en désaccord avec votre dignité... Je comprends les légitimes susceptibilités d'une âme aussi élevée que la vôtre... Je dois donc vous déclarer... Richard, et vous le savez, je n'ai jamais menti... Je dois donc vous déclarer que je viens ici, afin de m'entretenir avec vous de Maurice... mais j'ajoute qu'il n'a pas été mon amant, et que, quoiqu'il advienne, il ne le sera

jamais... cependant, je vous l'avoue, il a eu mon premier amour de jeune fille... le ressouvenir de ce noble et chaste amour, a surnagé au flot de désordres qui m'a entraînée! Oui, Richard, et si morte que je sois aux sensations... c'est uniquement grâce à ce souvenir, dont je puis m'enorgueillir... à ce lien de cœur, remontant à un temps bien lointain déjà... que je tiens encore à la vie par quelque attache... ainsi, mon ami, que votre amour-propre, non... que votre légitime susceptibilité se rassure; vous ne pouvez considérer Maurice comme un rival, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir.

— Je vous crois, Jeane... et vous remercie de m'épargner ainsi un doute pénible...

— Enfin, je ne vous le cache pas, le but de ma visite est de me renseigner auprès de vous très minutieusement sur Maurice... vous appartenez... ou du moins, vous apparteniez à la même société; vos rapports, malgré la différence de vos âges étaient fréquents; vous connaissez le monde et les hommes, votre jugement est sûr, vous m'inspirez une confiance absolue... c'est donc à vous seul que je pouvais m'adresser pour obtenir les informations que je viens vous demander à mon retour d'un voyage qui, pendant trois ans, m'a tenue éloignée de la France et de Paris... un dernier mot, mon ami: si vous éprouvez la moindre répugnance à répondre à mes questions, je n'insisterai pas... J'admets, j'accepte d'avance,

tous les motifs qui peuvent causer votre refus, je devrai du moins à cette visite, le plaisir d'avoir encore une fois serré votre loyale main... et de pouvoir vous assurer de mon inaltérable amitié.

— Mon attachement égale le vôtre, Jeane, soyez-en certaine, je regrette que le service dont il s'agit, puisque vous appelez cela un service... se borne à si peu de chose... Je suis donc très disposé à vous satisfaire... en vous renseignant sur Maurice... seulement.

— Vous hésitez... achevez de grâce...

— Eh bien, connaissant à cette heure, le vif intérêt que vous lui portez, cet entretien me sera très pénible puisque vous exigez sans doute de moi, une franchise absolue...

— Absolue... mais j'allégerai vos craintes, mon ami, en vous affirmant que, quoique vous puissiez m'apprendre, de la dégradation où Maurice est sans doute tombé... cette dégradation ne me surprendra nullement...

— Et cependant... vous vous intéressez encore à lui?...

— Toujours... puisque, je vous l'ai dit: c'est uniquement par le lien qui m'attache à Maurice, que je tiens encore quelque peu à la vie...

— Vous êtes une femme étrange... ma pauvre Jeane...

— Vous vous méprenez, je crois, complètement, mon cher Richard, sur la nature de l'intérêt

que je porte à Maurice. En le supposant aussi dégradé qu'il puisse l'être... — reprit dona Juana avec un sourire presque sinistre — le juge qui condamne un coupable... n'a-t-il pas un intérêt d'équité à cette condamnation?

— Sans doute, mais...

— Lorsque *Malteo Falcone* fait agenouiller l'enfant qu'il adorait... et lui brûle froidement la cervelle... parce que cet enfant a commis un vol... Malteo Falcone s'intéresse aussi à son fils...

— Grand Dieu!... Jeane, ces paroles...

— Rassurez-vous, mon pauvre Richard... je ne veux pas tuer Maurice... Seulement, je désire vous faire comprendre... quelle sorte d'intérêt l'on peut porter à une personne dégradée... maintenant, de grâce, qu'avez-vous à m'apprendre sur lui?

— Il est complètement ruiné depuis un an.

— Je m'attendais à cela.

— La cause première et principale de sa ruine... a été...

— ... Madame de Hansfeld? n'est-ce pas, Richard?

— Elle-même...

— Cela devait être... et à l'aveugle passion de Maurice pour elle, a succédé une profonde aversion?

— Aussi profonde, en effet, que méritée, car elle l'a indignement dépouillé... mais...

— Pourquoi vous interrompre?...

— Une seule question, Jeane, avant de poursuivre cet entretien, permettez-vous?

— Je vous écoute...

— Votre cousin, m'avez-vous dit, a été l'objet de votre premier amour de jeune fille? L'avez-vous revu depuis votre mariage?

— Non, mon mariage avait douloureusement irrité Maurice contre moi, il conservait alors et peut-être a-t-il encore conservé aussi présent que moi le souvenir de notre attachement.

— J'en doute... car pour revenir aux renseignemens que vous me demandez, je ne crois plus Maurice Dumirail accessible, même par le souvenir, à un sentiment délicat et élevé...

— Ainsi sa ruine l'a complétement perverti?

— Il n'est que trop vrai... Rien d'honorable ne vibre plus en lui... Lorsque je l'ai vu recourir bassement à la bourse de ses anciens compagnons de plaisir, leur empruntant des sommes qu'il savait ne pouvoir leur rendre, j'ai tenté de l'arrêter dans la voie honteuse où il s'engageait. Il m'intéressait encore autant par sa jeunesse que par l'affection presque paternelle que lui avait portée l'un de mes meilleurs et plus anciens amis, rétiré depuis longtemps dans le Jura.

— Vous voulez parler de Charles Delmare?

— Vous le connaissez, Jeane?

— Beaucoup... et j'espère aller le voir prochainement... dans sa retraite.

— Quoi! — reprend M. d'Otremont de plus en plus surpris des rapports de son ancien ami et de dona Juana. — Vous irez visiter Charles Delmare... vous le connaissez donc intimement?

— Très intimement... J'ai reçu il y a un mois la derniere lettre qu'il m'ait écrite... Nous correspondons très fréquemment depuis l'époque de mon mariage. Mes relations avec votre ancien ami vous étonnent, Richard?

— Je l'avoue... car je me demande en vain, par suite de quelles circonstances...

— Vous oubliez, ou vous ignorez, mon ami, que j'ai passé ma première jeunesse chez les parens de Maurice, dans leur propriété du Jura. M. Delmare était notre voisin... et de ce temps date notre amitié.

— Tout m'est alors expliqué... Mais dites-moi, Jeane, je n'ai pas eu depuis plus d'une année, de nouvelles de lui... Sa santé est-elle bonne?

— Malheureusement non... elle a été selon ce qu'il m'a écrit, très altérée par le chagrin... cependant elle ne doit pas, je l'espère, inspirer de sérieuses inquiétudes.

— Ah! quel cœur, que celui de Delmare! n'est-ce pas, Jeane?

— C'est le plus noble, le plus généreux des cœurs... Mais vous me disiez, à propos de Maurice... que le voyant recourir à la bourse de ses anciens amis...

— J'avais tenté de réveiller en lui des sentimens d'honneur... „Il ne vous reste dans votre „ruine, qu'un parti à prendre — lui disais-je — „vous êtes brave, intelligent, robuste, excellent „cavalier... engagez-vous soldat. Deux de mes „amis sont colonels de régimens de cavalerie en „Afrique, où l'on se bat, je vous recommanderai „à eux très particulièrement. Leur appui, votre „courage, votre bonne éducation aidant, vous „parviendrez, avant peu d'années, au grade d'offi„cier... Une noble carrière peut ainsi s'ouvrir „encore devant vous.“

— Le conseil était digne de vous, Richard. Et que vous a répondu Maurice?

— Que l'état militaire était trop rude et parfaitement insupportable. — D'ailleurs — ajoutait Maurice — il ne voulait et ne pouvait plus vivre autre part qu'à Paris. — „Mais — lui disais-je — „comment y vivre à Paris? Vous recourez à la „bourse de vos amis, cette humiliante et précaire „ressource sera promptement épuisée... que ferez„vous, alors?“ — Un homme qui n'est pas un niais se tire toujours d'affaire à Paris — me repondait Maurice. — Et, en effet, selon des bruits qui circulent depuis quelque temps, parvenus jusqu'à moi et malheureusement très fondés... Maurice... s'est tiré d'affaire, comme il dit... mais à quel prix... grand Dieu?...

— Achevez....

— Il est des ignominies telles...

— Richard, je veux tout savoir... et, je vous le répète, je m'attends à tout, connaissant, ainsi que je le connais, le caractère de Maurice... aussi facile au bien qu'au mal... Son avenir devait dépendre du milieu où il vivait et des occasions de faillir... Aussi, vous le dis-je, je m'attends à tout...

— Non, Jeane... vous ne pouvez prévoir ce que j'ai à vous apprendre?

— Qu'est-ce donc?... Il friponne au jeu?

— Selon moi, il est tombé plus bas encore...

— Enfin... que fait-il?

— Voyant la source de ses emprunts tarie et les gens de sa connaissance l'accueillir avec froideur ou dedain, il s'est lancé dans une société plus qu'équivoque: celle que l'on appelle des *Tables d'hôtes*. Il fréquente spécialement celles où se réunissent des femmes vieilles ou sur le retour, et qui trouvent à satisfaire dans ces coupe-gorges leur passion pour le jeu. Quelques-unes de ces femmes sont séparées de leur mari, d'autres, n'ayant jamais été mariées, se sont enrichies dans des métiers infâmes, jeunes, elles se sont vendues et, l'âge venant, elles ont vendu les autres... Hé bien...

— De grâce... achevez... Richard...

— Ce qui me reste à vous apprendre est tellement hideux... révoltant... que j'hésite malgré moi... Enfin... vous le voulez... j'achève... Hé bien! Maurice, jeune, beau... tel que vous le

connaissez... s'est à son tour vendu... à ces hideuses vieilles femmes... vous pâlissez... Jeane...

— Je l'avoue... j'avais tout prévu... moins cet opprobre! — dit Jeane en frissonnant. Et elle murmure tout bas, avec cette expression sinistre dont Richard a été déjà frappé: — J'arrive à temps... ah! j'arrive à temps...

— Je vous le disais bien, Jeane... que ce dont j'avais à vous entretenir était horrible...

— Oui, horrible... pour moi surtout.

— Oui, surtout pour vous, Jeane... car je connais la fierté, la délicatesse de votre âme.

— Sans doute, cette ignominie me révolte; mais ce qui me la rend affreuse, c'est cette pensée que Maurice était autrefois doué de cette délicatesse, de cette fierté de l'âme... que vous louez en moi... Richard...

Et après un moment de silence, dona Juana reprend:

— Enfin... c'est ainsi que Maurice a échappé.., qu'il échappe encore, sans doute, à la misère où sa ruine devait le plonger?

— Oui... et, depuis environ un an, il vit aux dépens de ces femmes qui se disputent sa possession.

Richard d'Otremont prononçait ces derniers mots, lorsque son valet de chambre, entrant après avoir frappé, présenta sur un petit plateau d'argent une lettre à son maître, lui disant:

— C'est de la part de M. Dumirail... il voulait absolument parler à monsieur, mais voyant qu'il ne pouvait être reçu, il a laissé cette lettre, en me suppliant de la remettre à monsieur le plus tôt possible.

— C'est bien! — répond Richard.

Il prend la lettre, et le serviteur s'éloigne.

IX

Jeane San-Privato restée seule avec M. d'Otremont semble éprouver une anxieuse curiosité à l'endroit de la lettre adressée par Maurice à Richard. Celui-ci devinant la pensée de la jeune femme, lui offre cette lettre sans la décacheter.

— Merci... mon ami, merci! — dit vivement Jeane en rompant l'enveloppe, elle lut ceci:

„Mon cher monsieur d'Otremont, après avoir „autrefois épargné ma vie dans un duel inégal, „et témoigné ainsi de la générosité de votre vail„lant cœur, vous avez été le *seul*... le seul, parmi „mes anciennes connaissances... (je ne leur don„nerai pas le nom d'*ami*, ce serait prostituer ce „mot divin) vous avez été, dis-je, le seul qui „m'ayez prouvé un intérêt sincère.

„Je ne fais pas ici allusion à quelques sommes „que vous m'avez prêtées, mais à ces nobles

„conseils si dignes de votre belle et grande „âme... nobles conseils, dont, hélas!... j'ai mé- „connu l'admirable sagesse, je l'avoue avec un „remords déchirant.

„Oui, vous me conseilliez de m'engager sol- „dat... Je répondais à cette proposition par de „stupides et lâches objections...

„Heureusement, la lumière s'est faite à mes „yeux, bien tardivement peut-être... mais, enfin, „elle s'est faite... oui, et je viens vous dire à „vous, mon noble ami, à vous, mon généreux „sauveur, je serai soldat!

„Je serai soldat... parce que la honteuse exis- „tence que je mène à Paris m'est insupportable! „arrière la honte! à moi la gloire! à moi l'hon- „neur de verser mon sang pour la patrie!

„Oh, je vous le jure, j'aurai bravement péri „au champ d'honneur, si dans quatre ans l'étoile „ne brille pas à mon uniforme... et si je n'ai pas „conquis l'épaulette à la pointe de mon sabre!...

„Mais, pour quitter Paris et subvenir aux frais „de mon voyage, il me faut quelqu'argent."

— Je m'en doutais... cette subite conversion me trouvait incrédule... ces phrases emphatiques sonnent faux à mon oreille — pensait Richard.

Jeane impassible continuait de lire la lettre de Maurice:

„Je vous demande donc cette fois, sans hé- „siter et le front haut, de me prêter cent louis... „vous donnant ma parole d'honneur, ma parole

„de soldat... puisque de ce jour, je suis soldat... „d'employer cette somme à l'usage que je vous „signale... et de vous la rembourser ainsi que „mes autres dettes envers vous, lorsque j'aurai „bravement conquis au prix de mon sang, une „position aussi honorable que celle où je végète „maintenant est dégradante et précaire!

„M'accorderez-vous ma demande?

„Me mettrez-vous à même par ce généreux et „dernier prêt, de pratiquer ces nobles conseils „qui peignent si bien la beauté de votre âme?...

„Oui! j'ai l'espérance... que dis-je, j'ai la cer- „titude que vous ne me refuserez pas, parce que „je connais votre cœur... parce que vous aurez „foi dans mon éternelle et profonde reconnais- „sance! parce qu'enfin, j'invoquerai près de vous, „le nom d'un homme qui fut votre meilleur ami „et eut pour moi l'affection d'un père... j'ai „nommé M. Charles Delmare. C'est à sa prière „que vous avez épargné ma vie! ô mon généreux „sauveur! complètez, achevez votre œuvre aujour- „d'hui en me prêtant la somme dont j'ai besoin! „car vous me mettrez ainsi à même de récon- „quérir l'honneur...

„A vous, tout à vous, du plus profond de „l'âme.

Maurice Dumirail.“

„*P. S.* — Dans le cas où je ne pourrais être „reçu par vous, ce soir, je vous laisserai cette

„lettre. Veuillez m'adresser votre réponse quelle „qu'elle soit, demain matin, entre neuf et dix „heures au plus tard, rue Monthabor, n°4. Celui „de vos gens que vous chargerez de cette com„mission *montera directement sans s'adresser „au concierge et frappera à la porte gauche „de l'entresol. J'ouvrirai moi-même.*

„Je joins ici un reçu de la somme en ques„tion et de celles dont je vous suis déjà rede„vable. Grâce à Dieu, le moment est venu pour moi de régler honorablement mes comptes."

En effet, à la lettre de Maurice était annexé un reçu dont suit la teneur:

„— Je reconnais devoir à monsieur Richard „d'Otremont, qui a eu la généreuse bonté de me „la prêter, la somme de *trois mille cinq cents „francs*, laquelle somme je m'engage sur l'hon„neur à lui rembourser (y compris les intérêts) „aussitôt que les circonstances me permettront „d'acquitter une dette que je considère comme „sacrée, M. d'Otremont étant à mes yeux mon „bienfaiteur et le plus noble des hommes.

„Paris, etc., etc.

„*Bon pour trois mille cinq cents francs.*

MAURICE DUMIRAIL."

Jeane, malgré l'effrayante impassibilité dont elle ne s'est presque point départie depuis le

commencement de son entretien avec M. d'Otremont, n'a pu cacher son dégoût amer en lisant à haute voix cette lettre de *mendiant*, dans laquelle l'exagération ridicule de sentimens factices, le dispute à chaque ligne à une bassesse abjecte...

Et cependant cette lettre, presque autant dégradante que stupide, a été écrite par Maurice, de qui l'esprit naturellement distingué, cultivé par l'éducation, se montrait jadis rempli de finesse, de grâce, et atteignait parfois à une poétique éloquence, alors qu'il était sous l'impression de la grandeur des beautés de la nature, ou sous l'influence des sentimens élevés.

Dona Juana, ensuite d'un moment de réflexion, reprend:

— Mon ami... que vous semble de cette lettre?

— Puisse le repentir dont elle témoigne être sincère... ainsi que la résolution de Maurice de s'engager soldat.

— Ruse, fourberie, mensonge!

— Vous croyez, Jeane?

— Maurice ment et veut vous abuser... Ces phrases ridicules, redondantes, cette humilité honteuse de l'homme qui tend la main, n'ont rien de commun avec le langage simple et digne de l'homme qui dit la vérité et demande loyalement un service...

— Il me répugnait de vous faire connaître

mon impression: elle est conforme à la vôtre... non-seulement parce que la forme et le fond de cette lettre ne m'inspirent aucune confiance, mais par cette raison que, si Maurice était réellement résolu de s'engager soldat, il s'engagerait ici à Paris, l'État ferait les frais de son voyage... et le prêt de cent louis qui m'est demandé, a un tout autre but que celui indiqué dans la lettre.

— Évidemment Maurice vous trompe, cependant... comment se fait-il, dans le cas où il vivrait des ignobles ressources que vous dites, il soit réduit à ces expédiens?

— C'est là justement l'objection que tantôt m'adressait M. Thibaut, votre notaire.

— Vous le connaissez?

— Il est depuis fort longtemps chargé de mes affaires, et à son sujet... je...

Mais s'interrompant, Richard ajoute après un moment de silence:

— Revenons à Maurice. Il est probable... que les femmes aux dépens desquelles il vit, subviennent à tous ses besoins... mais ne lui donnent que peu ou point d'argent comptant, de peur... qu'il n'en fasse un usage... dont leur jalousie...

— J'ai compris... ah! que de honte! — reprend Jeane pensive — que de honte!

Et elle ajoute cette fois tout haut et presque involontairement:

— Allons... il est temps... il est temps...

— Jeane... vous vous abusez... je le crains, il n'est plus temps!... — dit M. d'Otremont, croyant deviner la secrète pensée de dona Juana... — Il est trop tard... pour retirer Maurice de cette fange.

— Nous ne nous entendons pas, Richard — répond Jeane en jetant à M. d'Otremont un regard qui le glace d'effroi. — Il est toujours temps de...

Mais dona Juana n'achève pas sa phrase et ajoute après une réticence:

— Puis-je garder cette lettre de Maurice.

— Sans doute... Jeane... mais quelle signification attachez-vous donc à ces mots prononcés tout à l'heure par vous: *Il est temps...* Votre regard... votre accent m'ont presque effrayé...

— Je veux dire qu'il est temps de donner à Maurice une preuve de l'*intérêt* que je lui porte... — répond la jeune femme avec un sourire étrange, et elle reprend:

— L'adresse que Maurice vous donne en *post-scriptum* est-elle celle de sa demeure?

— Je l'ignore...

— Il n'importe... je suis certaine de le trouver là... demain matin, entre neuf et dix heures, puisqu'il doit lui-même attendre la réponse que lui portera votre messager.

— Quoi! vous voulez...

— Voir Maurice? Certes... puisque tel est l'unique but de mon retour à Paris...

— Soit... mais il se peut que l'adresse indiquée par Maurice soit celle de la demeure de l'une de ces femmes... aux dépens desquelles il vit.

— Quand cela serait?

— De grâce, songez donc à l'odieux scandale qui pourrait résulter, si l'une de ces créatures...

— ...Voyait en moi sa rivale?... peu m'importe! je veux, avant tout et surtout, voir Maurice. J'ai la certitude de le trouver demain à l'adresse qu'il vous indique... donc... j'irai là...

— Jeane... je vous en supplie...

— Mon ami, je braverais de véritables périls... et quels qu'ils soient, pour ne pas manquer cette occasion... unique peut-être, de me rapprocher de Maurice... Jugez si une crainte puérile et à peine fondée peut m'arrêter.

— Souffrez, du moins, que, demain... je vous accompagne... et qu'avant de vous laisser monter dans cette maison de la rue Monthabor je m'informe des gens qui l'habitent...

— Merci de votre offre obligeante, mon ami... mais elle est inutile. Votre attachement pour moi se crée des fantômes; encore une fois, quoi qu'il advienne, il faut que je voie Maurice. Le devoir que j'ai à accomplir envers lui est, je vous l'ai dit, le dernier lien qui me rattache encore à la vie.

— Mais, mon Dieu! qu'espérez-vous donc, et pour vous... et pour lui?...

X

Jeane San-Privato, à cette question de M. d'Otremont au sujet de Maurice: „Mais, mon Dieu! „qu'espérez-vous donc, et pour vous et pour „lui?..." Jeane San-Privato reste silencieuse, ses traits prennent une expression indéfinissable... singulier mélange de désespoir et de sérénité, car un sourire poignant, presque cruel, effleure ses lèvres contractées, tandis que, pendant un instant, son beau regard, qu'elle a levé vers le plafond d'un air inspiré, rayonne d'un tranquille et doux éclat.

Mais dona Juana, sortant bientôt de sa rêverie, se lève et tendant sa main à M. d'Otremont:

— Adieu, Richard... adieu, cher et fidèle ami...

— Quoi... déjà... vous me quittez...

— Je vous ai dit le but de ma visite; il est atteint... mille fois merci encore de votre cordial accueil.

Richard ne peut cacher l'émotion pénible que lui cause le départ de la jeune femme, et il reprend, d'une voix légèrement altérée:

— Si vous croyez, Jeane, me devoir quelque gratitude, prouvez-le-moi... en m'accordant quelques minutes encore... Cette demande ne m'est pas dictée par l'égoïsme... puisque je désire... vous parler uniquement de vous.

— Et qu'avez-vous à me dire... de moi? mon cher Richard?

M. d'Otremont se recueille, hésite et, enfin, faisant un violent effort afin de surmonter son embarras:

— Me croyez-vous galant homme?

— Vous êtes à mes yeux l'honneur même.

— Avez-vous foi dans mon amitié?

— Richard, vous êtes le seul homme à qui je demanderais un service...

— Jeane — reprend vivement M. d'Otremont — répétez ces paroles... je vous en supplie...

— Vous êtes le seul homme à qui je demanderais un service.

— De quelle nature qu'il soit?

— Oui, mon ami, de quelle nature qu'il soit.

— Ainsi, vous ne pouvez être aucunement blessée des offres de service que je puis vous faire, Jeane, quelles que soient ces offres?

— Comment pourraient-elles me blesser? Est-ce que je ne connais pas la noblesse de votre cœur?

— Hé bien... Jeane, écoutez-moi: M. Thibault est notre notaire à tous deux; il m'a donné tantôt sur vos affaires d'intérêt des détails... des détails... qui auraient augmenté mon estime pour certains côtés de votre caractère, si elle pouvait l'être... mais il résulte des confidences de votre notaire...

— Que résulte-t-il, Richard?

— Je vous en conjure... Ne voyez rien d'indiscret, rien de choquant... dans ce que je vais vous dire.

— Allons, mon ami, ayez donc plus de confiance en moi et en vous... à quoi bon ces hésitations?... Parlez sans crainte, sans détour.

— Il est vrai, Jeane... ces hésitations de ma part sont une injure pour nous deux... et j'achève... Or, j'ai appris de M. Thibaut que votre fortune personnelle s'élevait, lors de votre mariage, à trente et quelques mille francs et que... cette année... il vous avait envoyé les derniers fonds qu'il eût encore à vous.

— C'est parfaitement exact, mon ami.

— Ces derniers fonds n'étaient pas considérables?

— Trois mille francs environ, sur lesquels il me reste encore trente louis.

— Trente louis... mon Dieu!... trente louis!...

— D'où vient votre surprise... et surtout cette expression de chagrin que je vois sur votre figure, mon ami?... Quoi d'étonnant à ce que j'aie dépensé mille écus en six mois pour subvenir à mes besoins?

— Tel n'est pas le sujet de ma surprise et de mes inquiétudes... Jeane.

— Quel est-il donc?

— Au temps de votre mariage avec M. San-Privato, votre délicatesse était telle, que vous

teniez à honneur de vous suffire à vous-même, grâce à votre modique fortune personnelle...

— Cette délicatesse, dont vous exagérez de beaucoup la valeur, mon ami, est, selon moi, toute simple... La femme qui joint au tort déjà si grave de tromper son mari... l'indignité d'accepter de lui... non-seulement de quoi satisfaire aux dépenses de sa toilette, mais de satisfaire même aux besoins de sa vie matérielle... une telle femme, à mes yeux, ne diffère en rien d'une courtisane trompant l'homme qui la paie; le peu de fortune que je possédais, me suffisait. J'aurais donc, pour mille raisons... considéré comme une infamie, de coûter un sou à M. San-Privato, même pour ma nourriture et mon logis.

— Ce raisonnement est trop conséquent à votre caractère, Jeane, pour m'étonner... mais par cela même que vous n'avez voulu rien accepter de San-Privato avant d'être séparée de lui... vous n'accepterez rien de lui maintenant.

— Naturellement... Mais où voulez-vous en venir?

— A ceci, Jeane — reprit résolûment M. d'Otremont — il vous reste trente louis; lorsque vous aurez dépensé cette modique somme, de quoi vivrez-vous... si vous n'avez d'ailleurs d'autres ressources?

— Richard... je devine votre pensée... — répond Jeane en tendant la main à M. d'Otremont — merci... du fond du cœur, merci, mon ami...

— Ah! Jeane! — s'écrie Richard en serrant entre les siennes, la main toujours froide de la jeune femme, quoiqu'elle fût restée longtemps assise près du foyer — votre réponse me prouve que vous appréciez comme il doit l'être, le sentiment qui me guide...

— Il n'en pouvait être autrement, mon ami... et, je vous l'ai dit: vous êtes le seul homme à qui je demanderais un service sans croire en rien forfaire à ma dignité... mais...

— De grâce!... deux mots encore: Je ne sais si je m'abuse, Jeane... mais ce que vous appelez votre mort morale... me semble causée par un profond désenchantement ou un insurmontable dégoût de ce monde brillant où vous avez régné? Si mes soupçons ne me trompent pas... vous devez, ce me semble, rechercher une complète solitude... En ce cas... voici ce que je vous offre... Il existe à ma terre d'Otremont un pavillon absolument indépendant et séparé du château; j'y vais rarement... je n'irai même plus du tout, si ma présence, quelque rare qu'elle fût, devait vous importuner... Le concierge et sa femme seront à vos ordres... Je sais la simplicité, la sobriété de votre vie matérielle... Or... et j'insiste à dessein sur ces détails, en apparence puérils, connaissant vos scrupules... or, les redevances en nature que mes fermiers apportent chaque semaine au château seront plus que suffisant à vos besoins... J'ajouterai enfin que, de toute

manière, je gage les gens de service qui restent à Otremont, soit que j'habite ou n'habite point le château... Vous ne serez donc pour moi, Jeane, l'objet d'aucun surcroît de dépense... Que vous dirai-je, je vous offre en frère l'hospitalité que j'offrirais au meilleur, au plus respecté de mes amis, fût-il le plus fier des hommes, si je le voyais frappé par un revers de fortune... et, j'en suis certain, si ombrageuse que fût sa susceptibilité... il ne pourrait refuser mes offres... Me comprenez-vous, Jeane?...

— Oui... Richard, je vous comprends... oui, j'apprécie la délicatesse exquise de votre proposition... Et tenez... voyez dans mes yeux... une larme... la première que j'aie versée depuis longtemps... car depuis longtemps je ne pleure plus... J'accepterais donc de vous... de vous seul, une pareille hospitalité... mais, je... ne...

— Un dernier mot... Jeane... Je ne sais quelles sont vos espérances à l'égard de Maurice... mais... j'ajoute ceci: un homme... et j'entends un honnête homme... n'a pas, ne peut avoir, en ce qui touche certaines affaires d'intérêt, les mêmes scrupules qu'une femme. Aussi, dans le cas où il serait besoin d'une somme même assez considérable pour aider Maurice à se créer une existence honorable et à l'arracher, ainsi que vous l'espérez sans doute, à la fange où il se traîne... disposez de moi, Jeane... c'est avec

plaisir que je rendrais à Maurice un service sérieux et décisif pour son avenir.

— Ah! Richard!... que de noblesse... que de générosité.

— En ceci, Jeane, j'obéis à des sentimens divers... à l'intérêt que vous portez à Maurice, à celui que je lui ai porté moi-même... mais surtout j'obéis à ma reconnaissance envers Charles Delmare. Je dois à ses conseils, à son influence tutélaire de n'avoir pas stupidement dissipé ma fortune... comme tant d'autres *fils de famille*... J'acquitte une dette d'honneur, en m'efforçant d'aider à la réhabilitation de Maurice, que Charles Delmare aimait paternellement... Et, maintenant... Jeane... j'ai dit... c'est à vous de décider.

— Et, maintenant, Richard, moi, je vous dis que mon pauvre cœur glacé s'est un peu réchauffé à la douce chaleur de vos paroles... J'accepterais aussi dignement votre offre qu'elle m'est dignement offerte... si elle m'était nécessaire... mais elle ne l'est pas... J'ai d'autres projets sur Maurice... Vous venez de prononcer un nom sacré pour moi... c'est auprès de lui que je compte me retirer...

— Avec Maurice?...

— Avec Maurice... si, du moins, mes espérances ne me trompent pas...

— Mais Delmare vit uniquement d'une petite pension viagère, débris de son opulence passée?

— Cette pension nous suffira... L'on vit de si peu dans les montagnes du Jura...

— Jeane... Jeane... il me semble que... pour la première fois de votre vie, peut-être, vous manquez de sincérité!

— En quoi donc manquerais-je de franchise?

— Il est impossible que vous n'ayez pas d'autres projets que ceux...

— Mon ami — reprend Jeane interrompant M. d'Otremont — avez-vous foi dans ma parole?

— Une foi entière.

— Eh bien! je vous jure que, si mon espoir n'est pas déçu... en ce qui touche Maurice... lui et moi, nous nous mettrons en route demain ou après-demain, afin d'aller rejoindre M. Charles Delmare, et de rester près de lui... jusqu'à la fin de nos jours.

— Il m'est impossible, Jeane, de ne pas croire à des paroles prononcées avec un tel accent de vérité... mais si Maurice trompe votre espérance?

— Je l'abandonnerai à sa destinée... j'irai seule rejoindre M. Charles Delmare.

M. d'Otremont, si cela se peut dire, croyait et ne croyait pas aux paroles de dona Juana, en ce sens, qu'il en acceptait comme vrai la *lettre*, et non l'*esprit*. Il lui paraissait difficile, presqu'impossible d'admettre qu'un dénoûment de cette simplicité terminât l'orageuse carrière de madame San-Privato; sans doute le désenchante-

ment, le dégoût du monde, dont Richard la supposait incurablement atteinte, ne rendait pas invraisemblable le désir qu'elle témoignait de vivre dans la retraite; cependant, un invincible pressentiment lui disait que la jeune femme ne mentait pas, mais lui cachait une partie de la vérité.

Ces doutes pleins d'anxiété, augmentaient la tristesse navrante que ressentait Richard au moment de se séparer de Jeane peut-être pour toujours... il lui dit d'une voix altérée:

— Il m'est pénible de vous quitter, Jeane, sans avoir pu vous être utile... Adieu donc... et sans doute... pour jamais adieu... Il est probable que nous ne nous reverrons plus!...

— Qui sait? mon ami... mais en tous cas, soyez certain que je ne quitterai pas Paris, sans vous écrire le résultat de mes démarches de demain... Allons, Richard... du courage... — ajoute la jeune femme, voyant M. d'Otremont qui, incapable de dominer son émotion et ayant honte de sa faiblesse, détourne la tête, afin de cacher ses larmes involontaires — vous d'un esprit si sage, si ferme, d'où vient votre tristesse?... Je vais ensevelir dans la solitude, la fin d'une existence désormais sans but... qu'y a-t-il là d'affligeant?

— Que voulez-vous... Jeane... mon cœur se brise malgré moi... Mais, pardon de ma faiblesse... seulement, quoiqu'il advienne, n'oubliez jamais

que, partout et toujours et quand même... il est quelque part un homme à vous dévoué corps et âme!

— Je le sais, Richard... et je vous l'assure, j'emporterai et conserverai comme l'un de mes meilleurs souvenirs, celui de cette soirée.

— Et maintenant, Jeane, adieu... bien cordialement adieu! — reprend M. d'Otremont, d'une voix raffermie et présentant à la jeune femme son chapeau et sa pelisse — permettez-moi de vous conduire jusqu'à votre voiture...

Quelques momens après, M. d'Otremont rentré dans son salon écoutait avec un morne accablement le bruit de plus en plus lointain de la voiture qui emmenait madame San-Privato et se disait:

— Il y avait quelque chose de sinistre, de fatal dans l'expression de sa physionomie... malheureuse femme... quel peut être son projet?... Je l'ignore et, cependant je tremble!!...

XI

Athénaïs Thibaut, épouse séparée de maître Thibaut, occupait au premier étage d'une maison de la rue Monthabor, un vaste appartement dont la chambre à coucher communiquait par un escalier de dégagement intérieur avec l'entresol

qui pouvait ainsi, au gré des locataires de l'appartement supérieur, devenir l'une de ses dépendances; cet entresol avait été meublé avec plus de luxe que de goût par madame Thibaut à l'intention de Maurice Dumirail qu'elle hébergeait... puisqu'en effet, il vivait aux dépens de cette créature...

La chute est ignoble...

Nos lecteurs trouveront peut-être que Maurice est tombé bien bas?

Nous répondrons au nom de l'inexorable logique des caractères et du fatal enchaînement des faits; qu'il faudrait plutôt s'étonner de ce que Maurice n'ait encore descendu que les premiers échelons de cette échelle d'infamie qui plonge dans les abîmes sans fond de l'opprobre, du vice et du crime...

Quelques instans de réflexion, si notre espérance n'est pas trompée, suffiront à convaincre le lecteur, que Maurice Dumirail devait forcément, un peu plus tôt, un peu plus tard, par des transitions plus ou moins brusques, décheoir jusqu'à une complète dégradation.

D'abord altéré, puis émoussé par l'influence corruptrice de madame de Hansfeld, et par l'habitude des préméditations du *parricide véniel*, le sens moral de Maurice s'oblitère absolument lors de mort de sa mère; les regrets qu'il éprouve de la perdre, s'évanouissent bientôt devant le riant mirage des plaisirs que doit lui procurer l'héritage

dont il va jouir; cet héritage est dissipé en quelques années: rien de moins surprenant; aussi, avons-nous dans notre récit laissé de côté les détails de cette ruine banale; son histoire est celle de toutes les ruines de ce genre, aussi stupides que stériles et indignes de la moindre compassion :

— *Oisiveté — amour abject et ridicule pour une courtisanne madrée — Sensualisme grossier — vanité bête — entraînement aveugle.*

Ce peu de mots résument toutes les déconfitures passées, présentes et futures de la majorité des *fils de famille*...

Mais est venue pour Maurice l'avant-dernière heure de la ruine.

Cette heure, où en proie à une surprise effarée, sincère et niaise... car il croyait réellement dans son aberration, son héritage inépuisable... Le prodigue compte la somme qui lui reste, après quoi, rien... la misère...

Cette somme suffirait presque toujours à assurer, du moins pour l'avenir, le pain... c'est-à-dire l'honneur du prodigue, mais le *fils de famille* ne saurait plus vivre de pain et d'honneur; les mets les plus délicats, les vins les plus rares satisfont à peine aux exigences de son palais blasé... Quant à l'honneur?... il en a peu ou point souci, en cela que le déshonneur, couvant dans son âme à l'état latent, n'attend pour se manifester

que l'heure déterminante, à savoir l'heure de la ruine.

Donc, le fils de famille, réduit à ses derniers mille ou deux mille louis, agit presque toujours ainsi que Maurice notre type, et se dit: *Tout ou rien,* se fiant alors à son étoile, il tente le hasard du jeu, afin de remonter au faîte de l'opulence, grâce à un tour de roue de la fortune. Presque toujours ce tour de roue de la fortune achève de précipiter le prodigue à sa ruine. Il perd tout. Il ne lui reste plus que son mobilier, ses chevaux, ses voitures, son argenterie, quelques tableaux; il fait alors ce qu'il appelle: *sa vente,* et se loge dans un appartement garni; le dernier *regain* de l'opulence du prodigue est invariablement joué ou dissipé, mais presque toujours dans un milieu forcément inférieur à celui où jusqu'alors il a vécu.

Et voici pourquoi:

La plus stupide des vanités... celle de *paraître,* de briller, d'égaler coûte que coûte le luxe de plus riches que soi, est généralement le mobile des prodigalités du *fils de famille...* Or, lorsque la ruine a coupé court aux moyens de *paraître* ou les a réduits presqu'à néant, le *fils de famille,* obéissant encore à la vanité, se sépare de ceux dont la richesse l'humilie; et le cœur noyé de fiel, rongé d'envie, il va dans un milieu inférieur chercher d'autres compagnons de plaisir; il

pourra du moins égaler ou peut-être primer ceux-là, grâce aux débris de sa fortune...

Or, les sociétés de fainéans, uniquement occupés de leurs plaisirs, sont aussi démoralisées que démoralisantes; à mesure que leur niveau social s'abaisse, leurs vices augmentent sous la pression de la gêne qui les reduit à des expédiens hasardeux, souvent coupables ou ignobles, afin de se procurer à tout prix les jouissances dont ils ne peuvent se passer.

Ainsi Maurice, outrageusement dépouillé par madame de Hansfeld, dont il reconnaît enfin la scélératesse, et rougissant de décheoir aux yeux de la société choisie dont il avait fait jusqu'alors partie, se réfugie dans ce monde équivoque des *tables d'hôte* et des brelans, peuplé de quelques dupes et d'une immense majorité de fripons. Ses dernières ressources personnelles bientôt épuisées, vient pour lui la nécessité des expédiens dégradans: emprunts qu'il sait d'avance ne jamais rembourser, achats à crédit d'objets qu'il revend afin de battre monnaie, (espièglerie parfaitement du ressort de la police correctionnelle,) mais le cercle de ces indélicatesses ou de ces friponneries est restreint, lorsque Maurice l'a parcouru, il se trouve pour la première fois de sa vie face à face avec le spectre de la misère... les coutures de son unique habit blanchissent, ses bottes s'éculent, son chapeau se graisse, on lui donne congé de la chambre garnie qu'il occupe;

la maîtresse de la table d'hôte où il mange, femme sur le retour, ancienne entremetteuse enrichie dans ce métier infâme, demande à Maurice le prix de ses cachets, faute de quoi la maison lui sera fermée. Il avoue sa détresse. La créature le trouve à son gré, lui offre amoureusement de *vivre avec elle*, et sera, dit-elle, généreuse, en retour de quoi son galant lui sera fidèle, et de plus, avantage inestimable, grâce à sa force et à sa carrure d'hercule, il imposera aux mauvais débiteurs, aux tapageurs ou à ces étourneaux qui souvent veulent tout casser dans la maison, et crient trop haut, sous prétexte qu'ils ont été plumés vifs par les *Grecs*.

Maurice accepte le marché. C'est révoltant, sans doute... mais, après tout, il ne déroge point à ses anciennes habitudes: il couche sous des rideaux de soie, foule des tapis, fait bonne chère, va au théâtre, les mémoires de ses tailleurs sont payés, *on* lui loue un cheval au mois (tant il sait se faire adorer); enfin, de temps à autre, *on* lui glisse un billet de cent francs dans la poche de son gilet.

Mais une bienfaitrice plus magnifique enlève Maurice à la maîtresse du brelan, et, plus tard enfin, madame Thibaut conquiert Maurice sur ses rivales...

— Non! — s'écriera peut-être notre lecteur — non! Ce tableau est exagéré jusques à l'impos-

sible! Un jeune homme bien né, bien élevé, ne tombe jamais dans un pareil opprobre!

Pourquoi non?

Qu'est-ce donc, après tout, qu'un pareil opprobre comparé à cette monstruosité:

„N'avoir pas eu un regret pour la plus tendre „des mères, de qui nos désordres ont hâté la „mort, et ne songer qu'à la joie d'hériter d'elle?“

Quoi donc d'étonnant, d'impossible, à ce qu'un homme déjà perverti à ce point accepte plus tard, par terreur de la misère et moyennant un honteux marché, cette existence oisive, sensuelle, ces jouissances auxquelles il a sacrifié les sentimens les plus sacrés?

Et puis, l'on oublie ces précédens que Maurice n'a pas manqué d'invoquer à l'appui de sa conduite, afin d'étouffer le faible cri de sa conscience qui, parfois, arrivait encore jusqu'à lui à travers la fange où elle était ensevelie.

Est-ce que Maurice ne se disait pas que l'on voit accueillis... et accueillis à merveille, dans le monde... et dans ce qu'on appelle le plus grand, le meilleur monde, des hommes qui doivent tout: richesses, honneurs, position sociale, à l'influence de leurs maîtresses?

Est-ce qu'il n'existe pas toutes sortes de *Potemkins*, plus ou moins moscovites, arrivés au faîte de l'opulence ou du pouvoir par la grâce de l'adultère et de la tendresse de *Catherines* quelconque?

Est-ce que l'on n'entend pas chaque jour d'honnêtes gens, ou prétendus tels, dire avec une espèce de considération gaillarde nuancée d'envie libertine:

„— Hé, hé, ce garçon-là ira loin... car il fait „son chemin *par les femmes!*“

Or, le moindre déshonneur rejaillit-il sur cet heureux garçon qui fait son chemin *par les femmes?* Point!

Et cependant, où est donc la différence?

Au lieu de se vendre, de se prostituer pour le logis, le vêtement, la nourriture, qui lui manquent, cet heureux garçon, souvent déjà riche, se vend, se prostitue à l'influence d'une protectrice parfois vieille et laide, afin d'obtenir par elle une fonction grassement rétribuée, un cordon ou quelque grosse part du gâteau doré de l'agiotage.

Non, non, *ces précédens,* non moins honteux, à notre sens, que la conduite de Maurice, l'excusaient à ses propres yeux, lorsque, par hasard et malgré lui, ils s'ouvraient à la crapule où il se traînait et dont il n'avait point encore atteint les dernières profondeurs, et qui sait s'il ne les atteindra pas?

Qui sait si quelque jour il ne prendra pas part à l'une de ces ignobles *batteries* dont le théâtre est quelque rue mal famée, et le héros un hercule d'estaminet, défenseur soldé de l'une de ces malheureuses qui, mises hors la loi par leur infa-

mie, n'ont contre les mauvais traitemens qu'elles redoutent d'autre soutien que celui de l'homme robuste qui vit de leur abominable salaire.

— Ah! c'en est trop!... un pareil tableau est révoltant... — s'écriera peut-être le lecteur.

C'en est trop?...

Non! ce n'est pas trop! non, ce tableau révoltant n'a rien d'exagéré; il faut qu'il révolte, il faut qu'il soulève de dégoût et d'horreur, afin que le but moral que nous poursuivons dans notre œuvre soit atteint! Oui, nous serions logique en montrant Maurice descendant les derniers degrés de l'échelle d'infamie à mesure que les *mesdames Thibaut* et autres se lasseront de lui.

Et d'ailleurs, d'où naîtrait donc le scrupule qui nous ferait reculer devant de pareils tableaux, au lieu de les flétrir avec l'énergique indignation de l'homme de bien?

Non! aux yeux de l'éternelle vérité, de l'éternelle justice, s'il est entre ces diverses infamies une énorme DISTANCE sociale, il n'existe entre elles aucune DIFFÉRENCE morale; elles sont sœurs, elles se lient étroitement l'un à l'autre, elles s'enchaînent par une dégradation successive, depuis la *Montespan* ou la *Dubarry* lubriquement étalées sur le velours fleurdelisé d'or, jusqu'à la hideuse créature qui frissonne sous ses haillons, embusquée dans l'ombre de son repaire... d'où elle appelle les passans!

Oui! elles se tiennent ces infamies, elles se

tiennent par un commun enchaînement d'opprobre, depuis les *Potemkins* et autres favoris rehaussés de titres, chamarrés de cordons et triomphans dans leur opulente prostitution, jusqu'à l'homme à la voix avinée, aux larges épaules, qui, le brûle-gueule aux dents, sort de son estaminet à l'appel éploré de la misérable fille que l'on éreinte et qui le paie pour la défendre!

Et voilà pourquoi nous disons que Maurice Dumirail, notre *fils de famille*, a encore logiquement à descendre bien des degrés de cette échelle qui plonge dans les bas-fonds du vice et du crime...

Il en est de même de son acte de faussaire, premier pas hasardé dans la voie du crime, filouterie excusable... mieux que cela, légitime au point de vue de Maurice, en cela, qu'après tout, il espérait filouter qui l'avait filouté... s'en tenant encore à la maxime biblique: *Œil pour œil, dent pour dent.*

Il avait été, sous prétexte d'une spéculation imaginaire, dépouillé d'environ cent mille francs par la Hansfeld; il comptait à l'aide d'une lettre imaginaire, récupérer modestement la moitié de la somme à lui larronnée.

Ceci dit, afin de convaincre nos lecteurs que, loin d'exagérer la précipitation de la chute de Maurice, nous l'avons modérée, puisqu'il devait logiquement tomber plus bas encore.

Poursuivons notre récit.

XII

Le lendemain du jour où il avait écrit à M. d'Otremont afin de lui emprunter cent louis, Maurice Dumirail se promenait avec agitation de long en large dans le salon de l'entresol qu'il occupait, entresol, dépendant de l'appartement du premier étage où demeurait madame Athénaïs Thibaut.

— D'Otremont me prêtera-t-il ces maudits cent louis! — se disait le *fils de famille* — J'ai bon espoir... ma lettre est ronflante!... „Je veux mourir „au champ d'honneur ou conquérir mes épau- „lettes et l'étoile des braves, à la pointe de mon „sabre!...“ Enfin, je dis: „Vous m'avez sauvé la „vie... Sauvez-moi l'honneur!“— Cela doit toucher d'Otremont, assez bonhomme au fond! et s'il me prête ces cent louis à midi, j'aurais quitté Paris par le chemin de fer d'Orléans, je serai ainsi à l'abri des poursuites du notaire, car il ne pourra, s'il dépose sa plainte... la déposer que ce matin... de dix à onze heures... or, s'il y a un mandat d'arrêt lancé contre moi, j'y échapperai... Mais non... M. Thibaut ne voudra pas me perdre... il m'a menacé afin de m'effrayer... car, après tout, mon acte n'a pas été suivi d'effet... non! malheureusement! ah! si j'avais pu ressaisir ainsi ces cinquante mille francs... à peine la moitié de ce que cette infâme Antoinette m'a volé... sans

parler des pierreries qu'elle a eu l'art de se faire donner par moi... Maudite soit la pénétration du notaire... ces cinquante mille francs que j'aurais doublé, triplé peut-être aux jeux de Hombourg ou de Spa, me mettaient pour longtemps à l'abri de l'ignoble vie que je mène... mais cent fois moins ignoble encore que la misère; j'ai conservé à peu près mes habitudes de luxe, je ne manque de rien sinon d'argent... madame Thibaut est inflexible à ce sujet... cent francs par mois d'argent de poche... pas un liard de plus... mais le reste à discrétion! Atroce créature... elle me fait horreur... mais la détresse est pire. Ah! je l'ai flairée de près... la détresse! et ma foi... j'ai reculé! habits rapés... bottes crevées... l'appréhension de savoir si l'on dînera... ou si l'on rentrera le ventre creux dans le taudis où l'on couche sur un sale grabat! Et puis, honte et rage! se voir vêtu comme un gueux, patauger dans la crotte du boulevard et rencontrer le regard d'insolent dédain de mes anciens compagnons du club ou de ma loge à l'Opéra, passant devant moi à cheval ou en voiture, ainsi que je chevauchais, jadis, au temps de ma splendeur! non, non... j'aime mieux vivre comme je vis... et d'ailleurs, est-ce que je peux choisir une autre existence! J'ai des besoins de luxe, moi... légitimes ou non, peu importe! Je le sais! voilà le fait! Il faut que je les satisfasse... et j'ai horreur du travail... quoi donc faire? eh! mordieu... ce que je fais...

vivre aux dépens des femmes ou crever de faim et de froid... Mais, que dis-je — ajoute Maurice avec un éclat de rire sardonique. — Le froid... la faim... est-ce que mon père... mon excellent, mon adorable et vénéré père... ne m'a pas généreusement assuré lors de sa fondation agricole au Morillon, un lit au dortoir, une place au réfectoire... une chemise de toile écrue... un habillement de tiretaine pour l'hiver, de coutil pour l'été, de bons gros souliers à clous ou des sabots selon la saison... le tout au prix de onze ou douze cent mille francs que me coûte cette agréable retraite qui me reste en perspective... ah! malédiction sur mon père qui, dans sa haine exécrable, m'a déshérité!

Cette imprécation sacrilége du fils de famille est suivie d'un long silence méditatif interrompu par l'entrée de madame Thibaut. Elle est descendue de son appartement, situé au premier étage, par l'escalier interieur communiquant au rez-de-chaussée occupé par Maurice.

La femme du notaire a dépassé sa quarante-huitième année; sa stature dépasse cinq pieds et quelques pouces, cependant elle semble être de taille au-dessous de la moyenne, en raison de son énorme embonpoint, il apparaît dans sa monstrueuse sincérité. Athénaïs n'ayant pas encore commencé sa toilette; elle n'est vêtue que d'une robe de chambre; son nez est camard, son œil vert, ses épais sourcils sont d'un roux moins

ardent que celui de ses cheveux, non encore blanchis par l'âge, quelques-unes de leurs mèches crépues s'échappent du petit bonnet de nuit orné de dentelles et de nœuds d'une coquette recherche qui rend encore plus repoussans les traits d'Athénaïs, son visage large et camus, toujours empourpré par la pléthore de son tempérament sanguin presque apoplectique, et plus coloré que de coutume. Elle entre précipitamment dans le salon et semble inquiète et courroucée. Maurice à son aspect n'a pu retenir un geste de dégoût et d'aversion.

— Mon pauvre chéri... — dit Athénaïs d'une voix haletante — il paraît que nous allons avoir à affronter des scènes dégoûtantes!... Figure-toi que mon scélérat de fils...

— Quoi?... que voulez-vous? — répond Maurice avec une brusque impatience et ayant à peine écouté madame Thibaut de qui la présence redouble la méchante humeur où il est plongé. — Vous ne pouvez pas me laisser un moment en repos, que venez-vous faire chez moi?

— Comment chez toi... en voilà une sévère... Et à qui donc appartiennent les meubles? qui est-ce qui paie le loyer de ton entresol? eh bien! tu es encore aimable, toi, dis donc? sans parler de ta reconnaissance? Sur quelle herbe as-tu donc marché, ce matin? dit aigrement madame Thibaut; et elle ajoute avec l'autorité d'une femme qui a droit de commander: — Tâches

donc de ne pas t'émanciper, de ne pas faire le grognon, s'il vous plaît et d'être un peu plus gentil que ça... surtout quand je viens te conter mes ennuis, qui sont aussi les tiens... puisque c'est aussi bien à toi qu'à moi, que ce scélerat-là veut faire des avanies?

— Qui cela?

— Ce monstre de Mathurin!

— Votre fils?

— Oui. Ma cuisinière, en revenant de son marché, l'a tout à l'heure trouvé dans la loge du portier, où il disait contre toi et moi, les horreurs de la vie... Il avait l'air furieux... Il est maintenant décidé à nous suivre quand nous sortirons, à nous faire des scènes en pleine rue... à ameuter les passans contre nous... en criant que j'achève de me ruiner pour toi... Il faut une fois pour toutes ôter à ce polisson-là, l'envie de nous engueuler... Tu n'as qu'à lui appliquer une bonne râclée, et je te réponds que cet avorton n'osera plus souffler mot!... Voici donc à quoi j'ai pensé...

Mais, prêtant l'oreille du côté de l'une des portes du salon laissé entr'ouverte et communiquant à une petite antichambre, madame Thibaut ajoute:

— Tiens, on frappe à la porte qui donne sur l'escalier... tu rougis, Maurice, tu as l'air embarrassé... tu attends quelqu'un... j'en suis sûre! tu me le cachais... ah... ah... je veux voir comment

cette visite-là a le nez fait, moi... car il se pourrait bien que tu aies une intrigue... et...

Athénaïs n'achève pas sa phrase et reste stupéfaite de voir Maurice sortir brusquement du salon dont il ferme la porte à clé, tandis qu'Athénaïs s'écrie:

— Maurice, où vas-tu?... pourquoi me laisses-tu seule... Ah! le gueux! Il m'enferme à double tour... il y a quelque histoire de femme là-dessous...

Voilà ce qui motivait la réclusion de madame Thibaut:

Le fils de famille avait jusqu'alors attendu avec une anxiété croissante la réponse de sa lettre à M. d'Otremont, de qui le messager devait frapper à la porte de l'entresol sans s'arrêter à la loge du concierge, précaution dictée par les craintes de Maurice à l'endroit de la féroce jalousie d'Athénaïs qui l'entourait d'un espionnage incessant. Il était surveillé par le concierge qu'elle payait, à la condition qu'il lui remît toutes les lettres adressées à son galant. Celui-ci, afin d'éviter qu'il en fût ainsi de la réponse et des valeurs que lui envoyait peut-être M. d'Otremont, l'avait prié de faire la recommandation que l'on sait, à son messager; aussi, croyant que ce dernier heurtait au dehors, il enferme madame Thibaut pour échapper à son obsession et recevoir seul à seul dans l'antichambre dont le salon était

précédé, la personne qu'il supposait être envoyée par M. d'Otremont.

Que l'on juge de la stupeur foudroyante de Maurice, il ouvre la porte et se trouve en présence de Jeane San-Privato...

Il reste muet, pétrifié, ne s'apercevant pas d'abord dans son émotion, que le fils du premier lit de madame Thibaut, ce méchant petit bossu nommé Mathurin Blanchard, se glissant derrière Jeane à travers la porte qu'elle négligeait de fermer... s'introduisait dans l'antichambre au moment où madame Thibaut, furieuse d'être enfermée, frappait de coups de pieds et de coups de poings, la porte de communication du salon, en criant:

— Maurice! ouvre-moi à l'instant... Ah! gueux que tu es... tu me fais un trait, puisque tu m'enfermes!... il y a une femme là...

Le bossu, en déblatérant contre sa mère, avait, quelques momens auparavant, vu Jeane se diriger vers l'escalier d'un pas rapide, furtif, et rabaissant son voile sur son visage; l'apparence mystérieuse de sa démarche attira l'attention de Mathurin; il soupçonna vaguement cette jeune femme, qui passait ainsi furtivement sans s'arrêter à la loge du concierge, de se rendre chez Maurice, il la suivit à pas de loup dans l'escalier, profita de la distraction où la jetait la pensée de l'entrevue qu'elle allait avoir, se glissa derrière elle et à son insu dans l'antichambre, d'où il en-

tendit la voix courroucée de madame Thibaut, enfermée dans le salon et reprochant à son galant de *lui faire un trait!...*

Le bossu, remarquant la beauté de Jeane, qui, en entrant, a relevé son voile, ne doute plus qu'elle soit la rivale d'Athénaïs, pousse un éclat de rire diabolique, ferme brusquement la porte extérieure, court ouvrir celle du salon, et, profitant de l'étonnement où sa présence a plongé Jeane et Maurice, il introduit madame Thibaut dans l'antichambre en lui disant avec une joie sardonique:

— Entrez, belle petite maman... entrez, chère et digne mère... vous allez rire, et moi aussi!...

XIII

Maurice Dumirail, nous l'avons dit, est resté d'abord pétrifié à l'aspect de Jeane; il la revoyait aussi belle, plus belle encore qu'autrefois. Mais sa physionomie glaciale exprimait une tristesse si morne, le regard fixe, pénétrant et d'une impitoyable sévérité qu'elle attachait sur Maurice, immobile et muet, était tellement significatif, que ce misérable ne douta plus que sa cousine fût instruite des actes qui le déshonoraient. De ce déshonneur, il eut alors pour la première fois pleinement conscience et remords, parce que la

présence de madame San-Privato éveillait en lui les nobles souvenirs de sa première jeunesse, de son premier amour, ce sentiment ayant survécu dans son cœur ainsi que dans celui de Jeane à leurs communs égaremens.

Ces douces remémorances, causées par l'aspect de la jeune femme, arrachèrent pendant un moment Maurice à l'actualité; il y fut bientôt rappelé par la voix stridente du bossu, annonçant à sa mère avec une joie diabolique la visite d'une rivale.

Maurice frissonne de honte, d'effroi en songeant à la scène, à la fois ignoble ou violente, dont Jeane va être spectatrice et dont elle peut devenir victime, car il connaît l'emportement, la grossièreté, la féroce jalousie de madame Thibaut; il ne pense qu'à soustraire la jeune femme aux dangers qu'il redoute, et, pendant que le bossu s'empresse d'introduire sa mère dans le salon, Maurice, éperdu, saisit sa cousine par la main, et, cherchant à l'entraîner, il s'écrie:

— Viens... viens... sortons...

— Non... je reste... — répond dona Juana. — Je reste... je suis venue ici pour tout voir, pour tout entendre... je veux tout voir, tout entendre... impassible comme le juge... inexorable comme le justicier...

— Jeane... je t'en supplie... fuyons... tu ne sais pas de quoi est capable cette horrible mégère!

Dona Juana répond à Maurice par un geste

négatif, croise dédaigneusement ses bras sur sa poitrine et toise du regard madame Thibaut. qui, en se précipitant dans le salon, vient d'entendre ces paroles de son galant:

— Jeane, je t'en supplie... fuyons, tu ne sais pas de quoi est capable cette horrible mégère!

A ces mots, Athénaïs demeure pendant un moment suffoquée par la fureur... sa large face, ordinairement rouge, devint pourpre... puis d'un cramoisi presque bleuâtre; et haletante, l'écume aux lèvres, levant vers le plafond ses gros poings crispés, elle ne peut que murmurer d'une voix étouffée:

— Ah! gredin d'homme! une femme ici... chez moi... J'ai la *petite mort!*... ça me casse bras et jambes. Ah! gredin d'homme!

Maurice, à cette apostrophe, rencontre le regard glacial de dona Juana... „— impassible comme le juge... inexorable comme le justicier," — ainsi qu'elle a dit, selon ses paroles... Et écrasé de honte, le misérable fait un mouvement pour sortir; mais il est retenu par la crainte du danger auquel il exposerait Jeane en la laissant à la merci de la rage de madame Thibaut; il reste aux côtés de sa cousine, prêt à la protéger.

Mathurin Blanchard rit aux éclats en frottant ses longues mains osseuses. Cet averton, de qui la taille contrefaite atteignait à peine quatre pieds, bossu par derrière, bossu par devant, d'une laideur hideuse, est roux et camus comme

sa mère. Celle-ci, toujours suffoquée par la fureur et hors d'état de faire un mouvement, attache sur Jeane ses gros yeux verts flamboyans injectés de sang, et répète, haletante:

— Une femme chez moi... et j'aurais dépensé pour lui jusqu'à mon dernier sou... Ah! gredin d'homme... ah! vile canaille!

— Hé... hé... belle petite maman... — reprend le bossu de sa voix grêle et perçante avec un ricanement sardonique — chère et digne mère, ce gredin-là... tu l'adores... tu le loges... tu le nourris... tu l'habilles... ce gredin... Oui... cette vile canaille n'aurait, sans ton argent, ni chemise au dos, ni souliers aux pieds, ni pain sous la dent!... Et il se moque de toi, ce gredin... belle petite maman... tu te ruines pour lui, chère et digne mère... tu es volée... hé... hé... tu es volée... tu seras réduite à la besace et moi aussi... belle petite maman, si la leçon ne te profite point!... Hein? continueras-tu à l'entretenir, ce gredin, cette vile canaille... qui, à ton nez, à ta barbe... donne ici, chez toi, rendez-vous à ses cocottes?... et c'est pour cet ingrat Ruffian que tu nous ruines, ô ma vénérable mère?

— Entends-tu, Maurice?... — dit Jeane, immobile et redoutable comme une statue vengeresse. — Que peux-tu répondre... que peux-tu répondre?

FIN DU TOME SEPTIÈME.

Leipzig. – Impr. Schnauss.

LES

FILS DE FAMILLE.

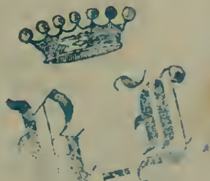
LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

VIII



PARIS, 1856.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.

QUATRIÈME PARTIE.

XIII

(SUITE.)

Ces mots achèvent d'attérer Maurice; accablé déjà par les sanglantes apostrophes du bossu, commençant par ces mots: *Ce gredin!... cette vile canaille!...* il avait éprouvé moralement si cette comparaison peut être admise, un étourdissement analogue à celui qu'il aurait ressenti physiquement, si on lui eût asséné des coups redoublés sur le crâne... A peine eut-il redressé le front, qu'il aurait été forcé de le courber sous un nouveau choc... Ainsi le misérable restait inerte, étourdi, terrassé sous le poids des accusations dont on l'écrasait; il ne pouvait se redresser, protester contre elles; il lui fallait donc courber le front... essuyer dans le morne silence d'un opprobre mérité, ces reproches ignobles en leur forme, légitimes au fond... et cela, en pré-

sence de Jeane!... de Jeane... Cette présence paralysa d'abord en lui, jusqu'aux soulèvemens de sa colère, jusqu'aux terribles emportemens de son caractère.

Mais l'accent sardonique des paroles de la jeune femme, son calme glacial et méprisant, enfin sa rare beauté, exaspèrent, jusqu'à la frénésie, la jalousie de madame Thibaut; elle cède à la violence de son naturel jusqu'alors dominé par l'émotion, et poussant une sorte de rugissement, elle grince des dents, s'élance sur Jeane en s'écriant:

— Ah! coureuse!... ah! gourgandine!... tu viens m'insulter chez moi et m'enlever mon amant... Ce va nu-pieds qui, sans mon argent, n'aurait pas de chemise... et...

La voix de madame Thibaut expire sur ses lèvres, puis un cri strangulé suivi d'un râle caverneux, s'échappent de sa poitrine, car Maurice, voulant défendre Jeane contre les brutalités de madame Thibaut, l'a saisie à la gorge en la repoussant brusquement dans le salon ouvert derrière elle, mais la pression de la main herculéenne du jeune homme qui, à son tour, cède aussi à sa fureur longtemps contenue, suffoque... étrangle à demi la mégère... Son sang déjà brassé par les bouillonnemens de la rage, afflue à son cerveau; et dès longtemps prédisposée à la pléthore par son énorme embonpoint, madame Thibaut chancelle, frappée d'une apoplexie fou-

droyante, s'affaisse sur elle-même et va tomber à la renverse dans le salon dont le plancher s'ébranle sous cette lourde masse.

— Une attaque d'apoplexie!... ma mère est perdue! — s'est écrié le bossu avec l'accent d'une joie parricide; puis réfléchissant:

— Mais qui sait? elle peut revenir de cette attaque, se rattacher à son Ruffian! Faisons-le arrêter sur l'heure.

Aussitôt Mathurin se précipite vers la porte de l'escalier en criant de sa voix perçante:

— A la garde!... au meurtre!... au secours!... à l'assassin!...

Les incidens précédens se sont passés avec la rapidité de la pensée.

A l'aspect de madame Thibaut qui a roulé sur le plancher du salon et y reste sans mouvement la face bleuâtre, le regard vitreux, l'écume aux lèvres... Jeane ne doutant pas que cette malheureuse ait été tuée par Maurice, frissonne, devient livide, se sent prête à défaillir, sa présence d'esprit habituelle l'abandonne, elle ne peut prononcer une parole et se laisse cheoir sur un siége, agitée d'un tremblement convulsif.

Maurice voyant le bossu se précipiter vers la porte extérieure en criant: A l'assassin! se sent perdu... s'il se souvient des menaces du notaire; il a déposé sa plainte au parquet, un mandat d'arrêt est déjà lancé, de sorte que si les cris de Mathurin Blanchard sont entendus, Maurice risque

d'être arrêté sous la double prévention de meurtre et de faux; or, la logique du crime est d'une irrésistible fatalité, il n'est qu'un moyen d'échapper à l'arrestation: d'empêcher le bossu de la provoquer, en continuant d'appeler à l'aide; aussi au moment où il se dirigeait vers la porte extérieure, Maurice le repousse d'un coup de pied lancé avec une telle furie, qu'atteint en pleine poitrine, en raison de l'exiguité de sa taille, le bossu va rouler dans le salon, tombe renversé sur le corps de sa mère, en vomissant des flots de sang, et se débat faiblement en murmurant encore d'une voix agonisante:

— A... la... garde... à l'assassin...

— Et de deux!... le fils et la mère... — s'écrie Maurice effrayant, après avoir fermé à double tour la porte du salon où gisent les corps. Puis, revenant dans l'antichambre et s'adressant à Jeane d'un air égaré:

— Eh bien!... ô fiancée de mon premier amour... tu as voulu entendre... tu as entendu!... tu as voulu voir... tu as vu... es-tu contente?

Jeane retrouve son sangfroid en présence du danger, se lève soudain et dit à Maurice d'une voix ferme:

— Il faut fuir... je ne t'abandonnerai pas, nous sommes maintenant, à jamais l'un à l'autre... tu m'appartiens... comme le condamné appartient au bourreau... Viens... viens... les cris de ce

malheureux n'ont pas été entendus... Viens... fuyons...

— Il est trop tard... Regarde dans la rue... — balbutie Maurice, de qui les cheveux se hérissent en désignant à la jeune femme, à travers les carreaux de la croisée, un commissaire de police ceint de son écharpe et escorté d'agens de police et de sergens de ville qui, venant de l'extrémité de la rue semblent se diriger vers la maison.

— Malédiction!... — reprend Maurice; et ses dents se heurtent d'épouvante, — on vient m'arrêter... Le notaire... a déposé sa plainte...

— Quelle plainte?

— J'ai commis un faux...

— Ah !... — reprend Jeane presque impassible à cette révélation; et elle ajoute vivement:

— Raison de plus... pour fuir... viens...

— Impossible!... je serais reconnu!... Ces gens approchent; ils ont mon signalement... ils vont entrer dans la maison... on sait que je demeure... chez...

Maurice est interrompu par une exclamation de surprise et d'espérance échappée à Jeane, qui, en regardant à travers la croisée, afin d'observer la marche du commissaire et des agens, a vu s'arrêter, à l'angle de la rue, une voiture à deux chevaux, élégamment attelée, d'où descend bientôt Richard d'Otremont; il fait signe à son cocher de l'attendre, s'avance lentement et semble atten-

tivement observer la maison où demeure madame Thibaut.

— Plus de doute!... M. d'Otremont inquiet du résultat possible de ma visite à Maurice, a voulu, malgré mes recommandations, venir s'assurer que je ne courais aucun danger. Généreux Richard! il peut nous sauver! — pensait Jeane, tandis que Maurice, après avoir d'un regard plein d'angoisse suivi les pas du commissaire et des agens, murmurait d'une voix désespérée:

— Les voilà... ils entrent dans la maison... Je suis perdu!... perdu! j'irai sur le banc des faussaires!... des assassins!... Ah! si je pouvais à l'instant me brûler la cervelle...

Et frémissant il colle son oreille à la porte extérieure de l'appartement.

— Les voilà!... ils montent!...

— Ils montent! mais ils passent... Écoute... écoute... — reprend d'une voix palpitante d'espoir Jeane collant aussi son oreille à la porte du palier — ils s'arrêtent... à l'étage au-dessus... ils y sonnent!

— Ils auront demandé madame Thibaut... chez qui ils croient me trouver... — répond tout bas Maurice — on leur aura dit: c'est au premier...

Jeane, de qui la présence d'esprit semble redoubler avec le péril, aperçoit le chapeau de Maurice accroché à une patère, le prend vivement, le donne au jeune homme, et lui dit à voix basse:

— Mets ton chapeau... marchons doucement...

du courage... du sangfroid... et nous pouvons sortir de la maison.

Jeane ouvre avec précaution la porte communiquant au palier de l'entresol, écoute et entend la voix et les pas des agens de police qui pénètrent dans l'appartement situé à l'étage supérieur... Elle fait signe à Maurice de la suivre, et, d'un pas rapide et léger, elle descend le petit nombre de marches qui conduisent sous la voûte de la porte cochère; mais là, elle aperçoit le concierge et sa femme sortis de leur loge, s'entretenant avec M. d'Otremont. Celui-ci va s'exclamer à la vue de Jeane; elle le prévient en lui disant:

— Mon ami... allez vite faire ouvrir la portière de votre voiture.

Richard s'éloigne précipitamment, tandis que remarquant les regards curieux et défians du portier qui, frappé de la pâleur livide de Maurice, l'examine attentivement, Jeane fouille à sa poche, en tire quelques louis, les remet au concierge, et lui dit en s'efforçant de sourire:

— Je compte sur votre discrétion... il ne faut pas au moins que l'on sache que *j'enlève* monsieur Dumirail...

— Motus! ma jolie dame! la mère Thibaut ne se doutera de rien.

Répond le portier croyant, selon la prévision de Jeane, qu'il s'agit d'une intrigue amoureuse, et il ajouté en empochant les louis:

— Le commissaire est monté chez la maman Thibaut... Je ne sais ce qu'il y vient faire...

Jeane et Maurice, en quelques pas, ont atteint l'angle de la rue où M. d'Otremont a fait stationner sa voiture. Ils y prennent place près de lui. Il baisse précipitamment les stores, et dit à son valet de pied:

— Chez moi... et grand train!

Richard d'Otremont, durant le trajet de la rue Monthabor à son hôtel, a été instruit par Jeane des événemens de la veille et de la matinée: si criminelle que soit la tentative de faux commise par Maurice, elle est du moins explicable, envisagée comme une sorte de représaille de l'escroquerie de madame de Hansfeld; quand aux suites fatales de la rixe de Maurice avec madame Thibaut, et son fils, il n'y a eu, ni préméditation, ni volonté meurtrière: tel est le point de vue auquel Richard d'Otremont juge les faits, et cédant moins sans doute à la pitié que lui inspire le coupable qu'au désir de se rendre aux vœux de Jeane, il lui dit:

„— Il faut sortir de Paris sur-le-champ, dès „que nous serons arrivés chez moi, j'enverrai „chercher des chevaux de poste; on les attèlera „à ma voiture de voyage; vous y monterez; je „vous donnerai un domestique, homme sûr et „intelligent, pour vous accompagner. Les per„sonnes voyageant en poste n'inspirent aucune „défiance, et sont rarement soumises aux demandes

„de passeport. Vous gagnerez ainsi en toute „sécurité, je l'espère, les montagnes du Jura, „puisque vous persistez, Jeane, à vous rendre „auprès de M. Delmare, tandis qu'il sera facile „à Maurice de passer en Suisse, et de là en „Allemagne.“

Le conseil de M. d'Otremont fut suivi par les fugitifs, et après les plus touchans remercîmens adressés à Richard pour ses bons offices, Jeane lui dit en réponse à l'offre d'argent qu'il lui faisait pour les frais du voyage:

— Merci, mon ami... vous oubliez qu'il me reste une trentaine de louis, c'est plus qu'il ne faut pour suffire aux frais de notre voyage et à ceux du retour de votre voiture, que je vous renverrai, ainsi que votre domestique, dès notre arrivée à Nantua.

Environ une heure après les événemens qui s'étaient passés dans l'entresol de la rue Monthabor, Maurice et Jeane quittaient Paris, grâce au concours de M. d'Otremont, et prenaient la route du Jura.

XIV

A mesure que Maurice Dumirail, en compagnie de Jeane San-Privato, s'éloignait de Paris,

et qu'ainsi diminuait sa crainte des poursuites dont il devait être l'objet, les indignités de sa vie lui apparaissaient pour la première fois dans leur complète et horrible réalité ; la présence de Jeane causait en lui cette réaction morale.

Jamais d'ailleurs, au milieu de ses plus mauvais jours, Maurice n'avait perdu le souvenir de son premier amour; aussi, se retrouvant auprès de sa cousine, un retour involontaire vers les temps passés, lui rappela ces jours de paix, de bonheur, d'innocence, où il goûtait les joies de la famille, les délices d'un noble amour... lointain mirage qui semblait rayonner d'une douce clarté parmi les ténèbres de son existence actuelle qu'il lui fallait cacher dans l'ombre, afin d'échapper à la justice, à la prison ou au bagne...

Il éprouvait parfois une honte douloureuse, brûlante au cœur, comme le serait le fer chaud sur l'épaule, en songeant qu'aux yeux de Jeane, il avait été traîné dans sa propre fange par madame Thibaut et par son fils; et cependant, malgré tant d'ignominie, Jeane était venue à lui, ne l'abandonnait pas, elle favorisait sa fuite avec autant de présence d'esprit que de dévoûment, disant ces paroles étranges dont il cherchait en vain le sens mystérieux :

„— Nous sommes maintenant à jamais l'un à „l'autre, nous ne nous séparerons plus... tu „m'appartiens ainsi que le condamné appartient „au justicier!“

Moins observateur que M. d'Otremont, et ayant d'ailleurs revu Jeane agitée par les émotions les plus violentes, les plus diverses, Maurice ne remarquait pas encore en elle, cette espèce d'impassibilité glaciale, symptôme de ce que dona Juana appelait sa mort *morale*. Enfin, quelques années auparavant le bruit des galanteries de la jeune et belle madame San-Privato, alors l'une des femmes la plus à la mode de Paris, était vaguement venu jusqu'à ses oreilles, mais il ignorait absolument quel était au vrai le fond de l'âme de Jeane.

Tous deux, durant les premières heures du voyage, restèrent mornes, silencieux; en vain Maurice, d'une voix tremblante, oppressée par la conscience de son opprobre et n'osant lever les yeux, essaya parfois de nouer l'entretien, cet entretien tomba toujours pour ainsi dire de soi-même, et lors de la dernière tentative de son cousin afin d'engager la conversation, Jeane lui dit:

— Maurice, ton esprit doit être et est encore sous le coup des impressions de cette funeste journée; puis, mon regard t'embarrasse. Le tien aussi... m'embarrasserait... lors de mes confidences qui, seules, pourront t'expliquer pourquoi j'ai tenté de me rapprocher de toi... et quels sont mes projets... Il nous faut, afin d'atteindre Nantua le plus tôt possible, voyager jour et nuit... attendons la nuit pour nous entretenir, et alors nous ouvrirons notre cœur l'un à l'autre. Tu seras

plus calme, et quelques soient nos aveux mutuels, les ténèbres couvriront notre rougeur... car, tu es le seul homme, Maurice, le seul... devant qui je rougirais encore... parce que tu m'as connue... telle que je ne suis plus...

Les deux voyageurs attendirent donc la nuit dans un pénible silence. Ils touchèrent à peine à quelques provisions dont M. d'Otremont avait eu la précaution de faire garnir l'un des coffres de la voiture, afin d'épargner aux fugitifs la nécessité de s'arrêter dans les auberges des villes qu'ils traversaient, et où l'on pouvait leur demander l'exhibition de leurs passeports.

La nuit vint... nuit de janvier, noire, froide, brumeuse. La lune se levait tard, et à travers les ténèbres profondes, l'on n'apercevait rien au dehors de la voiture, sinon les lueurs projetées par les réverbérations des lanternes allumées.

Jeane, quoique les glaces des portières fussent hermétiquement fermées, et qu'elle fût enveloppée de fourrures, frissonnait parfois, car depuis longtemps elle était sujette à une singulière réfrigération physique causée par le ralentissement de la circulation du sang et des battemens du cœur.

Maurice, au contraire, de qui la robuste organisation conversait toute sa puissance, était en proie à une fièvre ardente, non-seulement causée par l'influence des événemens du jour et par la crainte de se voir arrêté, crainte renaissante à

chaque relais, mais encore par l'anxieuse curiosité avec laquelle il attendait les confidences de dona Juana. „Ces confidences qu'elle voulait envelopper de ténèbres, afin de n'être pas vue rougissant devant le seul homme aux yeux de qui „elle pouvait encore rougir," disait-elle...

Et pourtant cet homme était, lui... Maurice... lui tombé dans cette abjection dont Jeane, durant la matinée, avait elle-même voulu sonder la fangeuse profondeur, aussi, rompant le premier le silence, il dit:

— Jeane... le trouble de mon esprit est autant qu'il peut l'être... apaisé... ma raison est lucide... La nuit est venue... il m'est impossible, quoique assis près de toi, de distinguer tes traits... Tu n'as pas à craindre que je te voie rougir... Je t'écoute...

— Entends donc ma confession... et quoique je te dise, Maurice... ne mets pas en doute ma sincérité...

Rien ne t'oblige à cette confession... L'opprobre où je suis tombé me défend de t'adresser le moindre reproche... tu ne saurais donc manquer de sincérité...

— Il me faut d'abord te rappeler en peu de mots ce qui s'est passé ensuite de ma rupture avec ta mère et toi, lorsque je suis allé demeurer chez ma tante San-Privato; cette résolution, sais-tu ce qui en moi l'a surtout déterminée?

— Ton amour pour Albert!

— Non, Maurice... cette résolution m'a été dictée par mon amour, par mon estime pour toi.

— Jeane, je t'ai promis d'ajouter foi à tes paroles, quoi que tu dises... ainsi, je te crois... mais ma foi est aveugle... car je ne te comprends pas.

— Rien pourtant de plus explicable. Ce jour-là même où je me suis résolue de demander l'hospitalité à ma tante San-Privato, j'avais eu avec son fils un entretien qui a décidé de ma destinée...

— Comment cela?

— Te souviens-tu qu'au Morillon, le lendemain de la venue de San-Privato, et d'abord éblouie, fascinée par le tableau des fêtes mondaines qu'il nous retraçait, je t'ai supplié de ne jamais abandonner notre solitude, parce que de vagues pressentimens semblaient m'avertir que je serais perdue si je m'exposais à la tentation de faillir?

— Oui, Jeane... je me rappelle tes craintes à ce sujet... elles me semblaient insensées...

— Elles n'étaient que trop fondées. Ces aspirations confuses encore, mais dont je pressentais le péril, et qui, selon que le disait si sagement mon père...

Mais s'interrompant, Jeane ajoute :

— Sais-tu, Maurice, que M. Delmare est mon père?

— Cette révélation m'a été faite autrefois par

ma famille, alors irritée contre toi et contre M. Charles Delmare.

— Mon père me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même: il disait donc avec une profonde sagacité: „que mes mauvais pen-„chans, alors à demi-éveillés par la perverse „influence de San-Privato, retomberaient bientôt „dans leur sommeil et s'y éteindraient faute „d'alimens, en d'autres termes, *faute d'occasion*, „si nous continuions de vivre dans cette retraite „où nous nous plaisions à tant de titres, et que „notre mariage nous rendraient plus chère „encore.“ Sinon M. Delmare en était certain, je succomberais aux séductions que m'offrirait le monde. Rien de plus juste que cette prévision de mon père, car, lors de cet entretien décisif avec San-Privato, entretien auquel je viens de faire allusion, Albert, dans l'espoir de me corrompre à son profit, avait évoqué à ma pensée avec un art infernal un idéal de séduisante perversité... un type imaginaire qui symbolisait, personnifiait mes plus mauvais instincts... En un mot, le type d'un don Juan féminin et San-Privato m'avait dit: Soyez *dona Juana !*

— En effet, je me rappelle avoir entendu parler de ce surnom que l'on te donnait dans le monde...

— Ce surnom... je l'ai justifié, Maurice... plus que justifié... pour mon malheur éternel !...

— Ainsi, tu te repens?...

— Depuis longtemps j'ai épuisé la coupe amère du repentir...

— Jeane, je ne puis apercevoir tes traits... mais l'accent de ta voix me fait frémir... grand Dieu!... si tu as épuisé jusqu'au repentir, que te reste-t-il donc?

— Rien!...

— Que signifie?...

— Tu le sauras... Je continue — „Soyez „*dona Juana*, m'avait dit San-Privato... vous „régnerez en souveraine impitoyable sur un „monde que vous tiendrez courbé sous le talon „de votre bottine... vous serez une coquette „effrénée...“ (San-Privato, afin de ne pas m'effaroucher, disait alors, seulement: coquette... mais, au fond de sa pensée, il disait *impudique! effrénée*...) Cette pensée, je l'ai pénétrée... elle ne m'a pas révoltée...

— Est-ce possible?

— Cette pensée m'a souri...

— A toi... Jeane... toi, la Jeane de ce temps-là...

— L'innocente Jeane que tu dis... était déjà morte... ton inconstance... tes dédains l'avaient tuée... Maurice...

— Ah!... malheur à moi!... malheur à nous!...

— Laissons là les reproches, bornons-nous à constater les faits avec l'impassibilité du médecin, constatant sur un cadavre les causes de la mort qui l'ont frappé...

— Jeane!... Jeane!... qu'es-tu donc devenue?... ta voix glace mon cœur...

— Je suis devenue semblable à ce corps refroidi sur lequel le médecin recherche les causes du trépas...

— Tu m'épouvantes!...

— Déjà?... c'est trop tôt!

— Jeane...

— Écoutes encore... „Soyez donc dona Juana, „secouez pudeur et honte, tous les hommes seront „à vous — m'avait dit San-Privato — et, dans „votre ironie terrible, dans votre dédain superbe... „vous ne serez à personne... sinon, à moi... à moi „votre mari... votre complice... car, si vous „m'épousez, Jeane, je ne serai jamais jaloux... „que de votre confiance absolue... inexorable... „et nous rirons fort de nos victimes!“

— Quoi!... San-Privato t'a fait cette proposition infâme!...

— Oui, afin de me dépraver, de me perdre moralement, de faire ainsi plus facilement de moi sa maîtresse et de m'abandonner ensuite... mais je devinais son dessein. J'ai cependant feint de croire à sa sincérité... parce que je me sentais possédée du désir de personnifier l'exécrable type de dona Juana... Et cependant, étrange mystère de l'âme... je t'aimais encore... Maurice!...

— Serait-il vrai?

— Je t'aimais toujours... non de cet amour qui fait monter la rougeur au front... et dont la

perversité de San-Privato attisait en moi les feux impurs!... Non, je t'aimais de cette noble affection qui, en des temps plus heureux, devait être dignement couronnée du double titre d'épouse et de mère...

— Et cependant, Jeane...

— Et cependant, j'étais déjà résolue de ne mettre aucun frein à mes désordres... mystère étrange... n'est-ce pas, Maurice?

— Tu l'as dit... mystère étrange de l'âme! contradiction inexplicable...

— Inexplicable en apparence... non en réalité... Les âmes dégradées ne conservent-elles pas toujours, malgré elles, la notion du bien et du mal?... mais le mal domine en souverain... Je t'aimais encore noblement... sincèrement... mais le fantôme de dona Juana me fascinait, m'attirait invinciblement à lui; aussi, par cela même que j'avais conscience de mon attachement pour toi, je me reconnaissais désormais indigne de porter ton nom! Oui, à cette heure où j'ai senti mes mauvaises passions à jamais déchaînées, je t'aimais trop, je te l'ai dit, pour t'exposer au rôle déshonorant qui devait être celui de San-Privato... Voilà pourquoi j'ai résisté aux prières, aux larmes de mon père. En vain il m'assurait que tu m'aimais encore, en vain il me suppliait de me rattacher à toi, tu étais alors entraîné, égaré, mais non perdu, et capable d'un retour vers le bien, disait mon père, et il ne doutait pas de

mon influence sur toi, elle eût selon lui triomphé de celle de madame de Hansfeld... il voyait encore à cette époque notre unique chance de salut à tous deux dans notre mariage!... Mon père, cette fois, s'abusait... Il était trop tard... trop tard. Aussi, te le disais-je tout à l'heure, Maurice, j'avais, par estime et par véritable attachement pour toi, rendu notre union impossible à l'avenir en me déterminant à accepter l'hospitalité que m'offrait ma tante San-Privato.

— Ce qui me semblait tout à l'heure incompréhensible m'est maintenant expliqué, Jeane.., Ainsi, dès-lors, tu étais résolue d'épouser Albert.

— Oui... car, sans parler du singulier attrait qu'il m'inspirait encore... sa position dans le monde m'ouvrait les portes de cette société choisie où j'aspirais à réaliser le type de dona Juana. La perfidie de San-Privato, dont je n'avais pas été dupe un instant, m'épargnait déjà tout scrupule à son égard... cependant, je ne savais pas encore de quoi il était capable.

— Que veux-tu dire?

— La première nuit que j'ai passée dans la maison de sa mère, profitant de mon sommeil... San-Privato s'est introduit dans ma chambre et... après une lutte d'une brutalité féroce... il m'a déshonorée...

— Ah! l'infâme!... Et tu n'as pas craint de l'épouser?

— Mon mariage ne devait être et n'a été qu'une longue vengeance... il m'a fallu des prodiges de

dissimulation, d'astuce, d'hypocrisie, pour cacher l'horreur que m'inspirait San-Privato depuis son lâche attentat. Il m'a fallu des prodiges de séduction pour exalter jusqu'à un délire aveugle la passion de cet homme, pour le persuader que je l'aimais et pour l'amener enfin, lui si défiant, si sagace, si égoïste, si ambitieux, à m'épouser, moi, pauvre fille, sans autre fortune qu'une dot modique. Mais la haine doublait la puissance de mes facultés... J'ai atteint mon but... Six semaines après mon déshonneur, je m'appelais madame San-Privato. Ah! Maurice, je te vengeais autant que moi, lorsque le soir de mon mariage avec cet homme, cause première de notre perte à tous deux, je lui dis, le voyant tomber à mes genoux, éperdu d'amour: „— Vous vous êtes livré contre „moi à une violence infâme... mon mépris pour „vous égale mon aversion. Ce mépris, cette „aversion, j'ai voulu vous les témoigner par des „actes. Voilà pourquoi je suis aujourd'hui votre „femme; ce soir, ma vengeance commence... vous „avez une seule fois pénétré par le crime dans „ma chambre de jeune fille... vous entrez, à cette „heure, pour la première et pour la dernière fois „dans ma chambre de *femme*... Vous êtes „éperdûment amoureux de moi... tant mieux... „vous souffrirez davantage, car nous serons à „jamais étrangers l'un à l'autre. Ah! San-Privato! „ah! tentateur! vous avez cru me corrompre à „votre profil! ah; vous m'avez dit: — Sois dona

„Juana pour tous... sinon pour moi, ton confi-„dant! — Vos vœux seront comblés, dépassés, „San Privato. Je serai pour tous dona Juana... „oui pour tous... mais non pour vous! Si reten-„tissant sera le scandale de mes aventures que „mes confidences vous seront inutiles... vous „avez horreur du ridicule... votre vie ne sera „qu'une longue torture...“

— Et, dans le premier mouvement de sa rage, San-Privato ne t'a pas tuée!

— Il l'a tenté... que n'a-t-il réussi... le cynisme de ma conduite envers lui eût été justement châtié...

— Quoi... l'infamie... la scélératesse de cet homme... ne te justifiaient pas?...

— Odieux et stupide raisonnement, Maurice! L'infamie de mon mari justifiait-elle donc mon infamie?... Ainsi, j'abhorrais sa scélératesse, et je devais l'égaler, le dépasser en scélératesse!... Quelle pitié!... Mais alors, aveuglée par d'odieux sophismes, je croyais aussi à la légitimité des représailles, si criminelles qu'elles fussent...

— Mais comment, lorsque San-Privato a voulu te tuer, as-tu échappé à la mort... et puis enfin, connaissant sa férocité... pourquoi bravais-tu... provoquais-tu un danger de mort presque certain?

— J'avais fait d'avance le sacrifice de ma vie... je la risquais dans cette épreuve...

— Quelle épreuve?

— Si dans un pareil moment, après mon audacieux défi, après mes menaces, mes dédains,

l'atroce déception dont il se voyait victime, mon mari ne trouvait pas dans sa rage l'énergie de me tuer... j'étais certaine de n'avoir désormais rien à redouter pour ma vie... j'assurais ainsi l'avenir de ma vengeance, sinon, il me tuait... j'étais d'avance résignée à mourir.

— Et ce meurtre... il l'a tenté?

— Oui, mais d'abord anéanti par la stupeur, étourdi de l'audace de mes vœux, il n'a pu, il n'a pas voulu y croire... Puis, lorsqu'à mon langage, à mon accent, à ma physionomie, il a reconnu l'horreur qu'il m'inspirait et la réalité de mes projets qui devaient le couvrir de ridicule et d'opprobre, il a essayé de m'attendrir... rien de plus vrai, de plus navrant que son désespoir! Ce malheureux se traînait à mes pieds. Prières, larmes, sanglots convulsifs, cris de douleur arrachés des dernières profondeurs de l'âme! que dirai-je... San-Privato dans ses élans de déchirante éloquence, était parfois sublime de passion et de souffrance!

— Et toi, Jeane, que disais-tu?

— Moi... je riais...

L'accent glacial de dona Juana en prononçant ces mots atroces, eut quelque chose de si effrayant que Maurice frissonna et se félicita presque de ce que les ténèbres l'empêchaient de distinguer les traits de Jeane.

La réponse qu'elle venait de faire, fut suivie de quelques momens de silence.

XV

Maurice Dumirail, surmontant l'effroi que venait de lui causer l'impitoyable réponse de dona Juana, rompit le premier le silence qui durait depuis quelques secondes, et reprit:

— Tu riais... Jeane, tu riais... tandis que San-Privato exhalait son désespoir en plaintes sublimes de passion et de souffrance... Ah! tu nous vengeais terriblement tous deux de notre bonheur perdu... ainsi que tu le disais tout à l'heure... ce fut sans doute alors que, poussé à bout, il a tenté de te tuer?

— Oui, il disparut précipitamment dans la chambre voisine et revint un instant après tenant à la main une paire de pistolets.

„— Tu vas mourir avant de naître... dona „Juana! — me dit San-Privato. — Tu t'es dé„voilée trop vite!... tu ne couvriras pas mon „nom de ridicule et d'opprobre..."

— Je ne réponds pas un mot à mon mari, je croise mes bras sur ma poitrine, je redresse fièrement la tête, je le regarde bien en face... Ah! je l'avoue, en voyant l'expression implacable de ses traits, je me suis crue morte... Je vous ai donné, à mon père et à toi, Maurice, ma dernière pensée... San-Privato a appuyé le canon de son pistolet sur mon cœur... et afin de mieux assurer

le coup... je me souviens qu'il a écarté de mon sein... mon bouquet de mariée...

— Achève... tu es là... près de moi... le péril est passé... cependant je tremble malgré moi...

— San-Privato appuie le canon du pistolet sur mon cœur... je ne sourcille pas... — „Ah! „tu dois cent fois mourir, me dit-il — tant de „sangfroid, d'intrépidité, font de toi une femme infernale...“ — Et détournant la vue... il lâche la détente de pistolet, mais hasard étrange... le coup ne part pas... sais-tu quel fut alors le premier mouvement de San-Privato?

— Il prend son second pistolet?

— Il tombe à genoux, joint les mains, fond en larmes et s'écrie:

„— J'ai voulu, en mon âme et conscience et „par un effort surhumain, tuer cette femme, afin „de défendre mon honneur... Le hasard épargne „ses jours... sois bénie, fatalité... car j'aurais „toute ma vie pleuré sa mort...“

Puis il se lève et me quittant il ajoute:

„— Quelle que soit votre conduite, vous „êtes certaine désormais d'avoir la vie sauve... „Triomphez de ma lâcheté, car d'après ce que „m'a coûté cette tentative de meurtre... je n'aurai „jamais, je le crains, le courage de vous tuer...“

— Voilà justement ce que je voulais savoir, même au prix de ma vie, — lui ai-je répondu. — Et maintenant... San-Privato, vous la verrez à

l'œuvre, cette dona Juana dont vous avez évoqué le fantôme.

Il est sorti, et depuis, jamais il n'a remis les pieds dans ma chambre...

— En t'épargnant ainsi après avoir voulu te tuer, à quel sentiment obéissait ton mari? était-ce amour... remords ou manque d'énergie?...

— Chacun de ces sentimens avait sa part d'influence sur San-Privato. Le remords cependant était faible... Mon mari ressentait pour moi une passion effrénée. Rien n'a pu l'éteindre en lui: à cette heure, elle fait encore son tourment... Enfin, malgré sa noire scélératesse, il n'a pas l'énergie de l'homme d'action... Jamais il n'aurait tenté de me tuer à coups de couteau... mais il m'a tiré un coup de pistolet en détournant la vue... Enfin environ un an après cette première tentative de meurtre, il a essayé de m'empoisonner.

— Malheureuse femme!... et tu as encore échappé à la mort...

— Je connaissais San-Privato, et depuis le jour de mon mariage, je me tenais constamment sur mes gardes, avec le concours de ma femme de chambre, excellente fille qui m'était dévouée.

— Empoisonner... oui.... c'est bien là l'homme... aussi féroce que lâche en face du péril... Te souviens-tu, Jeane, de sa terreur, lors de notre ascension au col de *Tréserve*... où, sans ton courage, ta présence d'esprit... ce misérable pé-

rissait, voulant dans sa rage, t'entraîner avec lui aux abîmes.

— Ah! tu te souviens de notre ascension au col de Tréserve?

— Cette journée ne fut-elle pas, par ses conséquences, l'une des journées les plus fatales de notre vie?

Jeane resta silencieuse pendant quelques instans, puis sortant de sa rêverie:

— Je te sais gré, Maurice, d'avoir conservé le souvenir de la grotte de Tréserve... oui, je te sais gré de ce souvenir.

— Pourquoi cela?

— Parce que ce souvenir répond à une pensée que je nourris depuis longtemps.

— Quelle pensée?... Tu restes muette... Jeane... Jeane... d'où vient ton silence?

— Il vient de mon doute...

— De ton doute... sur qui?

— Sur toi, Maurice.

Et retombant dans sa rêverie, dona Juana reprit au bout de quelques instans:

— Ah! si tu devais tromper mon dernier espoir!

— Lequel?

— Tu le sauras... mais j'achève ma confession... Je tins la promesse faite à San-Privato; je me lançai dans de scandaleuses aventures, entraînée à la fois par l'ardeur effrénée du plaisir

et par la soif d'une double vengeance... car dans ma pensée je me vengeais aussi de toi, Maurice.

— De moi?

— Oui, de ton inconstance... l'une des causes de mes désordres... Tu m'avais fait verser des larmes bien amères... et celles que mes coquetteries, mes infidélités souvent féroces arrachaient aux hommes les plus fermement trempés, étaient selon moi de justes représailles! Je commençai donc à jouer dans le meilleur monde de Paris, mon rôle de dona Juana... mes débuts furent hardis et brillans...

— En effet, selon ce que j'entendais dire à cette époque, tes succès ont été éclatans, quoique inconnue la veille, en ce monde d'élite où ton mari te présentait... Mais... j'y songe... Jeane... Encore une question au sujet de San-Privato.

— Laquelle?...

— Ensuite de ton audacieuse révélation au sujet du ridicule et de l'opprobre dont tu voulais le flétrir en réalisant le type imaginaire de dona Juana... comment San-Privato, certain de tes projets de vengeance, t'a-t-il présentée dans le monde?

— Passionnément épris de moi... il avait d'avance annoncé hautement notre union dans le monde diplomatique, sa société habituelle; vantant outre mesure ma valeur personnelle, moins encore par conviction que par orgueil, afin de

s'excuser pour ainsi dire, de contracter un mariage si peu avantageux au point de vue de l'ambition ou de la cupidité! San-Privato se trouvait donc moralement obligé de me présenter dans le monde; sinon, ma séquestration eût donné lieu aux suppositions les plus étranges pour lui et aurait pu même briser sa carrière.

— Briser sa carrière?... comment céla!

— Dans la première ivresse de son amour, il m'avait dépeinte à ses amis comme un trésor de beauté, de grâce, d'esprit, et avait fait de moi le même portrait au roi *son maître* (ainsi qu'il le disait), lui demandant par excès de déférence, ou plutôt par calcul, son agrément à notre mariage: en effet, le roi de Naples répondit à son serviteur diplomatique, que, puisqu'il trouvait réunies en moi des qualités si rares, il pouvait sacrifier la question de fortune, quoiqu'il fût lui-même sans fortune... Et ce prince accorda une gratification assez considérable à mon mari... Or, si le lendemain de notre mariage, San-Privato eût caché à tous les yeux ce trésor si pompeusement annoncé d'avance, rien n'aurait paru plus étrange; le roi lui-même, se croyant dupe de San-Privato, pouvait lui témoigner de son mécontentement.

— Il est vrai...

— Enfin, si incroyable que cela semble, tel était l'orgueil de San-Privato que, malgré sa jalousie et sa haine, mêlée d'accès de passion désespérée, il s'enorgueillissait de mes premiers

succès dans le monde, qui furent vraiment extraordinaires.

— Je l'ai entendu dire, Jeane.

— Ne vois pas dans mes paroles l'ombre de la vanité... non... je fais, au contraire acte de profonde humilité en parlant de *mes succès*, à cette heure, ils sont à mes yeux le comble de la dégradation!

— Tu es inexorable envers toi-même... Jeane.

— Je suis équitable... et lorsque tu sauras ce que m'ont coûté ces succès...

Et tressaillant dona Juana s'interrompit pendant un instant, et reprit:

— Je poursuis... Grâce à sa profonde dissimulation, San-Privato parut donc très heureux, très fier de me posséder, jouissant même en désespoir de cause... ainsi qu'on dit... de l'envie qu'il excitait, car beaucoup l'enviaient. Il cachait à tous les yeux... et je n'avais nulle raison de démentir ces semblans.. il cachait à tous les yeux, sous des dehors remplis d'affection pour moi, de confiance en lui-même, l'abîme de haine qui nous séparait... Enfin, San-Privato a longtemps et atrocement souffert en secret de mes désordres, auxquels, par respect humain, il affectait de ne pas croire... parce qu'il n'a jamais pu se soustraire à la tenacité de sa passion pour moi; parfois, il espérait, à feroce d'ignoble tolérance, de lâche résignation, m'inspirer un jour quelque pitié... en un mot, s'il a consenti, il y a

bientôt trois ans, à se séparer de moi à l'amiable, il a fallu que je fusse bannie du monde; et encore, en cela, mon mari obéissait moins à ses propres sentimens qu'à la pression de l'opinion publique et à l'autorité de son royal maître, celui-ci lui ayant ordonné de se séparer d'une femme qui déshonorait son mari...

— Jeane... dit soudain Maurice d'une voix altérée — notre voiture s'arrête pour relayer... Absorbé par ton récit, je ne me suis pas aperçu que nous changions de chevaux dans une ville... assez importante, à en juger par cette vaste place publique... Pourvu que...

Mais se rejetant au fond de la voiture, après avoir jeté un regard craintif à travers la glace de la portière, Maurice murmure frissonnant d'épouvante:

— Des gendarmes!...

— Des gendarmes... eh bien! il y en a dans toutes les villes.

Reprend Jeane sans s'émouvoir, et à l'aide de son mouchoir elle essuie l'humide vapeur nocturne qui ternissait la vitre de la portière à travers laquelle elle regarde au dehors, en ajoutant:

— Oui, voilà deux gendarmes. Ils sortent de la maison de poste et semblent se diriger vers la voiture.

— Je suis perdu!... — balbutie Maurice — mon Dieu!... mon Dieu!...

— Ne t'alarme pas ainsi d'avance...

Reprit dona Juana toujours impassible, et elle ajoute lentement et avec un accent singulier:

— D'ailleurs, ce bon Richard a pensé à tout... et au pis aller, n'as-tu pas le petit flacon caché dans la doublure de ton habit...

— Oui... je... je... l'ai... ce flacon... mais... mais...

Le *fils de famille* ne put achever. Il frissonnait: ses dents claquaient de terreur.

— Maurice! — s'écrie dona Juana d'une voix rude, impérieuse, menaçante et se redressant sur le coussin, elle s'efforce, malgré l'obscurité qui règne dans la voiture, de distinguer les traits du jeune homme à la lueur incertaine d'une lanterne, à la clarté de laquelle les gens de la poste attèlent les chevaux. — Maurice, tu me parais bien pâle... Ah! pas de faiblesse... au moins... serais-tu donc dégradé jusqu'à la lâcheté!...

— Écoute... écoute... on parle au domestique... — murmure Maurice.

Et Jeane et lui entendent au dehors la voix du brigadier de gendarmerie disant au domestique qui hâtait l'attelage des chevaux:

— Voilà, mon brave, un mauvais temps pour courir la poste?... hein?

— Ne m'en parlez pas, brigadier, il fait un froid de loup; mais M. le marquis et madame la marquise brûlent le pavé dans l'espoir d'arriver

à Genève assez à temps pour fermer les yeux à madame la duchesse... la mère de M. le marquis.

Et s'adressant aux gens de la poste avec une extrême présence d'esprit, l'avisé serviteur ajoute:

— Allons, postillons! dépêchons-nous... vite... vite...

— Le fait est, mon brave! que ces garçons-là sont de fameux lambins — reprend le brigadier de gendarmerie complètement dupe du mensonge du domestique et fasciné par ces qualifications sonores de *marquis*, de *marquise*, de *duchesse*.

Et il ajoute:

— Allons, mon brave, il faut espérer que vos respectables maîtres n'arriveront pas trop tard à Genève remplir un devoir... qui n'est fichtre pas gai du tout.

— Et le gendarme ajoute en manière de consolation philosophique en aspirant une prise de tabac:

— Que voulez-vous mon garçon! nous sommes tous mortels... tous tant que nous sommes: duchesses... ou bergères!!

— C'est fièrement vrai... allez! ce que vous dites là, brigadier! répond lé domestique en s'élançant sur le siége de derrière de la voiture.

Et criant au postillon:

— En route... et bon train.

La voiture partit au galop des chevaux et passa devant le brigadier, qui s'effaça, et fit le

salut militaire à M. le marquis et à madame la marquise, qui s'en allaient fermer les yeux à madame la duchesse.

XVI

Maurice Dumirail, lorsquel la voiture sortie de la ville, roula de nouveau sur la grande route, dit à Jeane, d'une voix étouffée:

— Je tremble encore de la peur que m'a causée la présence de ces gendarmes... quelle vie... oh! quelle vie!

— Cette vie d'angoisses, de terreurs continuelles ne fait que de commencer pour toi — repondit dona Juana, toujours impassible.

— De plus, la misère, la hideuse misère t'attend... puisque tu ne peux plus même profiter du refuge que ton père, en prévision de ta ruine... t'avait assuré au Morillon... où tu serais bientôt reconnu et arrêté.

— Tes paroles, Jeane, sont peu consolantes.

— Crois-tu que je songe à te consoler?

— Quel est donc ton dessein?... Ne m'as-tu pas dit: Nous sommes maintenant l'un à l'autre?

— Oui... j'espère quelque chose de cette union du vice et du crime...

— Cette espérance... quelle est-elle?

— Celle... des désespérés...

— Jeane, tu parles en énigmes.

— De cette énigme, la fin de ma confession te donnera le mot... Écoute-la... je l'achève... San-Privato me présenta donc dans ce qu'on appelle le monde diplomatique, l'élite de la meilleure compagnie de Paris et de l'Europe. La première fois que j'entrai dans l'un de ces salons, c'était, je me le rappelle, à un grand bal donné à l'ambassade d'Angleterre. J'éprouvai d'abord une impression de crainte, de défiance de moi-même; qu'étais-je?... une pauvre provinciale complètement étrangère au monde aristocratique et à ses usages... Les deux battans d'une longue galerie s'ouvrirent devant moi; je fus éblouie; l'éclat des lumières, la splendeur des parures, cette atmosphère tiède, saturée de la suave odeur des bouquets et des parfums qui s'exhalent de la chevelure des femmes, l'harmonie de l'orchestre me causèrent une sorte d'enivrement; bientôt j'y puisai cette audace que donne parfois l'ivresse... l'avenir de dona Juana dépendait de ce début; je devais ou me perdre inaperçue dans ce flot brillant, ou attirer tout d'abord l'attention sur moi, conquérir de prime-saut une sorte de renommée... en un mot, devenir, durant cette première soirée, ce que, dans son jargon, le monde appelle: *une femme à la mode...* Moi, obscure, inconnue, n'ayant de remarquable que l'extrême simplicité

de ma toilette... ma grande jeunesse et quelque beauté. Je réussis au-delà de mes espérances : oui, ce soir-là même, au bout d'une heure... les femmes les plus entourées prononçaient le nom de madame San-Privato avec une envie amère ; les hommes à bonnes fortunes parlaient de moi avec une admiration mêlée de galante convoitise et d'insolente espérance témoignant assez que je m'étais tout d'abord posée comme l'une de ces femmes auxquelles l'on peut, sans trop d'outrecuidance, tôt ou tard prétendre. Enfin, les honnêtes gens durent s'exprimer sur mon compte avec une juste sévérité... sinon avec mépris.

— Par quel prodige étais-tu donc parvenue, Jeane, à te faire tout d'abord ainsi remarquer?...

— Il me serait odieux de m'appesantir sur mes conquêtes de dona Juana. Leur souvenir m'inspire maintenant un profond dégoût. Cependant je veux te raconter ma première aventure, Maurice... Elle te donnera une idée de mon audace... et d'après ce fait... tu jugeras des autres. A peine entrée dans le salon de l'ambassade, j'entendis répéter autour de moi, avec un accent de déférence servile de la part des hommes et de la part des jeunes femmes avec un accent de coquetterie empressée : — *Le prince est arrivé...* — Évidemment ce prince devait être, durant cette soirée, le point de mire des séductions féminines. Je demandai à mon mari qui était ce grand person-

nage? il me répondit: le fils du roi... Je me jurai à moi-même ma parole de dona Juana qu'avant une heure, le fils du roi, que de ma vie je n'avais vu, serait amoureux de moi, m'*afficherait* comme l'on dit, persuadée que je ne pouvais faire mon entrée dans le monde d'une manière plus éclatante.

— Et cette espérance!

— A été dépassée...

— Quoi... Jeane, ce soir-là même... le prince?...

— Était à moi... au bout d'un quart d'heure d'entretien.

— Et il ne t'avait jamais vue?

— Jamais.

— Quelle puissance irrésistible que la tienne, dona Juana!

— Il est vrai, Maurice... à la honte des hommes, irrésistible est presque toujours sur eux, la puissance de l'effronterie d'une femme jeune et belle... car, s'ils recherchent la vertu, c'est pour en triompher, pour la flétrir, pour la souiller.

— Enfin... le prince?

— Je venais à peine d'entrer dans la galerie de l'ambassade, la foule s'écarte et s'ouvre devant le prince... il donnait le bras à la duchesse de Hauterive... alors sa maîtresse, selon ce que j'entendais répéter à voix basse autour de moi. Elle était encore fort belle, quoiqu'elle eût environ

trente ans... Je me trouvais sur le passage du prince, élégant et beau jeune homme... nos yeux, par hasard, se rencontrent... Je le regarde hardiment, avec une expression tellement provocante, qu'il rougit... Certaine de l'impression soudaine que j'ai produite, je fais un pas vers le prince et, après une profonde révérence, m'adressant à lui d'un ton sérieux, pénétré, presque mystérieux: „Monseigneur — lui dis-je — je sais combien la „démarche que je me permets de tenter ici, „auprès de Votre Altesse Royale est en dehors „de tous les usages, peut-être même des con-„venances; mais il s'agit pour moi, et j'oserai „ajouter pour vous... monseigneur, d'un intérêt „tellement grave, que Votre Altesse Royale „daignera, je l'espère, accueillir avec indulgence „la demande que j'aurai l'honneur de lui adresser.“ Je prononçai ces mots d'une voix parfaitement calme au milieu d'un silence général. Grande était la surprise causée par ma démarche inouïe; jamais pareille demande d'audience n'avait été ainsi adressée au milieu d'une fête. Il y avait mille chances contre une pour que le prince me tourne le dos sans me répondre; l'on s'interrogeait à voix basse pour savoir mon nom. Un aide-de-camp, s'informant aussitôt de moi près de l'ambassadeur, vint dire à l'oreille de son maître que j'étais la femme du premier secrétaire d'ambassade de Naples. Le prince me trouvait de plus en plus à son gré, je n'en pouvais douter

à la contraction involontaire des traits de la duchesse de Hauterive. En proie à de jaloux pressentimens, elle l'épiait d'un œil inquiet. „— Je serai trop heureux, madame, de vous „être agréable — me répond Son Altesse avec un „galant empressement. De quoi s'agit-il, de „grâce?" — J'oserais prier Votre Altesse Royale de daigner m'accorder ici, ce soir même, quelques instans d'entretien. Croyez surtout, monseigneur qu'une demande si extraordinaire m'est dictée par le sentiment d'un impérieux devoir — ajoutai-je d'un ton sérieux et pénétré, en accompagnant ces mots d'une nouvelle et respectueuse révérence. — „Je suis à vos ordres, madame" — me dit le prince, au comble d'une surprise partagée par la foule.

— Cette surprise, Jeane, je la conçois; quel devoir impérieux pouvait donc en effet te dicter cette étrange demande d'audience?

— Quoi... Tu ne devines pas?

— Non.

— Tu es resté naïf, Maurice... ou plutôt tu ne sais et tu ne peux savoir quelle était la fécondité de l'imagination de dona Juana, servie par la plus insolente audace qui ait jamais bronzé le front d'une jeune femme de dix-sept ans!... Donc, le prince m'ayant répondu qu'il était à mes ordres, je fis un pas vers lui en avançant imperceptiblement mon bras afin qu'il m'offre le sien... Il quitte ainsi forcément celui de la duchesse de

Hauterive. Elle devient pourpre de dépit, me lance un coup d'œil furieux; j'y réponds par un regard triomphant et par un sourire railleur. Je m'attache au bras du prince, nous nous rendons dans un petit salon voisin, où nous restons seuls, la foule n'osant dépasser le seuil de la porte, qui, d'ailleurs, reste ouverte.

— Mais, encore une fois, Jeane, quel devoir impérieux te dictait donc cette démarche inouie?

— Voilà justement ce que m'a demandé le prince, lorsque nous nous sommes trouvés tête-à-tête dans ce petit salon. — „Le désir d'obtenir „l'entretien que vous m'avez fait l'honneur de „solliciter, madame, vous est dicté par le senti„ment d'un devoir impérieux... De grâce, qu'avez„vous de particulier à me dire? — *J'ai à vous „dire... monseigneur... que je vous aime...*"

Ces dernières paroles de Jeane frappent Maurice d'une telle stupeur, que pendant un moment il garde le silence et balbutie:

— Est-il possible... Jeane... toi... toi... tu as osé!...

— J'ai osé dire cyniquement des lèvres... ce que tant de femmes disaient au prince par leurs œillades... par leurs coquetteries agaçantes!

— Ah! l'audace de dona Juana était infernale.

— Ne parle pas d'audace... je jouais à coup sûr mon premier coup de dés dans cette inégale partie où les femmes mettent pour enjeux: devoir, réputation, honneur, repos, avenir, parfois leur

vie... et où l'homme n'aventure que son amour-propre et ses grossiers désirs...

— Tu jouais à coup sûr, dis-tu, Jeane?... N'avais-tu pas au contraire à craindre le mépris du prince en te jetant ainsi à sa tête?

— O candide Maurice! combien peu tu connais l'égoïsme, la bassesse, la vanité de ton sexe! Est-ce qu'un homme méprise jamais une belle jeune femme appartenant au meilleur monde, lorsqu'elle avoue à cet homme qu'elle l'aime follement? lorsqu'elle le persuade de cet amour par la hardiesse même de l'aveu qu'elle risque? Et par son oubli de toute réserve? de toute pudeur? Non, non, cet homme l'accablerait de mépris, si elle oubliait tout cela... pour un autre que pour lui!... Mais dès qu'il est l'objet de ces aveux cyniques, celle qui les hasarde lui semble digne du plus tendre intérêt, le triomphant mortel nage dans l'ivresse de la fatuité, dans les joies de l'égoïsme: plus la femme s'est abaissée... plus il se sent rehaussé à ses propres yeux; plus elle s'est avilie pour lui... plus il se croit digne d'adoration...

— Ah! Jeane... Jeane... à vingt-trois ans à peine... quelle désolante connaissance du cœur humain!

— Les turpitudes du cœur de l'homme me sont d'autant plus familières que je les ai pratiquées.

— Que veux-tu dire?

— Oui, dona Juana s'est faite *don Juan*, afin de lutter de dédain, de cruauté, d'abject sensualisme, d'inconstance avec les hommes... et dans cette lutte dona Juana triomphait... Mais revenons au prince... D'abord stupéfait, puis ravi de mon aveu, à son tour il m'avoua que mon premier regard l'avait ému, bouleversé; il me trouvait, disait-il, adorablement belle, et de plus, l'aventure lui semblait originale; quoique fort jeune encore, il était déjà quelque peu blasé, moins de la facilité de ses succès que de leur monotonie; or, je lui déclarais que, mariée depuis la veille, je me regardais comme veuve ayant mon mari en aversion; cet audacieux tête-à-tête, où nous échangions nos aveux, ayant pour témoin la foule ébahie et curieuse qui, de loin, nous regardait, nous inspira mille folles saillies; j'étais fort gaie, et comme on dit: très en esprit ce soir-là. Je voulais séduire le prince par tous les sens, j'y réussis. Je fus tour à tour tendre, passionnée, piquante, pleine de verve. Il me jura que j'étais le plus malin, le plus charmant démon qui eût jamais mis le diable au corps d'un galant homme. Ce qui donnait surtout à notre situation un attrait singulier, c'est qu'autant nos paroles étaient parfois joyeuses ou passionnées, autant notre physionomie apparente était grave, parce qu'il nous fallait dérouter les suppositions de la foule qui nous observait. Je fis remarquer au prince que, quoiqu'il m'en coûtât, notre conver-

sation ne pouvait se prolonger davantage; nous convînmes, lui et moi, d'un rendez-vous pour le lendemain. Je voulus d'abord faire acte d'autorité. J'exigeai, qu'après avoir dansé une contredanse avec moi, la seule qu'il danserait ce soir-là, il quittât aussitôt l'ambassade, sans adresser un mot à la duchesse de Hauterive... de qui j'affectai de me montrer fort jalouse. Le prince m'accorda tout ce que je lui demandais. Je l'avais, assurait-il, ensorcelé. Nous sortîmes du salon, il me dit tout haut, de façon à être entendu des curieux et afin de les tromper sur la nature de notre entretien, tout en y faisant une amoureuse allusion, seulement comprise de nous deux: — „Soyez-en „persuadée, madame, je m'occuperai de votre „demande avec le plus vif intérêt; son urgence „m'est maintenant expliquée, il ne dépendra pas „de moi que tous vos désirs ne soient satisfaits.“ — „Vous me comblez, monseigneur — lui dis-je „avec un regard significatif — les termes man„quent à ma gratitude, je suis réduite à vous „l'exprimer, monseigneur, par cette banalité... „*que votre généreuse action trouvera en elle*„*même sa récompense...*“ — A ce moment, l'orchestre préludait à une contredanse. La duchesse de Hauterive ne nous quittait pas des yeux, elle s'approche du prince et, cachant à peine son dépit jaloux, lui dit d'une voix légèrement altérée: „— Votre Altesse Royale dansera„t-elle une contredanse?“ — „Oui, madame la

„duchesse... je vais avoir l'honneur de danser „avec madame San-Privato.“ répond le prince en me prenant par la main et laissant madame de Hauterive pâle de confusion et de colère. Pendant que je dansais avec le prince, j'entendais ces mots qui, arrivant aussi à ses oreilles, charmaient sa vanité: „— Quelle est donc cette jeune „femme qui a demandé si étrangement audience „à Son Altesse et qui danse avec lui... Elle est „ravissante!...“

Et s'interrompant, Jeane ajouta:

— Ai-je besoin de te répéter, Maurice, que, lorsque je parle ainsi des avantages naturels dont j'étais douée, je ne fais pas acte de vanité... car depuis longtemps j'ai maudit ces dons qui m'ont perdue!

— Je ne me méprends pas sur ta pensée, Jeane... j'éprouve même une impression étrange... en t'entendant parler ainsi au milieu de ces ténèbres sans que je puisse apercevoir tes yeux... Il me semble que ta voix n'est plus de ce monde... Continue... de grâce! ton récit m'inspire une curiosité navrant.

— Les propos flatteurs qui circulaient autour de moi et arrivaient à l'oreille du prince, augmentèrent l'orgueil de sa conquête, et, durant la contredanse, ses petits soins pour moi, notre causerie à voix basse, nos rires étouffés, nos sourires d'intelligence, nous *affichèrent* autant que possible, ce dont le prince semblait se soucier

aussi peu que moi. Lorsque la danse fut terminée, il me dit tout bas! — „Je tiendrai ma promesse... „je quitterai le bal sans adresser la parole à „madame de Hautérive, mais je vous en prie, „quittez-le aussi... je voudrais être le seul qui „ait dansé avec vous ce soir. Je vais aller prendre „congé de madame l'ambassadrice. Nous nous „retrouverons dans le salon d'attente... où je „vous ferai mes adieux.“ — Le désir du prince s'accordait à merveille avec mes vues... Je trouvais cette brillante compagnie sous l'impression d'un sentiment de surprise et de curiosité à mon égard... et se disant: — „Quelle singulière femme „que cette madame San-Privato, inconnue de „tous, il y a un quart d'heure, elle fait de prime-„saut la conquête du prince et l'enlève à cette „belle duchesse de Hauterive.“ — Mon calcul ne fut pas trompé! mon nom circulait dans toutes les bouches, et lorsque mon mari m'offrit son bras pour regagner notre voiture, il me dit avec une expression d'envie amère: — „Le prince est „bien heureux... voilà un brillant début pour „dona Juana.“ — „Il tiendra plus encore qu'il „ne promet...“ — répondis-je à San-Privato. — Et il en devait être malheureusement ainsi... Maintenent, Maurice... ma confession touche à sa fin... Je suis entrée dans de longs détails à propos de ma première aventure, malgré le dégoût que me causait ce souvenir, parce que de cette soirée a daté ma renommée de femme à la

mode... Ainsi te sont expliqués mes succès dans le monde; à ces succès la duchesse de Hauterive a contribué plus que personne en répétant dans tous les salons de Paris que je devais être le diable en personne, puisqu'en un quart d'heure j'avais ensorcelé le prince... d'où suivait que chacun avait le plus vif désir d'être à son tour ensorcelé...

— Et le prince, l'aimais-tu ?

— J'acquis rapidement sur lui une grande influence dont mon orgueil fut d'abord flatté, car, malgré l'effronterie de mon aveu, le prince ne put me refuser une sorte d'estime; car ses pareils rencontrent rarement un amour désintéressé, ou sans quelque arrière-pensée de favoritisme; or, jamais je ne lui ai demandé pour personne la moindre faveur; cependant sachant par moi, que mon mari n'avait d'autre fortune que ses appointemens de secrétaire d'ambassade, et que, par respect de moi-même, je subvenais à mes dépenses personnelles, à l'aide de ma modique dot, le prince eut un jour la sotte et insultante pensée de m'envoyer je ne sais combien de coupons de riches étoffes et une magnifique parures de perles. — Je lui renvoyai ses insolens cadeaux, avec un billet ainsi conçu:

„Je croyais vous avoir dit, *monsieur,* que „selon moi, accepter quoi que ce soit d'un mari „que l'on trompe, est une indignité. Cette indignité „serait, à mes yeux, pire encore, si une femme „recevait le moindre présent d'un amant à qui

„elle a été, est ou sera nécessairement infidèle...
„Voilà pourquoi, *monsieur*, je m'empresse de
„vous renvoyer vos impertinentes magnificences.“

— Le trait était sanglant... — murmura Maurice, écrasé de honte en songeant qu'il avait, lui, vécu récemment des dons de madame Thibaut, et il ajouta, afin d'échapper à cette pensée:

— Mais enfin, avant qu'il t'eut blessée dans... ta dignité... aimais-tu le prince? je l'ai vu: il était jeune, beau, élégant, et n'eût-il pas été prince, ses avantages extérieurs l'eussent rendu remarquable...

— Je n'ai jamais aimé que toi, Maurice!

— Ah! Jeane... Jeane...

— Je n'ai jamais aimé que toi, te dis-je, dans la pure et noble acception de ce mot divin... Ce qui m'a perdu... a été de m'opiniâtrer à vouloir remplacer ce sentiment par un idéal introuvable; chacun de mes pas à la recherche de cet idéal me couvrait d'une honte nouvelle...

— Qu'éprouvais-tu donc pour le prince?

— Mon orgueil fut d'abord flatté de voir à mes pieds un des puissans de la terre... Je prenais plaisir à lui faire cruellement sentir son esclavage; parfois irrité par la souffrance, sa fierté se révoltait et il s'échappait jusqu'à me faire souvenir qu'il était après tout de race royale... Je le rappelais alors à l'égalité humaine en le rendant atrocement jaloux de quelque humble rival, dont il enviait le bonheur avec désespoir.

— Mais sa vie devait être un enfer?

— Un enfer!... souvent il m'a dit avec rage et douleur: „— Vous êtes mon mauvais ange... „Maudit soit le jour où je vous ai connue..." Puis, d'un sourire je le ramenais à mes pieds... il redevenait plus heureux pour retomber bientôt dans de nouveaux tourmens.

— Et comment s'est terminée votre liaison?...

— Le prince *pleurait toujours le même air*... au sujet de mes cruels caprices; il m'ennuait... aussi j'ai espéré de trouver chez un poète l'idéal que je cherchais... ce poète était l'un des plus beaux génies de l'humanité... il était étranger, on l'appelait le *Byron* de l'Allemagne!

— Je me souviens en effet d'avoir entendu parler de ton amour pour cet homme illustre... l'une des gloires de son pays!

— Mon amour... mon amour...

— Quelle ironie amère dans ton accent... Quoi, Jeane!... ce grand poète n'a pas mérité grâce à tes yeux?

— Cette fois encore, l'idéal, que je rêvais m'échappait... mon cœur restait vide et froid, que faire alors? Je m'amusais à essayer mon influence... à éteindre ou à revivre la flamme poétique de ce grand génie, au gré de mes caprices... et pour les subir en esclave, il oubliait l'art... jusqu'alors le culte de sa vie entière! En vain l'Allemagne, l'Europe, le monde attendaient, avec impatience, un nouveau chant de l'auteur

de tant de vers admirables!... Il restait muet... J'avais, disait-il, fait envoler sa muse jalouse d'un culte autre que le sien... Cet homme illustre m'idolâtrait et ne se sentait pas aimé... Sa magnifique intelligence s'obscurcissait dans le chagrin... Enfin, ce mélange de haine et d'adoration qu'il ressentait pour moi, lui inspira son chef-d'œuvre peut-être... un cri de malédictions, d'anathème contre moi... strophes sublimes écrites avec les larmes de ses yeux, avec le fiel de son âme, avec le sang de son cœur... Ce poëme, dont le retentissement fut immense, replaça ce poète immortel, encore au-dessus des hauteurs dont son fatal amour pour moi l'avait fait descendre... Je le laissai dans son olympe... goûter le succès... de torture qu'il me devait! Je ne pouvais en ce genre espérer le mieux inspirer; je me mis avec une ardeur nouvelle à la recherche de cet idéal qui devait combler le vide de mon âme... vide qui semblait devenir de plus en plus profond et plus noir... Un jeune et glorieux colonel revenait de l'armée, couvert des lauriers africains...

— Ce vaillant homme de guerre... fût-il plus heureux que le prince et le poète?... fût-il aimé de dona Juana?... réalisa-t-il son idéal?

— Pas plus que les autres ne l'avaient réalisé, or, comme à chaque déception nouvelle, je sentais augmenter mon aversion pour ceux qui la causaient...

— ... Tu fis cruellement souffrir ce héros?

— Oui... mais jamais agneau n'a bêlé plus plaintivement son martyre que ce lion des batailles!... Je m'attendais, en provoquant sa jalousie, à d'effrayans rugissemens, précurseurs du carnage... J'espérais à défaut d'autres sensations, devenir l'héroïne de duels homériques... Vaine espérance!... mon héros prit peur... non de ses rivaux, mais de moi-même... il est retourné en Afrique, et s'y est fait tuer.

— Quoi... la douleur plaintive de ce lion des batailles, ainsi que tu le dis, Jeane... ne te touchait pas?

— Non... cette douleur me prouvait quel était mon pouvoir... de ce pouvoir, je ne doutais plus depuis longtemps, je commençais déjà même à me blaser sur mon omnipotence.

— Mais pourquoi toujours employer ton pouvoir à causer tant de tourmens?... au lieu d'exercer sur ceux qui l'entouraient une influence heureuse, salutaire?

— Ah! c'est qu'alors je trouvais l'homme vulgaire, banal et bête, dans l'expression du bonheur! la souffrance avait au contraire à mes yeux des aspects variés presque toujours pleins de grandeur ou de poésie! Le désespoir me semblait avoir en soi quelque chose d'auguste... voilà de quels détestables sophismes je berçais la méchanceté de mon esprit, l'horrible dépravation de mon cœur.

— Quelle cruauté réfléchie était la tienne! Jeane... c'est à peine si je peux y croire.

— Je ne me vante pas... va!... d'ailleurs, ma punition ne s'est pas fait longtemps attendre; déjà, je te l'ai dit, je commençais à me blaser sur l'exercice de ma funeste influence et sur les désespérances dont j'étais cause; la douleur perdait aussi sa poésie, son prestige à mes yeux; l'homme me semblait aussi vulgaire, aussi bête, aussi laid dans ses larmes que dans sa joie... Puis un orage s'amoncelait sur ma tête. Mes décevantes ou impitoyables coquetteries, mes infidélités ou mes dédains envers mes nombreux adorateurs, mon insolence, mes railleries envers les femmes mes rivales, et, il faut le dire, le scandale de mes aventures... car, bien que l'obscurité cache la rougeur de ma honte... je n'oserais te dire, Maurice... jusqu'où devait m'entraîner la recherche fiévreuse, ardente, de ce fantôme qui semblait s'éloigner davantage de moi à chaque désillusion nouvelle. Vint enfin le jour, où les portes du monde me furent fermées, c'était justice... Je devais être un objet de révolte pour les honnêtes femmes ou pour celles qui en conservaient les dehors: la duchesse de Hauterive ne m'avait jamais pardonné ma liaison avec le prince; elle se chargea de *mon exécution:* un soir, dans ce même salon de l'ambassade d'Angleterre où j'avais fait mon entrée dans le monde, madame de Hauterive, au milieu d'un cercle de cinquante

personnes, se lève, et, s'adressant à moi de façon à être entendue de tous: — „Il faut bien enfin, „madame, vous dire tout haut ce que chacun „pense tout bas... et de votre *exécution*, je me „charge, en vous déclarant, madame, que votre „présence déshonore les salons où l'on a encore „l'incroyable tolérance de vous supporter."

— Ah! pauvre Jeane, ces écrasantes... paroles proférées publiquement ont dû t'attérer?

— Non, dona Juana redresse son front hautain, et, faisant allusion à la maturité de l'âge de la duchesse, je lui réponds en souriant: „— Il ne „me surprend point, madame, que vous soyez „chargée des *exécutions*, ce métier fort délicat „est ordinairement dévolu à d'anciens coupables... „repentans... avec l'âge!"

— Le sarcasme était sanglant... et que dit l'auditoire?

— L'auditoire couvrit ma réponse de murmures insultans; alors, parmi tant d'hommes, la veille à mes pieds, Richard d'Otremont eut seul le courage non de me défendre, il ne le pouvait... mais de flétrir avec indignation la âcheté des hommes, et il m'offrit son bras pour sortir du salon.

— Cette expulsion d'un monde où tu régnais en souveraine, dut te blesser profondément?

— Profondément... je commençais d'avoir conscience de ma dégradation; à cette époque je me séparai de mon mari, je partis pour Florence,

ville de libres plaisirs... Là, encore, je me livrai au désordre... mais déjà je ressentais les premières atteintes de cette maladie morale à laquelle je suis en proie depuis plus de six mois; et elle est arrivée aujourd'hui à son paroxisme.

— Que veux-tu dire... Jeane... quelle maladie?

— Horrible... horrible maladie, Maurice! imagine-toi... si tu le peux... imagine-toi une sorte de marasme moral... d'insensibilité absolue, suite de l'abus des émotions, et du complet épuisement des sensations... Que te dirai-je?... imagine-toi l'impuissance dans le désenchantement! la satiété de tout et de tous... arrivant jusqu'au dernier terme du dégoût des autres... et d'une invincible horreur de soi-même!

— Ah! Jeane... ces paroles... l'accent de ta voix... me font frémir!...

— Tu dois frémir, Maurice... car c'est quelque chose de monstrueux qu'une femme de vingt-trois ans à peine... ainsi frappée de mort morale... mais telle devait être la fin de dona Juana! elle n'a aimé personne... elle a tourmenté, torturé... tous ceux qui ont eu le malheur d'être entraînés dans son orbite... elle s'est vengée de toi... de son mari et de madame de Hansfeld... Dona Juana s'est réjouie dans sa cruauté, elle a triomphé dans son orgueil. Elle a audacieusement poursuivi, depuis les brillantes sommités du monde jusque dans les bas-fonds les plus obscurs, la recherche d'un idéal introuvable... introuvable,

parce que les rêves sans nom... de l'imagination de dona Juana ne pouvaient se réaliser!... elle s'est épuisée à cette recherche criminelle, insensée... elle y a usé, flétri son âme et son corps... elle y a perdu honneur, considération, respect de soi-même; elle y a enfin perdu la vie morale... Oui... à cette heure où dona Juana te parle, Maurice... elle est morte à toute sensation, à tout désir, à toute consolation... à toute espérance! et voilà pourquoi, Maurice, je suis venue à toi... J'avais le pressentiment, presque la certitude. que toi aussi tu devais être... mort à toute consolation, à toute espérance... parce qu'en mal et en bien nos âmes sont sœurs... parce que partis tous deux de nos montagnes, candides, purs, révêtus de notre robe d'innocence, nous l'avons laissée déchirée aux buissons du chemin, lambeaux par lambeaux! et nous voici au terme de notre voyage, tombés dans un commun opprobre, et couverts, moi, de fange! toi, de sang!..

— Hélas! Jeane... cet opprobre... cette fange... ce sang... comment les effacer?

— Cela est ineffaçable, Maurice, ineffaçable!... notre vie ne suffirait pas à laver ces souillures!... d'ailleurs, moi, je suis lasse... lasse... je ne me sens, ni le courage de l'expiation, ni la volonté de la réhabilitation.

— Mais, alors, que faire... Jeane?

Au moment où Maurice prononçait ces mots, la voiture s'arrête de nouveau afin de relayer,

non pas cette fois dans une ville, mais dans un bourg de peu d'importance.

Les anxiétés du fugitif, oubliées par lui durant le récit de Jeane, revenaient de nouveau l'assaillir, cette fois elles atteignirent à leur comble lorsqu'il aperçut, à la clarté des lanternes de la voiture, plusieurs chevaux de gendarmes attachés aux abords de la maison de poste: deux ou trois de ces cavaliers, couverts de leurs longs manteaux, se promenaient comme s'ils eussent attendu le moment de mettre un ordre à exécution. En effet, à peine les postillons s'étaient-ils arrêtés, que Jeane vit l'un des gendarmes, après s'être consulté avec ses camarades, s'approcher, puis frapper à la vitre de l'une des portières.

— Cette fois... je suis perdu!... — balbutia Maurice en se rejetant au fond de la voiture par un mouvement machinal — on vient m'arrêter... c'est fini!

— Enveloppe-toi dans ton manteau et feins de dormir... je vais répondre — reprit Jeane de qui la présence d'esprit ne se démentait pas.

Et baissant la glace de la portière à laquelle elle s'avança de façon à complètement masquer l'intérieur de la voiture, la jeune femme dit au sous-officier que l'un de ses gendarmes accompagnait muni d'un fallot:

— Que voulez-vous, monsieur?

— Ah! c'est une dame!... — dit le sous-officier.

Puis s'adressant au soldat:

— Éclairez-moi donc...

Le gendarme éleva le fallot qui illumina en plein la ravissante figure de Jeane. Le sous-officier la trouva si belle qu'il fit machinalement le salut militaire, il dit de sa voix la plus courtoise:

— Madame, votre passeport, s'il vous plaît?

— Comment, mon passeport? — reprit madame San-Privato avec hauteur et avec un accent de grande dame indignée — est-ce que j'ai un passeport?... pour qui me prenez-vous donc, monsieur?

— Excusez, madame... mais nous avons des ordres et...

— Madame la marquise... le maître de poste assure que nous pourrons être arrivés demain soir à Genève — vint dire le domestique qui, devinant l'embarras de Jeane, lui apportait son concours. — Faut-il mettre tout de même à la poste la lettre que madame la marquise adresse à madame la duchesse?

— C'est inutile... puisque j'arriverais en même temps que ma lettre... Hâtez les postillons — répondit Jeane à l'avisé serviteur.

Puis, s'adressant au sous-officier, fasciné comme son confrère du dernier relais, par ces titres de *marquise* et de *duchesse,* madame San-Privato ajouta:

— Est-ce que vous attendez mon passeport?

— Oui, madame...

— Je vous ai dit que je n'en avais pas.

— Mais, madame... nos ordres...

— Mais, monsieur... j'apprends aujourd'hui que ma mère est tellement malade à Genève, que son état donne les plus vives inquiétudes, je n'ai que le temps d'envoyer chercher des chevaux, de me jeter dans ma voiture de voyage, et vous vous imaginez, qu'au milieu de mes angoisses, j'ai songé à me munir d'un passeport?... Est-ce que l'on m'a jamais demandé de passeports?... Vous vous méprenez, monsieur... Mais, pardon, le froid est très vif cette nuit...

Et Jeane, relevant brusquement la glace de la portière, reprend sa place au fond de la voiture.

Le sous-officier, imposé par les paroles, par le grand air de Jeane, et ajoutant foi à l'explication fort vraisemblable d'ailleurs qu'elle donnait à l'endroit de son manque de passeport, n'osant, enfin, en raison du froid très vif, se faire de nouveau ouvrir la portière, dit au domestique qui surveillait et hâtait l'attelage des chevaux:

— Quel est du moins le nom de votre maîtresse, afin que je l'inscrive sur mon carnet?

— *Madame la marquise de Bellevue*... allant à Genève, voir madame la *duchesse de Sircourt*, sa mère — reprit imperturbablement le serviteur, pendant que le gendarme écrivait.

Puis, il ajouta :

— D'où vient donc, *mon officier* (il flattait à dessein le gendarme), d'où vient donc que vous demandez des passeports aux personnes qui

voyagent en poste... ça ne s'est jamais vu... mon officier?

— Je m'en vas vous dire, mon garçon — reprit le sous-officier en replaçant son carnet dans sa poche — le télégraphe a joué à la fin du jour... à seule fin de signaler à nos brigades un grand criminel... un assassin, et faussaire par-dessus le marché, qui a fait son coup dans la matinée d'aujourd'hui, et qui pourrait bien chercher à gagner les montagnes du Jura d'où il est né... le brigand!...

— Je ne dis pas non, mon officier... mais en quoi ça regarde-t-il les voyageurs en poste, comme madame la marquise qui se rend auprès de madame la duchesse?

— Ordre nous a été donné, vu le grand criminel, de demander leurs papiers à tous les voyageurs indistinctement, et comme madame la marquise est un voyageur...

Une voyageuse, mon officier.

— C'est juste... faites excuse... Enfin, nous attendons ici la diligence qui va passer dans une demi-heure au plus tard... et il se peut bien que nous y pincions mon grand criminel. J'ai d'autant plus le droit de dire qu'il est grand... ce scélérat, que son signalement porte cinq pieds huit pouces, carrure d'Alcide forain.

— Allons, bonne chance, mon officier... voilà nos chevaux attelés... en route, postillon — dit le domestique en remontant sur le siége de la

voiture, qui s'éloigna rapidement, laissant derrière elle les gendarmes.

Aucune des paroles du sous-officier n'avait échappé à la dévorante anxiété de Maurice. Plus de doute, la justice était à sa poursuite, et l'on soupçonnait qu'il devait chercher un refuge dans les montagnes du Jura...

XVII

Maurice avait écouté les paroles du gendarme avec un effroi croissant, et, lorsque la voiture se fut remise en marche, il dit à Jeane:

— Il nous faut changer de route.

— Pourquoi cela?

— N'as-tu pas entendu les gendarmes? La police suppose que je chercherai un refuge dans les montagnes du Jura. Il serait insensé de nous rendre chez ton père, l'on viendrait certainement m'arrêter là... notre seule chance de salut est de tâcher de gagner Genève...

— Et arrivés à Genève... que ferons-nous?

— De Genève... nous irons dans l'intérieur de la Suisse... où il nous sera facile d'échapper aux poursuites...

— Soit... Nous échapperons aux poursuites... que deviendrons-nous?...

— Que sais-je?... nous aviserons plus tard.

— C'est à cette heure, et non plus tard, Maurice, que nous devons aviser, peser nos résolutions... Or, nous avons, je le suppose, gagné la Suisse, tu es à l'abri des recherches de la justice... sur quelles ressources comptes-tu... pour vivre... tu n'as pas emporté d'argent que je sache?

— Non.

— Nos frais de voyage payés, y compris une gratification convenable accordée au domestique de M. d'Otremont, il me restera trois ou quatre louis... Cette dernière ressource épuisée, de quoi vivrons-nous?... Tu ne me réponds rien?

— Que puis-je te répondre?

— Dis-moi, Maurice, lorsque tu m'as vue venir à toi... favoriser ta fuite, t'accompagner, qu'as-tu pensé? quelles intentions m'as-tu prêtées?... quelle sorte d'intérêt, enfin, crois-tu que je te porte?...

— L'intérêt... que t'inspire sans doute l'ami de ta première jeunesse... celui qui a été ton fiancé.

— Il y a du vrai dans ces paroles... oui, tu encore, tu seras toujours pour moi l'ami de ma première jeunesse, celui que j'ai connu généreux, délicat et fier. Quoi que tu aies fait depuis ces temps-là, Maurice, rien ne peut empêcher, rien ne pourra empêcher que tu n'aies été le noble adolescent que j'ai connu... mais, actuelle-

ment... je te l'ai dit, je viens à toi... comme le justicier vient au condamné.

— Je n'ai pas compris... je ne comprends pas le sens de ces paroles étranges... Jeane.

— Je vais m'expliquer plus clairement. Cependant, un mot encore... en t'ouvrant tout à l'heure mon cœur sans réserve, en te montrant sincèrement l'état de mon âme, je n'ai eu qu'un but: te donner l'exemple d'une confiance absolue.

— Qu'ai-je à t'apprendre?... N'as-tu pas été témoin d'une scène à la fois ignoble et horrible... qui résume pour ainsi dire l'abjection de ma vie présente.

— Oui... mais j'ignore, Maurice... l'état de ton âme... j'ignore comment tu envisages l'avenir.

— Il est si affreux... que, loin de chercher à l'envisager, je ferme les yeux.

— Il est de mon devoir de te les ouvrir... tu as été faussaire... tu as été homicide...

— Contre ma volonté... la violence de mon caractère m'a emporté...

— J'en conviens... de même que le faux que tu as commis était une sorte de représaille... Quoi qu'il en soit, si l'on t'arrête... et si tu es assez lâche pour survivre à ton arrestation... ainsi que parfois je le crains...

— Jeane...

— ...Tu seras traîné sur le banc des faussaires et des assassins.

— Malheur à moi!...

— ...Les ignominies de ta vie seront étalées au grand jour... tous ceux que tu as connus au temps où tu n'étais encore qu'un prodigue, sauront que dans une rixe ignoble contre le fils de la femme aux dépens de qui tu vivais... tu as tué ce malheureux... Tu seras là, sur la sellette... exposé aux regards curieux et méprisans de la foule... et parmi ces témoins de ton opprobre, tes yeux rencontreront peut-être quelques-uns de tes anciens compagnons de plaisir.

— Mon Dieu!... Ah c'est affreux!

— Ne compte sur la pitié de personne... tu n'inspireras que dégoût et aversion, ton crime n'aura pas même pour excuse l'entraînement d'une passion, telle que la jalousie... ou la vengeance!... Non! tu étais aux gages d'une hideuse vieille femme... son fils te reprochait de ruiner sa mère, et tu as tué ce malheureux d'un coup de pied... ton meurtre n'est pas même effrayant.., il est ignoble... il ne révolte pas... il soulève le cœur.

— Ah!... tu es sans pitié...

— Je fais mon devoir, Maurice, en te montrant la réalité dont tu détournes la vue avec une coupable faiblesse... Écoutes encore: ton homicide sera sans doute, aux yeux de tes juges, entouré de ce qu'on appelle: des circonstances atténuantes... tu échapperas certainement à l'échafaud... peut-être au bagne, mais tu seras

inévitablement condamné à de longues années de prison.

— Hélas je le sais!

— Alors, Maurice, commencera pour toi une nouvelle phase de ton existence... auprès de laquelle ton passé sera presque... innocent...

— Jeane, cette raillerie est cruelle...

— Je répète qu'au moment où tu entreras en prison ton passé sera innocent, comparé à l'avenir qui sera forcément, fatalement le tien: les hontes écrasantes de l'audience, ton sombre désespoir, en entendant ton arrêt, prouveront au moins que tout respect humain n'est pas éteint en toi; mais ta condamnation prononcée, viendra l'heure où tu seras emprisonné avec la lie de la société, mis à jamais à son ban, séparé d'elle par un abîme d'infamie, de ce jour, Maurice, tu poursuivras la société de ta haine, tu te mettras contre elle en révolte ouverte, tu n'aspireras qu'au moment d'être libéré, afin de venger, par de nouveaux crimes, ton châtiment mérité... En attendant ce moment, ta force physique, ton intelligence, la violence de ton caractère... ta connaissance du monde, ton éducation même... t'assureront sur tes compagnons de prison un effrayant empire... Ils t'instruiront de la pratique et des raffinemens de leur métier... Jusqu'alors faussaire et meurtrier de rencontre, tu te perfectionneras dans la science du crime, tu deviendras l'un de ces redoutables scélérats, terreur de

la société qui les poursuit et les traque comme des bêtes enragées!...

— Jeane... Jeane... tu m'épouvantes!

— .....Et lorsque, sortant de prison, au bout de dix ou douze années, dans toute la force de l'âge, et bronzé au mal par le feu de l'enfer où tu auras vécu... tu ne reculeras devant aucun forfait... tôt ou tard, ressaisi par la justice des hommes, jeté de nouveau en prison, tu n'en sortiras plus que pour monter sur l'échafaud...

— Ce que tu dis là... Jeane, est horrible... non, non, jamais je ne serai criminel à ce point!

— Maurice... il y a cinq ans, si l'on t'avait prédit... ton abjection actuelle... qu'aurais-tu répondu?...

— Hélas!...

— Est-ce que la distance que tu as parcourue pour arriver où tu en es aujourd'hui... n'est pas incommensurable... comparée à celle qui te sépare des voleurs et des assassins endurcis?

— Je l'avoue...

— Interroge-toi avec l'inexorable sévérité d'un juge?... regarde bien au fond de ton âme?... et tu reconnaîtras qu'au bout de dix ou douze années de prison... tu seras devenu un homme capable de tout.

— Je le crains — répond Maurice après un long silence méditatif. — Je le crains... car hier... lorsque j'ai voulu empêcher ce malheureux de crier à l'assassin, je ne sais quel sanglant vertige

a troublé ma raison... Je l'ai tué sans le vouloir... quelques momens plus tard... j'aurais été, je crois, sciemment homicide... Ah! tu dis vrai... je suis peut-être destiné à devenir un grand criminel!

— Telle est donc l'une des faces de l'avenir, dans le cas où tu serais arrêté... ceci est immanquable si tu restes en France.

— Aussi, je veux tâcher d'atteindre un pays étranger.

— Soit... tu arrives en Suisse, dénué de toutes ressources, mais tu es robuste, intelligent, tu as dans ta première jeunesse exercé le métier de cultivateur... te sens-tu l'énergie de reprendre ce métier dans les conditions les plus infimes, afin de gagner honnêtement ton pain?... d'accepter, s'il le faut, la place de valet de charrue dans une ferme?...

— Peut-être... si j'étais poussé à bout par la misère...

— Réponds avec autant de sincérité que je t'en ai témoigné dans ma confession... Maurice... ne te ménage pas davantage que je ne me suis ménagée moi-même... songes-y bien... toi, habitué à l'oisiveté, aux raffinemens, aux élégances de la vie parisienne... Te sentiras-tu la force de reprendre le manche de la charrue... de te résigner aux privations, aux labeurs, à l'isolement de la vie rustique?

— Jeane, ma sincérité égalera la tienne — répond Maurice après un nouveau silence. — Je le reconnais en ce moment... et je l'avoue avec terreur, tous les généreux ressorts de mon âme sont brisés... l'habitude de la paresse m'a énervé; il me semble impossible de renoncer à un certain bien-être... je serais incapable de me résigner maintenant aux rudes travaux du laboureur ou de toute autre profession. La peur de la misère m'y réduirait peut-être pendant un jour... mais bientôt mon courage, ma volonté défailliraient...

— Bien, Maurice... bien... je ne saurais t'exprimer la satisfaction que me causent tes paroles!

— Quoi... de si honteux aveux peuvent te satisfaire?

— Oui, parce que c'est un grand pas vers le mieux que d'avoir conscience de soi-même... Écoute encore... tu ne pourras te résigner, dis-tu, à de rudes labeurs? il y aurait un autre moyen d'assurer ton avenir en pays étranger.

— Comment?

— Avant-hier, Richard d'Otremont m'a dit ceci: „— Mon éternelle gratitude envers Charles „Delmare m'impose des devoirs... Je sais l'affection „presque paternelle qu'il portait à Maurice... Je „sais l'intérêt que votre cousin vous inspire „encore. Or, si pour arracher Maurice à la fange „où il se traîne et lui procurer les moyens de se „créer une existence honorable, une somme

„d'argent assez considérable était nécessaire...
„vous pourriez, Jeane, vous adresser à moi...“

— D'Otremont t'a fait cette proposition? — s'écrie Maurice avec un involontaire accent de convoitise. — Cette offre est sérieuse?

— Oui — répond Jeane d'une voix sévère — cette offre est sérieuse... comme toutes les promesses d'un honnête homme.

— Mais nous sommes sauvés alors!

— Explique-toi, Maurice.

— Si nous parvenons à gagner Genève... tu écriras aussitôt à d'Otremont...

— Afin de lui demander la somme en question?

— Sans doute.

— Maurice... tu as témoigné tout à l'heure d'une louable sincérité... premier pas vers des pensées meilleures... Auras-tu le courage d'être encore sincère?...

— En quoi sincère?

— Tu échappes aux poursuites, nous arrivons à Genève, j'écris à Richard, je lui garantis que, fermement résolu de te réhabiliter... tu en trouves l'occasion; que l'on t'offre d'entrer dans une maison de commerce d'une ville de Suisse... à la condition d'apporter dans cette industrie un fonds de vingt ou trente mille francs, je suppose... Richard a foi dans ma parole... et dans la tienne... il m'envoie cette somme... je te la remets... quel emploi en feras-tu?

— Mais... un emploi honorable... et je...

— Sois franc?

— Je t'assure... que...

— Sois franc... interroge-toi cette fois encore avec l'inexorable sévérité d'un juge... et réponds... Quel emploi ferais-tu de cette somme?

Maurice reste pensif et reprend d'une voix sourde:

— Jeane... décidément... je suis un misérable...

— Achève...

— Je m'engagerais par de menteuses promesses à faire un honorable usage du prêt de d'Otremont... et au mépris de ma promesse, j'irais aussitôt dans une ville de jeu, espérant doubler la somme; à moins que, sans tenter le sort, je ne la dissipe jusqu'au dernier sou... Je suis, te dis-je, gangrené jusqu'à la moëlle des os... Jamais plus qu'à cette heure, je n'ai eu conscience de mon abjection!

— Courage... Maurice... courage — reprend Jeane de qui l'accent jusqu'alors froid et dur se détend et se nuance d'attendrissement — combien je te sais gré de ta franchise...

— Elle n'augmente pas ton mépris à mon égard?

— Loin de là!... je sens renaître ma confiance en toi; non, non, tu ne tromperas pas ma dernière espérance... Ah! que je me félicite de t'avoir donné, par ma confession, l'exemple d'une inexorable franchise. Avoue-le... si je ne t'avais pas

initié à tous les secrets de ma dégradation, tu ne m'aurais pas ainsi, à ton tour, ouvert ton âme sans réserve?

— Il est vrai... Puis, cet entretien a sur moi une influence croissante et singulière, dont je puis à peine me rendre compte.

— Cette influence est-elle bonne, est-elle mauvaise, Maurice?

— Je ne sais encore, car elle me semble inexplicable... Ainsi, ton inflexible raison me peint l'avenir sous les couleurs les plus effrayantes, les plus vraies, et cependant...

— Achève...

— Comment t'exprimer cette impression? J'éprouve une sorte d'allégement... quoique l'avenir m'apparaisse de plus en plus menaçant!...

— Ce n'est pas *quoique* l'avenir... mais *parce que* l'avenir t'apparaît de plus en plus menaçant... que tu éprouves une sorte d'allégement, mon bon Maurice.

— Que veux-tu dire?

— C'est encore un grand pas vers le mieux que de reconnaître les impossibilités qui nous entravent, dès-lors, résolu de ne pas se briser contre elles, on éprouve un certain soulagement...

— Jeane, selon toi, l'avenir serait donc pour moi... une impossibilité?

— Je vais en deux mots t'en convaincre en résumant ta position: ainsi, dans l'hypothèse

d'une arrestation, tu l'avoues toi-même... dix années de prison, feront de toi, un scélérat?...

— En mon âme et conscience... c'est horrible à dire... je le crois...

— Si tu parviens à gagner un pays étranger, tu te sens incapable de te résigner aux labeurs qui pourraient t'épargner les souffrances de la misère!...

— Oui... j'ai perdu toute énergie, sauf celle... du mal...

— Si Richard d'Otremont venait à ton aide en te confiant une somme d'argent destinée à te créer, ton travail aidant, une honorable existence... tu jouerais ou tu dissiperais cette somme?

— Je l'avoue... je ne pourrais résister à la tentation... je connais ma faiblesse.

— Ainsi, Maurice, si, en échappant aux poursuites de la justice, tu te réfugies à l'étranger, tu te sens incapable d'y gagner, par des moyens honnêtes, de quoi vivre honorablement?

— Il est vrai.

— En ce cas, tu chercheras forcément des ressources dans des expédiens honteux ou criminels... et tôt ou tard, à l'étranger comme en France, ils te conduiront en prison, et en prison tu deviendras un grand criminel... Tu ne peux sortir de ce cercle de fer où la fatalité t'enferme, mon pauvre Maurice...

— Il n'est que trop vrai... de quelque côté

que je me tourne, se dressent devant moi les spectres de la misère ou du crime.

— Tu es trop perverti, trop énervé pour lutter énergiquement contre la misère... mais tu n'es pas encore assez déchu pour vouloir devenir sciemment un scélérat endurci... aussi te le disais-je, Maurice, tu reconnais toi-même l'impossibilité de te résoudre à un pareil avenir... parce qu'il est encore resté au fond de ton âme... quelques bons sentimens... ressouvenirs de tes vertus natives, toi que j'ai connu si pur... si généreux...

— Ces bons sentimens étaient-ils endormis... se sont-ils réveillés à ta voix, Jeane?... je l'ignore... mais je me sens de moins en moins abattu... j'envisage d'un regard plus ferme l'extrémité où je suis acculé... Enfin, je retrouve quelque courage, tandis qu'il y a deux heures, je me suis montré honteusement lâche... et ma lâcheté, Jeane, tu l'avais devinée...

— Quand cela?

— Lorsque me croyant au moment d'être arrêté, j'ai reculé devant la pensée d'échapper à l'opprobre par le suicide, en me servant du poison que j'ai là, caché dans la doublure de mon habit.

— Oui, je me suis aperçu de ta défaillance, mais maintenant j'en jurerais, tu ne défaillirais pas, dis, Maurice?

— Non! j'en jure Dieu! l'on ne me prendra

pas vivant... et même si l'avenir continue à m'apparaître aussi effrayant qu'à ce moment... je...

— Tu te délivreras de cette cruelle appréhension?

— Oui... car comme toi, Jeane, je dis: je suis las... las de ces angoisses... de ces terreurs, et juste ciel! elles ne font que commencer.

— Ah Maurice! — reprend Jeane avec expansion — telle est la cause de cet allégement dont tu t'étonnais tout à l'heure! oui, bien que l'avenir t'apparut redoutable jusqu'à l'impossible... tu te sentais confusément la puissance de te soustraire par le suicide aux étreintes de la fatalité... elle peut enchaîner ton corps dans son cercle d'airain!... mais non ton âme, et si tu la délivres de ses attaches terrestres... elle remonte vers Dieu, confiante en sa miséricorde infinie!

— Tel est donc l'unique moyen de sortir de cet impasse... le suicide, Jeane... à vingt-six ans... le suicide!...

— Qu'as-tu à regretter?

— Rien...

— Que laisses-tu derrière toi?... l'opprobre... la misère... la prison... l'échafaud, sans doute...

— Tu dis vrai — répond Maurice après un long silence. — Revirement étrange, dû sans doute à ton influence... en songeant à la mort, je me sens de plus en plus allégé, je me sens redevenu meilleur, j'ai comme une vague réminiscence de ces temps où j'étais honnête, bon

et heureux de mon innocence! Enfin, le croirais-tu... Jeane? j'éprouve une sorte de consolation amère en pensant que ma mort volontaire sera du moins une sorte d'expiation du mal que j'ai fait... expiation insuffisante, mais, enfin, la seule dont je sois capable.

— Ah! Maurice, c'est qu'il est peu d'hommes assez fortement trempés, pour que les forces vives de leur âme résistent longtemps à l'action corrosive du vice... Il faut, vois-tu, avoir, quoique criminel, conservé une grande force d'âme, un grand courage, pour expier le passé par la souffrance, par le sacrifice, et se réhabiliter par le travail et la vertu. Admirons ceux-là, mais avouons notre impuissance à les imiter... La créature qui, ayant conscience et repentir d'être sur la terre un objet de scandale et de mépris, délivre ses semblables de sa présence et retourne de soi-même à Dieu... comptant sur son pardon... celle-là, Maurice, fait sinon ce qu'elle doit, du moins ce qu'elle peut... Il faut lui savoir gré de sa bonne volonté...

— Ainsi, Jeane... tu approuves ma résolution?...

— Ah! Maurice! mon ami, mon frère... — s'écrie la jeune femme, trahissant pour la première fois une profonde émotion depuis le commencement de cet entretien; — mes pressentimens ne me trompaient pas!

— Qu'entends-je! l'accent de ta voix est at-

tendri... presque joyeux... — dit Maurice stupéfait. — Il me semble reconnaître la voix de la Jeane de ces temps d'innocence et de bonheur où nous avons été fiancés!

— C'est que tu réalises pour moi mes chères espérances de cet heureux temps... mon Maurice bien-aimé.

— Je ne te comprends pas.

— Dis-moi, ami, lorsqu'autrefois tu m'offrais, t'en souviens-tu... de partager ton trône de luzerne rose et ta couronne de bluets?... lorsqu'enfin nous avons été fiancés... quelle était ma plus chère, ma plus douce espérance?... passer mes jours près de toi et prier Dieu de ne pas nous faire survivre l'un à l'autre?...

— Hélas! Jeane... il n'a dépendu que de nous... que de moi surtout de réaliser ce rêve d'or...

— Plus de regrets, Maurice, plus de regrets, mon fiancé!... nous finirons nos jours ensemble!...

— Jeane que signifie...

— Nous ne nous survivrons pas l'un à l'autre, mon bien-aimé... car si demain tu quittes volontairement cette terre... tu ne partiras pas seul.

— Grand Dieu! que dis-tu?

— La vérité, Maurice.

— Mais non... je m'abuse...

— Tu ne t'abuses pas.

— Quoi... tu voudrais...

— Ainsi que toi, Maurice, j'ai à expier un passé odieux... ainsi que toi, j'ai à me soustraire à un avenir redoutable; mais, ainsi que toi, je n'ai ni le courage ni la volonté de la réhabilitation par la vertu... Je n'ai que ma vie à donner au monde en expiation... je la donne.

— Jeane... c'est impossible... toi, toi... si jeune, si belle encore... mourir... volontairement mourir... non, non!

— C'est afin de mettre ce projet à exécution que je suis revenue de Florence à Paris.

— Quoi! pour mourir?

— Mourir avec toi, Maurice...

— Mon Dieu... suis-je donc le jouet d'un rêve?

— Je prévoyais ta ruine et sa conséquence naturelle, ta dégradation presque certaine... mais j'espérais aussi que tout noble sentiment ne serait pas étouffé en toi... Si cependant tu avais déçu mon dernier espoir... je me rendais seule auprès de mon père... je l'embrassais, et... c'était fini de moi, car je tenais... car je tiens à mourir en ces lieux témoins de notre amour... et de notre heureuse jeunesse...

— Non... non... je ne pourrai, jamais croire...

— Ne t'ai-je pas dit que j'étais lasse... lasse d'une existence désormais sans but... ne t'ai-je pas dit que, moralement, j'étais déjà morte?... Pour qui donc resterais-je sur cette terre maudite, en proie

que je suis à un désenchantement incurable, au profond dégoût de moi-même et des autres...

— Mais ton père... ton père?... tu l'aimes tendrement... et ta mort?...

— Rassures-toi! Ma mort le délivrera des cruelles appréhensions que lui inspirait mon avenir.

— Quelles appréhensions?

— Mon père, si je lui survivais aurait une agonie bourrelée d'angoisses, de remords; il sait qu'il ne me reste rien de ma dot: la modique pension dont il vit s'éteint avec lui; il me laisserait donc exposée, jeune et belle encore, à toutes les extrémités de la misère... quoique jusqu'ici mes désordres aient été, du moins, purs de toute vénalité... Mon père, à son heure dernière, serait en droit de craindre que, face à face avec la détresse, je ne cède un jour à de détestables tentations. Encore une fois, Maurice, rassures-toi... je connais mon père... il aimera mieux me savoir morte qu'exposée à tomber plus bas que je ne suis tombée jusqu'ici, sa santé s'affaiblit de jour en jour, m'écrivait-il dernièrement... il ne nous survivra pas longtemps!

— Ah! pauvre Delmare... pauvre martyr de l'amour paternel!

„— Fatalité, Providence ou hasard — m'a-t-il „dit souvent: — le crime entraîne avec soi son „châtiment... j'expie... j'expierai plus cruellement

„encore, peut-être, mon homicide et mon „adultère!“

— Il est, en effet, des fatalités étranges... Jeane... toi et moi sommes un exemple de ces destinées... nous aussi... nous expions le passé.

— Mais à cette heure, cette expiation partagée avec toi, Maurice, me semble douce... Maintenant, écoute mon projet...

Nous laisserons Jeane et Maurice poursuivre leur voyage aventureux vers Nantua, et nous conduirons le lecteur dans la retraite de Charles Delmare.

XVIII

La scène suivante se passe le lendemain soir du jour où Jeane a confié à Maurice ses projets du suicide.

Une neige épaisse, durcie par la gelée, couvrait depuis deux mois le sol, car l'habitation de Delmare, voisine du *Morillon*, était, comparativement à la plaine, située à une grande élévation, et à cette altitude, il neigeait, alors qu'il pleuvait dans le plat pays.

Rien n'est changé dans l'aspect de la demeure solitaire du père de Jeane, sinon que les plates-bandes du jardinet disparaissent complètement

sous la neige, dont sont aussi couvertes les pentes inclinées de la toiture de chaume frangée de longs stalactites, formés par l'eau de neige fondue au soleil, puis changés en glaçons par la gelée.

La nuit est venue.

Geneviève file à son rouet, assise d'un côté de la cheminée du salon; de l'autre côté du foyer, se tient Charles Delmare. En cinq ans, et quoiqu'il atteignît à peine sa cinquantième année, il a les séniles dehors d'un sexagenaire. Sa chevelure, sa barbe, qu'il laisse incultes et longues, ont complètement blanchi; seuls, ses sourcils prononcés sont restés noirs. Il semble l'ombre de lui-même. Sa pâleur, son effrayante maigreur, les rides profondes dont est sillonné son large front devenu chauve, annoncent un lent dépérissement causé par les ravages incessans de ses profonds chagrins; il paraît d'une faiblesse extrême, car voulant changer de place sur le fauteuil où il est étendu, il ne peut retenir un léger gémissement, que lui arrache son débile effort. L'on voit rangés sur une petite table placée à côté de lui. plusieurs paquets de lettres soigneusement pliées. Ces lettres lui ont été écrites par Jeane. Il parcourt quelques-unes d'entre elles et achève de classer cette correspondance par ordre de dates; son front est penché vers la table et repose sur l'une de ses mains, si osseuses, si amaigries, qu'elles sont devenues presque diaphanes.

Geneviève a beaucoup moins souffert des atteintes de l'âge que son *fieu;* elle semble encore alerte; de temps à autre elle interrompt le mouvement monotone et cadencé de son rouet, afin de jeter un regard de tendre compassion sur Delmare, absorbé par la classification des lettres de sa fille; puis la nourrice étouffe un soupir et continue de filer.

Après avoir en vain tenté de dissuader sa fille d'épouser San-Privato et de la sauvegarder ainsi des funestes conséquences de ce mariage, Delmare connaissant trop bien le caractère, le naturel de Jeane, pour douter un instant des futurs scandales de son existence, eut avec elle un dernier entretien, la surveille de son union avec San-Privato, entretien déchirant où ce malheureux père, doué d'une sorte d'intuition, due autant à sa longue expérience du monde qu'à sa tendresse pour sa fille, lui prédit les malheurs dont elle était menacée, puis dans l'impuissance absolue de les conjurer, il regagna sa retraite, n'en sortit plus et y vécut dans une solitude absolue.

Une seule fois, M. Dumirail, peu de temps avant sa mort, hâtée par les regrets invincibles que lui causaient la perte de sa femme et l'inconduite de Maurice, une seule fois, disons-nous, M. Dumirail vint voir Delmare dans sa retraite, afin de l'instruire de la destination qu'il donnait à son domaine du *Morillon*, ajoutant que, sans

la fatale circonstance qui rendait leurs relations impossibles, il lui eut demandé comme une grâce de renouer leur ancienne amitié, où il aurait trouvé la consolation de ses derniers jours; il reconnaissait trop tardivement hélas! la sagesse, la sagacité des conseils jadis à lui donnés par Delmare: celui-ci, sauf cette visite de M. Dumirail qui raviva ses plaies saignantes, resta donc complètement isolé dans sa retraite, entretient pendant quelque temps une correspondance avec M. d'Otremont, afin d'obtenir de lui quelques détails sur la conduite de la jeune madame San-Privato, (Richard ignorait les liens qui unissaient son ancien ami à Jeane,) et il ne tarda pas d'apprendre à celui-ci que, déjà dans le monde où elle régnait par la grâce, l'esprit et la beauté, on lui donnait le surnom de Dona Juana.

Delmare devinant facilement que ses craintes se réalisaient au sujet des désordres de sa fille, s'abandonna dès-lors à un morne désespoir, causé surtout par son impuissance de conjurer les malheurs qu'il avait prévus, impuissance cruelle ressortant de sa position adultère... Il n'avait aucun droit légal sur sa fille, et telle était d'ailleurs la trempe du caractère de celle-ci, que l'autorité morale de son père devait échouer devant les résolutions qu'elle prenait et exécutait avec une incroyable tenacité de volonté. Cependant, quoiqu'elle eût conscience des mortels chagrins dont elle le navrait, Jeane conservait pour

lui une tendresse relative; ce sentiment s'augmenta même à mesure que la jeune femme reconnut de plus en plus la sûreté des prévisions de son père. Elle correspondait, nous l'avons dit, fréquemment avec lui, se gardant, ainsi qu'on le doit supposer, de faire la moindre allusion à ses nombreuses aventures, réserve imitée par Delmare; néanmoins, il reconnut et suivit pour ainsi dire pas à pas, grâce à sa pénétration d'homme d'expérience, l'invasion et les progrès de cette maladie morale, de cet inexorable désenchantement qui devait un jour pousser sa fille au suicide... Cette terrible extrémité, Charles Delmare ne la prévoyait pas, ne pouvait pas la prévoir, malgré la tristesse croissante dont était empreinte la correspondance de madame San-Privato, surtout depuis deux ou trois mois, cette tristesse réagit pronfondément sur lui. Il s'allanguit peu à peu, en proie à un chagrin dont il vivait pour ainsi dire, tant était invincible sa répugnance de tout ce qui pouvait le distraire. Il devint sombre, taciturne; son organisation, jadis robuste, s'affaiblit à mesure que, s'imposant une sorte de claustration, il renonçait à l'exercice salutaire de la promenade dans les montagnes. Il resta d'abord quelques jours, puis des semaines, puis des mois entiers sans sortir de sa maison; passant ses jours et ses longues insomnies plongé dans de déchirantes rêveries, pressentant les désenchantemens, les terribles retours dont

devait souffrir sa fille si jeune encore, et que peut-être il ne verrait plus, car il sentait chaque jour les sources de la vie se tarir en lui. Il se demandait avec épouvante quelle agonie serait la sienne, alors qu'il mourrait, laissant sa fille, âgée de vingt-trois ans à peine, lancée dans le désordre et sans moyen d'existence, car il savait par Jeane qu'elle dépensait annuellement une partie de sa dot.

Alors revenaient plus navrans que jamais les remords de Charles Delmare, au sujet de ses prodigalités passées... Sa modique pension s'éteignait avec lui... il ne laisserait pas une obole d'héritage à sa fille; et lorsqu'elle aurait épuisé ses dernières ressources, sa délicatesse, sa fierté d'âme, ses seules qualités survivantes résisteraient-elles à la terrible épreuve du besoin et de la misère?... Jeane se résignerait-elle aux dures nécessités d'un travail manuel, toujours si insuffisant ou si précaire pour une femme?

Tourmenté par les craintes que lui inspiraient le présent et l'avenir, Charles Delmare, miné par le chagrin, était ainsi tombé dans un état de marasme ne motivant que trop les regards de douloureuse compassion que Geneviève jetait de temps à autre sur son *fieu*, en filant à son rouet, assise au coin de la cheminée du salon.

XIX

Charles Delmare, après avoir classé par ordre de date et par année les lettres de sa fille, les plaça dans un petit coffret de bois blanc qu'il contempla longtemps, accoudé sur la table et appuyant son front dans ses deux mains... puis il dit à Geneviève:

— Nourrice... tu vois bien ce coffret?

— Oui, mon Charles.

— Tu me rendras un service.

— Lequel?

— Tu mettras ce coffret dans ma bière, à côté de moi, le plus près possible de mon cœur...

— Très bien, c'est dit — répond Geneviève, s'efforçant de dissimuler la pénible émotion que lui causaient les paroles de Delmare; — c'est dit, il faut, quand on le peut, se rendre les uns aux autres des petits services d'amitié... Mais fais-moi donc le plaisir, toi qui es un fameux calculateur, de me dire la différence qu'il y a de *cinquante* à *soixante-neuf?*

— Il y a dix-neuf.

— C'est là où je t'attendais. Hé bien, mon fieu, comme tu as dix-neuf ans de moins que moi... il est sûr et certain que c'est toi qui verras clouer ma bière... et non pas moi qui verrai clouer la tienne... Réponds à cela, si tu peux... je t'en défie. Hein!... te voilà fièrement attrapé!!

— Oh! oh!...

— Il n'y a pas de oh! oh! c'est comme je te le dis...

— Allons donc, nourrice — répond Delmare avec une sorte de satisfaction sinistre; — je me sens bien, moi!

— Quoi... qu'est-ce que tu sens?

— Je sens que je m'en vais un peu tous les jours et que...

— Ça n'est pas vrai! tu mens!

— Nourrice...

— Je te répète que ça n'est pas vrai... — répond Geneviève les larmes aux yeux. — Tu dis cela en plaisantant pour me tourmenter, et puis, d'ailleurs, quand il serait vrai que tu dépéris?... à qui la faute?

— A qui?

— Pardi... c'est la tienne! Est-ce qu'il y a de bon sens?... voilà tantôt trois mois que tu n'as mis le pied hors de la maison, tandis que l'été de la Saint-Martin a été superbe... on se serait cru au printemps... un soleil superbe.

— J'ai maintenant horreur du soleil... tu le sais bien... il m'offusque, il m'agace les nerfs... Le soleil est un compagnon trop gai pour moi, nourrice!

— Tu n'as pas besoin de me le dire, puisque tu tiens toujours tes persiennes fermées, ce qui fait qu'en plein jour ton cabinet est quasi aussi noir qu'une tombe!

— Ah! la tombe! il ne faut point, nourrice,

médire de cette bonne et paisible tombe... si hospitalière, si secourable à ceux qui souffrent... elle ne demande qu'à les recevoir!

— Chacun choisit son gîte à son goût; mais, pour parler raison, je te dis, moi, que si tu faisais quelques promenades, comme autrefois, tu te porterais mieux.

— Je ne tiens pas à me mieux porter, moi, nourrice!... au contraire.

— Ah! c'est beau, ce que tu dis là.

— D'ailleurs, rien ne m'est plus odieux maintenant que la vue des lieux environnans et de ces montagnes que j'ai tant de fois parcourus avec... Jeane et Maurice.

— Ce sont là de mauvaises raisons...

— Je t'assure que...

— Encore une fois, ce sont là des raisons de paresseux. Tu pouvais bien prendre un peu sur toi, cela t'aurait certainement intéressé, d'aller de temps à autre jusqu'au Morillon voir cette belle ferme-école où ces pauvres jeunes paysans, à qui l'on enseigne la culture, sont si contens, si heureux... Il n'y en a pas un qui ne bénisse le nom et la mémoire de feu ce bon M. Dumirail, qui, n'ayant plus d'autre famille, a voulu être *enterré au milieu de ses enfans*, a-t-il dit... et en effet... son corps repose au fond d'une petite chapelle élevée dans le jardin de la ferme.

— Que M. Dumirail soit béni pour le bien qu'il a fait... et maudit pour le mal qu'il a fait aussi!

— Lui, le cher homme!... Et quel mal a-t-il donc fait?

— Sa funeste ambition paternelle a perdu son fils... et ma fille.

— C'est faux! — s'écrie la nourrice avec emportement, et sa vénérable figure prend un caractère menaçant et farouche. — C'est le muscadin qui a causé tout le mal... Sans lui, ni ta fille ni M. Maurice n'auraient pas été perdus!

Puis, la nourrice, après un moment de réflexion:

— Ta fille, dans sa dernière lettre, ne te donne pas de nouvelles de son mari?

— Non...

— Tu ne sais pas où il est à cette heure?

— Déjà tu m'as plusieurs fois adressé cette question, nourrice, et je t'ai répondu que j'ignorais la résidence de San-Privato.

— Mais tu m'as dit que sans doute cette baronne... qui a ruiné M. Maurice connaîtrait l'adresse du muscadin, n'est-ce pas, mon Charles?

— Je le crois...

— Ainsi en allant à Paris chez cette vilaine femme, on saurait d'elle où le trouver, le muscadin?

— Quel intérêt as-tu de savoir...

— ...Et cette baronne demeure faubourg Saint-Honoré, n° 92 — ajoute la nourrice pensive, interrompant Delmare. — C'est bien là son adresse... n'est-ce pas... mon Charles?

Oui, puisque, cédant à tes instances, dont je ne comprends pas le motif, j'ai écrit à d'Otremont pour lui demander l'adresse de madame de Hansfeld... Mais encore une fois, nourrice, de quel intérêt ce renseignement peut-il être pour toi?...

— Quel intérêt? — répond Geneviève hochant la tête d'un air sinistre — c'est notre secret à nous deux le bon Dieu...

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Je m'entends... suffit... j'ai mon idée, patience... patience... qui vivra verra!...

— Ah! nourrice — reprend Delmare sans attacher d'importance aux étranges paroles de Geneviève. — Tu dis: Qui vivra verra? mais pour voir, il faut vivre... et c'est un si pesant fardeau que la vie! Je ne voudrais pas que la mienne se prolongeât, même si j'étais certain d'assister au châtiment de ce misérable San-Privato! Ah! la tombe, nourrice! la tombe!!... il faut, vois-tu, toujours en revenir là... un bon trou, bien profond... six pieds de terre sur votre cadavre et l'on s'endort pour l'éternité!

— Tiens, mon Charles... il faut bien à la fin que je te le dise, mais sans t'en douter... tu deviens, méchant! — reprend la nourrice les lèvres tremblantes et étouffant un sanglot, tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues. — Oui... à ton insu tu deviens méchant... tu sais quel chagrin... tu me fais en me parlant toujours ainsi de ta mort... et tu n'as pas de pitié pour moi!!

Pardonne-moi, bonne mère... c'est vrai, je t'attriste... je ne suis pas gai... je l'avoue.

— Gai?... est-ce que je te demande d'être gai, moi?... est-ce que je te demande même de t'étourdir sur un malheur qui peut t'arriver... comme à tout le monde, puisque nous sommes tous mortels, dit la chanson? Il est sûr et certain que si tu pars le premier, ce sera moi et personne autre qui fermerai tes pauvres yeux que j'ai vus si clairs, si gais quand tu étais petit... si brillans et si fiers quand tu étais jeune homme... Ce seront mes vieilles mains qui t'enseveliront, toi que j'ai bercé dans mes bras, mon Charles... J'accomplirai fidèlement tes petites commissions; je mettrais près de ton cœur la boîte où sont les lettres de ta fille... Je t'accompagnerai jusqu'au cimetière... je verrai combler ta fosse... je baiserai une dernière fois la terre qui recouvrira ton pauvre corps... et puis... et puis...

Geneviève s'interrompt, un éclair sinistre brille dans ses yeux gris, et elle ajoute:

— Suffit... j'ai mon idée... qui vivra verra... Enfin, mon Charles, puisqu'il a été et il est bien convenu entre nous deux que celui qui survivra à l'autre, lui rendra tous les services de bonne amitié qu'on se doit... parlons d'autre chose... quand ça ne serait que pour l'histoire de changer de conversation; car, ne pas sortir de la mort et de la tombe... de la tombe et de la mort... jour de Dieu! mon Charles, soit dit sans reproche...

c'est à porter le diable en terre!... et remarque, mon pauvre *fieu*, que ce n'est pas à cause de moi que je te reproche tes idées noires... mais à cause de toi... parce qu'elles te minent, parce qu'elles te tuent à petit feu...

Je sais combien tu m'aimes, bonne mère, je suis certain... que si je meurs avant toi... tu ne me survivras pas de beaucoup, nourrice!...

— Pour deviner ça tout seul... t'es encore malin comme Gribouille, toi...

— Tu viendras dans notre maison... tu n'en sortiras plus guère... tu t'occuperas machinalement des soins du ménage; tu rangeras ce salon, tu feras mon lit comme si j'existais encore... et puis, au bout de deux ou trois mois... on dira dans le pays... „Vous savez bien, la vieille Gene-„viève... la nourrice à M. Delmare? Hé bien! „elle est morte... Elle a demandé à être enterrée „près de son *fieu!*“

— Non, non, ce dernier bonheur-là.. je ne l'aurai pas — murmura la nourrice sanglotant. — Et pourtant le bon Dieu sait ce que j'aurais donné pour me dire... sous terre comme dessus terre: je ne serai pas séparée de mon Charles... mais non... impossible... ça ne se pourra pas... ça ne se pourra pas...

— Pourquoi non?

— Ah! pourquoi... pourquoi?... tu es bien curieux, toi, mort de ma vie! — reprend Geneviève avec un ricanement farouche — suffit... je

m'entends... mais parlons d'autre... parlons de ta fille — ajoute la nourrice essuyant les larmes dont étaient baignés ses yeux, naguère étincelans d'un feu sombre. — Et quoique ce sujet-là ne t'inspire pas des idées beaucoup plus gaies que la tombe... du moins, ça te changeras de tristesse.

— Ah! nourrice... si j'osais...

— Si tu osais?

— Te dire...

— Quoi?

— Rien — répond brusquement Delmare cachant sa figure entre ses mains. — Ah! c'est horrible... horrible...

— Qu'est-ce qui est horrible?

— Une pensée qui, souvent, depuis quelque temps, me vient au sujet de Jeane...

— Enfin, tant horrible qu'elle soit, confie-la-moi, ça te soulagera.

— C'est trop affreux... Ah! tu as raison, bonne mère! je deviens méchant... je deviens féroce.

— Féroce! mon pauvre fieu... toi... féroce!

— Dieu juste!... être assez dénaturé pour désirer la mort de...

— La mort de qui?... du muscadin?

— Non.

— De qui donc, alors désires-tu la mort?

— Je n'ai jamais eu de secret pour toi, mais je n'ose te faire cette confidence affreuse...

— A la bonne heure... et, si tu changes d'avis,

je serai tout oreilles. Mais pour en revenir à ta fille, quand tu m'as parlé de la boîte où tu as renfermé ses lettres, j'avais la bouche ouverte pour te dire une chose singulière... un rêve

— Au sujet de Jeane?...

— Oui, je l'ai vue cette nuit en rêve.

— Où cela... dans quelles circonstances? — demande Delmare avec une sorte de curiosité superstitieuse. — Que disait-elle?... que faisait-elle?...

— Elle se mariait avec Maurice... Je les voyais sortir tous deux de l'église. Elle avait son beau voile blanc; mais elle était plus blanche que son voile, et pâle... mais pâle comme une morte...

— Et puis?...

— Au fait — reprend la nourrice après un moment de réflexion — je te répondrai comme toi tout à l'heure, je n'ose... tu n'es déjà pas tant gai!

— Raison de plus pour ne pas craindre de m'attrister... Achève... je t'en prie, nourrice.

— Hé bien... ta fille et M. Maurice, qui était non moins pâle qu'elle en sortant de l'église, ne montaient pas dans des voitures de noces, mais...

— Mais?...

— Mais ils montaient tous deux dans un superbe corbillard... En voilà-t-il pas un bête de rêve...

— Ah! nourrice... plût à Dieu... mon agonie

ne serait pas bourrelée... je mourrais tranquille... — reprit presque involontairement Delmare en frissonnant; puis, cachant de nouveau sa figure entre ses mains, il demeure muet et pensif.

Geneviève, regardant son fieu avec surprise, reprend:

— Qu'est-ce que ça veut dire? tu me réponds, à propos de mon rêve de corbillard de noces: „Plût à Dieu... je mourrais tranquille...“ Je ne comprends rien à cette réponse. Explique-toi, Charles... Charles... tu ne m'entends donc pas?

— Laisse-moi... ne m'adresse plus la parole... J'ai horreur de moi-même... je suis un misérable, un père sans entrailles...

A ces mots, prononcés par Delmare avec une sorte d'égarement, Geneviève reste silencieuse et stupéfaite.

XX

Delmare demeura pendant quelque temps profondément absorbé, puis, sortant de cette douloureuse rêverie et se parlant à soi-même:

— Abominable est cette pensée... mais Dieu lit dans mon cœur, il me la pardonnera... Hélas! l'exaltation de notre tendresse peut donc nous

amener à désirer la mort des êtres les plus chers à notre cœur, plutôt que de les voir...

Et s'interrompant, Delmare s'adressant à Geneviève, comme si elle eût été instruite des pensées intérieures dont il était agité:

— Ah! nourrice, te souviens-tu... lorsque, il y a bientôt six ans, je te disais: „Si Jeane tombe de son paradis... cet ange déchu effraiera les démons?..."

— Tu t'obstines toujours à croire que ta fille... a... a... enfin... comme on dit: a fait des siennes... et jeté son bonnet par-dessus les moulins... Qui est-ce qui te prouve cela?...

— Le doute ne m'a plus été permis lorsque j'ai vu ma fille mariée à San-Privato. Mais comment m'opposer aux désordres de cette malheureuse enfant?... La connaissant comme je la connais, j'étais réduit à l'impuissance.

— Enfin, quoique d'un côté elle ait, si tu le veux, mal tourné... elle t'est du moins restée très attachée. Elle t'écrit de si bonnes, de si douces et gentilles lettres... Il en est plusieurs qui nous ont fait pleurer tous deux... à chaudes larmes... Enfin, où est-elle à cette heure?

— A Florence... du moins, je le crois... sa dernière lettre était datée de cette ville, quoiqu'elle me parlât à mots couverts d'un voyage possible en France... et même, un instant, j'ai cru... mais à quoi bon parler d'un espoir insensé...

— Bah! dis toujours, ça te distraira de tes idées noires.

— Un instant, j'avais cru deviner, à travers l'obscurité d'une phrase de la dernière lettre de Jeane, que, non-seulement elle pensait à un voyage en France... mais encore... non... c'était une illusion de mon cerveau affaibli par le chagrin.

— Enfin...

— Hé bien, j'ai cru deviner qu'elle pensait à venir me voir... ici, dans ma solitude.

— Ah! mon Charles... ah! mon Charles! — s'écria la nourrice en joignant les mains, suffoquée par l'espérance. — Comment, vilain enfant! tu reçois de pareilles bonnes nouvelles, et tu es assez sournois, assez égoïste pour les garder à toi tout seul!

— Cet espoir est insensé, te dis-je... il ne m'est venu qu'en torturant les mots d'une phrase obscure...

— Il n'y a pas de torture là-dedans, tu divagues, mon pauvre fieu! et si, au lieu de garder comme un sournois ta bonne nouvelle, ou si tu le veux, ton bon espoir... si tu m'en avais fait part, je t'aurais prouvé, moi, clair comme deux et deux font quatre, que cet espoir est très fondé!

— Tu m'aurais prouvé cela?

— Certainement, voyons... Réponds, mon Charles, ta fille, dans une de ses dernières lettres, ne t'apprenait-elle pas que son notaire lui avait envoyé le restant de sa dot... Jeane en cela

répondait à ta lettre où tu lui demandais des détails sur ses petites finances?

— Mes inquiétudes à ce sujet ont été grandes et le sont plus que jamais... car, à cette heure, les dernières ressources de ma fille sont... ou doivent être épuisées?

— Justement... eh bien!... voilà.

— Que veux-tu dire?

— Voilà ce qui prouve que ta Jeane te revient... ça saute aux yeux... Elle se décide à suivre le conseil que tu lui donnais autrefois, en la suppliant de ne point épouser ce...

Les traits de Geneviève se contractent. Elle étouffe un soupir d'indignation et reprend:

— Enfin, suffit... la dot de ta fille est dépensée, elle n'a plus le sou... elle vient vivre ici près de nous...

— Jeane céderait à une pensée d'intérêt personnel... non, jamais! je connais trop sa délicatesse!

— Tu es encore bon là... toi, mon fieu... avec ta délicatesse!... Est-ce que la délicatesse vous donne de quoi vivre? et d'ailleurs, est-ce qu'une fille peut jamais avoir honte de venir partager le pain de son père?

— Non, sans doute, mais...

— Il n'y a pas de mais... mon Charles... c'est comme je te le dis... ah! ah! J'espère que lorsque ta Jeane sera de retour, tu ne nous parleras plus de tombe à propos de bottes! Ah! comme la

santé te reviendrait en un clin d'œil! avoue cela, hein?... car sans parler de la joie que tu aurais à revoir ta fille, elle saurait bien, elle, te forcer, de prendre un peu d'exercice, de vous promener tous les deux bras dessus, bras dessous.

— Encore une fois, ma pauvre Geneviève, tu es folle!

— Enfin, suppose que ta fille te revienne, qu'est-ce que cela te fait de supposer cela? quand ce ne serait que pour te mettre au cœur une idée couleur de rose... au lieu de tes diablesses d'idées noires... dis, mon Charles, avoue que tu la recevrais les bras ouverts, l'enfant prodigue!

— Ah! nourrice!

— A la bonne heure!... voilà un: Ah! nourrice... qui promet... sans compter que si tu pouvais voir comme ta pauvre figure vient de s'épanouir... tu t'apercevrais que tu n'es plus reconnaissable... et...

Geneviève s'interrompt et prête l'oreille du côté de la cuisine, dit à Delmare avec surprise:

— Tiens... il me semble qu'on a frappé à la porte de la cuisine?

— A cette heure?... c'est impossible... Il y a tant de neige dans le Jura que, la nuit venue, on ne sort plus de chez soi.

— Et moi, je te dis qu'on frappe — reprend la nourrice en se levant. — Tiens, entends-tu... encore?

— En ce cas, il faut que ce soit quelque

voyageur égaré dans la montagne... s'il en est ainsi, allume grand feu dans ta cuisine... Donne à ce passant la meilleure hospitalité possible... mais je ne veux voir personne...

— Sois tranquille... c'est peut-être seulement quelqu'un qui demande son chemin... si ce n'est que cela, il sera facile de le remettre dans sa route, il fait un clair de lune superbe — répond Geneviève; et elle sort en fermant derrière elle la porte du salon.

XXI

Delmare, resté seul, tombe dans une profonde rêverie, causée par la supposition de Geneviève au sujet du retour possible de Jeane à la maison paternelle; il s'absorbe tellement dans cette pensée, à la fois amère et douce, qu'il n'entend pas au dehors une exclamation, cependant assez retentissante pour arriver jusqu'au salon, à travers l'épaisseur de la porte de la cuisine... et il paraît à peine s'apercevoir de la rentrée de sa nourrice, pâle, tremblante, presque éperdue. Elle profite de la distraction de son fieu pour essuyer à la dérobée, du coin de son tablier, les larmes qui baignent son visage et pour composer son maintien, sa physionomie; la digne femme, peu habi-

tuée à la dissimulation, ne peut cependant vaincre un léger tremblement convulsif non plus que l'altération de sa voix, qu'elle s'efforce de raffermir par quelques *hum... hum* chevrottans, qui trahissent son insurmontable émotion.

— Hé bien... qui frappait à la porte? — demande d'un air distrait Delmare, sans regarder Geneviève, toujours accoudé sur la table, le front appuyé dans sa main.

— Des... non, je me trompe... un... un voyageur... — répond la nourrice d'une voix tellement inintelligible et basse, que Delmare reprend:

— Que dis-tu, nourrice?...

— Je... je... dis... un... voyageur...

— Il demandait donc son chemin? — reprend Delmare, toujours accoudé sans lever les yeux sur Geneviève. — Il est égaré, sans doute?

— Oui... c'est-à-dire non... il venait de ce côté-ci... hum... hum... c'est-à-dire... il y venait sans y venir... parce que... enfin... Ah! mon Charles... mon bon Charles!

Geneviève reste suffoquée, après avoir balbutié ces paroles, dont l'incohérence et l'accent frappent enfin Delmare. Il sort de sa rêverie, lève les yeux sur la nourrice et, l'examinant, il dit avec surprise:

— Qu'as-tu donc... Geneviève... tu es bien pâle?

— Moi... je suis pâle?

— Comme une morte...

— Alors, c'est le froid qui m'aura saisie... c'est le froid... car, vois-tu, mon Charles... il gèle à pierre fendre... et... quand j'ai... ouvert... la porte... à... ces... non... à ce voyageur...

— Quel voyageur?... Ta voix tremble... tu peux à peine parler.

— C'est que... c'est que...

— Voilà que tu pleures... qu'as-tu, Geneviève?... réponds... réponds... quoi... tu te tais...

— C'est le grand froid qui m'aura saisie... quand... Ah! seigneur Dieu! j'étouffe...

— Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire — dit Charles Delmare de plus en plus surpris et inquiet de l'émotion de Geneviève; puis, faisant, malgré sa faiblesse, un mouvement pour quitter son fauteuil, il ajoute:

— Je vais...

— Charles... non... ne va pas là-dedans! — s'écrie la nourrice en se jetant au cou de son fieu et le forçant ainsi à se rasseoir; puis, l'embrassant avec une sorte de frénésie maternelle et ne contenant plus ses larmes, Geneviève éclate en sanglots, pleure et rit à la fois en balbutiant d'une voix entrecoupée:

— Mon Charles... du calme... du courage... promets-moi de ne pas... te bouleverser... Ah! le bon Dieu est avec les bonnes gens, mon Charles... je te l'ai toujours dit... Réjouis-toi... réjouis-toi...

Delmare, partageant l'émotion de sa nourrice, sans cependant connaître ni soupçonner la cause de cette émotion, lui dit:

— Voyons, bonne mère... de quoi s'agit-il?... tu m'engages à me calmer... je suis plus calme que toi... tu m'engages à me réjouir... de quoi veux-tu que je me réjouisse?

— Oui, je veux que tu te réjouisses, mais surtout que ne te tu bouleverses pas... ce serait si dangereux... vu ta grande faiblesse...

— Pourquoi veux-tu que je me bouleverse?

— Parce que... la surprise, la joie... enfin, que veux-tu que je te dise... mon Charles... imagine tout ce que tu peux désirer le plus au monde de voir arriver... et puis, figure-toi... que ce que tu désirais tant est arrivé!!...

Pour la première fois depuis la rentrée de Geneviève dans le salon, une pensée qu'il taxe d'abord de folie vient à l'esprit de Delmare... il songe à sa fille. Puis, remarquant l'altération des traits de sa nourrice et se rappelant quelques-unes de ses paroles, cette pensée qui lui semblait si folle commence de lui paraître vraisemblable; mais alors, son émotion devient si vive, qu'il n'a pas la force de la supporter; il porte sa main à son cœur, ferme les yeux, se renverse en arrière et murmure d'une voix éteinte:

— *Elle!*... non... c'est impossible... j'en mourrais!

— Charles, détrompe-toi... le voyageur, c'est M. Maurice!... — s'écrie la nourrice, devinant ce que son fieu éprouvait et craignant de l'impressionner trop dangereusement en lui annonçant la présence de Jeane.

Il en fut ainsi que le prévoyait la digne femme. Charles Delmare, surpris sans doute de la venue de Maurice Dumirail, mais ne s'expliquant plus la cause des précautions oratoires de Geneviève au sujet de l'arrivée de ce jeune homme, reprend, plus calme et conservant cependant une arrière-pensée involontaire, relative à sa fille.

— Quoi! Geneviève... il serait vrai?... Maurice Dumirail!

— Est là... dans la cuisine... c'est lui qui, avait frappé... il vient pour te voir.

— Sa visite m'étonne sans doute beaucoup... mais elle t'a, ce me semble, étrangement agitée... enfin, tu as hésité bien longtemps à me l'annoncer... cette visite.

— Ah... c'est que ce n'est pas tout — reprit Geneviève, devenant davantage maîtresse d'elle-même et voyant amorti le dangereux effet de la première commotion qu'elle redoutait pour Delmare; — il y a autre chose...

— Quoi donc?

— C'est que M. Maurice... est chargé d'une commission pour toi...

— De quelle part?

— Tu ne devines pas?

— De la part de Jeane?

— Oui... M. Maurice l'a vue tout dernièrement.

— Où cela?... à Paris?

— Non... plus près d'ici... et il t'apporte de ses nouvelles... de bonnes nouvelles... et toutes fraîches. Ta fille se porte comme un charme...

— Tu dis... que ce n'est pas à Paris, que Maurice a vu... Jeane?

— Non...

— Et qu'il l'a vue plus près d'ici... nourrice?

— Sans doute... comme qui dirait, par exemple! à Lyon... car maintenant, je peux t'apprendre que ta fille est en route pour venir te voir...

— Joies du ciel!...

— Charles, mon Charles, ne recommence pas à te bouleverser...

— Jeane est à Lyon?... mais alors... je la verrai donc demain?

— Tu la verras avant demain... mon Charles.

— Avant demain?

— Certainement, parce que ce n'est pas à Lyon... qu'elle est... mais dans une ville plus voisine d'ici.

— Où donc... à Nantua peut-être?

— Plus près encore...

— Qu'entends-je?

— Mon Charles, pour l'amour de Dieu... sois raisonnable... ne va pas... te...

— Ma fille est ici!...

— Eh bien! oui... mais...

— Jeane... Jeane... — s'écrie Delmare d'une voix forte et sonore, où vibrait toute la puissance de sa tendresse paternelle, et, si cela se peut dire, galvanisé par la certitude de la présence de sa fille, il sent pour un moment renaître ses forces, se lève et court vers la pièce voisine... mais la jeune femme ayant entendu la voix de son père, ouvre la porte et se précipite dans ses bras.

XXII

Environ une demi-heure s'est écoulée depuis la réunion de Delmare, de sa fille et de Maurice.

Les premières émotions de cette entrevue sont apaisées; le père de Jeane les a vaillamment supportées... trop vaillamment peut-être, car, épuisé comme il l'est, il n'a pu trouver la force de résister à une pareille secousse que dans une énergie factice et fiévreuse.

Jeane assise auprès de son père, tenant ses mains entre les siennes, le contemple avec un

mélange de douleur et d'attendrissement. Elle l'avait laissé dans la maturité de l'âge, encore robuste, les cheveux à peine grisonnans... Elle le revoyait courbé... blanchi par une vieillesse précoce, ses traits amaigris, maladifs, portaient l'empreinte de ses mortels chagrins; assis de l'autre côté de *son cher maître!* Maurice le contemplait aussi avec une expression d'attachement et de pénible surprise. Enfin Geneviève, au comble de la joie, s'occupait, en active ménagère, d'improviser dans sa cuisine un souper pour ses hôtes, de qui elle avait réglé le logement provisoire; elle céderait son lit à Jeane et dormirait à merveille sur une chaise... Maurice, bien enveloppé d'une couverture, passerait la nuit sur le canapé du salon, et le lendemain, pensait la digne femme, l'on trouverait moyen de s'installer définitivement.

Delmare, trop bon père, trop observateur, pour ne pas remarquer l'espèce d'atonie morale si lisible sur les traits de sa fille, malgré leur fraîcheur et leur beauté, se confirmait dans cette créance: que le désordre effréné des mœurs de sa fille l'avait conduite à un incurable désenchantement.

Avons-nous besoin de répéter que, jamais Jeane n'avait fait la moindre allusion à ses scandaleuses aventures dans sa correspondance avec son père, correspondance empreinte de l'affection la plus tendre, la plus respectueuse.

Cependant l'amertume croissante de certaines réflexions, les mélancoliques remémorances des conseils que son père lui avait jadis donnés, et dont elle avouait reconnaître trop tardivement la sagesse, tout concourait depuis longtemps à persuader Delmare que Jeane tôt ou tard, sinon par vertu, du moins par satiété, par dégoût, renoncerait à sa vie désordonné. Aussi, à sa première stupeur causée par le retour inattendu de sa fille, succéda cette réflexion: que Jeane, autant par désillusion que par tendresse filiale, venait sans doute chercher près de lui, dans une commune solitude, des consolations et l'oubli du passé; cette idée n'était encore qu'à l'état de supposition dans l'esprit de Delmare, car, jusqu'alors son entretien avec Maurice et Jeane s'était borné à des phrases heurtées, brisées, entrecoupées par l'émotion commune, résultant d'une réunion si imprévue; mais les esprits s'étant quelque peu calmés, Delmare, nous l'avons dit, assis entre Jeane et Maurice, rompit le premier un silence qui durait depuis quelques instans, et dit au jeune homme qui baissait les yeux devant le regard pénétrant du *cher maître :*

— Savez-vous, Maurice, ce dont je suis très surpris?... c'est de retrouver sur votre physionomie la même expression de sérénité qu'au temps de votre première jeunesse?... expression que vos traits avaient cependant déjà perdu au bout de quelque temps de votre séjour à Paris.

— Il faute sans doute, cher maître, attribuer cette métamorphose à la salubre influence de l'air de nos montagnes — répond Maurice souriant. — Je renais au passé... en revenant dans notre Jura où je suis résolu désormais de finir mes jours.

— Serait-il vrai?... — dit Delmare, regardant tour à tour sa fille et le jeune homme avec une satisfaction profonde. — Vous revenez ici... pour toujours, Maurice?

— Oui, cher maître.

— Mon père — reprit Jeane — nous n'avons que jusques ici... te faire part de nos projets, nous étions, ainsi que toi, trop troublés, trop émus; nous voici plus calmes... parlons de l'avenir... quant au passé...

— ...Laissons-le dans l'oubli, dans le néant, mes enfans — reprend Delmare en soupirant. — Votre retour à tous deux me semble annoncer de votre part un désir d'expiation et de réhabilitation... l'avenir seul doit nous occuper.

— Un mot cependant sur le passé, cher maître — reprend Maurice. — Je suis ruiné, complètement ruiné... ainsi que vous me l'aviez prédit!... d'autres de vos prédictions se sont réalisées depuis ce jour... où... il y a environ six années... ici même, dans ce salon... et fort de votre expérience du monde... vous m'avez peint en traits effrayans de réalité la ruine et la dégradation de tant de *fils de famille*... à quoi je vous

répondais en toute sincérité: „Rassurez-vous, „cher maître... laboureur je suis né... laboureur je mourrai!“

— Oui — ajoute Jeane avec un sourire mélancolique — c'était ce même jour où Maurice, m'offrant une petite couronne de fleurs des champs, me proclamait princesse des bluets, souveraine des églantines et m'offrait de partager son trône de luzerne rose... t'en souviens-tu... mon père? c'était dans la cour de la ferme, le jour de la fenaison des hauts près du col de *Tréserve*.

— Hélas! oui, mes enfans, ce passé a été... sera toujours l'un de mes meilleurs souvenirs et des vôtres. J'y ai bien souvent reposé, refraîchi ma pensée... Ah! de ce temps-là, nous pourrons du moins souvent parler!

— Quant au coupable passé, que nous devons laisser dans l'oubli, cher maître, un mot encore, — reprit Maurice, — je suis, je vous l'ai dit, complètement ruiné... Mon digne père, qui n'a que trop justement puni mon inconduite, m'a, vous le savez sans doute, déshérité pour fonder une ferme-école au Morillon... Mais, prévoyant qu'un jour je serais, par mon inconduite, réduit à la dernière misère...

— ...Il vous a, par une clause spéciale de sa fondation, mis du moins à l'abri du besoin durant votre vie, en vous assurant le pain, le logis et le vêtement... Il m'a fait part de cette mesure

lors de la seule entrevue que lui et moi nous ayons eue ici.

— Hé bien, cher maître, je viens dans ma détresse... user des ressources que m'a léguées la prévoyante sollicitude de mon père, car, du moins, cet héritage-là aura été à l'abri de mes dissipations.

— Cette résolution, Maurice, est honorable et courageuse; elle prouve que, malgré vos égaremens, votre cœur est resté honnête... tant de prodigues, après leur ruine, demandent souvent aux expédiens hasardeux, souvent à la bassesse, au vice... parfois, hélas! au crime... les moyens de prolonger de quelques jours ces jouissances auxquelles ils ne peuvent renoncer... Encore une fois, mon enfant, votre résolution vous relève à mes yeux — ajoute Delmare, ignorant la double accusation de faux et de meurtre qui pesait sur Maurice, et l'empêchait de profiter du dernier refuge que lui avait assuré la sollicitude paternelle. — Mais je l'espère, mon ami, vous ne vivrez pas au Morillon dans une oisiveté stérile?

— Non, cher maître, j'utiliserai ma première éducation... peut-être pourrai-je rendre quelque service dans la ferme-école fondée par mon père.

— Ce serait la meilleure manière de réparer complètement vos torts... Bien... bien, mon ami... je ne saurais trop vous louer de cette généreuse détermination... d'autant plus, je vous l'avoue,

qu'à votre âge, à vingt-six ans à peine, et après les précoces orages de votre vie, une pareille conversion...

— ...Touche au prodige, n'est-ce pas, cher maître?... Hé bien, voici l'enchanteresse qui a opéré ce miracle — répond Maurice en désignant Jeane du regard: — elle est revenue tout exprès de Florence pour me convertir, me ramener près de vous... dans nos montagnes... que nous ne devons plus quitter.

— Oui, mon père, telle est la vérité — dit Jeane, répondant à un regard de Delmare. — Ainsi donc, il est convenu que Maurice habitera le Morillon. Il viendra, si vous le permettez, passer chaque jour ses soirées avec nous, ce cher frère... je dis ce cher *frère*... — ajouta Jeane d'un ton significatif. — Et je ne reviendrai jamais à ce sujet... parce que Maurice n'a jamais été... ne sera jamais pour moi que le plus tendre des frères... Tu me comprends, mon père?

— Oui, Jeane... je te comprends.

— Quant à moi... en deux mots, voici ce qui me concerne. Je n'ai pas voulu, tu le sais, vivre aux dépens de mon mari; les ressources que m'offrait ma dot sont épuisées... Ce n'est pas cependant uniquement ce manque de ressources qui me ramène ici... et je...

— Jeane... reprend Delmare avec un accent d'affectueux reproche — songes-tu bien à tes paroles?

— Pardon: bon père... ce serait, je le sais, te faire injure que de te supposer capable de croire que, seul, le besoin me ramène près de toi... je reviens ici bien résolue, ainsi que Maurice, de terminer mes jours en ces lieux, où se sont passées les plus heureuses années de ma vie.

Geneviève interrompt l'entretien de Delmare et des deux jeunes gens, en venant annoncer ainsi d'un air triomphant que le souper est servi dans la cuisine.

— J'ai fait de mon mieux... d'ailleurs ta fille et M. Maurice ne sont pas difficiles à contenter, mon Charles: une soupe au lait, une omelette au lard, un morceau de *persillé* du Jura et un pot de confitures. Il y a un bon feu dans la cheminée... à table... à table...

— Bonne mère — dit Jeane — je n'ai pas d'appétit, mais Maurice, j'en suis certaine, fera honneur à votre souper... quant à moi, je tiendrai compagnie à mon père.

Maurice, pensant que Jeane désire s'entretenir avec Delmare, sort avec Geneviève.

Le père et la fille restent seuls.

XXIII

Delmare en revoyant Jeane fut si profondément heureux, qu'il oublia d'abord Dona Juana; puis la réflexion venant, il pensa ainsi que l'avait pensé Richard d'Otremont, que le dénoûment de la scandaleuse existence de dona Juana était d'une simplicité presque inadmissible... d'autres vagues appréhensions l'agitaient encore; aussi, après le départ de Maurice, attirant sa fille sur ses genoux et l'y asseyant ainsi que l'on y asseoit un enfant, tandis que la jeune femme, par un mouvement plein de grâce, passait l'un de ses bras autour du cou de son père; elle lui dit avec expansion:

— — Nous voici seuls... la présence de Maurice ne me gênait pas... sans doute... mais il me semble qu'ainsi, tête-à-tête, je suis davantage à toi...

Et baisant le front pâle et les cheveux blancs de Delmare, Jeane ajoute:

— Pauvre bon père!... comme te voilà blanchi avant l'âge... hélas! c'est ma faute... c'est ma faute... je t'ai causé tant de chagrins... me les pardonnes-tu?

— Tu les as expiés... tu les expies, malheureuse et chère enfant, par cet amer désenchantement dont j'ai suivi la naissance et le progrès dans tes lettres...

— Quoi!... tu as deviné?...

— ...Tout ce dont tu as souffert... désillusion... satiété... dégoût... et il en devait être ainsi... Il y avait en toi moins de corruption réfléchie... que de curiosité du mal... Cette curiosité satisfaite, rassasiée... ce qui l'excitait naguère, t'a semblé odieux, révoltant... Mais oublions ce triste passé... songeons au présent... à l'avenir.

— Ne sois inquiet, bon père, ni du présent... ni de l'avenir...

— Tiens, Jeane, — reprend Delmare après un moment de silence, — il se passe en moi quelque chose d'étrange... d'incompréhensible... dont je suis effrayé...

— Que veux-tu dire?

— Tu es là... à mes côtés, tu me reviens, dis-tu, pour toujours?

— Pour toujours...

— Tu combles ainsi bien tard, hélas!... le rêve incessant de mon cœur... finir mes jours près de toi... Enfin, après plusieurs années d'épreuves douloureuses... tu suis le conseil qui te les eût épargnées, tu viens partager ma retraite, je dois croire... je crois à la sincérité de tes promesses... tous mes vœux sont et doivent être comblés... Dis-moi, cependant, pourquoi mon âme est triste... triste... jusqu'à la mort?

Jeane frappée de la pénétration de son père, presque averti par un vague pressentiment du coup affreux dont il était menacé, Jeane s'efforce

de donner le change à Delmare sur la cause de sa tristesse et reprend :

— Malgré toi... ma présence te rappelle les hontes de ma vie... cette pensée t'afflige profondément...

— Non. Telle n'est pas la cause de l'inexplicable tristesse dont je suis accablé. Le passé est oublié... pardonné... Serais-tu d'ailleurs tombée cent fois plus bas encore, mon affection pour toi ne serait en rien affaiblie... ma folle tendresse paternelle ressemble par ses faiblesses, par son inépuisable indulgence, à ces amours tellement invincibles, que ceux qui les éprouvent, pardonnent tout, excusent tout chez la femme qui les trompe, les désole, les désespère, et qu'ils ne peuvent cependant s'empêcher d'idolâtrer! Je t'ai aimée... idolâtrée... quoi que tu aies fait... je t'aimerai quoi que tu fasses... Ce n'est donc pas ton inconduite passée qui m'attriste à ce point.

— Qu'est-ce donc?

— Que sais-je... J'ai maintenant l'assurance de finir mes jours près de toi, mon cœur devrait bondir de joie... il est navré...

— Souvent, vois-tu, bon père... nous nous exagérons tellement la valeur d'un bonheur longtemps désiré... poursuivi... que lorsque nous l'atteignons... nous ressentons, non pas sans doute une déception... mais la différence de l'illusion à la réalité.

— Non, telle n'est pas la cause de ma tristesse et de mes noirs pressentimens.

— Tu as tant souffert... pauvre père!... l'habitude de la douleur nous met en défiance contre le bonheur même le plus assuré?

— Peut-être bien... — répond Delmare pensif, puis, après un silence, — cependant, non, non, cette angoisse inexplicable pour moi, doit se rattacher à quelque chose d'actuel.... d'imminent...

Et Delmare ajoute d'une voix poignante, en enlaçant plus étroitement sa fille toujours assise sur ses genoux:

— Jeane... je t'en supplie... toi... qui sais la cause de cette angoisse que j'éprouve malgré moi!... toi qui sais la vérité... dis-la moi... je t'en supplie, quelle qu'elle soit... dis-la moi!...

— Quelle vérité, mon père?

— Encore une fois, mes angoisses, mes pressentimens, ont une cause... j'en éprouve les effets... mais elle reste un mystère pour moi... tandis que toi, tu dois connaître, tu connais cette cause... Jeane, ma fille bien-aimée... par pitié la vérité... Je ne demande que la vérité... Pourquoi mon cœur est-il, en ce moment brisé... déchiré?... Pourquoi est-ce qu'aujourd'hui je souffre davantage que je n'ai jamais souffert? dis?... cependant à cette heure où tu reviens à moi pour ne plus me quitter?... Pourquoi est-ce que je pleure, hélas! non de joie... mais de douleur? — ajoute Delmare donnant cours à ses

larmes longtemps contenues, et cachant sa tête blanche dans le sein de sa fille.

XXIV

Jeane, malgré son inexorable résolution de terminer ses jours, trop lasse, disait-elle, ou plutôt trop faible, trop lâche, pour se réhabiliter par la vertu, préférant à cette noble réhabilitation la stérile expiation qu'elle demandait au suicide, Jeane, malgré son cruel égoïsme, car elle n'en pouvait plus douter, son père, déjà miné par le chagrin, ne survivrait pas au dernier coup dont il était vaguement averti par ses pressentimens, Jeane éprouve cependant autant de surprise que de compassion en songeant à l'étrange intuition de Delmare? elle se reproche presque d'avoir voulu accomplir ce qu'elle regardait comme un devoir, en venant embrasser une dernière fois son père... elle tâche cependant de donner le change aux pressentimens dont il est agité, le comble de carresses, essuie ses larmes sous ses baisers; puis, livrant une partie de son secret afin de mieux cacher l'autre, elle reprend:

Tu veux savoir la vérité, mon père... afin de pénétrer la cause des tristes pressentimens dont

tu es accablé?... je vais, quoi qu'il m'en coûte, être sincère...

— Oh! parle... parle...

— Mon affection pour toi s'est ressentie de ce refroidissement de l'âme qui anéantit en moi toute sensation. Je t'aime encore autant qu'il m'est possible... autant qu'il m'est donné d'aimer... mais, hélas! les battemens affaiblis de mon cœur glacé ne répondent plus comme autrefois aux battemens chaleureux du tien... tu sens ma tendresse défaillir et ne plus répondre à la tienne... Telle est la cause de tes vagues tristesses... Mais qui sait si, ranimée, à la douce influence de ton affection, je ne redeviendrai pas envers toi la Jeane des anciens jours?... Et maintenant, après cet aveu si pénible de ma part, ne cherche pas ailleurs la cause de tes tristes pressentimens.

Delmare reste de nouveau et pendant un moment pensif et reprend en soupirant!

— Cette explication ne me satisfait pas... Je ne me suis point aperçu de cet amoindrissement de ton affection... d'ailleurs, je serai certain de la raviver par la mienne... Non, non, telle n'est pas encore la cause de ma tristesse...

— Enfin, mon père, tu songes malgré toi à mon avenir... et, sois sincère à ton tour... il t'épouvante.

— Ton avenir?...

— Oui, dans le cas où je te survivrais.

— Hélas! il n'est que trop vrai, cette pensée

sera la torture de mon agonie... Ah! cette fois encore je dis: Malédiction sur moi, sur mes prodigalités passées!... la rente dont je vis doit s'éteindre avec moi... tu ne possèdes plus rien de ta dot... tu as vingt-trois ans... Quelles seront après moi tes ressources, malheureuse enfant?

— Mon père, avant de te répondre, permets à ce sujet une question... et promets-moi d'y répondre franchement, si extraordinaire qu'elle te semble.

— Je te le promets...

— Lorsque parfois cette pensée s'est présentée à ton esprit: „Que deviendra ma fille, lorsqu'elle „aura dépensé complètement sa dot?“ — Ne t'est-il pas arrivé de te dire: „— Ah! si elle „devait tomber plus bas encore qu'elle n'a tombé... „ou supporter les horribles privations de la „dernière détresse... je préférerais la voir morte „de mon vivant... au moins mon agonie serait tranquille...“

— Tais-toi... Jeane... tais-toi... ce que tu dis là... est horrible... — répond Delmare, tressaillant et cachant son visage entre ses mains, de crainte de rencontrer le regard de Jeane. Il se rappelait que, ce soir-là même, durant son entretien avec Geneviève, ce vœu homicide s'était présenté à son esprit, bourrelée d'appréhensions à l'endroit de la destinée de Jeane.

Celle-ci, observant son père d'un coup d'œil

pénétrant, fut certaine de ne pas s'être trompée la veille en disant à Maurice:

„— Mon père ne me survivra pas, mais ma „mort rendra son agonie tranquille.“

Jeane reprit, tandis que Delmare restait dans un silencieux accablement:

— J'ai supposé un instant que tu préférerais me voir morte que misérable ou plongée dans la fange... Je voulais ainsi te prouver que je ne m'abusais pas sur les craintes que t'inspire mon sort, je voulais... je veux... je dois te rassurer complètement, mon père.

— Comment cela?

— Tu redoutes, n'est-ce pas, que, si je te survis, jeune encore et conservant quelques restes de beauté... n'ayant plus la vertu pour me défendre... habitué que je suis au désordre, poussée à bout par la détresse... je tombe dans une dégradation vénale, dont je n'ai pas eu, du moins jusqu'ici, à rougir!

— Jeane... je t'en conjure... assez... tu me désoles!

— Rassure-toi, mon père, je te le jure par ton amour pour moi... le serment le plus sacré qu'il me soit donné de faire... je jure que jamais je ne tomberai plus bas que je ne suis tombée.

— Ta résolution en ce moment est sincère, je sais la délicatesse de ton caractère, elle a survécu à tes égaremens... mais la misère... pauvre enfant... la misère?... tu ne l'as jamais

connue!... ah! tu ne sais pas quelles sont ses effroyables suggestions!

— Je te jure que jamais je n'aurai à redouter la misère...

— Soit... tant que j'existerai, mais après moi... de quoi vivras-tu?... sera-ce de ton travail?... tu ignores combien le salaire des femmes est insuffisant!...

— Jamais je n'aurai besoin non plus de recourir à mon travail...

— Sur quelles ressources peux-tu donc compter?

— Tu le sauras demain.

— Demain?

— Oui... bon père... demain, tu auras la preuve absolue... irrécusable, que je n'aurai jamais à craindre ni la misère, ni la dégradation fatale qu'elle engendre, et, je le répète... que jamais, du moins, je ne tomberai plus bas que je ne suis tombée...

— Ton accent, l'expression presque solennelle de tes traits, tout me persuade que tu dis vrai, Jeane... cependant, malgré moi, je doute encore.

— Je dis vrai... j'en atteste la mémoire de ma mère!

— Cette preuve... que tu dois me donner demain... Jeane... pourquoi ne pas me la donner aujourd'hui?

— La nuit s'avance, bon père, les émotions de cette soirée t'ont vivement impressionné. Je

me sens moi-même accablée de fatigue, permets que nous remettions à demain la suite de cet entretien.

— Mais cette preuve?... cette preuve que tu dis qui m'allègerait d'un si grand poids... ne peux-tu pas en quelques mots me la donner?

— La preuve doit être non verbale, mais matérielle, mon père... demain le messager de Nantua te l'apportera...

— Le messager de Nantua?

— Oui, nous avons laissé, Maurice et moi, nos bagages dans cette ville. Le soleil était radieux. Malgré le froid, nous avons trouvé un charme mélancolique à parcourir à pied le trajet de Nantua ici en traversant ces sites qui nous rappelaient les belles et riantes années de notre première jeunesse.

— Ainsi cette preuve, que tu dis et qui doit me rassurer complètement sur ton avenir?...

— ... Tu l'auras demain, bon père, à l'arrivée du messager de Nantua...

— Tes paroles mystérieuses m'inquiètent, et cependant il me faut te croire... tu as attesté la mémoire sacrée de ta mère...

— Et devant toi... en ce moment suprême, je l'atteste encore, mon père... Que je sois frappée de ta malédiction, si je t'abuse... non, ma destinée ne doit plus te causer d'alarmes...

Au moment où Jeane prononçait ces mots avec un accent dont Delmare fut profondément

frappé, Maurice et Geneviève rentraient dans le salon.

— Allons, mon fieu... — dit la nourrice — après une soirée pareille à celle d'aujourd'hui, tu as besoin de repos.. Il est bientôt une heure du matin... et comme tu te réveilleras dès l'aube, afin d'embrasser ta Jeane... il faut te coucher... prendre des forces pour ton bonheur... n'est-ce pas, monsieur Maurice? n'est-ce pas mademoiselle Jeane? mais où ai-je la tête... je vous appelle *mademoiselle*... comme autrefois... Enfin, c'est égal... joignez-vous à moi pour obtenir de mon Charles qu'il aille se reposer... sinon, vous verrez que demain il sera si brisé... qu'il n'aura pas la force de se lever...

Jeane, malgré son empire sur elle-même souffrait cruellement, songeant à l'erreur où elle laissait son père; aussi se joignit-elle à Maurice et à Geneviève, afin d'obtenir de Delmare qu'il cherchât quelque repos dans le sommeil. Il y consentit, faisant néanmoins allusion aux vagues pressentimens qui l'agitaient toujours, malgré sa conversation avec Jeane. Il se trouva si affaibli, qu'il eût besoin des bras de sa fille et de Maurice pour se lever de son fauteuil et regagner sa chambre, où sa nourrice l'aida à se mettre au lit, après qu'il eût tendrement embrassé ceux-là qu'il appelait *ses enfans*.

Maurice se coucha tout habillé sur le canapé du salon. Jeane, sans vouloir non plus quitter

ses vêtemens, se jeta sur le lit de Geneviève, et celle-ci transporta dans la cuisine l'un des fauteuils du salon, assurant que ce siége vaudrait son lit.

Bientôt le plus profond silence régna dans la maison de Delmare.

XXV

Nous rappelerons au lecteur le souvenir du paysage où se sont passées les premières scènes de ce récit, lors de la récolte des foins des plateaux de Tréserve, l'un des points culminans du Jura. Mais ce paysage, au lieu d'être paré des verdoyantes couleurs de l'été, disparaissait alors sous un immense linceul de neige durcie par la gelée.

Le froid est très vif; le ciel, clair et bleu, se colore à l'Orient des premières rougeurs de l'aube... à l'extrême horizon se dessine, dans la pénombre crépusculaire la masse bleuâtre du Mont-Blanc, derrière lequel le soleil va se lever bientôt.

Jeane et Maurice, profitant du sommeil de leurs hôtes, ont, avant le point du jour, quitté furtivement la maison de Charles Delmare, située

à quelque distance et à mi-côte de la rampe, au sommet de laquelle s'élèvent les corps de logis du domaine du *Morillon*, transformé en ferme-école par M. Dumirail; son tombeau a été placé dans une chapelle rustique, au centre des bâtimens d'exploitation; devant cette tombe, Maurice ainsi que Jeane se sont pieusement agenouillés, étant arrivés au Morillon, alors que tous ses habitans dormaient encore. Puis, les deux jeunes gens, calmes, recueillis, laissant derrière et au-dessous d'eux la ferme-école, ont gravi d'un pas lent et assuré, en se tenant par la main, le chemin sinueux qui, du Morillon, conduisait au châlet de Tréserve. Soudain, le soleil apparaît au-dessus du Mont-Blanc, son dôme devient d'un rose vif, presque vermeil, ainsi que les cimes dentelées des glaciers les plus élevés; les montagnes secondaires se colorent à leur tour, puis, enfin, les coteaux, la plaine couverte de neige se nuancent aussi de reflets roses et vermeils coupés par de grandes ombres. Enfin, le soleil s'élevant au-dessus du faîte du Mont-Blanc, cette immensité redevient d'une blancheur uniforme, dont il est impossible de rendre la grandeur imposante et triste.

Jeane et Maurice, frappés de la majesté de ce spectacle, s'arrêtèrent au pied d'une croix élevée à mi-chemin de la route conduisant du Morillon au châlet de Tréserve... et d'où l'on embrasse le vaste horizon dont nous avons tenté de donner

une esquisse. Ils distinguent parfaitement, au loin et au-dessous d'eux, la maison isolée de Delmare, et, à mi-côte de la rampe, les bâtimens de la ferme-école.

— Maurice — dit Jeane en s'arrêtant — donnons un dernier regard d'adieu... à la maison paternelle... riante retraite où se sont écoulées dans la paix, le bonheur et l'innocence, les premières années de notre jeunesse.

Mais, s'interrompant, la jeune femme ajoute avec un geste indicatif:

— Maurice... vois-tu, là-bas... là-bas, sur la route de Nantua, cette voiture... escortée de ma cavaliers?...

— Je les vois... ces cavaliers sont des gendarmes; ils se dirigent vers la maison de ton père; des gens de justice sont sans doute dans la voiture. Nous sommes partis à temps, on est à recherche...

— Regarde... regarde... ils entrent dans l'avenue des noyers qui conduit au petit jardin... Ah! quel réveil pour mon pauvre père!... Épuisé par les émotions de la veille, il dormait profondément ce matin, lorsque, avant le point du jour, j'ai doucement pénétré dans sa chambre, à la lueur tremblante de sa veilleuse... j'ai à deux reprises baisé son front... En ce moment, il rêvait à moi... ses lèvres murmuraient mon nom...

— Jeane... il ne nous survivra pas... songes à son désespoir, lorsqu'il recevra vers midi la

lettre que nous avons mise à la poste de Nantua, lors de notre passage dans cette ville...

— Mon père reconnaîtra que je ne le trompais pas hier soir, au moment de le quitter, en lui disant: „Je te le jure, je ne tomberai pas plus „bas que je ne suis tombée... je ne connaîtrai „jamais la misère... mon avenir ne doit t'inspirer „aucune alarme.“

— Pauvre cher maître... Ah! nous sommes cruels... nous l'aurons tué!

— Son agonie sera douce... elle eût été atroce, si je lui avais survécu!... Bon père... Ne m'a-t-il pas presque avoué malgré lui que, parfois, il désirait me voir morte...

— Lui... lui...

— Oui, tant étaient grandes ses angoisses, son épouvante, à cette pensée qu'il me laisserait, après lui, pauvre, jeune et belle encore: mais mon suicide lui rendra sa tranquillité d'esprit; il quittera sans regrets, que dis-je? avec une joie amère... cette vie désormais pour lui sans but... puisque je n'existerai plus... Va, Maurice, j'emporte du moins cette consolation suprême: que ma mort ne sera pour mon père... qu'un allégement... elle le délivrera de terribles appréhensions.

— Puisse-t-il en être ainsi, Jeane, mais quel va être son mépris pour moi, lorsqu'il va savoir par les gens de justice, les accusations dont je suis l'objet!

— Au mépris succédera le pardon... tu expies imparfaitement, mais enfin tu expies le mal que tu as fait... Allons, Maurice, un dernier adieu à la maison paternelle que le détour du chemin va nous cacher... puis continuons notre ascension... nous serons arrivés aux plateaux de Tréserve avant que les gens qui te recherchent aient pu découvrir nos traces.

— Adieu, maison paternelle! adieu rustique berceau de mon heureuse enfance! — dit Maurice avec une émotion profonde, jetant au loin sur le Morillon, un long regard noyé de larmes — Adieu, riant asile de mon adolescence... là, j'ai connu les plaisirs du foyer domestique, les douces joies de la famille; là, j'idolâtrais le meilleur des pères... la plus tendre des mères; là, mon âme s'est élevée par les plus nobles aspirations vers le beau, le juste et le bien; là, j'ai compris la sublime poésie des grandeurs de la nature... là, pour la première fois, mon cœur a battu pour toi, Jeane, pour toi, qui sentirais bientôt ses derniers battemens; là, si lointain que m'apparut l'horizon de l'avenir... pas un nuage ne voilait sa radieuse sérénité... Adieu donc, pour toujours, maison rustique! A vous aussi, adieu, champs paternels! je vous cultivais avec amour et respect, terre sanctifiée par les labeurs de mon père!... ma main jeune et robuste creusait vos sillons... j'espérais les creuser encore le front blanchi et la main affaiblie par l'âge... Adieu, riches guérets, bois solitaires,

où j'ai tant rêvé de toi... Jeane!... Adieu, prairies parfumées dont tu étais la reine... ô toi, la fiancée de mon cœur! vous êtes maintenant le domaine de l'étranger... Ah! je le jure en ce moment suprême... je n'éprouve nul regret de la perte de mon héritage! Honoré sois-tu, mon père... vénérée soit ta mémoire et ta prévoyante sagesse! dans ce tutélaire asile ouvert à leur pauvreté, des générations d'honnêtes et laborieux enfans du peuple trouveront ainsi que tu le disais „le pain de l'âme et *l'instrument du travail*“: — tu as accompli en me déshéritant un devoir sévère; mon châtiment aura été fécond pour autrui! le prix de ce domaine depuis longtemps dissipé par moi, n'eut servi qu'à reculer de quelques années ma ruine stérile et fangeuse... Sois donc béni et vénéré, ô mon père... je te le dis du plus profond de l'âme... en jetant un dernier regard sur ces lieux où s'élève ta tombe.

— Maurice... Maurice... — reprend Jeane, les yeux humides de larmes, en serrant les mains du jeune homme entre les siennes. — Si Dieu t'entend... s'il lit dans ton cœur la sincérité de tes paroles... tu seras pardonné!

En ce moment, les cloches des villages voisins du Morillon commencèrent de sonner la messe dominicale. Ce bruit lointain et mélancolique des cloches si souvent entendu autrefois par eux, cause aux deux jeunes gens une impression profonde; ils se donnent de nouveau la main, et

continuent leur ascension vers le châlet, interrompant çà et là leur silence pensif en échangeant de communes remémorances.

— T'en souviens-tu, Jeane? c'est à cet endroit de la route que San-Privato se rendant avec nous au châlet de Tréserve... et lisant, nous disait-il, dans nos âmes, plus clairement que nous-mêmes... te révélait l'attrait presque invincible qu'il t'inspirait... et me révélait à moi que l'envie et la jalousie causaient l'éloignement que j'avais soudain ressenti pour lui.

— Oui, Maurice... c'est ici que ce tentateur jetait dans ton âme les premiers désirs de cette ambition généreuse alors... mais qui devait un jour te conduire à Paris... à ta ruine... à ta perte...

— Oh! Jeane, que d'événemens accomplis depuis ce temps-là... notre vie a été faussée, pervertie, bouleversée, perdue... et la nature, immuable dans sa grandeur, n'a pas changé. Tiens, reconnais-tu cet énorme mélèze, à l'abri duquel nous nous mettions autrefois, lorsque la pluie nous surprenait dans la montagne?

— Et là-bas... sous les nœuds des énormes racines de ce hêtre... la petite source souterraine où tu me faisais boire dans le creux de ta main... la vois-tu, la vois-tu?... elle coule toujours et semble fumer par ce grand froid... Cette eau pourtant si fraîche en été!

Puis Jeane ajoute avec un sourire navrant:

— Adieu, bon vieux mélèze, qui nous a tant de fois couvert de ton ombrage!... Adieu, chère petite source... où tant de fois se sont rafraîchies nos lèvres... tu verdirais encore... bon vieux mélèze; tu couleras toujours, limpide et pure... chère petite source... alors que depuis des années... nous ne serons plus, Maurice et moi... que poussière!...

XXVI

Les deux jeunes gens redevenus silencieux et pensifs, continuaient de gravir la pente du chemin dont la neige, de plus en plus durcie par l'altitude de la montagne, craquait sous leurs pieds. Bientôt, ils virent au loin, descendant et venant à leur rencontre, les gens du châlet de Tréserve, se rendant à la messe de leur paroisse. Le père et la mère, déjà vieux, avaient vu naître Maurice et Josette, leur fille aînée, avait autrefois accompagné madame Dumirail à Paris. Le frère et la sœur de la servante suivaient leurs parens. De plus loin qu'ils aperçurent Maurice reconnaissable à sa haute stature, les montagnards s'arrêtèrent d'abord très surpris, puis, hâtant le pas, ils s'approchèrent:

— Jésus Dieu! — dit le vieillard — est-il possible... c'est vous, monsieur Maurice... c'est bien vous?

— Et vous aussi, mademoiselle Jeane! — ajouta la bonne femme ébahie — dans le pays; on assurait que vous étiez restés tous deux et pour toujours à Paris... la grand'ville!

— Nous voici de retour dans nos montagnes, mes amis — répond Maurice — et nous ne les quitterons plus, ces chères montagnes...

— Ah! tant mieux... tant mieux, monsieur Maurice — reprend le vieillard. — Feu votre honoré père... notre bon maître pendant tant d'années, nous a dit à un chacun, que vous aviez toujours votre place à la ferme-école du Morillon... et, que tôt ou tard, vous y reviendriez... comme l'enfant prodigue... Dame! après tout, faut bien que jeunesse se passe...

— La nôtre a passé... bon père — reprend Jeane en souriant — nous sommes devenus, sans qu'il y paraisse, aussi vieux que vous qui avez de si beaux cheveux blancs. Et votre fille Josette, où est-elle, l'excellente créature?...

— Feu M. Dumirail, l'a placée à la ferme-école comme lingère... en retour de son attachement pour feue votre brave et bonne mère, monsieur Maurice. Pauvre Josette! elle se rappelle toujours que les chouettes du donjon et les chiens de garde du Morillon criaient et hurlaient la mort... quand nos maîtres ont quitté la maison...

Et dame! voyez un peu les présages, pourtant?... deux mois après son départ, notre pauvre madame mourait à Paris... et votre digne père mourait ici, dix-huit mois après sa femme...

— Mais, grâce à Dieu, il vivra toujours dans la mémoire des bonnes gens du pays... en reconnaissance du bien qu'il a fait — reprend Maurice. — La ferme-école dotera le Jura de bons agriculteurs, et ils étaient rares...

— C'est ce que tout le monde dit dans le pays, monsieur Maurice; car déjà, l'on s'aperçoit de l'amélioration de la culture en certaines cantons, grâce aux élèves de la première *sortie* du Morillon... vu qu'ils ont commencé de se placer, il y a tantôt deux ans, dans les plus fortes métairies du pays!... Oh! n'en avait pas qui voulait des *Morillons*, comme on appelle les élèves de la ferme... Tenez, monsieur Maurice, vous vous rappelez peut-être bien *Joson*... le fils au père Martin?

— Certes, je me le rappelle... c'est le père Martin, le doyen des laboureurs du Jura, qui m'a mis le premier la main au manche de la charrue.

— Et, sans compliment, monsieur Maurice, il n'a pas fait un mauvais écolier... Ah! dame! il fallait vous voir à *la défriche*, avec votre charrue à la *Dombasle* attelée de vos trois superbes paires de bœufs... Il n'y avait qu'un cri pour

dire de vous: „Ce sera un jour le roi des laboureurs...“

— Ah! pour mon malheur, j'ai renoncé à cette belle royauté — répond Maurice étouffant un soupir. — Mais vous me parliez de Joson, le fils du père Martin?...

— Oui, monsieur Maurice... Eh bien! il est sorti le premier en rang du Morillon, il a été placé chez l'un des plus gros propriétaires du Jura, aux gages de douze cents francs, logé, nourri et tout ce qui s'ensuit... et ainsi des autres *Morillons*. Jugez, d'après cela, ce que gagneront ces jeunes gens, puisqu'on se les dispute, on se les arrache, ces braves *Morillons*. En fin de compte, il y a profit pour tout le monde et pour la culture, cela, grâce à qui... à votre brave et digne père, monsieur Maurice.

— Ah! Jeane! — dit à demi-voix Maurice à la jeune femme — si j'avais hérité de mon père... elle était dissipée dans l'orgie cette fortune employée par lui d'une manière si intelligente et si admirablement féconde... Te rappelles-tu ces paroles de notre cher maître: „C'est un crime que „de jeter au vent d'une prodigalité stérile un pa„trimoine qui peut et doit être un si puissant „levier... pour le bien de nos semblables...“

— Ah çà, monsieur Maurice — reprend le vieillard — où allez-vous donc comme ça, par la neige dans les hauts prés? La neige *porte* et vous avez le pied montagnard... je le sais. Mais

faut prendre garde au moins... aux endroits abrités du nord, et où la neige est *folle* (1), vous y enfonceriez comme dans une tourbière.

— Nous avons, Jeane et moi, souvent parcouru la montagne en hiver et nous ne ferons pas d'imprudence. Nous allions nous promener jusqu'au châlet... oubliant que c'est aujourd'hui dimanche... et que vous deviez être à la messe... mais nous trouverons du feu chez vous, n'est-ce pas?

— Oh! oui, monsieur Maurice, un bon brasier qui vous réchauffera... La clé de la porte du châlet est... vous savez bien où... si vous ne l'avez pas oublié?

— Elle est accrochée derrière le volet à gauche de la porte — reprend Jeane en souriant — voyez si j'ai bonne mémoire?

— Allons, adieu, bonnes gens... — dit Maurice; et il ajouta au moment de poursuivre sa route: — Y a-t-il beaucoup de neige sur les prés là-haut vers le col de Tréserve?

— Oh! il y en a plus de dix pieds, monsieur Maurice.

— Mais la neige *porte* bien?

— Comme le roc... par le froid qu'il fait, jugez donc!... Elle est gelée à six pouces.

— Merci... adieu bonnes gens!

(1) Neige récente et non encore recouverte d'une croûte durcie par la gelée.

— Pas adieu, mais au revoir, monsieur Maurice, puisque vous voilà pour toujours de retour dans nos montagnes. Faites bien attention aux neiges *folles*, et *conservez-vous!*

Après ce vœu formulé selon la coutume des montagnards du Jura, les métayers continuant leur route, descendirent vers les vallées; les deux jeunes gens poursuivirent leur ascension vers le col de Tréserve, retombant dans leur silence méditatif de temps à autre entrecoupé d'allusions à leur situation actuelle ou aux événemens d'autrefois...

— Maurice... — dit Jeane sortant de sa rêverie — à cette heure qu'éprouves-tu?

— Mon âme est tranquille... presque sereine... Elle se dilate, s'épanouit à mesure que nous nous rapprochons du faîte de la montagne... Je ne sais s'il faut attribuer ce fait à l'action de l'air de plus en plus pur de ces hautes régions... mais à chaque pas, il me semble laisser derrière moi les dernières attaches par lesquelles je tenais encore quelque peu à la vie...

— Décidément, Maurice, tu n'éprouves aucun regret de mourir si jeune?

— Aucun... les choses de la vie m'apparaissent à cette heure dans un lointain si vague... qu'elles me deviennent à peine perceptibles... ainsi qu'il en est de ces collines, de ces plaines semées de villages et de bourgs que nous ne distinguons plus qu'à peine là-bas... là-bas, au-

dessous de nous, à une distance incommensurable... Et toi... Jeane... es-tu tranquille?

— Oh! mieux que cela... je suis heureuse... heureuse comme le voyageur harassé qui oublie la fatigue, les dangers de la route, alors qu'il se voit au terme de son voyage...

— Chacun de nos pas... nous rapproche du terme de ce voyage... Mais, dis-moi... Jeane... éprouves-tu aussi une espèce d'hallucination?... moi je la ressens depuis quelques minutes... Il n'est pas un des accidens de terrain... pas un des arbres, pas un des rochers de cette route dont je n'ai gardé le souvenir présent... et cependant, il me semble... que nous sommes dans un pays absolument nouveau pour moi... suis-je donc le jouet de l'un de ces mirages que, souvent, dit-on, l'approche de la mort provoque malgré nous, dans notre esprit troublé.

— Peut-être... car je suis aussi en ce moment sous l'influence d'une étrange hallucination... non que les sites que nous parcourons me semblent inconnus... mais la nature prend à ma vue des proportions gigantesques... tiens... les sapins du bois voisin du châlet, sont à mes yeux, aussi élevés que le pré de Tréserve, et ce pré me paraît se perdre dans les dernières profondeurs du firmament.

Maurice et Jeane, en devisant ainsi, ont dépassé le chalet et gravi la pente de prairies qui conduisent au *col de Tréserve,* au-delà de ces

prés, l'autre servant de la montagne est coupé brusquement à pic... Une étroite corniche naturelle, serpentant au faîte de cette muraille calcaire, de douze cents pieds d'élévation, conduit à la grotte de Tréserve... chemin périlleux où plusieurs années auparavant San-Privato avait failli périr, entraînant avec lui Jeane à l'abîme...

Vers le milieu et à l'un des détours de cet abrupt sentier, se trouve une saillie du roc surplombant le précipice d'une effrayante profondeur, et formant une sorte de plateforme d'une surface si étroite, qu'en s'y arrêtant, Jeane et Maurice peuvent à peine s'y tenir debout et enlacés dans les bras l'un de l'autre...

Tous deux sont pâles, calmes, résolus.

— Allons, Maurice — dit Jeane d'une voix ferme — voici l'heure du sacrifice... et de l'expiation... es-tu prêt?

— Je suis prêt...

— Adieu, la vie! — dit Jeane. — Adieu, la vie dont je suis lasse... lasse... lasse... et dont j'ai tari la coupe jusqu'à sa lie la plus amère...

— Adieu, la vie — dit Maurice. — Adieu la vie... où je ne trouverai plus qu'opprobre et châtimens mérités...

— Mourons ensemble à la fleur de notre âge... nous qui devions vieillir ensemble...

— Un baiser... Jeane... ma fiancée... un baiser... le premier et le dernier de notre amour... amour

resté pur comme les innocentes années de notre jeunesse...

— Oui, Maurice... oui, mon bien-aimé... mes lèvres, pour la première et pour la dernière fois, presseront les tiennes... au moment de nous précipiter dans l'espace et dans cet embrassement suprême, nos âmes s'exhaleront ensemble...

Maurice serre convulsivement Jeane entre ses bras... elle ferme les yeux... tend ses lèvres au jeune homme... et au moment où leurs bouches s'effleurent, il s'élance, entraîne Jeane avec lui, et tous deux plongent dans le vide immense béant à leurs pieds.

XXVII

Trois jours se sont écoulés depuis le suicide de Jeane et de Maurice.

Il fait nuit.

L'on voit briller une vive lumière à travers les vitres de la chambre de Delmare.

Josette et sa mère, femme du métayer de Tréserve, causent, assises au coin de la cheminée de la cuisine. Elles sont pâles. Leurs yeux sont rougis par des larmes récentes.

— Ainsi, lorsque dimanche tu les as rencontrés près du châlet, tu ne te doutais de rien? —

demandait Josette à sa mère. — Ils n'avaient donc, ni l'un ni l'autre, la figure de deux désespérés?

— Non... ils ont été pour nous bien bons et bien avenans. Ils nous ont dit qu'ils revenaient dans nos montagnes pour ne plus jamais les quitter.

— Hélas! ils n'ont pas menti... Jésus mon Dieu! dit Josette. Et ses larmes coulent de nouveau. — Ils n'ont pas menti! Pauvres jeunes gens... et quand je pense qu'il y a six ans... ils sont partis pour Paris... si beaux... si amoureux l'un de l'autre! Ah! maudit présage... maudit présage... tu ne me trompais pas...

— Nous nous sommes doutés du malheur, lorsque, en nous en retournant au châlet après la messe, nous avons rencontré sur la route du Morillon les gendarmes à la poursuite de M. Maurice.

— Comment savaient-ils qu'il était monté aux prés de Tréserve?

— Des gens du Morillon, occupés aux étables avant le jour, ont vu M. Maurice et mademoiselle Jeane entrer dans la chapelle de la ferme et prendre ensuite le chemin du châlet.

— Les gendarmes ont donc monté jusques là-haut, ma mère?

— Oui, ils ont su de nous que, deux heures auparavant, nous avions rencontré le jeune monsieur et la jeune dame... allant du côté du châlet. L'officier nous a requis de les conduire... Ton

père les a guidés, suivant sur la neige la trace des pas de ces pauvres jeunes gens... jusqu'au bout des prés du *col*, à l'endroit où la montagne est à pic, et où se trouve le sentier qui conduit à la grotte de Tréserve. Les gendarmes n'ont pas osé s'aventurer plus loin... ils ont dit à ton père d'aller visiter la grotte, pour voir si M. Maurice n'y serait pas caché... ton père n'a pas osé refuser... mais, à mi-chemin et au tournant du sentier, il a vu un piétinement sur la neige... tout au bord du roc... et puis, plus rien, plus de trace...

— Hélas! c'est de ce roc à qu'ils s'étaient tous deux précipités.

— Mon Dieu, oui, car hier, en tournant la montagne, on est allé de l'autre côté, au pied de son versant, où l'on a trouvé dans les rochers les deux pauvres corps si broyés, qu'ils n'avaient plus figure humaine.

— Malheureux M. Delmare! on aurait dit qu'il attendait pour mourir qu'on ait rapporté ici les deux cadavres! Ah! ma mère, quelle terrible chose... J'en frissonne encore...

— Tu étais donc déjà ici, à ce moment-là?

— Oui, car en apprenant le malheur qui venait d'arriver, j'étais accourue du Morillon offrir mes services à la vieille Geneviève... pour l'aider à soigner M. Delmare, pensant bien quel coup affreux lui porterait la mort de ces infortunés.

— Dieu du ciel... je le crois bien, il les aimait comme ses enfans!

„— Tu es une bonne fille, Josette“ — m'a dit Geneviève. — „Reste ici, tu m'aideras à en-„sevelir *deux de mes morts*... mais tu ne „toucheras pas au *troisième*... qui sera mon „Charles!...“ — Elle me faisait presque peur en me parlant ainsi... de *ses* morts! elle avait un air si farouche, si égaré...

— Je crains que la chère femme n'ait plus bien la tête à elle depuis la mort de M. Delmare.

— Je le crains aussi, ma mère. Savez-vous qu'elle devient inquiétante avec ce couteau qu'elle aiguise toujours...

— Mais qu'est-ce donc qu'elle en veut faire de ce couteau?

— Je ne sais... Pour en revenir à M. Delmare, quand il a eu reçu une lettre de *Nantua*... écrite par M. Maurice et sa cousine, et où ils disaient qu'on trouverait leurs corps au pied du roc de Tréserve, le cher homme est tombé sans connaissance... nous l'avons cru mort... mais non... il a repris ses esprits; mais, à sa faiblesse, on voyait bien qu'il ne vivrait pas longtemps. Il a pourtant eu le courage de donner des ordres pour qu'on aille chercher les corps, et il disait à Geneviève: „— Je ne mourrai pas encore... non! „Je ne veux pas mourir avant qu'on ait retrouvé „et rapporté ici les restes de Jeane et de Maurice...

„Je les attendrai... afin que nous soyons enterrés „tous trois dans la même fosse.“

— Pauvre monsieur... pauvre monsieur... Ah! Josette... c'est à fendre le cœur!

— Il a fait ce qu'il a promis... il s'est empêché de mourir jusques à hier... Je le veillais avec Geneviève. De temps à autre il répétait: „— Les corps ne viennent pas, nourrice, les corps „ne viennent pas... Je le sens... je n'ai presque „plus de temps à vivre... Comme ils tardent „donc!... comme ils tardent!“ — Enfin... vers les deux heures, il voit de son lit à travers les carreaux de la fenêtre, passer un brancard couvert de branchages de sapin... porté par des gens de la montagne... Alors... ô ma mère... j'en rêverai longtemps allez! de ce que j'ai vu en ce moment terrible...

— Achève... achève... tu me donnes la chair de poule.

— M. Delmare, voyant passer le brancard, s'écrie: „— Les voilà... les voilà!“ — Et avant que nous ayons pu seulement penser à l'en empêcher, il se dresse, sort de son lit, entraînant après lui un de ses draps qui l'enveloppait comme un suaire... traverse la chambre, le salon, la cuisine, ouvre la porte au moment où l'on déposait le brancard devant la maison... lève ses deux bras au ciel, s'écrie: — „Jeane!... Jeane!...“ — Et il tombe expirant sur le brancard où étaient les deux corps.

— Que Dieu ait son âme... — dit la mère de Josette en essuyant ses larmes; — c'était un digne homme....

En ce moment, les deux femmes entendent dans la salle voisine un éclat de rire nerveux, convulsif, retentissant, qui les frappe de surprise et d'effroi... Elles gardent un instant le silence, et Josette reprend à voix basse et d'une voix tremblante :

—As-tu... entendu... ma mère?...

— Oui... c'est la vieille Geneviève... quel éclat de rire... bonté divine! De quoi peut-on rire ainsi, quand on veille des morts?... Pour sûr, elle devient tout à fait folle...

— Que faire? elle a voulu veiller seule cette nuit... près des trois cercueils... empêchant qu'on cloue la dernière planche de celui de M. Delmare...

— Mon Dieu!... pauvre vieille... si elle allait se trouver mal... Josette... si nous entrions... là-dedans?

— Je n'ose pas... Tu sais bien qu'elle nous a dit d'un ton bourru: — „Allez-vous-en... je veillerai seule... mes morts!“

— Écoute, ma fille... écoute — reprend la paysanne prêtant l'oreille du côté de la pièce voisine — il me semble que Geneviève parle...

Les deux femmes restent silencieuses, attentives et entendent en effet quelques mots inintelligibles prononcés par la nourrice d'une voix saccadée... puis tout se tait.

— Josette — reprend la métayère — il me semble que c'est une impiété de laisser une folle veiller des morts... viens... entrons...

— Je n'ose...

— Viens... viens... — répond la mère de Josette en se dirigeant vers la porte de la pièce voisine — n'aie pas peur!

— Si Geneviève allait nous frapper de ce couteau... qu'elle aiguise sans cesse?

— Encore une fois, ma fille, des chrétiens ne peuvent pas laisser une folle veiller des morts!... — reprend la paysanne en entr'ouvrant avec précaution la porte du salon, au seuil duquel elle s'arrête un instant ainsi que Josette.

XXVIII

Plusieurs bougies placées dans des flambeaux éclairent brillamment le salon. Les cercueils de Jeane et de Maurice sont placés à droite et à gauche de celui de Delmare, enveloppé jusqu'au cou dans son linceul. Le coffret renfermant les lettres de sa fille, a été, selon qu'il l'a recommandé à Geneviève, placé dans sa bière; sa tête repose sur un oreiller. Tel était son épuisement, sa maigreur au moment où il a expiré, que la mort a

peu altéré ses traits. Ses paupières ont été pieusement closes par sa nourrice. Elle a soigneusement lissé, peigné, parfumé sa chevelure et sa barbe blanche. Il semble endormi. L'expression de son visage, pour ainsi dire, momifié sous l'influence de sa dernière pensée, loin d'offrir le caractère du désespoir est, au contraire, empreinte d'une sorte d'allégement et de sérénité.

En effet les prévisions de Jeane se sont réalisées. Son suicide a délivré son père des angoisses dont son agonie eût été bourrelée, en songeant que sa fille lui survivait, belle, jeune et exposée aux horreurs et aux tentations de la misère...

Geneviève n'a pas remarqué que la porte vient d'être doucement ouverte par la mère de Josette et elle reste agenouillée sur le tapis, non loin du cercueil de son *fieu*; occupée d'aiguiser, d'affiler sur une pierre de grès, un couteau de cuisine... la nourrice interrompt de temps à autre sa manœuvre, pour passer son doigt sur le tranchant de la lame ou sur sa pointe... puis, elle hoche la tête d'un air satisfait en murmurant quelques mots sans suite... sa physionomie est sinistre, son œil, fauve et ardent, rougi par ses larmes, dont la source semble tarie, jette par instant des éclairs de férocité.

Soudain elle laisse son couteau sur la pierre de grès, se lève lentement, s'approche du cercueil de Charles Delmare... le contemple avec une

tendresse passionnée... puis, à plusieurs reprises, elle le baise au front avec un orgueil farouche:

— Quel beau mort tu fais... mon Charles!... tu as été le plus bel enfant... le plus beau jeune homme que j'ai vu... et tu es le plus beau mort qu'on puisse voir !... Je t'aime mieux trépassé... que vivant et te nourrissant de douleur!... Tu n'attendras pas longtemps ta vieille nourrice... va... mon fieu! Elle a un seul regret... ses os reposeront loin des tiens... mais aussi... ah! dame!... je te l'ai dit souvent, mon Charles... qui vivra, verra..! je m'entends... suffit... j'ai mon idée... Hé! hé! quand le bon Dieu roupille, c'est aux bonnes gens à faire sa besogne... *Faubourg Saint-Honoré*, 92... Ah!... muscadin!... muscadin!... tu ne t'attends pas à celle-là... toi!! ah!... ah!... ah!... ah!...

Et Geneviève pousse de nouveau cet éclat de rire convulsif, presque égaré, dont Josette et sa mère ont été naguère effrayées.

— Son accès de folie la reprend — dit tout bas la paysanne à sa fille, en ouvrant davantage la porte et en entrant dans le salon — Tâchons de la décider à se coucher... nous veillerons les corps.

Geneviève, à la vue des deux femmes, se retourne vers elles et leur dit brusquement:

— Qu'est-ce que vous voulez?... qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Geneviève... vous êtes fatiguée... reposez-vous un peu... nous veillerons pour vous...

— Allez-vous-en...

— Geneviève... à force de chagrin, votre esprit se dérange.. vous...

— Ah!... ah!... ah!... elles me croient folle, celles-là... sont-elles donc bêtes... — reprend la nourrice avec un nouvel éclat de rire sinistre — j'ai ma tête... allez! oh! jour de Dieu! oui, je l'ai... ma tête jusqu'à temps qu'on me la prenne!...

— Ma mère... l'entends-tu? — murmura Josette — elle dit qu'on lui prendra sa tête... Elle perd la raison!

— Bonne Geneviève — poursuit la paysanne faisant à sa fille un signe d'intelligence — vous devez être fatiguée... nous venons...

— Allez-vous-en dans la cuisine, laissez-moi tranquille...

— Geneviève... écoutez?...

— Vous en irez-vous? à la fin! — s'écrie la nourrice d'un air menaçant en faisant un pas vers les deux femmes — Je veux rester seule ici avec mes morts!... moi!!

— Mais vous ne savez plus, ni ce que vous dites... ni ce que vous faites, pauvre femme! — s'écrie la paysanne — et vous...

— Si vous ne sortez pas d'ici... prenez garde!... — s'écrie la nourrice.

Et, se baissant, elle saisit le couteau resté sur la pierre à aiguiser, le brandit, et cause une telle

frayeur à Josette et à sa mère, qu'elles sortent précipitamment du salon.

Geneviève ferme la porte à doubles tours, va donner de nouveau un baiser sur le front du cadavre de Delmare, et lui dit:

— Demain matin, mon fieu, quand je t'aurai conduit, tes enfans et toi, jusqu'à votre fosse... Quand j'aurai vu combler le trou... alors, en route pour ce beau Paris... *Faubourg Saint-Honoré, 92*... Je saurai bien là... où est le muscadin... s'il n'est pas à Paris... j'irai le chercher ailleurs... serait-il au fond de l'enfer, il faudra bien que je le déniche le muscadin!! j'ai bon pied, bon œil... et l'argent de ma rente pour payer les frais de voyage... qui vivra verra... Ah!... ah!... ah!... ah!...

La nourrice pousse de nouveau son éclat de rire insensé, s'agenouille devant la pierre de grès, où elle continue d'aiguiser son couteau avec une activité fébrile.

ÉPILOGUE.

La scène se passe dans le boudoir de la baronne de Hansfeld. Elle est assise sur le divan, à côté de San-Privato. Celui-ci tient à la main un journal dont il termine ainsi la lecture:

„— ...Telle a été la fin tragique de madame „San-Privato, à peine âgée, dit-on, de vingt-trois „ans, et que l'on a vu, il y a quelques années, „l'une des reines du monde élégant. L'on attribue „le double suicide que nous avons raconté à un „désespoir amoureux et aux poursuites crimi- „nelles exercées contre M. Maurice Dumirail, „prévenu de faux et d'homicide.“ *(San-Privato dépose le journal sur une table placée près de lui et reste un moment pensif.)* Étrange fatalité... quelle coïncidence entre cette mort... et mes projets... allons... si sceptique que je sois... il me faut cependant croire à la bénigne influence de mon étoile...

MADAME DE HANSFELD.

— Oui... enfin... te voilà libre... le suicide de cette malheureuse vient merveilleusement à point, tu pourras épouser la riche héritière.

SAN-PRIVATO *souriant.*

Hier encore... je maudissais ma destinée... ô ingratitude!... la Providence me réservait la plus douce surprise!

MADAME DE HANSFELD.

Ainsi le dernier anneau de ta chaîne est brisé... lourde chaîne dont les meurtrissures t'ont été si longtemps douloureuses!

SAN-PRIVATO.

Plus douloureuses que tu ne peux le supposer, Antoinette... tu ne sais pas de quelle torture la mort de Jeane me délivre!

MADAME DE HANSFELD.

Ah! ton nom n'a été que trop longtemps couvert d'opprobre et de ridicule.

SAN-PRIVATO.

Ce n'est pas tout...

MADAME DE HANSFELD.

Comment?

SAN-PRIVATO.

Je l'aimais toujours!

MADAME DE HANSFELD.

Jeane... qu'entends-je!!

SAN-PRIVATO.

Je l'aimais avec fureur... avec désespoir... Elle était ma femme... J'avais des droits sur elle... et, seul... seul au milieu des désordres de sa vie, j'ai toujours été impitoyablement repoussé... malgré la sincérité, malgré l'ardeur de ma folle passion!

MADAME DE HANSFELD.

Quoi... ses mépris... le déshonneur dont elle t'a couvert... et votre séparation, n'avaient pas éteint en toi cet amour insensé?

SAN-PRIVATO.

Sa mort seule pouvait l'éteindre, ce fatal amour! mon Dieu! combien j'ai souffert!... combien j'ai souffert! Il ne se passait pas de jour sans que la ravissante image de Jeane ne s'offrit à ma pensée, souvent durant mes brûlantes insomnies, je pleurais... ou je criais de rage... ma jalousie féroce, ou le funeste attrait de l'impossible avivait-il ma folle passion... ou bien cette passion avait-elle laissé dans mon cœur des racines indestructibles?... je ne sais... mais je te le répète, Antoinette, la mort de Jeane pouvait seule me rendre le repos!

MADAME DE HANSFELD.

Que cette mort soit donc doublement bénie! te voilà libre et délivré de cette horrible obsession.

SAN-PRIVATO.

Oui, me voilà libre... et doublement vengé d'elle et de Maurice... Ah! leur suicide me prouve que je ne me trompais pas... Ils se sont aimés jusqu'à la fin... Rien n'a pu ni détruire ni remplacer dans leur cœur, ce premier amour que j'ai vu s'épanouir il y a six ans au Morillon... et qui, alors... et depuis, m'a inspiré contre Maurice, une inexorable jalousie... un impérieux besoin de vengeance qui vient enfin d'être assouvie par la mort de ma femme et de son cousin... et ce Delmare?... il ne leur survivra pas sans doute... ma vengeance est complète... ah! il me faut bien croire à mon étoile... malgré quelques éclipses qui l'ont assombrie...

MADAME DE HANSFELD.

Mais qui rendent maintenant sa lumière plus radieuse... quel avenir s'ouvre devant toi, mon Albert! comblé des faveurs de ton souverain, il te rappelle de Berlin où tu étais ministre, et te confie à toi, si jeune encore, la direction des affaires étrangères de ses États... Et, tu peux épouser cette riche héritière qui s'est affolée de toi... Elle est, il est vrai, malgré ses trois millions de fortune, laide à faire peur...

SAN-PRIVATO, *tendrement.*

... Mais tu es toujours si belle, Antoinette... ah! plus que jamais, je dois bénir mon étoile!

MADAME DE HANSFELD, *avec expansion.*

Ah! mon Albert! quelle joie de pouvoir accomplir nos projets! j'irai m'établir à Naples, où tu seras désormais fixé? je passerai mes jours près de toi en ménageant ainsi que tu sais les ménager, les apparences... dis... quel sort plus heureux, maintenant, que le mien?... Te suivre dans le plus beau pays du monde, t'y voir chaque jour, vivre plus que jamais par toi et pour toi... me réjouir dans mon amour et dans mon orgueil d'avoir pour amant, le premier homme d'État de son pays et être assez riche pour encadrer mon ardeur d'une splendeur princière... ah! c'est surtout aujourd'hui, que je suis heureuse de posséder une grande fortune... car, sais-tu, d'après le dernier inventaire de M. Thibaut, à quel chiffre s'élèvent mes revenus?

SAN-PRIVATO, *souriant.*

Voyons... le chiffre?

MADAME DE HANSFELD.

Cent sept mille livres de rente... sans compter cet hôtel et mes pierreries.

UN VALET DE CHAMBRE, *entrant après avoir frappé.*

M. Richard d'Otremont demande si madame la baronne peut le recevoir?

MADAME DE HANSFELD, *avec impatience.*

— Est-ce que vous avez dit à M. d'Otremont que j'étais chez moi?

LE VALET DE CHAMBRE.

Madame ne m'ayant pas donné d'ordre contraire...

MADAME DE HANSFELD, *à San-Privato.*

Il y a des siècles que je n'ai vu M. d'Otremont... nous nous sommes quittés très en froid... Je ne sais quel peut être l'objet de sa visite?

SAN-PRIVATO.

On a répondu que vous étiez chez vous.. vous ne pouvez guère vous dispenser de recevoir M. d'Otremont.

MADAME DE HANSFELD, *au valet de chambre.*

Faites entrer. *(Le serviteur sort.)* Richard ne m'a jamais, je crois, pardonné d'avoir failli d'être l'instrument de nos projets, lors de ce duel... tu te rappelles?

SAN-PRIVATO *se levant.*

Oui... mais je te quitte... d'Otremont m'est d'ailleurs aussi profondément antipathique que me l'était son ami Charles Delmare probablement défunt.

(Le valet de chambre annonçant M. d'Otremont.)

Richard entre dans le boudoir. L'expression de ses traits est froide et sardonique; il semble à la fois surpris et satisfait de rencontrer San-Privato; celui-ci s'est levé et dit en se dirigeant vers la porte du boudoir:

— Bonjour et adieu, cher monsieur d'Otremont.

D'OTREMONT.

Bonjour... mais non pas adieu... monsieur San-Privato...

SAN-PRIVATO.

Comment cela?

D'OTREMONT.

J'ignorais votre retour de Berlin et ne m'attendais pas au plaisir de vous voir ici... Je tiens à profiter de la bonne fortune que m'offre le hasard...

SAN-PRIVATO.

Vous êtes trop aimable... mais je suis obligé de quitter madame...

D'OTREMONT, *très sérieux.*

Pardon... vous me ferez la grâce... de rester.

SAN-PRIVATO.

La plaisanterie est charmante... mais...

D'OTREMONT, *d'une voix hautaine.*

Monsieur San-Privato... je ne plaisante qu'avec mes amis.

SAN-PRIVATO, *ironique.*

Et vous réservez, ce me semble, monsieur, vos importunités à ceux que vous n'honorez pas de votre amitié?

D'OTREMONT, *sévèrement.*

Je réserve mon mépris et ma haine aux gens haïssables et méprisables, monsieur...

SAN-PRIVATO, *impassible.*

Et quels sont, de grâce, monsieur, ces gens méprisables et haïssables?

MADAME DE HANSFELD, *avec une colère contenue.*

En vérité, monsieur d'Otremont, je trouve insupportable que vous vous permettiez de vous livrer chez moi à des excentricités du plus mauvais goût.

D'OTREMONT, *durement.*

Je rencontre chez vous, madame, le complice d'une infâme machination, dont le but m'a été révélé; je saisis avec empressement cette occasion de dire à votre complice qu'il est un misérable... ceci s'adresse à vous, monsieur San-Privato.

SAN-PRIVATO, *pâlissant.*

Monsieur...

MADAME DE HANSFELD, *avec emportement.*

Monsieur d'Otremont... je ne souffrirai jamais que l'on outrage mes amis en ma présence... je vous ordonne de sortir de chez moi...

D'OTREMONT.

D'abord, je prendrai la liberté de faire observer à la FEMME GODINOT, dite baronne de Hansfeld, qu'elle n'est point ici chez elle...

MADAME DE HANSFELD, *stupéfaite et à part.*

Qu'entends-je... il sait que je suis mariée! il connaît mon nom de femme!

D'OTREMONT.

Vous êtes ici... chez votre mari maître Godinot, avoué à Beauvais, madame la baronne.

Madame de Hansfeld abasourdie, regarde d'abord Richard d'Otremont avec ébahissement, puis elle tressaille, devient livide, se recueille et s'écrie d'une voix altérée en tombant assise sur le divan:

— Grand Dieu.. quelle idée!

San-Privato, pressentant la gravité des paroles de M. d'Otremont et les conséquences de sa soudaine révélation, se rapproche d'Antoinette et lui dit:

— Calmez-vous, madame, je ne vous abandonnerai pas.

MADAME DE HANSFELD, *tout bas et d'une voix altérée.*

Ah!... si tu savais... ce qui m'épouvante...

D'OTREMONT, *sardonique.*

Je suis heureux, madame, de voir que le nom de votre estimable époux réveille en vous des souvenirs conjugaux trop longtemps oubliés... aussi, je mettrai le comble à votre reconnaissance envers moi, en vous apprenant que M. Godinot est à Paris.

MADAME DE HANSFELD, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... je tremble de deviner l'infernal dessein de ce d'Otremont...

SAN-PRIVATO, *à part.*

Quoi!... Antoinette est mariée... son mari existe...

D'OTREMONT, *à madame de Hansfeld.*

Veuillez me prêter votre attention, et vous avouerez, madame, que le hasard, la Providence ou la fatalité... amènent parfois des découvertes vengeresses. Il y a quinze jours environ, j'étais allé visiter une terre dans les alentours de Beauvais...

MADAME DE HANSFELD, *à part.*

De Beauvais... plus de doute!

D'OTREMONT.

Je désirais acquérir cette propriété... Aprés l'avoir visitée, je m'informe au regisseur du nom de la personne chargée de la vente... on me répond... M. Godinot, avoué à Beauvais...

MADAME DE HANSFELD, *à part.*

Si mes soupcons se confirment... je suis perdue!

D'OTREMONT.

Je me rends chez M. Godinot, j'entre dans son cabinet... et le premier objet dont mes yeux sont frappés, est un portrait de femme, assez mal peint, mais ressemblant cependant d'une manière saisissante... à madame la baronne de Hansfeld.

MADAME DE HANSFELD, *à part.*

Le portrait que mon mari a fait faire de moi, durant le premier mois de notre mariage.

D'OTREMONT.

Je demande à maître Godinot quel est l'original de ce portrait? Il me répond avec un mélange d'insouciance et de mépris: „— C'est le portrait „de ma coquine de femme... elle m'a planté là „au bout de six mois de mariage, pour courir la „pretentaine avec un chef d'escadron de hussards...

„Je ne sais pas ce qu'elle est devenue et ne m'en „inquiète guère, heureux que je suis, d'être dé- „barrassé d'elle...“ — Quel âge aurait à cette heure madame Godinot, et quel est son nom de baptême? — ai-je encore demandé à l'avoué. „— Elle se nomme *Antoinette*, et doit avoir trente ans...“ — m'a-t-il répondu. — Vous comprenez, madame la baronne, que, pour moi, votre identité n'était plus douteuse... vous étiez bien et duement l'épouse légitime de maître Godinot.

MADAME DE HANSFELD, *bas à San-Privato.*

C'est le démon que cet homme!

SAN-PRIVATO, *bas.*

Je prévois son dessein... Tout n'est pas désespéré; mais vous avez commis une imprudence inconcevable en ne prenant pas des sûretés contre votre mari.

D'OTREMONT, *impassible.*

Je n'attachai d'abord, à la révélation de maître Godinot, d'autre importance que celle de connaître ce fait assez curieux, à savoir: que la baronne de Hansfeld, riche de plus de deux millions de fortune, était la femme d'un pauvre avoué de province... Mais de retour à Paris, la lumière se fit dans mon esprit... je ressentais pour vous, madame la baronne, une haine inexorable, en songeant que j'avais failli tuer Maurice Dumirail en duel... au profit de votre amant, que voici...

et qui de la sorte, eût un jour hérité des parens de ma victime... ce malheureux Maurice que votre détestable influence a perdu, et que vous avez indignement ruiné... et de plus... volé!... Bientôt, un âpre besoin de vengeance, né de ma haine, me fit entrevoir les conséquences de ma découverte... et, à ce sujet je consultai votre notaire, M. Thibaut. Sa consultation me fit bondir de joie... il m'apprenait que le mari est le libre dispensateur des revenus de sa femme...

MADAME DE HANSFELD, *à part.*

Plus de doute... malheur à moi!...

D'OTREMONT.

Or, vous étiez deux fois millionaire... maître Godinot devait donc avoir la libre disposition de vos cent mille livres de rente.

MADAME DE HANSFELD, *bas à San-Privato.*

Je connais la sordide avarice de mon mari... je suis anéantie... que faire? que faire??

SAN-PRIVATO, *bas.*

Il faut aujourd'hui même... dans une heure... réaliser toutes vos valeurs de portefeuille... et les mettre du moins à l'abri...

D'OTREMONT.

Ai-je besoin de vous dire quelle fut ma joie, madame la barronne? maître Godinot, naturelle-

ment économe, plus qu'économe, selon les petites confidences qu'il m'a faites plus tard... et qui vous abhorrait ainsi que vous méritez de l'être, devait éprouver la plus douce satisfaction à vous réduire à une portion... prodigieusement congrue?

MADAME DE HANSFELD, *à part.*

Il n'est que trop vrai... c'est horrible...

D'OTREMONT.

Je songeais avec délices que maître Godinot mettrait en location ce ravissant hôtel, vendrait son magnifique mobilier, vos chevaux, vos voitures, votre splendide argenterie, chasserait votre nombreux domestique et vous emmènerait... *de par la loi...* dans sa triste et pauvre demeure à Beauvais. Hélas! il vous faudra vous résigner à vivre là en femme d'avoué de province, et à dépenser au plus douze ou quinze cents francs par année... à veiller aux soins du ménage, voire de la cuisine et du savonnage, madame la baronne, et à l'occasion raccommoder les chausses de maître Godinot!!

MADAME DE HANSFELD, *avec désespoir.*

Mon Dieu... mon Dieu...

D'OTREMONT.

C'est désolant, j'en conviens, d'autant plus désolant que maître Godinot, en homme avisé,

se gardera bien de vous donner le prétexte de demander une séparation de corps ou de biens; il régira votre fortune en *bon père de famille*, selon l'expression convenue, et sa sordide avarice ne sera, aux yeux de la loi, qu'épargne sage et prévoyance... Pénétré de ces idées et empressé de les mettre à exécution, je me donnai la peine... que dis-je... le plaisir ineffable de retourner à Beauvais, communiquer ma découverte à maître Godinot... appuyant ma révélation des faits les plus irrécusables... j'ai failli trop triompher... car vous avez été au moment d'être veuve, madame la baronne... hélas oui... votre mari, suffoqué par la joie de vous savoir si riche et de pouvoir si sûrement, si cruellement châtier vos débordemens de courtisane en vous imposant la manière de vivre la plus insupportable à vos habitudes... maître Godinot, dis-je, a failli mourir de joie... mais rassurez-vous, madame la baronne, il est maintenant, grâce à Dieu, plein de vie, et si vous le permettez, je vais avoir l'honneur de vous le présenter.

MADAME DE HANSFELD, *livide*.

Qu'entends-je... quoi! cet homme...

D'OTREMONT.

Cet homme est là... dans *son* salon... calculant d'avance ce que rapportera la vente de ce magnifique mobilier... Vous sentez bien que je n'ai pas

voulu vous laisser le temps de dénaturer vos biens. Ce cher maître Godinot, homme de précaution, s'est fait accompagner d'un huissier chargé de dresser, séance tenante, l'inventaire de votre fortune mobilière et immobilière. *(Se dirigeant vers la porte du boudoir.)* Ainsi donc, madame la baronne, je vais avoir l'honneur de vous présenter maître Godinot, m'estimant très heureux d'assister à cette touchante entrevue conjugale si peu attendue de votre part.

MADAME DE HANSFELD, *bas à San-Privato.*

Albert... je mourrai de rage... je suis écrasée... que faire?... encore une fois que faire?...

SAN-PRIVATO, *bas.*

Hé! le sais-je... comment prévoir un pareil coup de foudre?

UN VALET DE CHAMBRE, *entrant.*

Une pauvre vieille femme demande à parler à M. San-Privato...

SAN-PRIVATO, *surpris.*

A moi... que me veut-elle?

LE VALET DE CHAMBRE.

Elle supplie monsieur de lui accorder un moment d'audience, disant qu'elle vient de très loin pour remettre à monsieur des papiers très importans...

SAN-PRIVATO *réfléchissant.*

Que signifie... (*Haut*) Où est cette femme?

LE VALET DE CHAMBRE.

On l'a fait entrer dans le salon d'attente.

SAN-PRIVATO, *à part.*

Je suis au supplice... profitons de cette occasion de sortir d'ici. (*A Antoinette.*) Je reviens à l'instant. Ne desespérez pas encore... on plaidera... (*Il sort*).

D'OTREMONT, *au valet de chambre.*

Vous préviendrez les deux personnes qui sont dans le salon que madame la baronne veut bien les recevoir.

(*Le valet de chambre sort.*)

Madame de Hansfeld anéantie n'a pas paru entendre l'ordre donné au valet de chambre par d'Otremont. Soudain elle se redresse livide, les yeux étincelans, les traits contractés par la fureur; elle écume; elle est hideuse. Elle s'élance au-devant de Richard et le menaçant de ses deux poings crispés:

— Scélérat!... Je te tuerais... si je le pouvais...

D'OTREMONT, *froidement ironique.*

Allons, ma chère... vous êtes laide ainsi... Vous ne séduirez pas maître Godinot, si vous

vous montrez à lui sous cette figure de mégère... tenez... justement le voici... soyez donc gentille.

M. Godinot entre dans le boudoir suivi d'un huissier, muni d'une sorte de registre auquel est attaché un encrier portatif. Il tient une plume à la main.

M. GODINOT *à madame de Hansfeld en se frottant les mains.*

Hé... hé... bonjour, madame ma femme... Nous allons diantrement rire... hé... hé... Vous avez mangé votre pain blanc le premier... mignonne... *(A l'huissier.)* Continuons l'inventaire commencé dans le salon. *(Se frottant les mains et regardant autour de lui avec éblouissement.)* Quelle vente ce sera! quels profits... quels profits...

Tout à coup l'on entend dans l'une des pièces voisines, ces cris: „— Au meurtre!... à l'assassin!" — Presque aussitôt San-Privato, les traits déjà couverts d'une pâleur mortelle se précipite dans le boudoir. Son gilet blanc et sa chemise sont ensanglantés ainsi que sa main qu'il tient appuyée sur son flanc gauche.

SAN-PRIVATO *d'une voix expirante.*

Antoinette... je meurs... je suis assassiné... Maudite... vieille!...

San-Privato chancelle et s'affaisse aux pieds de madame de Hansfeld. Elle pousse un cri d'épouvante, s'évanouit et tombe sur le divan.

D'Otremont, M. Godinot et l'huissier, d'abord frappé de stupeur et d'effroi, se rapprochent de San-Privato et tentent de le soulever; mais, presque aussitôt et après quelques convulsions, il expire... En ce moment, Geneviève apparaît à la porte du boudoir, suivie des domestiques aux mains desquels elle a échappé... Elle brandit son couteau ensanglanté; elle est effrayante, sa raison est complètement égarée.

GENEVIÈVE, *d'une voix rauque et saccadée.*

Mon muscadin doit être ici! J'ai suivi la trace de son sang... *(Elle aperçoit le cadavre.)* Ah! le voilà... est-il mort?... Il faut qu'il soit mort! s'il ne l'est pas... je le finis!! *(Elle se jette à genoux près du corps de San-Privato et tâte son visage et ses mains déjà glacées.)* Oui, il est mort, bien mort... il est froid... comme était mon Charles... *(Éclats de rire insensés.)* Ah! ah! ah! ah!... je le disais bien... moi... suffit... J'ai mon idée... Quand le bon Dieu roupille... les bonnes gens font son office... Tu es vengé, mon Charles, et ta Jeane aussi est vengée et Maurice aussi!!... *(Nouvel éclat de rire.)* Ah! ah! ah! ah!... Maintenant, mon Charles... fais-moi... une petite place dans ta bière... hein, veux-tu? Oui... Bon... Allons... je descends dans ta fosse... *(Geneviève feint de descendre dans un trou.)* Oh... oh... comme il fait humide et noir... là-dedans... Enfin, j'y

suis... et voilà la vieille nourrice à côté de son nourrisson. Bonsoir la compagnie... Je suis morte aussi moi!!

Geneviève laisse tomber son couteau, croise ses bras sur sa poitrine, ferme les yeux, se raidit et reste debout, immobile comme une statue, murmurant de temps à autre à voix basse:

— Elle est morte, la nourrice... elle est morte à côté de son nourrisson... dô... dô... mon Charles... dô, dô, l'enfant dô... morte! morte... morte... l'enfant dormira tantôt!!

D'OTREMONT, *frémissant.*

Ah! c'est affreux... cette vieille femme est la nourrice de Delmare... dont il m'a tant de fois parlé... Elle lui donne une dernière preuve de dévoûment farouche... Elle n'a pas reculé devant un lâche assassinat... *(Contemplant Geneviève avec un mélange d'horreur et de pitié.)* Son esprit est complètement égaré, la folie de cette malheureuse la sauvera de l'échafaud.

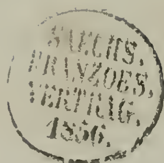
M. GODINOT, *hochant la tête et regardant le tapis d'hermine taché de sang.*

Diable... diable... voici un superbe tapis gâté... *(Frappant dans les mains de madame de Hansfeld, afin de la faire revenir à elle.)* Hé... hé... ma femme, debout... pas de simagrées... L'on ne connaît point les évanouissemens à Beauvais...

c'est bon à Paris, ces mièvreries-là... *(S'adressant à l'huissier.)* Continuez l'inventaire... *(Frappant de nouveau dans les mains de madame de Hansfeld.)* Debout donc, ma femme! et donnez-moi vos clés... toutes vos clés... Je suis ici chez moi!

FIN DE L'OUVRAGE.

Leipzig. – Impr. Schnauss.


SAECHS.
FRANZOES.
VERTRAG.
1856.

A la même Librairie:

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection des meilleurs romans français.

Format in-16 à 10 Ngr. ou 1 fr. 25 c. le volume.

Volumes dernièrement parus:

Mlle Mars, Confidences recueillies par Mme Roger de Beauvoir. 2 vols.

Mme G. Sand, Histoire de ma vie. 13 vols.

Paul Féval, Le Paradis des Femmes. 7 vols.

Alex. Dumas fils, Ce qu'on ne sait pas. — Une Loge a Camille. 1 vol.

Alex. Dumas, Le Secrétaire de la Marquise du Deffand. Vol. 1, 2.

Adrien Paul, Le Chevalier de Floustignac. 2 vols.

Mme G. Sand, Le Diable aux Champs. 3 vols.

De Balzac, Les Paysans. 3 vols.

De Gondrecourt, Une Vraie Femme, suivi de Grangette par **Alex. Dumas fils**. 3 vols.

Mme Ancelot, Georgine. 2 vols.

Dr. L. Véron, 500,000 Francs de Rente, roman de mœurs. 2 vols.

X. de Montépin, Les Filles de Platre. 7 vols.

Eugène Scribe, Le Filleul d'Amadis, suivi de La Reine de la Neige par **Andersen.** 2 vols.

Adrien Paul, Blanche Mortimer. 4 vols.

Mme G. Sand, Evenor et Leucippe. 2 vols.

Feuillet, Scènes de la vie mondaine. La petite Comtesse. 1 vol.

Edmond About, Les Mariages de Paris. Tomes 1, 2.

X. de Montépin, La Syrène. 2 vols.

A. de Bernard, Les Frais de la Guerre. 2 vols.

Alex. Dumas, Le Lièvre de mon grand-père. 1 vol.

Th. Gautier, Avatar. 1 vol.

X. de Montépin, Un drame dans les montagnes. 2 vols.

Quatre Nouvelles couronnées, par la Société des Gens de lettres. 1 vol.

Mme d'Aunet, Un Mariage en province. 2 vols.

Mme la Comtesse Nathalie, La villa Galietta. 1 vol.

A. Dumas fils, Sophie Printems. 2 vols.

Amédée Achard, Mlle du Rosier. — Thérèse. 1 vol.

Paul Féval, Madame Pistache. 1 vol.

Mme la Princesse Belgiojoso, Emina. Suivi de La Nièce de Madame de Sallebron par **Camille Dulac.** 2 vols.



